N° 525 31e Année. Tome CXXXIX 1er Mai 1920

# MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE

—

*PRIX DU NUMÉRO*

*France... ... 2 fr. 50 | Etranger....... 2 fr. 85*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

# Collection Critique

publiée par

# Le Carnet-Critique

*208, rue de la Convention, 208. — PARIS XV<sup>e</sup>*

**Téléphone SAXE-82-41**

**Henri Barbusse**.........
par Henri Hertz.

**St-Georges de Bouhélier**
par Paul Blanchart.

**Maurice Barrès**.........
par Gustave Louis-Tautain.

**Romain Rolland**........
par Jean Bonnerot.

**Charles Maurras**.......
par Gustave Louis-Tautain.

**Anatole France**.........
par Georges-Armand Masson.

**Paul Bourget**...........
par Jean Pellerin.

**Maurice Maeterlinck**...
par Louis Richard-Mounet.

**Laurent Tailhade**.......
par Louis de Gonzague-Frick.

**Colette Willy**...........
par Roger Allard.

**Paul Fort**................
par Georges-Armand Masson.

**Henri Bergson**..........
par Georges-Armand Masson.

**Henry Bataille**..........
par Paul Blanchart.

**Bourdelle**...............
par Waldemar-George.

**Saint-Saëns**..............
par André Marot.

Le **Carnet-Critique** publie une Collection critique, littéraire, philosophique, théâtrale, artistique et musicale.

Chaque étude paraît en élégante plaquette, dans le format du *Carnet-Critique*.

Chaque plaquette comprend :

1° Un portrait de l'auteur commenté ;
2° Une biographie ;
3° Une étude générale ;
4° Une bibliographie complète (dates de publication, noms des éditeurs, prix des ouvrages, etc.), le tout formant un véritable document mis à la portée du public à un prix extrêmement modique :

*Première série* : **15 MONOGRAPHIES**

**Abonnements à la série complète :**

| | | |
|---|---|---|
| **Édition ordinaire** | France... | 30 fr. |
| | Étranger. | 35 » |
| **Édition de luxe** sur papier Hollande (numérotée). | France... | 110 fr. |
| | Etranger. | 111 » |

**Prix de l'exemplaire séparé :**

| | | |
|---|---|---|
| **Édition ordinaire** | France.... | 2.50 |
| | Étranger.. | 3 fr. |
| **Édition de luxe** sur papier Hollande (numérotée). | France.... | 7.50 |
| | Étranger.. | 8 fr. |

---

Viennent de paraître :

Henri BARBUSSE
*Son œuvre*
Étude critique, par **Henri HERTZ**.

St-Georges de BOUHÉLIER
*son œuvre*
Étude critique,
par **Paul BLANCHART**

A titre exceptionnel, les souscripteurs des deux premières monographies pourront encore s'abonner à la collection complète, en nous adressant la différence entre le prix de ces deux plaquettes, et le prix de l'abonnement souscrit, soit, par exemple, pour l'édition ordinaire : 30 — 5 = 25 francs.

# L'EFFORT

## DES PEINTRES MODERNES

A ce reproche, lancé aux impressionnistes, d'avoir inutilement rejeté les procédés de traduction admis par leur temps et de n'avoir pas respecté les habitudes d'œil du public, on croirait d'abord qu'il n'y a rien à répondre. On ne les défendrait pas au nom de la raison. Tout au plus invoquerait-on le sentiment qui les anime et qui, voulant à toute force s'épancher, les détourne de suivre l'exemple de leurs prédécesseurs et les entraîne, impatients d'exprimer du nouveau, à révolutionner le métier pictural.

Ils brûlaient de saquer les grandes machines historiques, d'aborder le plein air, de rendre des sensations fugitives, de restituer à un art figé dans la convention l'échauffement de la vie et de la lumière. Ne pouvaient-ils pas jeter de la clarté dans leurs toiles et laisser déborder la sève généreuse du coloris, tout en insistant sur le dessin, en atténuant certaines vivacités de palette, en démarquant nettement leurs ombres et en prenant souci de ménager aux spectateurs la facilité de lire leurs œuvres au premier regard ? Il semble que, abstraction faite des sujets qu'elle recommande, l'Ecole des Beaux-Arts s'attache avant tout à la vérité anatomique et à la franchise du modelé, et que de bons élèves, sensibles à la couleur, préoccupés de dessin correct mais vibrant, pouvaient, en restant fidèles à son enseignement, obtenir les mêmes résultats que les impressionnistes. Y avait-il

donc chez ceux-ci, à côté de la sincérité et des dons les plus séduisants, un blâmable esprit de révolte qui les poussait à s'élever contre les règles et à heurter les usages ?

En réalité ils ont été amenés, par une nécessité plus puissante que toute volonté humaine, à faire table rase des préceptes en honneur auprès des représentants de l'académisme, pour tenter de ressaisir les vérités fondamentales de la plastique. Il s'agissait pour eux de remettre au jour des idées ensevelies sous le verbalisme des formules, de raviver des mots dépourvus de signification, de rendre à la fonte des clichés affaiblis. Ils ne se rebellaient pas contre l'enseignement de l'Ecole parce qu'il les préparait à dessiner une figure avec exactitude. Ils l'accusaient de borner cette exactitude à une description de la figure basée sur l'énumération de ses parties, au lieu de définir les caractéristiques générales et de subordonner les parties à l'ensemble. Pour des novateurs, académisme signifie froideur et non pas correction. Quand les romantiques s'attaquent à la tragédie classique, c'est par excès de fougue qu'ils s'en prennent à Racine : ils n'ont de colère que contre ses malheureux imitateurs.

Ce n'est pas sans tristesse que les peintres modernes se décident à rompre avec la tradition. Tous ont rêvé de s'appuyer sur des principes indiscutables, au lieu d'aller pas à pas vers les vérités qu'ils entrevoyaient et de ne compter, pour se diriger, que sur leur propre goût et leur propre jugement. Ils auraient voulu prendre pour point de départ le travail de leurs prédécesseurs, dont ils auraient adapté la manière à leur tempérament, afin de s'exprimer avec aisance et d'aboutir à des réalisations selon leurs souhaits. Ils ont dû reprendre la peinture à ses commencements, résoudre les difficultés que présente une technique non encore éprouvée et, avant toute autre besogne, façonner leur instrument. Dès lors, pour beaucoup d'entre eux, le métier proposait des problèmes tellement captivants qu'ils se sont restreints à leur examen et que, sollicités par des

questions qui n'étaient jamais entièrement résolues, ils se sont fait un art purement d'étude et dont l'intérêt repose sur la nouveauté et la beauté des moyens.

§

Renonçant à l'attirail pseudo-classique que leur imposait l'Ecole, ils se proposent, au lieu de peindre d'après des règles apprises, d'interpréter directement la nature. L'Ecole leur offre des modèles dans lesquels il ne subsiste rien de ce qui a enchanté leur vision. Elle se souvient que David, gagné par cette folie de la fin du XVIII[e] siècle qui remit à la mode Scipion et Brutus et modifia le costume et le mobilier, habillait ses personnages à la romaine et peuplait ses toiles de héros. Préoccupée d'inventorier le magasin des accessoires, elle n'a su voir ni le resplendissement de la chair ni la beauté des paysages.

Les peintres nouveaux, même dans leurs tableaux les plus réduits, témoignent toujours d'une certaine entente de la décoration. L'art de l'Ecole ne se rattache pas à la conception de la peinture décorative, mais à celle de la peinture de musée. Par leurs couleurs et leur composition, les œuvres qu'il inspire ne seraient à leur place nulle part. Elles exigent l'atmosphère des galeries et des expositions, c'est-à-dire un milieu conventionnel où elles sont indépendantes de l'entourage et n'ont plus de rapport qu'avec l'idée pure de tableau.

Au premier regard jeté sur celles de ces œuvres qui représentent l'idéal le plus officiel, le plus admiré dans les cercles mondains où n'a pas pénétré la véritable curiosité artistique, il paraît y avoir entre elles de telles différences qu'on n'arrive pas à discerner le lien qui pourrait les unir. Peinture d'histoire, peinture d'anecdote, peinture de costume, paysage, nature morte, intimité, c'est l'art dans tout ce qu'il présente de varié et de vivant, et l'on se croirait revenu à une grande époque, productive et instruite de toutes les ressources de la technique, une époque comparable aux

moments les plus beaux de l'Antiquité et de la Renaissance et qui serait comme la récapitulation de toutes les grandes époques, dont elle nous rendrait les principales œuvres réalisées à nouveau, rajeunies, modernisées.

Prospérité illusoire : l'art de l'Ecole, ayant beaucoup pris aux œuvres du passé, en ayant reproduit quelques-unes dans leur disposition extérieure, n'arrive même pas à en donner le pastiche. S'inspirant de ce qui fut la Beauté, comme un élève, dans un discours latin, aligne des mots dont le sens vrai lui échappe, il distribue des couleurs qui n'ont plus d'harmonie et il assemble des formes qui n'ont plus de réalité.

§

Les représentants de l'Ecole invoquent l'exemple des plus belles production de l'Antiquité et de la Renaissance. Leurs maîtres sont Phidias et Raphaël. Ils les ont élus pour le fini de leur métier et l'aisance de leur facture. Ils répètent qu'il faut imiter la nature, mais c'est un précepte qu'ils énoncent sans l'appliquer ni le comprendre. Quand ils se posent devant un modèle, ils se préoccupent uniquement de reproduire dans leurs détails les différentes parties de son corps. Le considérant comme un aide-mémoire destiné à les renseigner avec précision sur la conformation humaine, ils ne l'interrogent pas pour pénétrer le sens des lignes, l'expansion des formes, l'action de la lumière. Ils copient ce qu'ils ont sous les yeux, sans aucun souci d'interprétation, s'appliquant à n'omettre ni l'attache d'un muscle ni la saillie d'une côte, et ignorant qu'au terme d'un tel travail, purement descriptif, il reste encore tout à faire à l'artiste. L'Ecole ne donne à ses élèves aucun enseignement artistique : elle leur enseigne seulement l'anatomie.

Avec ce système, la personnalité, ne pouvant s'exercer par le choix des moyens, par une traduction serrée et volontaire de la réalité, s'affirme par la pensée qui est enclose dans l'œuvre, par un élément étranger qui s'y incorpore.

Quant à l'art lui-même, il s'apprend comme une science faite de vérités particulières insuffisamment coordonnées. C'est pourquoi, s'attachant à des détails insaisissables, oublieux de l'ensemble, les élèves de l'Ecole mettent plus de dix ans pour acquérir un savoir qu'un homme moyennement doué, travaillant seul, posséderait en quinze mois. Dans un métier où tout devrait être travail personnel et observation, ils ne visent qu'à assimiler des procédés. Par suite le tempérament de chacun ne peut se manifester que par des imaginations bizarres, par un complément de savoir, par de l'érudition, de l'archéologie, par ce qu'on appelle de l'esprit ou de l'invention, des anecdotes qui amusent le vulgaire, l'évocation de scènes tumultueuses, en un mot par toute sorte de démonstrations qui n'ont pas de rapport direct avec la peinture. A travers le monde sensible, les peintres passent indifférents aux apparences qu'ils réduisent à une science apprise, sue et prête à être exploitée.

Quand l'artiste se met au travail, le conflit ne s'établit pas entre son œil et ses formes, mais entre sa main et sa pensée. Il acquiert une habileté, s'instruit des tours de main et des dosages de couleur qui conviennent. Il néglige tout ce qu'il apprendrait en regardant. Ses figures restent inconsistantes. Elles marquent des traits anatomiques à la fois justes et inexacts : elles rendent bien un crâne, un bras, suivant l'idée que nous en avons, mais non comme un œil sincère les aurait vus. Les formes n'ont pas d'existence au point de vue plastique ; les couleurs sont crues ou salies, les attitudes empruntées, et, entre le dessin et la couleur, il ne s'établit pas cette entente qui leur permettrait de s'allier, de se compléter, de manière à concourir à un effet unique. L'imprévu, la surprise d'une pose, le fléchissement d'une ligne, la saveur d'une nuance, rien n'y apparaît de ce qui trahit chez le peintre l'émotion née du spectacle des choses.

S'attachant uniquement au détail, alors que les Grecs simplifiaient, apprenant au lieu de voir, les artistes officiels,

de degré en degré, sont descendus aux productions les plus incohérentes et les plus édulcorées. Si l'on examine certains nus signés de noms parfois célèbres, on n'ose se demander à quelle tendance du dessin ils se rattachent. Et pourtant ils sont reçus et s'étalent à la meilleure place dans un Salon, où ni Renoir, ni Fragonard ne serait admis.

§

Cet esprit de création qui doit régner chez le peintre et qu'il porte dans la recherche de la composition, de la lumière, de l'harmonie générale, les artistes de l'Ecole l'ont ignoré. Ils se sont moins attachés à des trouvailles qu'à des trucs. Ils ont sacrifié le côté plastique de la peinture à son côté théâtral. Pour eux la composition n'a pas pour but un accord de lignes et de couleurs : elle consiste en un personnage, en un groupe, qui se détache, au premier plan, dans un éclairage qui le met en relief. C'est une scène que jouent un ou plusieurs acteurs et dont leurs attitudes, leurs physionomies, leurs gestes accusent le pathétique. L'arrangement des lignes, l'équilibre des masses, la poésie de la lumière sont sacrifiés à l'intelligence de la scène. Au spectateur qui demande : « Qu'est-ce qui se passe dans ce tableau ? » et que ne satisferait pas cette réponse : « C'est un homme nu dans un paysage, c'est un panneau décoratif », on assure avec conviction : « C'est Job qui se lamente sur son fumier ; c'est Caïn qui fuit devant Jéhovah ; c'est Robert-le-Pieux qu'on excommunie. » Et le tableau qui n'a pas de sens par lui-même en emprunte un à la Bible ou à l'histoire de France.

Il s'agit de faire comprendre que tel personnage est en train de penser, qu'il se trouve sous le coup d'une impression définie, qu'il se livre à une action déterminée. La beauté est indépendante du mouvement, de l'arrangement, du mélange des tons : elle est dans le fait, dans l'idée ; elle est dans le sujet et dans la manière dont il est traité ; elle tient dans le titre et dans l'esprit du tableau, dans l'épigraphe dont l'auteur pourrait l'accompagner.

Quand les peintres qui se réclament d'une telle esthétique ont dû aborder la décoration, ils n'étaient nullement préparés à couvrir une muraille. Alors que Puvis savait d'instinct que l'artiste doit tenir compte de la nature de l'espace à remplir, que des surfaces simples appellent des peintures simplement ordonnées, les autres décorateurs du Panthéon ne se doutèrent pas que la fresque diffère du tableau de chevalet. Un mur, pour eux, ne signifiait qu'une échelle à adopter, une largeur et une hauteur à mesurer. Il en est résulté que, sauf dans les parties peintes par Puvis, qui s'assortissent à l'architecture du lieu, l'intérieur du Panthéon n'a servi qu'à la mise en page d'images démesurées, qu'on pourrait réduire à volonté et dont la dimension la plus convenable serait celle des illustrations d'un livre d'histoire pour les petits enfants.

§

L'art académique, basé sur la foi dans la supériorité de l'Antique, aboutit pourtant, dans l'application, aux œuvres qui en sont le plus éloignées : il le renie de tout son pouvoir. Alors que la sculpture grecque, guidée par un parti pris permanent de simplification, résume un corps et transforme l'athlète le plus banal en un demi-dieu, les peintres de l'Ecole essaient d'imiter servilement tous les détails du modèle. Ils se figurent qu'ils n'ont moins de génie que les Anciens que parce que les corps qu'ils copient sont moins beaux. Ils ont organisé des arrivages de paysans de la campagne romaine. Ils ne se sont pas contentés de la beauté, si française après tout, des femmes d'ici, dont Jean Goujon et l'École de Fontainebleau, au XVI^e siècle, avaient tiré des effets si gracieux et si nobles. Ils pensaient que les corps plus solides, plus lourds, des femmes du Midi faciliteraient leur tâche, et ils s'étonnaient presque de ne point retrouver en eux cette simple élégance dont se parent les statues. Ils se sont mis à les copier comme, écoliers, ils copiaient le plâtre, sans se demander si la forme humaine ne devait pas

être interprétée, résumée dans ses inflexions les plus caractéristiques.

Quant à la couleur, ils voulaient également reproduire ce qu'ils voyaient. Ils ne se rendaient pas compte qu'entre la nature et le tableau il n'y a pas une analogie parfaite. Dans la nature, l'atmosphère, qui palpite sous les rayons de la lumière, anime et transfigure les choses. Le tableau, limité par un cadre qui l'isole de l'entourage, tire toute sa force de lui-même. Même s'il rendait la nature, dans ses teintes, avec une impossible fidélité, il manquerait d'unité et d'expression. Il faut que le peintre ajoute quelque chose à ce qu'il voit, que le tableau, grâce à la combinaison des lignes, à la tonalité générale, au jeu des couleurs, prenne une existence propre. Pour donner l'équivalent de la nature, il est nécessaire de condenser l'impression qu'on en a reçue, de relever les tons, d'accentuer leurs contrastes.

L'interprétation des peintres de l'Ecole a consisté au contraire à affaiblir la nature, à lui enlever ce qui, en elle, prêtait à la décoration et, quand ils ont abordé le paysage, ils ont fait leurs sites si obscurs qu'on pourrait croire qu'ils ont été pris après le soleil couché. Certains, voyant les novateurs user d'une gamme claire, gagnèrent le goût de la clarté et, employant sans discernement des couleurs vives, ils ne surent en tirer parti. Car le coloriste n'est pas l'homme qui, en toutes circonstances, a recours aux tons les plus chauds, mais celui qui, se contentant parfois de tons éteints, saura les faire jouer, les associer à sa composition de manière qu'ils s'y casent heureusement et qu'ils reçoivent leur éclat de leur juxtaposition avec les tons voisins. Au Salon des Artistes Français, malgré des audaces extrêmes qui ne se rencontreraient dans aucun salon d'avant-garde, on n'est jamais attiré par aucun jaillissement, vibrant et pur, de coloris. Il est beau, avec des éléments sombres et même salis, de procurer l'impression de la couleur : les peintres de l'École, avec la matière souvent la plus riche, n'arrivent qu'à donner l'impression du décoloré.

§

Pour un homme qui prend plaisir à ses sensations et qui en appelle au témoignage de ses yeux, il n'y avait rien à demander à l'Ecole, car à chaque instant son enseignement est contredit par l'observation. Un débutant se laisse d'abord facilement tromper par les réalisations de quelques faux maîtres. Puis sa main s'exerce, son œil s'éduque, et il rêve d'enfermer les formes dans des lignes significatives. Il s'étonne que l'enseignement qu'on lui imposait se soit borné à une classification des procédés connus pour atteindre à l'effet et que, réduit à une technique dégénérée, il ne tolère aucune initiative chez l'artiste et l'oblige à soumettre ses conceptions à des règles discutables.

Pour se rapprocher des maîtres du passé, il fallait s'éloigner des leçons de l'Ecole. L'art académique était fondé sur on ne sait quel idéalisme fallacieux, qui supprimait l'observation, ou plutôt qui la limitait à l'exactitude des détails. Il ne permettait à l'élève de lire le livre de la nature qu'à travers les déformations des commentateurs. Il lui conseillait de copier le modèle, mais, en même temps, il lui défendait de le regarder et lui proposait des procédés plus sûrs que l'étude attentive pour en donner une image parfaite. Il le mettait en garde contre les joies que procure l'effort, la découverte d'un aspect du monde, l'ivresse d'un ton ou d'une courbe, la révélation d'un sentiment nouveau qui prête un sens aux formes.

L'éducation ne nous apporte rien qui s'ajoute à nous et ne nous munit point de qualités que nous ne possédions pas en germe. Elle se borne à fortifier celles qui étaient en nous. Elle exerce et assouplit l'esprit comme, par la gymnastique, elle développe le corps. Son but est de réveiller la puissance qui repose en chacun, non d'accumuler les notions positives. Ce qui fait la force d'un homme, c'est de se trouver tout à coup, avec une aptitude spéciale, dominatrice, au milieu des choses. L'intelligence de l'enfant ne suit

point de bout en bout l'explication du maître ; elle attend l'éclair qui, déchirant la nuit des mots, lui révélera par une intuition soudaine une vérité dont il n'avait pas conscience. L'homme qui n'est pas doué, à quelque degré, de la faculté d'inventer dans les formes particulières aux arts plastiques ne produira pas une œuvre valable. Le rôle de l'artiste est de découvrir des rapports nouveaux, et, s'emparant des règles qui lui ont été fournies par ses prédécesseurs, de les adapter à son propre caractère.

Ce n'est pas que l'artiste doive inventer son art de toutes pièces. Il gagne au contraire à prendre l'exemple de ses aînés et à n'innover que dans la mesure où il y arrivera par un développement spontané de ses dons. Quand, à une époque, on voit une série d'artistes se succéder, l'un prolongeant l'effort de l'autre, et constituer comme une tradition, les leçons du maître facilitent les débuts du nouveau venu et lui mettent entre les mains les moyens de son art. Le travailleur sans personnalité n'ira pas plus loin et, refaisant ce qu'a fait le maître, il deviendra un continuateur appauvri de sa manière. Mais l'homme qui a du souffle, dès qu'il aura assimilé la technique du maître, y ajoutera involontairement quelque chose de lui-même et, tout en demeurant fidèle à son exemple, il s'en écartera par quelque point et il mettra dans ses œuvres sa marque personnelle.

Comme le but premier de la peinture est de créer une harmonie de lignes et de couleurs, la qualité des tons, comme le dessin, doit être subordonnée aux besoins de la composition. Quand il a devant lui un modèle, il reste une latitude au peintre, en se basant sur ce qu'il voit, pour ajouter quelque chose à la simple copie. Balancé entre le désir d'être exact et le désir d'être harmonieux, il est sollicité à la fois par la présence de la réalité et par la logique de son tableau. La couleur et le dessin ne sont pas pour lui des éléments fixes, mais varient avec sa conception. Les proportions elles-mêmes peuvent fléchir pour aboutir à une concordance plus entière entre les lignes et l'effet général

du tableau. A l'art académique, réglé, enchaîné, art de préceptes, s'opposent l'invention, l'observation personnelle, un essai de compréhension du monde.

Jamais autant qu'aujourd'hui on n'avait combattu les règles, prôné le besoin d'être personnel. A toute autre époque les artistes ne différaient pas sensiblement de leurs prédécesseurs, et quand ils s'écartaient d'eux, c'était pour se rapprocher davantage de la nature et se conformer de plus près au modèle. Aujourd'hui, au contraire, ils cherchent à se dégager de l'imitation pure et simple et à se rendre plus libres. C'est que jamais artistes n'avaient eu devant eux un art tombé aussi bas que l'art académique d'aujourd'hui. N'ayant affaire qu'à des idées faussées, qu'à des préceptes menteurs, il leur était nécessaire de se dégager, d'aller contre des données qui avaient semblé acquises, de reprendre l'art à ses premiers pas.

Quand quelques-uns, fiers de l'enseignement qui les avait formés, voulaient projeter dans de vastes toiles leurs imaginations, tout en se flattant de rester conscients de leurs moyens, ils se rendaient compte que, par quelque point, le métier lui-même leur échappait, de sorte qu'avec tout leur savoir, ils n'avaient pas une vérité sur laquelle ils pussent s'établir avec sûreté. Gênés par des habitudes d'œil et de main, ils remettaient en question les notions les plus élémentaires, parce qu'associées par leurs maîtres à de fausses conséquences, elles s'effondraient avec le système dont elles dépendaient : chaque regard jeté sur la nature aboutissait à les contredire.

Ce n'est pas un acte simple de traduire la nature. L'œil ne la saisit pas avec l'automatisme d'un appareil photographique. Il faut que l'artiste se mesure avec elle, qu'il exerce sur elle une emprise. Et même, quand il essaie de reproduire exactement ce qu'il a vu dans la coloration d'un site, dans la disposition de ses plans, il s'aperçoit qu'il a produit quelque chose de différent et que, pour consolider son œuvre, il doit précisément accuser les différences qui s'y

manifestent. Même fort d'une longue étude et armé d'une technique très complète, il est obligé de ne pas se contenter des procédés que lui ont transmis ses maîtres et de les transformer pour être à même de rendre ce qu'il sent.

L'histoire de l'art au xixe siècle présente une série d'efforts violents et contradictoires pour prendre conscience des lois de la plastique et vider les ressources de la technique. En opposition à la courbe paisible des siècles précédents, elle se résumerait par un graphique saccadé et fiévreux. Delacroix ni Corot, pas plus que Courbet, Ingres ni Manet, ne peuvent passer pour avoir simplement imité de près la nature. Chacun, pour se rapprocher d'elle, est forcé de rompre plus ou moins avec ses prédécesseurs, de remettre en question sur quelque point les préceptes qu'il tient d'eux, comme si les moyens de traduction adoptés par un homme s'affaiblissaient et perdaient leur valeur en passant entre les mains d'un autre.

Tous ces peintres, demandant beaucoup à l'étude personnelle et obéissant à leur tempérament, n'avaient pas consciemment brisé avec le passé. Sans le vouloir, ils s'étaient placés en contradiction avec leur temps et s'étaient écartés de l'enseignement traditionnel. Au contraire, avec les impressionnistes, nous assistons à un mouvement volontaire, conscient, d'action contre l'Ecole, de lutte contre la tradition immédiate. Il semble que les peintres aient eu l'intuition de vérités qui s'opposaient irréductiblement aux idées dont vit l'art académique et que, dès lors, par parti pris et de cœur léger, ils aient résisté à l'Ecole et prétendu créer des œuvres qui fussent la négation des préceptes qu'elle inculque à ses élèves. Ils renoncent aux situations officielles, aux commandes de l'Etat et aux distinctions honorifiques et s'appliquent avec méthode à rendre la nature dans ses clartés et dans ses fêtes, dans ce qui, chez elle, répond au pur plaisir des yeux et de l'esprit.

Monet, Pissarro, Sisley, Renoir travaillèrent d'abord suivant la manière de Manet et de Courbet : chez ceux-ci, la

forme s'épanouit dans la lumière, par le contraste de l'ombre et de la clarté, et grâce à un effort pour éviter ces tours de main qui produisent le modelé traditionnel. On sait quelle fut la vigueur de Courbet, ce réaliste échauffé par un violent romantisme. Manet, beaucoup plus près de nos façons de voir modernes, plus raffiné, moins emphatique, n'a ni la même flamme ni le même emportement : il a plus de distinction, de délicatesse.

Ces noirs profonds, ces verts robustes, accompagnés d'une grande simplicité de moyens, surtout chez Manet, ne satisfaisaient pas leurs successeurs, n'atteignaient pas ce qu'ils apercevaient, dans le paysage, de flottant, de lumineux, d'impondérable. Ils veulent plus de griserie, plus d'envolée, plus de lyrisme : en revenant à la nature, ils désirent faire surgir à nouveau l'esprit de la matière. Après Manet, qui, par une traduction directe, suscitait le corps de la femme, le paysage lui-même, ils veulent faire courir dans leurs toiles le bruissement du vent, le frisson de la chair, la palpitation de l'herbe, le tremblement de l'eau : ils sont épris de cette vie secondaire, superficielle, qui apparaît au-dessus de la large vie du monde. Ils ne se contentent plus de fixer les lignes et de les remplir au moyen de la couleur. Courbet, Manet avaient cherché, en face de la nature, à désapprendre les procédés et à retourner à une exactitude plus pure, à un rendu plus immédiat. Les impressionnistes font un travail inverse, aiment l'incertain, l'indéfini, rêvent de déterminer le dessin par la qualité même de la couleur, de saisir la lumière dans sa chute, quand elle se répand et se modèle sur les formes et qu'elle les adopte comme un canevas sur lequel elle brode les plus riches variations, suscitant le monde des apparences.

On dirait qu'ils prennent l'univers dans les filets de la lumière et qu'il n'a d'existence pour eux qu'autant qu'il transparaît à travers le voile mouvant dont ils l'habillent. Les contours sont comme noyés et ne s'affirment que dans leur contact avec l'air chargé de rayons. Les masses s'écra-

sent ou s'allègent suivant la qualité du jour dans lequel elles se posent devant nos yeux. Le dessin fuit et se déplace suivant l'éclairage, et la lumière fait varier les formes, les trouble, les éloigne, modifie les plans du paysage et crée autour des choses l'illusion d'une existence sentimentale et sensuelle.

Reconnaissant, après les physiciens, que la couleur n'est que de la lumière décomposée et que, par suite, grâce à la combinaison des couleurs du spectre, on peut produire les plus riches variétés de teintes, les impressionnistes visent à n'employer que des tons purs dont le rapprochement et l'action réciproque fourniront la gamme la plus étendue. Ils brisent ainsi avec leurs contemporains qui insistaient sur les tons sales et sur les tons mélangés.

Le procédé qui consiste à combiner la disposition des tons de telle manière que, vus à distance, ils se fondent et composent, n'est pas nouveau. Signac a rappelé à quel point Delacroix s'était préoccupé de recherches techniques et comment, en beaucoup de ses toiles, les couleurs, au lieu de se poser en teintes uniformes, tombaient en hachures et atteignaient à une grande intensité grâce à leurs réactions entre elles. Dans le passé, et plus particulièrement chez les Vénitiens qui vivaient dans un pays dont l'atmosphère est saturée de vapeur, et où la lumière s'irise comme à travers un prisme, l'effet lumineux est souvent rendu, plutôt que par une teinte uniformément étendue, par des juxtapositions de tons qui accusent le rayonnement de la chair, des étoffes ou des paysages. C'est qu'en effet les tons, en se conservant purs au lieu de se ternir par des mélanges, s'irradient avec plus de force.

Qu'on sème au hasard les tons les plus riches sur une toile, que des touches innombrables en remplissent la surface : cet ensemble bariolé ne sera point éclatant. Qu'un artiste habile prenne ces mêmes tons et se laisse guider par son goût pour les assortir et les disposer : l'ensemble va devenir merveilleusement coloré et vibrant. C'est le talent

des artisans orientaux d'assortir leurs laines pour composer des tapis qui s'éclairent devant les yeux et parent somptueusement une salle, comme c'est le don d'une femme de goût de choisir des étoffes qui fassent valoir son teint et la nuance de ses sourcils et de ses cheveux. Les peintres de l'Ecole ne s'aperçoivent pas que leurs tableaux sont mornes, parce que leurs ombres, au lieu de mettre en valeur les parties éclairées, les neutralisent : dans leurs œuvres, la plus grande partie de la surface reste vide, étant dépourvue de tout pouvoir colorant et n'ayant pas de rôle dans la composition. Les impressionnistes, qui emploient des tons purs, s'attachent à les juxtaposer de manière qu'ils ne se contrarient pas, que chacun soit renforcé par les tons voisins. Ils couvrent leurs toiles de petites touches de couleurs pures qui jouent et se composent à distance. Auprès d'une partie éclairée où telle couleur domine, ils cherchent à l'accentuer davantage en plaçant dans l'ombre la couleur complémentaire. Au lieu de creuser un trou et de se tasser, amorphe et indifférente, auprès de la lumière, l'ombre la complète, prend une vie propre et conserve une clarté qui est comme le prolongement des parties éclairées, la réponse d'une note sourde à une note élevée, et rappelle la résistance des masses profondes de l'eau aux mouvements de la superficie.

Usant d'un procédé identique qui se marque chez eux par le morcellement de la touche, chacun, Monet, Pissarro, Renoir, Sisley, s'affirme avec un tempérament différent.

Une toile de Monet, c'est comme un tourbillon de la matière, ou comme la chute des particules colorées d'un kaléidoscope qui se mêlent et rayonnent. C'est un poème de clarté dont la signification profonde est dans son lyrisme qui prend et submerge le monde extérieur. On a dit que Monet était inhabile à composer : ce qui s'explique, le site pour lui comptant surtout comme un thème sur lequel la sensibilité de son œil s'exerce et que sa fantaisie emporte dans les plus entraînantes harmonies. Il est semblable à

un poète qui, s'emparant du sujet le plus rebattu, le rénove par la puissance de ses images et le souffle de son chant.

Monet peignit d'abord de vastes paysages, influencés de Courbet et de Manet, où dominaient des verts sombres et des noirs profonds. Au cours d'un voyage à Londres avec Pissarro, en 1871, tous deux, séduits par les clartés de Turner, furent frappés par son procédé de touches multicolores. Ils établirent un rapprochement avec la manière de Jongkind, qui employait des couleurs presque pures. « Peu à peu, dit Paul Signac, les noirs et les terres disparaissent de leurs palettes, les teintes plates de leurs tableaux, et bientôt ils décomposent les teintes et les juxtaposent sur la toile en menues virgules. »

Monet devient le peintre de la lumière. Il fait jaillir du paysage son rayonnement le plus joyeux. Parfois il s'astreint à demeurer près du sujet; mais, par moments, comme dans ses études de Belle-Ile, il le transfigure, en laissant cours à l'exaltation de son tempérament. Qu'il s'attache à la réalité ou qu'il s'en écarte, ce qui retient dans ses toiles, c'est leur qualité lumineuse. Il peut revenir inlassablement devant le motif; selon l'heure et selon le ciel, les ondes colorées se répandent sur les feuillages et sur les eaux et, silencieuses dans la brume du matin ou dans le jour pâle, elles jettent, dans l'ardeur de l'été, des sonorités éblouissantes.

Dans son œuvre abondante tout n'est pas égal; ses séries sur les Nymphéas, sur Venise, apparaissent singulièrement monotones. Mais avec quelle intensité il rend l'éclat de l'eau, le brillant de la neige, le plaqué d'un effet de soleil! Dans la force de sa contemplation sans arrière-pensée, il rejoint l'idée de la vie universelle et aboutit à un panthéisme où la pensée émane, pleine et sereine, du travail des germes et des atomes.

Pissarro est un réaliste et se tient très près des paysages qu'il veut rendre. On croirait que le procédé de la division ne lui sert que pour aboutir à une plus grande fidélité dans

l'interprétation. Environs de Paris, sites parisiens, Louvre, Tuileries, Boulevards, vus dans leur perspective générale, ses toiles procurent une impression très voisine de celles qui se dégagerait de la réalité elle-même.

Pissarro est mal connu : il a traîné chez les marchands tant de tableaux de lui, plaisants à regarder, qui ne sont pas sortis de la main d'un artiste en pleine sève de production, qu'on le juge sévèrement. C'est l'histoire de tous les artistes qui, rejoints assez tard par le succès, ont dû se répéter pour répondre aux exigences du public : ne se lasse-t-on pas vite de Corot quand on ne regarde que ces arbres aux feuillages vaporeux qui ravissaient les Chauchard ?

Pissarro a voulu traduire le charme frais et vif de la campagne. Quand, au matin, l'esprit dispos, vous quittez la maison pour descendre au verger, vous ne concevez pas de beauté plus entière que celle des choses environnantes. L'herbe court devant vous, dans des nuances que vous ignoriez, les toits lointains sont vivants comme des parterres de fleurs. La manière dont se posent les objets parmi les ombres et les couleurs vous étonne. Vous pénétrez le mystère du monde. Il vous semble que jamais auparavant vous n'aviez regardé autour de vous.

Ces abandons de la sensibilité sont rares. D'ordinaire, l'intelligence veut les subordonner à un sentiment plus haut et plus durable. Pissarro s'est appliqué presque uniquement à les rappeler. Avec la technique que ses prédécesseurs lui avaient léguée, il restait dans des verts et des bruns ternes et sombres. De tout son effort de travailleur consciencieux et patient, il a cherché à l'enrichir pour faire venir sur sa toile des coins de paysage aussi vibrants que la nature.

Je crois que, le premier, il a rencontré parfois ces harmonies troubles qui excitent les nerfs et dont on a tant usé depuis. Il a peint quelques tableaux de figures qui prouvent de la compréhension et du savoir, et il a laissé des gra-

vures et des lithographies où, dans le blanc et dans le noir, il donne le ruissellement de la lumière, le tremblement de l'air, la surprise de la chair sous les rayons du jour et la poésie des eaux courantes.

Sisley n'est ni réaliste comme Pissarro, ni enthousiaste comme Monet. Il ressent profondément le charme et la nature ; les rideaux de peupliers, les bords des rivières ont pour lui un attrait dont ne se lasse pas sa rêverie paisible. Employant une technique très proche de celle de Monet, il n'a point la même flamme ; cette technique lui plaît, parce qu'elle lui permet de conserver à ses sensations toute leur fraîcheur. Doué d'un tempérament d'une exquise délicatesse, il n'essaye point de forcer ses impressions, et souvent il ne nous captive pas tout de suite ; mais nous revenons à lui comme à quelqu'un qui laisse peut-être mieux voir la vérité de son sentiment. Il sait s'arrêter dans ces coins de nature qui répondent aux désirs d'une âme tendre et doucement mélancolique, et la poésie des arbres dépouillés, des chemins dont le gris tourne au rose comme s'ils fleurissaient sous les pas, des ciels reposants, fins et légers, il l'exprime avec un art tout de sensibilité et de justesse.

Le pinceau de Renoir est caressant et revêt de la même grâce sensuelle un coin de paysage et un tendre corps féminin. Baigneuses aux gestes hésitants, dames aux joues roses et au teint animé, transfigurées par la lumière, s'épanouissent comme des pivoines en pleine floraison. Les épidermes, choyés de sensations heureuses, captent la joie éparse dans l'air. Les arbres ne sont là que pour incliner leurs feuillages sur nos méditations, et les sites, propices à la paix, pour accompagner nos plus souriantes pensées.

A ses débuts, Renoir est un bon élève de Courbet, dans la *Diane chasseresse* (1867), étude de nu franche et claire, faible par endroits, et dans la *Baigneuse au griffon* (1870), plus délicate, plus ombrée, qui rappelle les *Demoiselles au bord de la Seine*. Avec le *Harem* (1871-1872), il se rapproche de Delacroix : il y fait entrer ces jeux de tons que

le maître avait pris aux Vénitiens, et qui, par des contrastes savamment calculés, produisent des harmonies brillantes, chaudes et variées. Déjà Renoir affirme ce sentiment de la grâce et cet accent de sensualité qu'on reconnaîtra chez lui, quand il saura éclairer un visage ou faire jaillir la courbe aimante d'un beau corps.

Très tôt, la palette de Renoir s'épure. Il se débarrasse des noirs et des éléments salissants. Vers 1875, sa personnalité s'affirme déjà telle que nous la connaissons. Il arrête ce qui est mobile et instable dans l'expression d'un visage, dans la douceur d'une après-midi, ce qui, dans les choses, évoque la fragilité de l'instant et qui touche notre cœur par le sentiment que, sans répit, les objets et les êtres se transforment. Il a animé d'un rêve inquiet et attentif des physionomies d'enfants, changeantes comme le ciel, d'où l'âme se dégage à travers la ténuité des traits. Il regarde courir un sang neuf et généreux aux joues des jeunes filles, un ardent plaisir de vivre pointer dans leurs prunelles et, quand le soleil descend sur leurs faces, il semble faire lever un arome de pêches saines et gorgées de saveur. Qu'il peigne une jeune fille, au bal public, langoureusement suspendue aux bras de son valseur, ou un portrait de bourgeoise aimable, le cri plaintif de la chair perce comme pour donner plus d'accent à ces paroles d'envie que la femme jette à l'amour et au bonheur.

Si divers de tempérament que soient ces quatre peintres, ils participent à une même besogne d'éclaircissement de la palette, remplaçant par des tons purs, qui gardent leur entière valeur décorative, les tons sales en usage jusqu'alors. Depuis, on a pu les railler dans leurs successeurs, prétendre qu'il existait un art pompier impressionniste, car ils ont eu des imitateurs dont la plupart des toiles ne sont que des redites, privées des belles qualités de leurs maîtres. Pourtant, à considérer ces toiles, on constate que, même quand le peintre est dénué de personnalité, il témoigne d'une science non douteuse. Avec des ressources

modestes, il reste malgré tout dans les voies de la peinture. Ses œuvres, si loin soient-elles de Monet ou de Renoir, peuvent se placer dans un salon, un atelier, une salle à manger, quelques-unes en procurant à nos yeux une satisfaction véritable, d'autres tout au moins en évitant de nous occasionner cette sensation de déplaisir et de dégoût qui s'emparait de nous devant les productions des élèves de l'Ecole et des continuateurs du paysage dit « classique ».

§

Quoiqu'ils aient délibérément brusqué les conventions, l'œuvre de Monet, Pissarro, Sisley, Renoir, ces impressionnistes épris de clarté, n'apparaît plus comme franchement révolutionnaire. Ils ont en somme accepté le dessin traditionnel, en le soumettant aux influences de l'air et de la lumière. Ils l'ont rénové en le portant dans un milieu vivant. Renouvelant la notion de couleur, ils ont respecté les habitudes de construction des peintres académiques.

On remarquerait un plus grand détachement des règles admises chez d'autres peintres qui ont été conduits par un commun désir de transformer ce qu'ils avaient devant les yeux et, au lieu d'envelopper les formes, de les prendre directement : Degas, Cézanne, Gauguin, Van Gogh. Et l'on peut d'autant mieux s'attacher à leur effort qu'il se poursuit actuellement, se développe et, dans certains cas au moins, s'exagère.

Le dessin, chez les impressionnistes, tend à une reproduction assez simplement fidèle des corps : il n'acquiert d'expression que par le coloris. Au contraire, les peintres dont les noms viennent d'être cités l'étudient de plus près pour le douer d'une signification profonde, et la qualité de la couleur sera choisie de manière à lui donner toute sa puissance. Avant qu'aucun ton soit posé, la toile a déjà pris un sens par la disposition des lignes et la mise en place des divers éléments qui fournissent le motif. Cela ne va pas sans un certain déplacement dans le canon des

proportions. Il y a comme une espèce de définition de chacune des parties de la composition, dont le peintre s'applique à fixer les rapports pour les distribuer avec plus d'ordre.

A l'impressionnisme, qui vise à rendre la vie dans sa joie et dans son épanouissement, s'oppose l'art de peintres que dirigent des désirs contradictoires. Claude Monet arrêtait le paysage dans le chaud rayonnement des belles journées. Van Gogh le surprend sous la violence de l'ouragan, Gauguin dans la nostalgie des saisons indécises, Cézanne dans l'aridité d'un pesant midi. Pour Renoir, la chair de la femme est embaumée d'une inépuisable grâce sensuelle. Degas la disséquera pour découvrir les ressorts qui la mettent en mouvement. Il fera abstraction de cette habitude qui s'impose à nous de voir les femmes en beauté. Il sait que leur pouvoir est d'autant plus fort qu'il est dû pour la plus grande part à la suggestion. Le plus souvent cette invitation à la volupté que nous lance toute leur personne ne vient pas de leur perfection esthétique. Elles agissent sur nos nerfs par une commotion et il émane d'elles, plutôt qu'une odeur captivante, un parfum violent qui nous entraîne dans leur sillage. Elles dominent souvent par la faiblesse ou la laideur, par une tare morale ou physiologique. Enfin l'homme, mis en curiosité par les vêtements dont elles se sanglent, veut ignorer l'avachissement qu'elles révèlent à l'heure du tub.

Cette silhouette orgueilleuse qu'elles dressent devant nous, Degas la ramène à ses lignes générales et la précise en quelques traits. Il démonte le mécanisme de leurs gestes, attrape les déformations que provoque chaque mouvement, poursuit l'enchaînement des attitudes, observe la saillie des os et le travail des tissus. Il sait comment le corps de la danseuse maintient son équilibre : au lieu de le regarder de l'orchestre, il pénètre dans les coulisses et au foyer, il assiste aux exercices par lesquels elle s'éduque et s'assouplit. Grâce à sa sévérité d'observation, il ramasse les élé-

ments d'une construction rigoureusement vraie. Et, sur l'armature du corps, la couleur se pose, légère, aérienne, mêlant les personnages à la féerie du décor.

Cet artiste, qu'on s'est plu à ranger parmi les révolutionnaires à été pourtant formé par l'éducation la plus classique ; nul n'a fouillé plus méticuleusement les plis d'une draperie, n'a précisé plus attentivement le dessin d'une académie, n'a copié un modèle avec un soin plus austère. Mais rien ne lui a paru plus pauvre que la correction, plus vide que l'académisme. Il a eu un culte pour Ingres, dont le dessin est bien loin de tendre à une pure imitation de la nature ; et il a été un élève studieux qui a regardé de près les tableaux des vieux maîtres. Il s'est révélé capable, à ses débuts, de rajeunir même les sujets d'école, qu'il traitait avec une force inattendue. C'est qu'il a su voir, sous les préceptes répétés par les professeurs, les grands principes traditionnels. Il a compris que la tradition ne défendait à l'artiste ni de simplifier les lignes en négligeant les détails, ni de s'intéresser aux scènes de la vie moderne, ni de rendre de la liberté au coloris et de l'aider à se dégager des terres et des bitumes pour s'élancer dans un vol chantant de clartés.

Au contraire de Degas, Gauguin et Van Gogh ont tout appris par eux-mêmes. Ils n'ont pas subi la discipline de l'enseignement académique. Degas s'était appliqué à discerner la logique des préceptes légués par ses prédécesseurs et à la développer pour la rendre apte à exprimer la vie moderne. Gauguin et Van Gogh ont acquis les premiers principes de leur art presque tout seuls, et ce mépris, qui était né lentement chez Degas pour les leçons des professeurs, a éclaté chez eux tout de suite. Ils ont été appelés à la peinture par la révélation de l'art impressionniste et, entre les peintres académiques et les novateurs, ils avaient déjà pris parti d'une manière trop décisive pour qu'ils pussent se soumettre à une méthode pédagogique qu'ils rejetaient d'instinct.

Pris par les affaires, Gauguin, dans les loisirs de sa profession, s'était mis à peindre : il achetait aussi des toiles des artistes qu'il aimait. Son démon lui persuada de s'adonner tout entier à l'art et de lâcher sa situation et l'aisance où vivaient lui et les siens. Il admirait profondément Pissarro pour son labeur et sa conscience. Le premier don de Gauguin fut de tirer des variations de la couleur et de jeter des accords qui réveillent un lointain écho sentimental. Il promenait parmi les hommes un cœur d'enfant exigeant, injuste et révolté. « Tout ce que fait sa main a un caractère doux, navré, étonnant », a écrit Van Gogh. Ses harmonies de vert racontaient l'inquiétude d'un être qui s'enivre de sa peine. Il souhaitait le changement, les voyages, la fuite vers des pays dont les habitants sont doux et simples comme des dieux ou comme des bêtes. Une première fois il s'en alla, pour quelques mois, à la Martinique et subit l'enchantement de la nature tropicale. De retour en France, il se retirait en Bretagne, et, ne se contentant plus de pousser ses tons jusqu'à leur plus émouvante résonance, il voulut, dans les paysages et dans les personnages, atteindre le caractère. Alors il simplifie et concentre la ligne, se préoccupe davantage de la composition. Chez lui se révèle un goût de décorateur neuf et quelque peu barbare : il s'applique à tailler dans le bois des statues curieusement ramassées, il sculpte son chevalet et même ses sabots qui deviennent des objets d'art. Plus tard il se réfugie à Tahiti, puis à la Dominique où il doit mourir ; et sa manière se fait de plus en plus large et franche. Doué d'une entente très personnelle de l'harmonie et d'une certaine volonté de grandeur et de domination, Gauguin, dans l'ardeur et le caprice d'une âme insatisfaite, éprise de contraste et de contradiction, a réveillé l'impressionnisme en extase devant la nature et lui a rappelé l'angoisse humaine et l'incertitude de la destinée.

Van Gogh use d'un dessin court, tendu, qui tire sur les lignes et s'oppose à leur expansion. Ses paysages se concentrent pour ainsi dire en une tache dominante de couleur,

vague énorme qui semble déborder pour conquérir tout le cadre. Les visages de ses personnes ont des contours durs. Dédaigneux de la paix et de la sérénité, il dépeint un monde en formation qui fuse en tempêtes et en éruptions et dont les repos trompeurs présagent encore de troubles réveils. Il est doué de la robustesse de ceux qui sont soutenus par une furieuse ardeur. Avec de la naïveté dans la présentation, il emploie des tons exaltés, convulsifs, qui claquent victorieusement comme des étendards ou qui s'aigrissent comme un vin tourné. Il est plein du sentiment de ce qu'il y a d'étrange autour de nous, dans les jours les plus ordinaires et les milieux les plus familiers. Peintre farouche et simpliste, porté par la frénésie de son tempérament, il a « empoigné les crins de la déesse » avec une mâle résolution et, plus vite que des adorateurs fervents, il a obtenu ses sourires.

Il a laissé des lettres qui sont peut-être le plus beau document sur une âme d'artiste que nous ayons eu depuis Delacroix et depuis Fromentin. Et ses dessins sont un admirable déchiffrage des paysages, dont il suscite, d'un jet, toute la grandeur.

La volonté d'approfondir ses sensations, de ne poser aucune touche à la légère, apparaît dans toute son intransigeance chez Cézanne. Il se garde des tours de main et des habitudes de pinceau. Comme un philosophe, ayant fait la table rase, il s'applique à restituer les principes fondamentaux sur lesquels doit s'appuyer son art.

Depuis Titien et depuis Rembrandt, les peintres se sont accoutumés à faire ressortir le relief de leurs figures au moyen d'une gradation des ombres qui produit le modelé. Tout procédé, même garanti par l'autorité des maîtres, devient discutable, dès qu'il dégénère entre les mains de l'artiste et paralyse chez lui l'esprit de recherche. L'antithèse établie entre l'ombre et la lumière, les impressionnistes la rompirent en faisant pénétrer la clarté même dans les parties sombres de leurs tableaux. Cézanne ne voulut dis-

cerner entre l'ombre et la lumière qu'une différence de qualité colorante, difficilement saisissable et que l'œil doit s'exercer à percevoir et à rendre sensible.

Chez les peintres académiques le modelé est devenu un subterfuge qui permet de suppléer à la vision par le trompe-l'œil. Cézanne ne crée le relief et la perspective de ses toiles que par le degré d'intensité des tons, dont le rapprochement suffit pour situer les diverses parties du tableau. Sa manière exige une étude persistante et une savante précision dans l'analyse. A mesure que la toile se remplit, il devient nécessaire que le peintre pèse plus minutieusement chacune de ses touches, pour qu'elle se pose dans sa valeur exacte et joue sa partie dans l'ensemble.

Par le développement logique de sa recherche, Cézanne arrive à modifier son dessin. Le parti pris du modelé détermine un dessin conventionnel, très explicite, par lequel les lignes s'arrondissent, et qui rend les corps moins comme nous les voyons que comme notre expérience nous a appris qu'ils sont faits. Qu'un peintre s'applique à reproduire seulement ce qu'il voit, et il choquera sûrement les préjugés d'œil du spectateur. Pour une personne non avertie, le dessin, tel que l'entendent Raphaël ou Delacroix, paraît inférieur à celui de Bouguereau et de Gérôme, qui se sont moins souciés de voir que de détailler le modelé et de s'adapter à la mentalité du gros public.

Suivant l'angle sous lequel nous regardons une figure ou un objet, ils se présentent à nous différemment, soit qu'ils soient placés de telle sorte que les diverses parties s'enchaînent nettement devant nos yeux, soit qu'au contraire ils nous surprennent par l'imprévu du mouvement ou de l'éclairage qui en voile l'agencement ou en déforme le contour. Dans notre conduite usuelle nous jugeons les corps beaucoup d'après le témoignage de nos yeux, beaucoup aussi par ce que le toucher nous a appris d'eux. Nous sommes portés à envelopper les lignes, à étoffer les contours alors même que nous les saisissons en raccourci. Il

existe une conception pratique à laquelle nous soumettons les objets, leur attribuant une forme bien déterminée, les classant dans notre esprit de manière à être fixés sur leur construction. Pourtant regardons les fruits sur lesquels tombe la lumière : ils s'écrasent sous elle. De là, chez celui qui les rend fidèlement, comme Cézanne, une gaucherie apparente. Le dessinateur sincère paraîtra toujours plus maladroit et moins exact que celui qui n'approfondit rien et qui dessine selon des procédés enseignés par les professeurs.

Devant les figures de Cézanne surtout on s'est récrié. Jusqu'à ces dernières années, on le connaissait par ses natures mortes et ses paysages, et, quoiqu'il eût été goûté moins tôt par les amateurs, on le rangeait auprès des autres impressionnistes et on l'associait à leur succès. Depuis la fondation du Salon d'Automne, on a vu de lui, à plusieurs reprises, des expositions d'ensemble qui comportaient de nombreuses figures. Il est certain qu'il n'a rien du portraitiste qui flatte son modèle ni de celui qui sacrifie au besoin la solidité de la peinture au fouillé de la physionomie.

Il s'agit moins pour lui de décrire un corps, une figure, avec minutie, que de délimiter la place qu'ils occupent dans l'espace, de les considérer dans leur poids et dans leur volume. Les attitudes d'un être vivant sont commandées par sa structure et par la nécessité de conserver son équilibre. Cézanne porte son attention sur la direction de chacune des lignes dominantes. De même qu'un auteur, dans la description, ne s'attache pas à tout dire, mais cherche à raconter avec force et concision ce qu'il a vu, il laisse de côté les détails qui n'ajouteraient aucune signification au dessin. La ligne se condense, s'établit dans la position où elle définira le mieux la figure. Comme la surface qu'elle enferme n'est pas occupée en partie par cette gradation sytématique d'ombres qui produit le modelé, et que le relief est marqué seulement par une différence de force dans les tons, le spectateur désorienté, au lieu d'essayer de saisir l'intention du peintre, crie au scandale.

La manière de Cézanne correspond à une refonte des moyens de la peinture : plutôt que de poursuivre une copie terre à terre du modèle ou du paysage, elle tend à en fixer les éléments fondamentaux, enchaînement des lignes et rapports des tons. Les artistes primitifs n'ont guère procédé autrement : leur dessin arrêtait un contour par lequel s'affirmait la masse du corps représenté et qui se remplissait de tons simples et francs, plus ou moins intenses suivant leur importance dans l'ensemble du tableau. Sans doute ils avaient en vue plus de perfection dans la facture et ils désiraient se rapprocher de plus en plus de la réalité. Mais Cézanne admirait les tableaux des Vénitiens et était fasciné par la grâce de leur rendu. On a répété qu'il n'eût été satisfait de ses toiles que le jour où il eût abouti à une traduction assez parfaite, pour qu'il pût se faire accepter au Salon des Artistes Français et y exposer, sans étonner le public. Pourtant il voulait en arriver là sans rien sacrifier de ses exigences de peintre et par le développement même de sa manière. Et il semble que sa manière l'entraînait au contraire à s'écarter de plus en plus des facilités de traduction, car ses dernières œuvres, plus fortes, sont, plus que celles de ses débuts, déconcertantes pour le spectateur non averti. Il n'en reste pas moins que, dans son esprit, il demeurait fidèle à la tradition et rêvait d'aboutir à une beauté presque classique par une reproduction exacte du modèle jointe à une savante distribution de la lumière et des ombres.

§

Les peintres nouveaux, qui ont reçu la leçon de Cézanne, ont débuté à une époque où les artistes avaient déjà pris leur parti de n'être pas compris de tous. La séparation s'était poursuivie entre le gros public et le public cultivé. La faveur des connaisseurs, qui s'était portée jusque-là presque exclusivement sur les œuvres des périodes de virtuosité, s'est étendue peu à peu, avec une nuance de prédilection, à des œuvres plus gauches, mais dans lesquelles

la volonté de l'artiste se fait jour avec plus de force et avec une attirante naïveté.

Aux tableaux, aux statues, magnifiquement exécutés, des grandes périodes consacrées par les historiens, on préfère ceux où s'avouent plus ingénument la personnalité de l'artiste et son désir de construire. On déclare que la sculpture des quatre derniers siècles n'a rien produit qui égale le gothique. Dans l'art grec même on s'arrête, plutôt qu'aux innombrables répliques qui peuplent les musées, aux fragments appartenant à des époques où l'artiste, moins sûr de lui, créait des œuvres plus simples. La raideur des statues égyptiennes ne nous déroute plus. Enfin l'ethnographie, en nous révélant les travaux des peuples de civilisation rudimentaire, nous a mis à même de constater quelle belle entente des nécessités de la décoration préside souvent à la fabrication des objets usuels chez les peuplades barbares.

Les successeurs de Cézanne sont venus à l'art à une époque où les connaisseurs, ayant pris contact avec l'art des primitifs, étaient disposés à laisser aux peintres plus de liberté. Par suite ils ont pu, sans avoir à se justifier ni devant eux-mêmes ni devant le public, rechercher des réalisations différentes de celles que proposait la tradition immédiate. Ils ont pu essayer de rendre la nature directement, reprendre la peinture à sa base, aller contre les préjugés d'œil, simplifier sans peur les lignes, user souvent de teintes plates. Il leur a été permis d'avouer ce qu'avaient pour eux de séduisant l'art égyptien, les peintures archaïques, qui, dans leur simplicité de moyens, témoignent toujours d'un effort sincère vers le plastique et vers la beauté du décor et se soumettent toujours à un but décoratif. Procédant de Cézanne et confessant leur amour pour les primitifs, certains ont pu relier Cézanne aux primitifs.

Les peintres qui, depuis un demi-siècle, ont refondu les moyens de la peinture fournissent des conseils précieux aux jeunes artistes. Ils leur disent que la couleur a une signification, qu'un tableau n'est jamais en dehors de l'art

décoratif, que la nature ne se copie pas, mais se transpose. Cézanne seul leur donne plus que des conseils, une méthode; il leur apprend à voir les objets dans leur masse, leur rappelle que la première et la seule règle du dessin est de poser les corps dans leurs lignes générales, que chaque touche de couleur, en participant à une harmonie d'ensemble, doit concourir à définir l'épaisseur respective des objets et leurs rapports entre eux suivant leur éloignement, de manière à établir les volumes et à fixer la perspective.

En regardant Monet et Renoir, les jeunes artistes s'étaient figuré trop aisément que le goût personnel suppléait à tout enseignement, que l'étude persistante du dessin devait être abandonnée aux académies. Il en était résulté dans la peinture une espèce de flottement. Combien d'œuvres originales, charmantes, trahissent une surprenante négligence! Combien de peintres, dans des toiles savoureuses, ont escamoté les personnages! Certains, en dix ans, n'ont fait aucun progrès dans leurs figures, toujours aussi lâches et inconsistantes. L'influence de Cézanne a réagi contre une tendance fâcheuse et a déterminé un retour à la construction.

§

Si nous connaissions mieux l'histoire de la peinture, nous ne serions plus surpris par les œuvres des peintres modernes. Nos yeux sont habitués à des traductions trop explicites. Fascinés par Titien ou par Rembrandt, nous avons fini par croire qu'en dehors d'eux il n'y avait pas de vérité. Si même nous acceptons les primitifs, c'est par un désir d'équité, et nous les admettons plutôt au point de vue historique et archéologique que pictural. Regardons les œuvres de près et, non seulement chez les primitifs, mais chez les peintres dont nous invoquons le plus souvent l'exemple, nous découvrirons des côtés de métier que nous appellerions imperfections chez les peintres modernes. Le grand public, naïvement sincère et entier dans son ignorance, préférera toujours Dagnan-Bouveret à Ricard : bien des détails,

chez celui-ci le choqueraient. Delacroix, Ingres, Corot, Millet seraient refusés aujourd'hui dans les deux grands Salons officiels : l'incompréhension des jurys est presque égale à celle du grand public. Quoique on se serve des noms de ces artistes pour faire pièce aux peintres modernes, ils ont, dans la construction, dans le dessin, dans la couleur, des qualités qui leur sont trop particulières pour qu'ils ne paraissent pas insuffisants aux représentants de l'art officiel. Il en serait de même pour les vieux maîtres. Les foules se portent devant Rubens ou Vinci et ont appris à admirer la Vénus de Milo. Mais au Louvre Poussin n'attire que de rares visiteurs et les *Esclaves* de Michel-Ange sont enfermés dans une salle écartée où il n'entre jamais personne.

Essayons de nous défaire de nos préjugés, de considérer l'art avec des préoccupations avant tout plastiques. Nous nous apercevrons que des peintres à qui, trop souvent, nous n'avons pas ménagé l'ironie, ne méritaient pas d'être traités avec légèreté et qu'ils nous fourniraient un enseignement de la plus haute valeur. Guidés par eux, nous arriverions à ajouter à cette impression superficielle, presque exclusivement littéraire, que nous recevons des œuvres d'art, une impression plus forte, plus complète, fondée sur la beauté de la forme. Nous saisirions des analogies entre telles œuvres consacrées et telle recherche qui nous paraissait scandaleuse chez certains de nos contemporains. Nous conviendrions que les primitifs ont possédé un sens de la forme hautain et profond qui échappait à nos yeux trop familiarisés avec les supercheries de la technique. Nous cesserions de traiter avec dédain les meilleurs des peintres de notre temps. Et nous ne serions plus exposés à venir à l'art comme un homme qui, passant devant un chêne magnifique, le louerait pour tout ce qu'il rappelle de légendaire et de sacré, au lieu d'admirer sa masse, ses attaches au sol, la robustesse de son fût et la vitalité violente de ses rameaux, ce groupement de forces et de beautés qui en fait comme le résumé de la vie universelle.

MICHEL PUY.

# L'ILE DES MONSTRES

Las d'être las, — ah, concessions, sourires, renoncements. — Marc et moi, nous avons bâti avec des fumées de cigarettes de doux projets qui sont montés en spirales grises et bleues vers un ciel d'une incontestable indifférence.

La suppression de la foule serait un bon remède. Mais nous ne pourrons jamais tout assassiner.

Il faut fuir. Nous ne pouvons plus penser à lutter et nous ne savons pas encore sourire. Jeunes, notre sang est trop chaud; de naïves révoltes nous donneraient mal de tête et nous feraient perdre notre temps.

Fuir. Dans une barque, nous diriger vers une île de l'Océan Pacifique. Y descendre d'un pied léger. Et là, nourris de la manne que nous enverront les tournoyantes étoiles, y attendre la fin de la vie. Peut-être emmènerons-nous des amis, hommes ou femmes; tous ceux qui seront dignes de s'allonger sur l'or sablonneux de l'île des Monstres. Ni talents ni beautés ne seront exigés d'eux, mais ils devront être riches d'inconscience.

Beaucoup pensé à l'île des Monstres; si longuement pensé que j'ai fini par y vivre. J'y ai vécu pendant au moins trois heures que j'ai passées en somnolence cet après-midi. Et voici ce qui m'y advint :

Nous étions dix, je crois. Ah, comme il expira loin de nous le tumulte de carrefours, aux premiers murmures de la mer dont, à l'infini des horizons liquides, les vagues caressent les vagues ! La traversée fut belle et la découverte de l'île

saluée de clameurs d'ivresse. Soleil, glissement sur la plage, accueil des palmes... L'île était douce, ronde, unie sous la lumière. Nous nous allongeâmes sur le sable saturé d'une accueillante chaleur. Je respirais la liberté. Près de moi étaient étendus mes amis — sept hommes et trois femmes — tout ce que l'ancien continent avait pu nous fournir d'êtres libres ou en désir de le devenir. En cercle, nous tînmes notre premier conseil ; puis nous cherchâmes des nourritures ; nous soupâmes dans le crépuscule et le clair sommeil effaça sur nos yeux le ciel animé d'étoiles inconnues.

La vie nouvelle commença. Nos compagnons étaient gens de grande civilité. Sachant qu'il n'était pas une opinion qui ne fût réfutable et ne voulant pas donner dans le scepticisme commun, ils avaient accoutumé de juger des choses de ce monde avec un arbitraire souriant. C'est dire qu'entre nous il était difficile qu'il y eût des discussions fort graves puisque, sans passion, nous employions notre talent à nous créer d'aimables attitudes. Ainsi, pour les arrangements d'ordre sexuel, après avoir d'abord éprouvé quelque gêne, nous fîmes en sorte que tout se passât bien.

Que dire de ces premiers jours ? Ils éclairèrent l'éveil de quelques êtres à une vie sans but, sans faux espoirs, toute momentanée et dont chaque instant, lié au suivant par le même bonheur, dégageait un agréable parfum d'éternité.

Entassements de brumes rousses sur le ciel transparent ; haleine mourante, cœur affaibli ; immobilité de l'air que chaque geste profane; douceur qui nous rend héroïques un peu de nous sentir si divinement esclaves; la nuit, nos noirs feuillages fleuris d'étoiles ; l'aube et, avec la vie, le pacte nouveau, le bail d'un jour. Ah! temps éternel à mon cœur! Equilibre merveilleux de nos âmes entre les passions ! Que n'avons-nous continué de vivre en cette ébriété indulgente, sous le soleil, comme à la fin d'un festin quand toutes les formes sont aimables et tous les espoirs accessibles !

Un jour que je venais de quitter Lucinde soupirante,

Gratien prit mon bras et, après quelques pas sur le sable, me fit asseoir près de lui.

— Ne crains-tu pas? me dit-il.

Du soleil tremblait entre mes cils presque joints. J'étais un peu ivre de lumière et la récente volupté prolongeait en mon corps une délicieuse douleur.

— Craindre? répondis-je en riant.

Le visage de mon ami me surprit. Il était grave et sans sourire : le vent très doux soulevait drôlement une mèche de ses cheveux.

— Il fallait bien répondre à la question amoureuse, dit-il, sans quoi nos amis eussent été trop facilement dégoûtés de notre île.

— Eh, n'y avons-nous pas répondu de la seule manière qui convînt? m'exclamai-je. La formule « tous à tous » nous donne, me semble-t-il, entière satisfaction.

— Voilà ton erreur. Marianne, par exemple, ne veut pas que Raymond l'approche et Raymond s'en plaint justement. Cependant qu'André prétend s'approprier Lucinde. Or, que devons-nous faire? Décréter que chacun doit être soumis au désir qu'il inspire, c'est établir la tyrannie du désir et combattre nos sentiments d'êtres libres. D'autre part, si quiconque est libre de se donner et de se refuser à son gré, certains des nôtres seront désavantagés gravement et je frémis à la pensée des jalousies, des batailles qui peuvent ainsi venir désoler notre calme. Que faire?

Je déteste les dilemmes. Ils me semblent émaner d'esprits limités, à cases étroites et sans notion de toutes les possibilités d'infini. Je crus être sage en répondant par un sourire et quelques mots vagues : « Laisse-nous respirer en paix; cela s'arrangera sans mots; comment avoir des pensées de bataille dans cet air lissé aux caresses des feuilles et rythmé aux pulsations de la mer? » Et je conclus par notre plaisanterie élue : « Hein! Elles peuvent passer, les ondes hertziennes! Nous ne leur confierons pas de correspondance pour le monde oublié! »

Ainsi écartai-je un souci, paresseusement, de même que je me mettais à l'abri du soleil derrière un arbre mince; pourtant, l'ombre tournant, le rayon de lumière dure revenait me frapper au front.

★

Au milieu de l'après-midi d'un jour suivant, des cris nous firent courir, Gratien et moi, vers un bosquet très doux où, volontiers, s'égaraient nos femmes.

André, terrible, tenait à la gorge le malheureux Jean qui, rouge et essoufflé, tâchait à envoyer d'énormes coups de poing dans la figure de son étrangleur. Nous les séparâmes, et quand nous les tînmes, éloignés et s'invectivant, nous aperçûmes Lucinde tremblante qui s'efforçait de rajuster ses voiles.

★

Il était intolérable qu'André, jaloux, entendît nous priver de Lucinde. C'est pourquoi, réunis en conseil, nous le condamnâmes à chercher notre subsistance pendant trois jours.

Cette condamnation était à peine prononcée que je vis le péril dont nous étions menacés. Habitués par la douceur du climat et le calme de nos natures à n'entretenir entre nous que des rapports amicaux, nous n'avions pas eu besoin de nous faire des lois, et la seule idée de soumettre l'un des nôtres à une justice nous eût bien fait rire auparavant. Cependant, nous venions de nous sacrer juges les uns des autres et de prendre une décision « au nom de l'intérêt commun ». Connaissant notre faute, je me hâtai de la dénoncer à mes amis; hélas, tous ne me comprirent pas. Certains prétendirent que nous avions eu raison; et quand, élevant le sujet de notre dispute, je demandai si vraiment ils voulaient des lois, ou si l'on devait continuer à ne compter que sur nos bonnes volontés, je ne fus pas peu surpris d'entendre André lui-même, André notre victime, proclamer l'utilité d'un règlement et blâmer notre anarchie.

Très ému par ce premier dissentiment, je demandai la permission de réfléchir et m'en allai dormir longuement, quoique je fusse en proie à de grandes anxiétés.

Ce qui était grave, je m'en rendis compte le lendemain, c'était l'obligation où nous nous étions trouvés d'avoir une opinion, de l'exprimer et de la défendre comme dans une de ces réunions politiques dont nous nous étions si parfaitement moqués jadis. Gratien et Hector pensaient comme moi. C'est ce qu'ils vinrent me répéter au moment que je m'attristais sur ces événements.

— Voyez-vous, leur dis-je, il nous a fallu discuter et émettre des idées contradictoires. Les Monstres que nous nous vantons d'être ne devaient pas descendre si bas.

— Que voulais-tu faire? répondit Hector. Nous as-tu jamais pris au sérieux ?

Je le regardai. Il détourna les yeux et rit. Je regardai Gratien qui bâilla, ramassa un caillou et le jeta d'un geste indolent vers la mer.

Au soir, nous nous promenions tous trois. Je me rappelle le bruit de nos pas sur le sable sec. En notre silence je pressentis de tristes pensées. Ce fut Hector qui parla.

— Allons, me dit-il, sache rire, toi aussi. Tu sembles, entre nous tous, souffrir vraiment de nos querelles.

— J'étais venu ici pour vivre avec des êtres libres et délivrés des idées. Où sont mes monstres chers ?

— Ici, répondit Hector. Moi aussi j'ai été peiné en voyant nos compagnons nous dévoiler une si commune stupidité. As-tu vu comme ils discutaient ? Alors apparaît leur pauvreté d'âme. Aussi en ai-je pris mon parti. Et maîtrisant cet instinct qui voulait que je leur répondisse, je me suis mis à les regarder tranquillement, à observer leurs sottes manières, en un mot, à jouir de leur ridicule comme je faisais quand j'étais parmi les hommes civilisés.

— Hélas, dis-je, voilà l'aveu que j'attendais. Notre voyage fut-il donc inutile ?

Nous entretînmes l'habitude de nous réunir tous trois, Gratien, Hector et moi, et je trouvai un grand charme à cette compagnie. Nous avions partagé l'émoi de plus d'un soir, nous avions échangé des paroles confidentielles et de très grands secrets. Une amitié était née, mais je ne voulais pas le savoir. Avoir de l'amitié pour quelques-uns, c'était les déclarer différents des autres : sentiments peu dignes de l'homme libre que je voulais. Je continuais à défendre mon illusion et à tenir pour Monstres ceux qu'Hector accusait d'être des hommes. Aussi me fâchai-je le jour qu'il me dit : « As-tu remarqué que les autres ont formé un groupe uni comme le nôtre? Le plus drôle est qu'ils doivent penser ce que nous pensons. »

— Laisse-moi, répliquai-je, je veux vivre tranquille ici. Ne me fais pas voir des dissentiments sans gravité. Nous sommes entre nous tous et je me trouve bien ainsi.

— Tu es charmant, me répondit-il. Pourquoi voudrais-tu qu'il en fût autrement ? Notre génie a besoin de se soutenir par comparaison. Comprends-moi. Nous passions notre temps quand nous vivions parmi les hommes à établir entre eux et nous des différences, à leur donner une valeur au regard de notre valeur propre, à les mépriser, les haïr ou à rire d'eux. Notre singularité nous obligeait d'agir de la sorte pour n'être point absorbés par eux. Et je crois que cela est devenu une habitude vitale chez ceux que nous appelons les Monstres. Monstres en face des hommes, nos amis sont des hommes pour nous.

A cet instant, ces raisonnements, soulignés, d'un dédaigneux sourire, me révoltèrent. Quel imbécile! pensai-je, il veut m'enlever ma foi, il est assez insensible pour en méconnaître la douceur. « Je veux croire, criai-je, et c'est toi qui est un homme sceptique et phraseur; tu es plus méprisable que ceux de nos amis que tu méprises, car dans ce lieu de spontanéité et de sommeil divin tu continues à raisonner et à jouer à l'esprit subtil. »

Oui, il était encore un homme ; car il s'éloigna, fâché.

— Réfléchis un peu, me dit-il. Et tu me répondras mieux.

Dès lors j'évitai de le rencontrer. Son rire suscitait en moi des échos troublants. Ce fut auprès de Gratien que se passèrent mes heures.

Hélas, cette séparation ne fit que donner raison à celui dont nous nous éloignions. Gratien et moi, nous ne manquâmes pas de juger Hector et de déclarer qu'il n'était qu'un homme comme les autres hommes et nos autres amis. Ainsi qu'il nous l'avait dit — et j'enrageais de constater la vérité de ses paroles — nous le méprisâmes et nous proclamâmes bientôt que nous étions les seuls Monstres dignes du nom.

Notre amitié fut belle au milieu des sourires de nos amis. Leurs groupes tournaient autour du nôtre dans le charme un peu lassé des palmes et des eaux. Ils riaient comme nous quand nous nous retrouvions, et leurs silences, si semblables aux miens, m'étaient cruels.

Gratien, pourquoi de toi aussi me suis-je séparé ? Je crois que je t'aimais parce que tu ne parlais pas. Peut-être, un jour que tu parlas, tes paroles me déplurent-elles, peut-être me semblas-tu méprisable, peut-être mon orgueil eut-il besoin de t'immoler, toi aussi ; je ne sais plus ce qui se passa, mais je me souviens de ma tristesse, seul au milieu d'un sentier d'ombre traversé par des aiguilles de soleil, dans le silence ému de cris d'oiseaux. Durant plusieurs jours, je traînai mon incertitude douloureuse, et, au sommet d'un petit promontoire, devant la mer et le soleil couchant, je conclus, non sans quelque emphase, que j'étais seul et qu'avec moi mourrait ma précieuse sensation du monde.

Les jours qui suivirent ne furent guère adoucis par cette belle constatation. Je vous retrouvai, superbes amertumes, silences sans concessions, dialogues dont je faisais les deux voix, accompagnement lamentable de ma vie passée. Comme j'observais mes compagnons quand l'habitude me ramenait à eux ! Pour ne point déchoir, je ne leur parlais plus, mais

je les regardais, selon les heures, avec indulgence ou dédain. Et ma surprise fut extrême quand je remarquai qu'ils se taisaient, eux aussi, progressivement. C'était de jour en jour comme l'extinction d'un carillon. Bientôt il ne resta plus qu'une note, la voix de Gérald le joyeux ; puis, après avoir posé maintes questions sans réponses, il se tut à son tour en nous faisant de gros yeux méprisants.

Alors, ce furent, parcourant l'île, des promeneurs solitaires aux pas incertains, qui, s'asseyant devant la mer, se tenaient le front et souriaient, aggravant une petite ride sans joie au coin de leurs lèvres.

Moi-même, quoique fort occupé par mes propres méditations, je commençais à deviner le sujet des leurs, mais je ne pouvais rien leur dire, aimant ma dignité.

Oui, leurs pensées devaient être les mêmes que les miennes, car personne n'aurait voulu prononcer le premier mot sincère et nous aurions pu, longtemps, n'échanger que des paroles banales inspirées par l'état de l'atmosphère ou la qualité des mets que nous mangions.

Enfin, un jour que je m'ennuyais en marchant, je m'entendis appeler et je vis courir vers moi, se tenant par la main, Marianne, Jacqueline et Lucinde. C'était Lucinde que je préférais, mais je fus charmé par les joues de Jacqueline, plus roses après cette course, et je décidai de m'approcher d'elle. Il s'agissait de choses sérieuses, comme elles me le firent de suite entendre.

— Ne fais pas d'orgueil, dit Lucinde. Je veux répéter devant mes amies ce que tu me disais hier ; ne rougis pas ; ensuite, nous te livrerons des secrets qui te mettront à l'aise. Avoue que lorsque tu es seul avec moi tu deviens exagérément sentimental ; tu te plains de la vie et tu dis de belles phrases.

— Lucinde, m'écriai-je, il est facile d'abuser de mes instants de faiblesse. Que ta présence réveille en moi de vieilles habitudes, je ne le nie pas. Mais il est odieux de me le rappeler en plein jour et devant tes amies, qui iront le répéter à nos compagnons qui en riront.

— Riront-ils ? demandèrent-elles presque ensemble.

— Je le pense, répondis-je, car les Monstres qu'ils prétendent être...

— Mais il n'y a plus de Monstres, cria Marianne.

Et comme je m'étonnais :

— Sache, continua-t-elle, que tous ces imbéciles, silencieux depuis quelques jours, nous parlent chacun d'abondance quand ils sont affaiblis par l'atmosphère et certaines circonstances. Alors, après quelques caresses, ils s'émeuvent et gémissent d'ennui sur la même musique.

— Tu devines, ajouta Lucinde, que nous en avons parlé. Entre femmes...

— Et que nous leur avons révélé quelle comédie ils se jouaient, reprit Marianne. Et qu'ils ont retrouvé assez d'esprit pour en rire. Et qu'ils ont pris la décision de quitter l'île. Cher Monsieur, vous pourrez partir avec nous, si bon vous semble...

Sur ces mots, elles s'enfuirent et je demeurai sans étonnement, à la caresse d'un léger vent qui tout autour de moi agitait des feuilles.

★

Je dois l'avouer. Mon orgueil, loin de chanceler, fut excité de nouveau. « Serais-je le seul ? » pensai-je avec un délicieux frisson.

— Je ne veux pas partir. Je suis le seul Monstre, déclarai-je à mes amis réunis, au repas du soir.

Un beau chœur me répondit :

« Ne fais pas le malin. Nous nous sommes tout dit. Il faudra toujours nous isoler. Les hommes nous manquent, leur bassesse grandit notre génie. Le seul monstre, c'est soi-même... » et autres banalités auxquelles s'opposa mon mutisme.

Leurs éloquences épuisées, ils décidèrent de partir sans moi, le soir même. Ils montèrent l'un après l'autre dans la barque et, quand ils y furent tous, il me sembla que ce fût la

barque qui m'appelât :

— Viens, viens.

Leurs voix, unanimes enfin, me touchèrent ; j'entendais battre mon cœur. Debout sur le sable, je pesais ma vie. O mon choix, mon île, solitude, dois-je te quitter ? Dois-je revenir vers toi, foule qui me fera peut-être m'aimer mieux ?

Paroles de la mer dans la nuit immobile. Les flots entrecroisés, soulevés, unis, les flots roulent, s'épuisent sur nos sables.

La mer, comme des milliards d'étoiles déchues en masse bruissante, brille sous les vivantes étoiles. Et que reste-t-il après le départ ? Quelque désir, quand les contours du monde m'écrasent.

Mets le pied dans la barque. Et appelle la bonne lame des tempêtes qui te lancera d'un coup de reins au creux du ciel, puis t'engloutira dans son néant liquide... Idiot ! Tu sais bien qu'elle ne viendra pas, ta tempête au panache romantique d'écume. Pars quand même.

Et reviens échouer aux terres, aux villes, aux soirs artificiels, cohue des hommes, des femmes, des voitures, des lois, des usages, sous l'électricité affolée et les rires. Garde en ta gorge le souvenir du souffle de la mer. La mer emmurée dans les terres, la mer prisonnière, la mer circule et chante.

★

Je vous l'ai dit. Je n'ai fait qu'en songe un tel voyage, pendant trois heures que j'ai passées, somnolent, cet après-midi. Mais la rêverie est dangereuse lorsqu'elle vous emmène de votre chambre vers des îles de liberté pour vous ramener, quelque peu déçu, en votre chambre. Et j'étais, en somme, très triste quand mon ami Marc entra.

— Partons-nous pour l'île ? demanda-t-il. L'existence que je mène dans ces rues sans douceur et au milieu de ces gens sans franchise m'est de plus en plus pénible.

— Non,répondis-je. Je viens d'y rêver pendant quelques instants et de manière à me dégoûter du voyage avant le départ.

— Mais comment vivras-tu ici, parmi cette foule ?

— Bah ! répliquai-je. Avec un peu d'hypocrisie et quelque goût pour les attitudes, la vie sociale devient possible.

J'écrasai dans le cendrier ma cigarette fumante d'un geste bref qui m'amusa.

RENÉ CHOMETTE.

# POÉSIES

—

*SOURCE*

*Source !*
*Sur les cimes paisibles*
*elle jaillit goutte à goutte,*
*Source*
*Parmi les cailloux qui sourient,*
*visage de la transparence,*
*ô source !*
*Et comme je voudrais mon cœur !*

*La tremblante ornière s'insinue*
*sous le tremblement des branches.*
*Elle a quitté la glace nue*
*où s'éternise Dimanche.*

*Aiguilles des sapins ! langues de la fougère !*
*vous la cachez sous vos dentelles !*
*je la distingue cependant :*
*elle s'écoule — calme encore —*
*l'hiver limpide s'y suspend.*
*Mais où la nudité de l'aube est-elle*
*et cette première heure éternelle*
*des sommets*
*la rivière l'oubliera-t-elle ?*

*O Prairies !*
*jeux du soleil et des troupeaux,*
*jeux des grelots des métairies !*
*Les mélèzes passés voici la chaude peau*
*velue.*

*Mais la rivière ne peut plus oublier,*
*qui s'éveille là-haut, ignorante et soudaine,*
*de la rive du glacier,*
*la vive irruption de ses eaux.*

—

*PLAINTE*

*Une pierre au soleil.*
*Quelques désirs voraces.*
*Qu'est-ce donc ? je m'éveille.*
*Un scarabée qui boit !*

*Tombe, bras inutile.*
*Les libellules dansent.*
*Mes pauvres paupières*
*ouvertes malgré moi.*

*Chants ! pleurs !*
*Et vous,*
*silencieuses larmes*
*intérieures !*
*...Les lanciers des prairies ont assiégé les bois.*

*Ce corps est vide et lourd.*
*Ah ! le pauvre château.*
*(Le vent remue quelle forêt*
*de charmes dans ma voix !)*

*Multitudes qu'on traverse.*
*Déchirement d'un sanglot.*
*Solitude ! interlude !*
*Ah ! que je veux aimer !...*
*... personne veut de moi.*

*Qu'est-ce donc ? je m'éveille.*
*Un scarabée au bord*
*d'une goutte d'eau — boit.*
*Sanglots. Et puis je me rendors.*

*Je vous en supplie, Seigneur :*
*Laissez-moi.*

—

*PLAISIRS DE MES MAINS*

*Vous dirai-je, ô plaisirs de ces mains qui pendent maintenant inertes à mes côtés ?*
*petites mains d'enfant, toutes gonflées, qui — à peine — recouvraient la pointe des mamelles qu'elles repoussaient,*
*mains qui griffiez, qui saigniez et caressiez,*
*mains qui avez transmis quelles voluptés et qui — vous-mêmes — avez éprouvé quels désirs !*
*mains tièdes sur mes yeux — mains froides qui couriez et par qui mes rêves prenaient corps,*
*mains qui m'avez suspendu aux branches des forêts et qui vous enfonciez dans le sable des plages,*
*qui vous êtes trempées dans l'eau de la rivière,*
*ah ! cesserai-je de vous célébrer*
*inertes maintenant,*
*vous qui fûtes si vives à toucher, à palper et à jouir ?*

—

*KERMESSE*

*Rien n'arrêtera le train lancé — bolide — plus même glissant sur les rails, mais traversant les plaines au hasard, escaladant les montagnes, dégringolant vers les rivages avec tout un fleuve de chair enfermé dans ses flancs,*
*Engloutissement des marées parmi les glouglous monstrueux...*
*Et, là-bas, les populations épouvantées qui viennent se pencher sur l'eau des canaux, hier encore calme et murmurante, la voient — avec une irrémissible lenteur — se soulever.*
*Circulation souterraine dont n'émerge — infime — que le résultat.*
*La terre est éventrée !*
*La sauvagerie recluse au fond de l'homme éclate.*

*Les laboureurs se sentant enveloppés dans ces ondes croient déchirer avec des hurlements d'effroi leurs courants de mortelle fraîcheur.*

*Ils se précipitent les uns sur les autres. Ils roulent. Ils s'arrachent les yeux. Ils se cassent les bras. Ils enfoncent leurs dents dans des visages ébahis.*

*Et, soudain, dans un large bûcher, on entend crépiter les palais qui s'écroulent au loin sur des auréoles de flammes et des gémissements humains.*

—

*ODE*

*O spectacle ! ô jardin !*
*cette fièvre sacrée,*
*cette paix de prison*
*dévoratrice*
*et ce baiser !*
*Mon cœur mordu toujours foisonne,*
*mon corps paisible à l'abandon*
*et voici cette maison quittée !*

*O spectacle ! ô jardin !*
*J'ai remué comme un silence*
*ce délice inassouvi,*
*fleuve d'or,*
*Nil en fusion :*
*mais voici que s'achève ma vie !*

*O spectacle ! ô jardin !*
*La queue mobile et religieuse*
*sur les chemins du Paradis*
*sinuante et suppliante*
*s'étonne*
*des golfes de lumière,*
*des polypes marins,*
*et c'est là tout le jeu de la vie.*

RENÉ SCHWOB.

# L'ÉTRANGE EXISTENCE
# DE L'ABBÉ DE CHOISY
### DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE [1]

—

## VIII. — Il devient la comtesse des Barres.

François-Timoléon de Choisy ne rêve que de poursuivre ses licencieux débordements, et cela, avec un plaisir toujours nouveau. Il l'avoue encore, comme pour la première fois : « Enfin je contentai pleinement mon goût. »

Il continue donc sa vie « délicieuse ». Bien qu'il soit tonsuré « depuis plusieurs années déjà, il reconnaît lui-même qu'il est assez peu attaché à ses devoirs ecclésiastiques ».

Mais après avoir tant fait la femme au faubourg Saint-Marceau, voici qu'il a besoin d'être homme et homme de courage. Sa condition d'abbé le dispense d'aller à la guerre; il y va, poussé par une nouvelle inclination.

Son ami, le cardinal de Bouillon, lui ayant donné une place dans son carrosse, il assiste à l'invasion de la Hollande par Louis XIV. Il est ensuite, en compagnie du duc de Longueville, présent au siège d'Orsoy.

> Je lui avais donné (au fils du duc de Longueville), au siège d'Orsoy, une canne garnie d'or qu'il avait trouvée à son gré, car il ne faisait pas de façon de prendre de petits présents de ses amis, bien sûr de leur en faire bientôt de grands.

L'abbé de Choisy est alors constamment avec lui. Il l'est aussi lors du passage du Rhin. A ce fameux passage, qui fut une manœuvre habile du prince de Condé pour mieux

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 524.

surprendre Guillaume d'Orange, et auquel Louis XIV présida avec sa pompe habituelle, nul ne s'attendait. Sur ce point, nous avons le témoignage de l'abbé de Choisy :

J'étais, le soir, par hasard dans la tente de mon frère de Balleroy, lorsqu'il eut l'ordre de marcher avec son régiment. Je le suivis sans balancer et sans savoir où nous allions, mais on voyait bien que de partir à onze heures du soir n'était pas pour aller faire une revue. Nous nous trouvâmes à trois heures du matin sur le bord du Rhin vis-à-vis de Thollhus.

Il s'y rencontre avec Longueville : « J'étais sur le bord et sur son chemin ; il courait et ne laissa pas de me dire en passant : « Adieu, l'abbé, je n'ai pas votre canne aujourd'hui. » Ce jeune homme charmant, qui, alors, rêvait de devenir roi de Pologne, était, deux heures après, frappé mortellement : « J'étais, raconte plus tard l'abbé de Choisy, à trois pas de Sa Majesté quand elle apprit la blessure de M. le prince et la mort de M. de Longueville. »

L'abbé de Choisy vit le corps de ce dernier, que l'on rapportait sur un cheval, la tête d'un côté et les pieds de l'autre, et il assure dans un élan de son âme attendrie : « Non, je ne crois pas avoir jamais été ni pouvoir jamais être aussi touché que je le fus. » Nous avons dit qu'à cette époque l'abbé de Choisy était, de son propre aveu, assez oublieux de ses devoirs ecclésiastiques. Eh bien ! devant le cadavre de son ami, il ne peut s'empêcher d'aller s'enfermer dans une hutte de feuilles, que son frère de Balleroy avait fait faire, et de prier Dieu pour le jeune défunt « avec des larmes et une contrition de cœur que je voudrais bien avoir pour mes péchés ».

Tout le temps que dure la campagne de Hollande, l'abbé de Choisy est attristé par le souvenir de la mort de Longueville, mais il éprouve quelque consolation, lui, l'abbé à la dévotion inconstante et légère, lorsqu'il apprend que son ami avait eu soin, avant de partir pour l'armée, de se confesser et de se disposer ainsi « à une mort véritablement chrétienne ».

L'abbé de Choisy a une autre consolation, même quelque chose de plus : « J'eus le plaisir de faire une chose fort agréable au roi, je lui fis entendre la messe. » L'abbé de Choisy attache une grande importance à ce détail, il l'explique avec complaisance. C'était après le passage du fleuve, vers les dix heures du matin :

Le roi, qui, par parenthèse, n'a jamais manqué qu'une fois en sa vie à entendre la messe, la demanda. Il n'y avait ni aumônier, ni chapelain ; ils étaient en défaut. L'abbé de Dangeau et moi, nous nous trouvâmes les seuls ecclésiastiques de la cour ; nous allâmes chercher un aumônier du régiment. Il nous manquait un missel, on en trouva un dans un porte-manteau du comte d'Ayen ; on dressa un autel et nous eûmes l'honneur de servir le roi à sa messe.

L'abbé de Choisy retourne ensuite à Paris. Là, suivant une de ses expressions favorites, le reprennent « ses petites enfances », c'est-à-dire toutes les habitudes contractées dès sa première jeunesse, celles des joies contre-nature et des accoutrements féminins. Il s'abandonne à ses penchants avec une nouvelle frénésie. Il redevient tout à fait « belle ».

Il va à l'Opéra naturellement habillé en femme : robe blanche à fleurs d'or dont les parements sont de satin noir, les rubans roses. Il a des mouches et des diamants ; ses pendants d'oreilles, fait-il coquettement remarquer, brillent d'un bout de la salle à l'autre. Il retrouve tous ses succès d'autrefois. Or, dans une loge se trouve la duchesse d'Usez avec le dauphin, alors âgé de douze ans. La duchesse d'Usez a une grande amitié pour l'abbé de Choisy, elle désire le voir de près dans son costume de femme et elle l'envoie chercher. On lui fait fête et il certifie : « J'étais à la joie de mon cœur. »

Or, survient le précepteur du dauphin, le duc de Montausier. C'est un très austère personnage qui, dit-on, a servi de modèle à Molière quand celui-ci a conçu Alceste, du *Misanthrope*. Mademoiselle de Scudéry, au bas d'un portrait de ce grave précepteur, a épinglé les vers suivants :

C'est là de Montausier l'héroïque visage,
C'est là son air si grand et si noble et si sage :
C'est tout ce qu'il nous laisse après avoir été.
O triste souvenir ! Quand je mets tout ensemble
Son esprit, son savoir et son cœur indompté,
Fier, bon, tendre, constant, rempli de piété :
Hélas ! je cherche, en vain, quelqu'un qui lui ressemble.

De son côté M. de Vertron écrit dans *la Nouvelle Pandore* :

Que Montausier plein d'esprit et de zèle,
Au Dauphin de Louis ait donné le modèle :
Je le crois bien.
Mais qu'on ait pu trouver à la cour entre mille
Un gouverneur plus sage et plus habile,
Je n'en crois rien.

Madame de Choisy n'est pas de l'opinion de Mademoiselle de Scudéry. Elle déclare, elle, que le duc de Montausier est « un fagot d'orties qui pique de quelque côté qu'on le prend ». L'abbé de Choisy est de l'avis de sa mère ; il le traite de « misanthrope » et, ailleurs, de « Rabatjoie ».

Donc, le duc de Montausier entre dans la loge de la duchesse d'Usez. Du coup, « sa bizarrerie ou, pour mieux dire, sa brutalité » renverse toute la vie « délicieuse » de l'abbé de Choisy. La duchesse d'Usez le présente, en effet, au duc de Montausier et demande à ce dernier comment il « la trouve ». Et « Rabatjoie » de déclarer : « J'avoue, madame ou mademoiselle, je ne sais pas comment vous appeler, j'avoue que vous êtes belle ; mais, en vérité, n'avez-vous pas honte de porter un pareil habillement et de faire la femme, puisque vous êtes assez heureux pour ne pas l'être ? Allez, allez vous cacher ; monsieur le dauphin vous trouve fort mal comme cela. »

Le dauphin s'empresse alors d'interrompre et d'affirmer ce que nous avons déjà rappelé : « Vous me pardonnerez, je la trouve belle comme un ange. »

Sans doute, en d'autres circonstances, l'abbé de Choisy se serait contenté et même se serait montré fier de cette

royale attestation, il aurait dédaigné les paroles du duc de Montausier. Mais, cette fois, le scandale a lieu en public. L'abbé de Choisy se fâche, mais contre lui-même, contre les ajustements féminins qui lui ont valu les cinglantes paroles de celui à qui la duchesse d'Usez l'a si malencontreusement présenté. Il se jure qu'il ne s'habillera plus en femme, mais, bientôt, il s'aperçoit qu'il est incapable de tenir son serment.

C'est alors qu'il prend le parti d'aller demeurer dans une province « où je ne serais point « connue » et où je pourrais faire la belle tant qu'il me plairait ». Il achète le château de Crespon, aux environs de Bourges. Pour ne pas qu'on découvre sa retraite, il a soin d'écrire à ses frères pour les prévenir qu'il va voyager durant deux ou trois ans, et, en compagnie de son valet de chambre Bonju, il prend, sous le nom de comtesse des Barres, possession de sa nouvelle demeure.

L'histoire a conservé le souvenir de Guillaume des Barres, comte de Rochefort et seigneur d'Oissery. Ce Guillaume des Barres, soldat du plus grand courage, fut surnommé « le brave des braves », et sauva la vie à Philippe-Auguste, roi de France, lors de la bataille de Bouvines, en 1214. Est-ce en songeant à ce preux que l'abbé de Choisy se plut à usurper ce nom sans tache ? L'ancienne « Madame de Sancy » nous explique seulement que lorsque son homme d'affaires, Acarel, va acheter pour lui la terre de Crespon, il déclare au vendeur, M. Gaillot, que « c'était pour une jeune veuve, nommée madame la comtesse des Barres, qui voulait s'y venir établir ».

Il porte tous ses soins à sa chambre à coucher : tapisserie de Flandre des plus fines, lit de velours incarnat avec frange d'or et de soie, sièges, cheminée de marbre et grande glace.

Il fait chère abondante au château de Crespon :

J'avais toujours à dîné : un bon potage et deux grosses entrées, un gros bouilli et deux assiettes d'entremets, de bon pain, de bon

vin; le rôti du soir était tout prêt à mettre en broche quand il arrivait quelqu'un.

La comtesse des Barres invite le curé de Crespon. Celui-ci lui présente le chevalier d'Hanecourt, médiocre d'esprit, mais que l'abbé de Choisy juge beau comme le jour. Le chevalier d'Hanecourt s'empresse passionnément auprès de la comtesse des Barres, mais cette dernière devine qu'il ne la trouve belle que parce qu'elle est riche. Le chevalier d'Hanecourt ira jusqu'à charger le curé de Crespon de demander en mariage la comtesse des Barres, et celle-ci de minauder qu'elle ne veut pas se rendre esclave !

L'abbé de Choisy, ou plutôt la comtesse des Barres, reçoit aussi d'autres personnages du voisinage, entre autres la marquise de la Grise. Il fréquente assidûment chez cette dame, il est invité à dîné chez elle ; il s'y rend, vêtu d'une robe d'une étoffe à fond d'argent et brodée de fleurs naturelles, rattachée des deux côtés avec des rubans jaunes et argent et un gros nœud par derrière pour marquer la taille. Sa poitrine est rembourrée pour faire croire que la comtesse des Barres a des seins. Ses cheveux noirs ont de grosses boucles, ses pendants d'oreilles sont en diamants, mais son collier est de perles fausses « plus belles que les fines, et, d'ailleurs, en me voyant tant de pierreries, on n'eût jamais cru que j'eusse voulu rien porter de faux ». Il a aussi des gants blancs, un éventail. « On n'eût jamais deviné que je n'étais pas une femme. »

C'est alors qu'il connut Mademoiselle de la Grise et Rosélie, dont nous parlons plus loin. Mais, malgré leur fréquentation jusqu'à l'extrême, il est repris « avec fureur par l'envie d'être « belle ». C'est en lui un éternel recommencement. « Je n'avais que vingt-trois ans, je croyais être encore aimable et je voulais être aimée. »

Il est on ne peut plus « coquette », car il se rajeunit. L'auteur de *la Vie de l'abbé de Choisy*, parue en 1742, à Lausanne, relève, en effet, ce rajeunissement en ces termes :

L'abbé de Choisy vint au monde le 16 août 1644, et monsieur le Dauphin, né le 1er novembre 1661, avait environ douze ans quand l'abbé de Choisy reçut de Monsieur de Montauzier, gouverneur de ce prince, la réprimande qui l'engagea de se retirer à Bourges où il prit le nom de la comtesse des Barres. Or, ce ne fut qu'après avoir longtemps porté ce nom qu'il maria Rosélie, dont il avait eu un enfant. D'où il résulte qu'il était au moins âgé de trente ans, lorsque du Rosan épousa cette comédienne... Je ne doute pas que ce ne soit une faute d'impression dans l'Histoire de la comtesse des Barres et qu'il n'y faille lire trente-trois ans au lieu de vingt-trois.

Le souvenir de la comtesse des Barres ne disparut pas avec l'abbé de Choisy. En effet, treize ans après la mort de ce dernier, une chanson de 1737 rappelle le soin qu'il mettait à sa toilette :

Je crois que mainte pucelle,
Pour paraître un peu plus belle,
De bon cœur aurait appris
D'une comtesse des Barres
Comme on se coiffe à Paris.

François-Timoléon de Choisy a relaté dans ses mémoires ses aventures en comtesse des Barres. Le manuscrit se trouve à la Bibliothèque de l'Arsenal, à Paris. Il avait été tout d'abord remis avec plusieurs autres, après la mort de leur auteur, au marquis d'Argenson. En 1862, M. P. L... écrivait :

C'est en 1735 qu'un éditeur anonyme, probablement Lenglet-Dufresnoy, qui avait copié subrepticement tout ou partie du manuscrit original, en publia, à Anvers, un long fragment qu'il avait intitulé : *Histoire de madame la comtesse des Barres*. Ce fragment reparut l'année suivante chez Foppens, qui, à l'exemple des Elzéviers, imprimait les ouvrages français auxquels on eût refusé un privilège du roi. Six ans plus tard le même fragment, abrégé et très purifié, reparut dans la *Vie de l'abbé de Choisy* (Lausanne et Genève, chez Marc-Michel Bousquet, 1742, in-8) que les biographes ont attribuée sans raison à l'abbé d'Olivet et qui serait plutôt une production anonyme du malicieux abbé Lenglet-Dufres-

noy... Le vrai texte de l'abbé de Choisy avait subi des épurations malheureuses dans l'*Histoire de madame la comtesse des Barres*. Il avait été entièrement remanié dans la *Vie de l'abbé de Choisy*. On devait donc souhaiter qu'un éditeur consciencieux en donnât une édition fidèle et correcte.

M. P. L... publia alors ce manuscrit chez J. Gay, à Paris. En 1884, M. Marc de Montifaud en donna une autre édition à Bruxelles. Ces ouvrages, tirés à un nombre restreint d'exemplaires, ont été vite épuisés.

## IX. — Ses petits maris et ses maîtresses.

Le bizarre ami d'enfance de François-Timoléon de Choisy, Monsieur, duc d'Orléans, aimait, ainsi que l'écrit Madame de Motteville, « à être avec des femmes et des filles, à les habiller et à les coiffer ; il savait ce qui seyait à l'ajustement, mieux que les femmes les plus curieuses, et sa plus grande joie, étant devenu plus grand, était de les parer, et d'acheter des pierreries pour prêter et donner à celles qui étaient assez heureuses pour être ses favorites ». Mais, s'il faut en croire Madame de la Fayette, cela ne tirait pas à conséquence, il n'aimait les femmes que pour se borner à ces simples jeux d'habillement.

L'abbé de Choisy aime aussi à parer les femmes qu'il fréquente, mais c'est pour les habiller en homme, alors que lui se vêt en femme.

Comme il est Madame de Sancy, il est en relations suivies avec Madame et Monsieur Renard qui ont une fille du nom de Charlotte. Ces âmes naïves confient cette dernière à Madame de Sancy. L'abbé en profite pour emmener Charlotte à une fête que donne un de ses parents. Lui est en toilette telle, que la maîtresse du logis, « qui n'est pas louangeuse, me vint embrasser et me dit tout bas : « J'avoue, ma chère cousine, que cet habillement vous sied bien ; vous êtes, ce soir, belle comme un ange. »

Quant à M^lle Renard, voici ce que nous en dit l'abbé lui-même :

Je fis habiller Mademoiselle Charlotte en garçon, je louai un habit complet, fort propre, avec une belle perruque ; c'était un fort joli cavalier... Charlotte me prit pour danser, la compagnie fut assez contente du menuet que nous dansâmes ensemble.

Charlotte, selon la coutume du temps, portait un masque. Elle l'ôte et elle laisse « voir un petit minois fort aimable ». Madame de Sancy la présente à la maîtresse du logis : « Voilà, madame, lui dis-je, mon petit amant, n'est-il pas bien joli ? »

Toute la soirée, Charlotte sert d'écuyer à Madame de Sancy.

Nous nous en aimions mieux ; elle s'en aperçut et me dit tendrement : « Hélas ! madame, je m'aperçois que vous m'aimez davantage en justaucorps ; que ne m'est-il permis d'en porter toujours ! »

Aussi, Choisy se dépêche-t-il, le lendemain, d'acheter un habit complet de garçon pour Charlotte.

Je lui mettais une perruque afin de m'imaginer que c'était un garçon ; elle n'avait pas de peine, de son côté, à s'imaginer que j'étais une femme ; ainsi tous deux contents, nous avions bien du plaisir.

Et de même qu'il a pris un nom de femme, il donne à Charlotte un nom d'homme : Monsieur de Maulny.

Comme il fréquente la petite comédienne, Rosélie, de la troupe de M. du Rozan, un jour qu'il va à la chasse avec elle, il s'habille en amazone.

J'y fis aussi habiller Rosélie et la trouvai si aimable avec une perruque et un chapeau que, peu à peu, je la fis tout à fait habiller en garçon.

Il éprouve alors pour elle les mêmes sentiments que pour Charlotte.

C'était un fort joli garçon et il me semblait que je l'en aimais davantage... Il me servait d'écuyer. Je me lassai de lui voir une perruque et lui fis couper un peu de cheveux ; elle avait une tête charmante, ce qui la rendait bien plus jolie ; la perruque vieillit les jeunes gens.

Et, à ce jeune homme qu'est Rosélie il donne le nom de Monsieur Comtin, tandis qu'alors il est la comtesse des Barres.

L'abbé de Choisy, ou plutôt soit Madame de Sancy, soit la comtesse des Barres, a une manie : c'est de vouloir se marier avec celle qu'il habille en garçon.

Madame de Sancy et monsieur de Maulny donnent, en effet, une fête pour la célébration de leur union. Toute la famille de Charlotte s'amuse à y assister. Cela tient d'une amoureuse folie contagieuse ou d'une démoniaque inconscience.

Tous les parents vinrent nous baiser, la bonne tante nous tira le rideau et chacun alla chez soi. Mais la comédie s'arrête là. C'est alors que nous nous abandonnâmes à la joie, sans sortir des bornes de l'honnêteté, ce qui est difficile à croire et ce qui est pourtant vrai.

Mais Madame de Sancy est satisfaite et déclare :

Ne suis-je pas heureuse d'avoir un mari si bien fait et si doux ? car il ne me contredit en rien ; aussi, je l'aime de tout mon cœur.

Or, un jour, on demande vraiment Charlotte en mariage.

On lui avait dit qu'un véritable mari lui donnerait bien d'autres plaisirs que moi, qui ne faisais que la caresser et la baiser.

L'abbé de Choisy ne revoit plus Charlotte : « Je n'ai jamais pu souffrir les femmes mariées. »

Les choses se passent tout autrement avec la petite employée de sa blanchisseuse, la jolie Babet. L'abbé, encore Madame de Sancy, en fait vraiment sa maîtresse.

« M'aimes-tu, mon petit cœur ! lui dis-je.

— Hélas ! oui, madame.

— Appelle-moi mon petit mari ou ma petite femme.

— J'aime mieux, dit-elle, mon petit mari.

Nos bouches ne pouvaient pas se quitter, lorsque tout d'un coup, elle s'écria :

« Que je suis aise, mon cher petit mari, le petit mari de mon cœur ! »

Mais l'abbé de Choisy n'a cure d'être plus longtemps Madame de Sancy. Il quitte le faubourg Saint-Marceau.

Je mis, avant que de partir, la pauvre Dany (autrement dit Babet)

dans une communauté où elle se conduisit à merveille; elle se fit, deux ans après, religieuse, et je payai sa dot.

Comme il est la comtesse des Barres, il fait de Mademoiselle de la Grise sa maîtresse. C'est que, comme il dit, il « crevait d'amour ». Et l'abbé de nous rapporter ce dialogue.

— C'est ma petite femme, disais-je.

— Vous êtes donc aussi mon petit mari! s'écria la petite fille en ouvrant les yeux qu'elle avait tenus longtemps fermés.

— J'y consens, lui dis-je, je serai ton petit mari et tu seras ma petite femme.

Mademoiselle de la Grise a beau devenir la maîtresse de l'abbé de Choisy, elle n'en demeure pas moins d'une naïveté extrême. Son amant lui conseille de ne rien avouer à sa mère. Mademoiselle de la Grise répond :

Oh ! que je n'aie garde, ma belle madame, de dire à ma mère les plaisirs que nous avons ensemble, elle serait jalouse, car nous couchons presque toujours ensemble et nous ne sommes pas si aises ; j'aime pourtant bien ma chère mère, mais j'aime encore mieux et mille fois davantage la belle madame.

L'abbé de Choisy, — comtesse des Barres, — ne peut s'empêcher de sourire et de nous confesser :

L'innocence de cette pauvre enfant me faisait plaisir et un peu de peine, mais je rejetais bien loin une pensée qui eût troublé ma joie.

Il veut, en même temps, faire la conquête de Mademoiselle du Coudray. Il use du même procédé. Il l'invite, — puisqu'il est femme et qu'on le croit, — à passer quelques jours en son château de Crespon. Mais il s'aperçoit bien vite que Mademoiselle du Coudray est bien moins naïve que Mademoiselle de la Grise, et, de peur du scandale, il n'ose rien entreprendre.

Elle couchait avec moi, je la baisais en nous couchant, je recevais ses petites caresses, mais je ne me hasardais à rien avec elle. Outre qu'elle n'était pas si aimable que Mademoiselle de la Grise,

je la trouvais plus fine et peut-être plus instruite. Elle n'eût jamais cru, comme Agnès, qu'on fait les enfants par l'oreille.

Il retourne donc à Mademoiselle de la Grise, mais, peu de temps après, celle-ci se marie. La comtesse des Barres ne reste pas pour cela sans amours. Il a Rosélie. Il commence à l'aimer, comme il a dit sérieusement. Elle lui résiste d'abord.

Elle était vraiment sage, je le vis bien dans la suite, mais elle était mieux instruite que la petite de la Grise : une comédienne, à seize ans, en sait plus qu'une fille de qualité à vingt. Je la pressai, elle m'avait obligation et voyait bien que je l'aimais, je lui promis de ne l'abandonner jamais. Je la tenais entre mes bras et la baisais de tout mon cœur, nos bouches ne pouvaient se quitter, nos deux corps n'en faisaient qu'un.

Si l'abbé de Choisy a été « le petit mari » de Babet et de Mademoiselle de la Grise, la comtesse des Barrès a pour petit mari Rosélie ou Monsieur Comtin, comme Madame de Sancy eut Charlotte ou Monsieur de Maulny.

En effet, la comtesse des Barres, après avoir fait habiller Rosélie en garçon, déclare : « Je l'appelai mon petit mari. » Cette nouvelle idylle dure sept ou huit mois, mais voici que Monsieur Comtin « a mal au cœur, perd l'appétit, prend la mauvaise habitude de vomir chaque matin ». L'abbé de Choisy soupçonne vite ce qui est arrivé et fait reprendre à Rosélie « ses habits de fille comme plus convenables à son état présent ». C'est ainsi que l'abbé de Choisy devient père d'une fille.

L'abbé de Choisy marie Rosélie à l'acteur du Rozan. Quant à la petite fille qu'il en eut, il ne l'abandonna pas et lui-même nous renseigne :

Je l'ai fait bien élever, et, à l'âge de seize ans, je l'ai mariée à un gentilhomme de cinq ou six milles livres de rentes ; elle est fort heureuse.

Entre autres temps, il eut également des aventures avec « la petite » marquise de Banneville, qui « pouvait bien

faire des choses qui m'étaient défendues, sa prodigieuse beauté la mettant à l'abri de tout ». Et naturellement Choisy la faisait travestir en homme.

Il eut aussi une intrigue avec la « petite » Montfleury, dont Loret a parlé dans *la Muse historique*. C'est le 13 février 1664, au Palais-Royal, que fréquentent ensemble Monsieur, frère du roi, et l'abbé de Choisy. On y joue un ballet de la Cour : *les Amours déguisés*. Loret écrit :

> Et du sieur Montfleury la fille
> Qui d'un air assez charmant brille,
> Et mieux que ses riches atours
> Etait la mère des Amours.

Mais, tandis que l'abbé est habillé en femme, la petite Montfleury l'est en homme, si bien que le marquis de Carbon, un des soupirants de « la comtesse des Barres », devient jaloux.

> La jalousie du marquis se réveilla, écrit l'abbé de Choisy ; il faisait ce qu'il pouvait pour paraître de bonne humeur, mais je lisais dans son cœur, tout était forcé en lui et de temps en temps il me jetait des regards de tendresse, de dépit et quelquefois de colère.

La petite Montfleury triomphe, se plaît à exaspérer davantage le marquis de Carbon, à accabler l'abbé de caresses et à lui dire : « Allons, mademoiselle, il est tard, allons dans notre chambre, il faut nous friser pour demain. »

Le marquis ne tient plus en place, fait des reproches à Choisy et sort brusquement :

> J'aurais bien voulu l'adoucir par quelques petites paroles, je ne le voulais pas perdre.

Mais les pages des mémoires de l'abbé de Choisy concernant ses aventures avec la marquise de Banneville et l'actrice Montfleury n'existent plus. Elles ont dû être détruites comme trop licencieuses. Le marquis d'Argenson, à qui l'abbé de Choisy légua tous ses manuscrits, a, en effet, inscrit sur la première page de ces derniers :

Ces ouvrages de l'abbé de Choisy m'ont été remis après sa mort, et sont tirés d'une grande quantité de papiers qu'il avait négligés. J'ai rangé en ordre ce qui m'a paru bon ou passable.

Ne nous étonnons pas que le marquis d'Argenson ne range pas en ordre ce qui ne lui paraît ni bon ni passable, c'est-à-dire tout ce qui lui semble trop léger ou trop dévergondé, car voici ce qu'il pense de l'abbé de Choisy :

Il faut que je convienne, malgré toute l'amitié qu'il avait pour moi, que ce n'était pas un homme fort estimable. Son âme était faible, et il avait bien plus l'esprit de société que celui de conduite. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Nous connaissons encore une autre maîtresse de l'abbé de Choisy. Il s'agit de Renée-Marie-Madeleine de Gareau-Dumont, épouse d'Antoine Bossuet, trésorier général des Etats de Bourgogne, par là, belle-sœur de Bossuet, alors évêque de Condom et précepteur du dauphin.

L'abbé de Choisy est dans sa vingt-septième année. Il est encore abbé de Saint-Seine en Bourgogne. C'est cela même qui le rapproche de Madame Bossuet, au cours d'un de ses nombreux voyages à Dijon, où elle habite avec son mari.

Madame Bossuet est d'humeur légère et a tous les agréments pour plaire. Nous avons sur ce point le témoignage de Madame de Scudéry, qui écrit au comte de Bussy, le 17 février 1673 :

On dit que Madame Bossuet est cachée à Paris et qu'on la fait rechercher pour l'enfermer dans une religion. Monsieur de Condom, son beau-frère, me loua, l'autre jour, sa beauté et son esprit, mais je vois bien qu'il n'est pas content de sa conduite. Est-il vrai, ne vous déplaise, que c'est vous qui l'avez amenée à trois ou quatre lieues de Paris? . . . . . . . . . . . . . . . .

M. de Bussy répond huit jours après :

Monsieur de Condom a raison de vous louer la beauté et l'esprit de Madame Bossuet, mais surtout son esprit ; personne ne l'a plus agréable qu'elle. Pour sa conduite, ce n'est pas la même chose, elle ne plaît à personne, pas même à ses amants en faveur de qui elle est si mauvaise... Où avez-vous pris encore cette belle

nouvelle que j'ai amené Madame Bossuet à trois ou quatre lieues de Paris? Il n'y a rien de si faux :

Pour conduire un objet charmant
Au hasard de déplaire au maître (au Roi)
Il faudrait être son amant
Et je n'ai pas l'honneur de l'être.

Bussy regrette-t-il cet honneur, et est-ce pour se venger que, dans sa réponse à Madame de Scudéry, il a soin d'insinuer :

Ce n'est pas seulement comme beau-frère que Monsieur de Condom y trouve à redire (à la conduite de Madame Bossuet), il en a d'autres raisons, je ne sais si elles durent encore.

Ainsi donc, le futur évêque de Meaux aurait eu pour maîtresse sa belle-sœur. Faut-il croire l'allégation du comte de Bussy? Mais, celui-ci n'a-t-il pas été, à son tour, accusé d'être l'amant de sa fille et Maurepas n'a-t-il pas chansonné :

Savez-vous bien pourquoi Bussy
Se fait le tyran de sa fille ?
Ce n'est pas qu'il ait de souci
Que l'on baise dans sa famille :
Lui qui nous a décrit tant de sortes d'amours
Est le Loth de nos jours.

Le fait est que Bussy, qui habite dans le voisinage, à Chateu, n'aurait pas refusé de se voir aimé par Madame Bossuet ; Choisy n'y aurait, d'ailleurs, vu aucun inconvénient. Ne tâche-t-il pas de les mettre lui-même en relations ?

Choisy a alors vingt-sept ans et Bussy cinquante-trois, L'abbé écrit au comte de Bussy, le 20 juillet 1671 :

Je voudrais bien vous demander à quoi vous songez. Vous pouvez écrire à Madame Bossuet et vous ne le faites pas ; elle vous ferait réponse, vous verriez de son écriture et vous négligez cela. Ainsi va le monde, les uns méprisent ce que les autres adorent, mais peut-être n'êtes-vous pas si méprisant que je pense ; cela serait plaisant si je n'étais qu'un facteur de cérémonie et qu'on ne se servît de moi que pour les bagatelles. Je vous demande pardon, Monsieur, tout est suspect d'un homme fait comme vous.

Une semaine après le comte de Bussy répond :

Nous nous sommes donné un coup fourré, vous et moi, je crois que les lettres que nous nous sommes écrites sont datées du même jour. Ainsi, quand vous ne vous presseriez pas de me faire réponse, je n'aurai pas sujet de m'en plaindre. Mais, pour Madame Bossuet, je ne sais à quoi elle songe, assurément elle a tort. Je vous prie de lui dire cela de ma part, car, de la vôtre, il ne vous appartient pas de la blâmer, ni de lui tenir de rudes propos. Adieu, aimez-moi toujours et m'écrivez, et dites à votre amie qu'elle fasse l'un ou l'autre, je lui donne le choix des armes.

Une correspondance s'établit entre le comte de Bussy et Madame Bossuet. Le complaisant abbé de Choisy en est informé par son ami le 1er août 1671 :

Je suis bien aise que votre amie et vous ayez trouvé plaisant le conte que je lui ai envoyé, vous croyez bien que je ne suis pas fâché de le faire. Je vous avoue que s'il ne devait y avoir qu'une femme au monde qui fût ridicule, j'aimerais mieux que ce fût Madame de la B... qu'une autre... Je ne comprends pas que vous croyiez que j'aie vu la lettre de Madame Bossuet avant la vôtre, car, sans toucher à l'esprit sur lequel je ne décide point, la lettre d'une belle dame amie est un meilleur morceau que celle d'un ami et l'on le doit garder pour la bonne bouche. C'est aussi ce que j'ai fait, et, en pareille rencontre, vous vous y devez toujours attendre. Si vous aviez réglé vos demandes sur la droite raison comme j'ai réglé les miennes, je ne doute pas que vous ne fussiez content, mais vous êtes assurément un petit téméraire qui portez vos désirs au-dessus des forces humaines. Entre nous, latins, « non est mortale quod optas ». Le chevalier, qui a demandé qu'une belle dame l'aimât ou lui écrivît, ne croit pas que cela revienne au même, mais quand il voit que cette beauté se résout fort difficilement à lui écrire, il estime qu'elle se résoudrait encore avec beaucoup plus de peine à l'aimer et, dans cette pensée, il lui donne le choix, sachant pourtant bien en son cœur ce qui lui plairait davantage. Mais vous vous plaigniez qu'on ne vous écrit point, vous qu'on vient quérir tous les jours pour vous promener. Vous avez le solide et je n'ai que la bagatelle, car il n'y a pas de comparaison entre une promenade et une lettre comme celle qu'on m'écrit.

C'est François-Timoléon de Choisy qu'elle préfère. Celui-ci ne s'en montre pas davantage satisfait. Il est fatigué de cette liaison, du moins pour le moment. N'oublions pas, en effet, qu'il va à chaque instant à Paris, qu'il s'y habille en femme et qu'il est à la veille de devenir Madame de Sancy. Il s'est évadé de Madame Bossuet, et, le 3 août 1671, il écrit de Villeneuve à Bussy :

Enfin, Monsieur, je vous écris de la Villeneuve. J'ai fait aujourd'hui dix grandes lieues et, malgré tous vos raisonnements, je suis parti et me voici gaillard. Le gaillard est de trop, j'en conviens, aussi bien ne me croyez-vous pas, ou, si vous me croyez, vous ne m'en estimez pas davantage. J'ai donné votre adresse à notre amie, quand on a tâté de vous on ne s'en peut passer.

Pour moi, je vais finir mes peines ;
Je suis le maître de mon sort,
Et, par un glorieux effort,
Je viens de briser mes chaînes.
Amour, qui commandait chez moi,
Me cède enfin la victoire,
Et la raison et la gloire
Sont les seules beautés dont je prendrai la loi.

Cela est beau à dire, la morale est de saison :

Mais quand d'un bel objet l'éclat victorieux
Nous a fait ressentir le pouvoir de ses yeux,

il est bien difficile de s'en défendre et l'on ne peut en venir à bout qu'en s'éloignant comme je vais faire.

De son côté, Madame Bossuet ne s'émeut pas trop du départ de son amant. Elle adresse, à ce propos, à M. de Bussy les deux billets suivants, le premier du 5 août 1671 et le second du 10 :

Notre ami, l'abbé de Choisy, est enfin à Paris. Vous ne savez peut-être plus par où écrire, en perdant un correspondant aussi soigneux qu'il était et, comme je ne prétends pas que notre commerce en demeure là, je lui ai demandé votre adresse et voici la mienne.

On se trompe quelquefois de ne pas vouloir croire les gens, et vous le voyez bien, puisque l'abbé de Choisy est parti contre votre opinion ; je lui ferai tenir toutes vos lettres. Je serais très fâchée

que vous vous serviez d'une autre voie que de la mienne, j'y perdrais les plus jolies choses du monde.

Docilement, donc, le comte de Bussy, pour écrire à l'abbé de Choisy, le 13 août, se sert de l'intermédiaire de Madame Bossuet, en ayant soin de ne pas cacheter la lettre, afin qu'elle puisse la lire :

Je ne crois pas que vous soyez si bien guéri que vous le dites, Monsieur. Mais, peut-être, vous flattez-vous, peut-être aussi me voulez-vous tromper et je ne vous en sais pas plus mauvais gré, car je sais que tous les amis ne sont pas toujours les confidents ; quelquefois, on n'en veut point, quelquefois on en veut d'autres que nous. Pour moi, je suis fort aise de n'être pas chargé de pareille confidence pour une telle maîtresse que celle dont il est question. Quoique je ne sente jusqu'ici rien que de l'amitié pour elle, je ne réponds pas de l'avenir et je ne veux point avoir les mains liées. Au reste, si vous me cachez la vérité, on ne peut le faire plus agréablement que vous le faites...

L'abbé de Choisy, qui n'a pas encore reçu la lettre de Bussy, lui annonce son arrivée à Paris, le 16 août :

Vous voyez, Monsieur, que je suis parti, et, malgré vos prophéties, j'ai quitté Dijon, ce n'a pas été sans peine...

Puis, il répond, le 24 août, à la missive de son ami en lui montrant qu'il n'est pas dupe, et que, volontiers, il fermerait les yeux.

Rien n'est plus joli que la lettre que vous m'avez écrite par Madame Bossuet. Je ne m'en étonne point, elle était faite à l'intention de la dame. Et de quoi n'est-on pas capable quand on veut plaire à ce qu'on aime, à ce qu'on veut plaire, si vous voulez... ?

Bussy continue indirectement à faire ses déclarations à Madame Bossuet, car c'est à elle, qui devra transmettre sa lettre à Choisy, qu'il s'adresse tout en écrivant à son ami :

Vous êtes trop flatteur d'estimer tant la lettre que je vous écrivis par Madame Bossuet... Je serais très aisé de plaire à notre amie, parce que je l'aime et que je l'estime fort. J'en dirais davantage sur ce chapitre si cette lettre ne devait encore passer par ses

mains, mais vous ne manqueriez jamais de dire que j'aurais si bien parlé d'elle parce qu'elle devait voir cette lettre...

Bussy s'enhardit enfin. Il écrit à la maîtresse de son fidèle correspondant :

On ne peut longtemps avoir de l'amitié pour vous, sans trouver que Pâtry avait raison de dire :

Qu'il est malaisé
Que l'ami d'une jeune femme
Ne soit un amant déguisé.

Mais la belle-sœur du futur évêque de Meaux réplique sur le même ton :

Soyez amant, si vous voulez,
Je ne le défends à personne,
Brûlez, parlez, persévérez ;
Mais sachez que mon cœur se donne
Moins aisément qu'une couronne.

Décidément, c'est encore au jeune abbé à qui elle donne une nouvelle préférence. Choisy a un retour d'amour vers elle. Il a quitté Paris et les bals du Palais-Royal, où il s'habillait en femme. Madame de Scudéry écrit, le 5 novembre 1671, au comte de Bussy :

L'abbé de Choisy va encore faire un voyage en votre pays, à ce qu'il m'a dit ; pour moi, j'ai peur qu'il n'aille voir Phylis plutôt que ses fermiers. Mandez-moi, je vous prie, si vous ne lui en avez point découvert quelqu'une, car il est tout propre à ne s'embarrasser pas d'en avoir une à Paris et une à Dijon. Quand il sera guéri de l'amour, j'ai retenu la place de sa première amie, car je le trouve agréable et délicat et fort propre à l'amitié, s'il ne s'amusait point à l'amour.

Mais ses anciennes faiblesses, comme il dit, l'ont repris tout entier : François-Timoléon de Choisy ne rêve plus que de corsets brodés, de robe or et noir avec des parements de satin, de perruque poudrée et de pendants d'oreilles, il va vers ses amis les plus volages. Il en oublie, du coup, Madame Bossuet.

Celle-ci d'écrire au comte de Bussy, le 6 novembre 1671 :

Il y a très longtemps, aussi bien que vous, que je n'ai eu de nouvelles de notre ami l'abbé : à dire le vrai, je lui devais bien des réponses. Je lui écrivis hier et je lui reproche comme un crime la négligence qu'il a pour vous; cela est bien honteux à lui.

François-Timoléon de Choisy s'accommode fort bien de cette honte: il a bien autre chose en tête. Madame de Scudéry l'apprend au comte de Bussy, le 9 janvier 1672 :

Il y a deux mois que je ne l'ai vu, mais l'amitié n'a rien à dire quand l'amour parle et je pardonne tout aux amants et aux gens des Petites-Maisons.

C'est qu'il est alors Madame de Sancy. Il porte une robe de damas blanc de Chine doublée de taffetas noir, de grands pendants d'oreilles en diamants, et il est tout heureux quand il entend dire autour de lui : « Mais est-il bien vrai que ce soit là un homme ? Il a bien raison de vouloir passer pour une femme.. »

Choisy a beau oublier parfois Madame Bossuet, il est pourtant repris par de nouveaux élans en sa faveur. C'est l'époque où elle se cache à Paris de crainte d'être surprise par son célèbre beau-frère, outré de sa conduite légère, et qui veut l'enfermer dans un couvent. Madame de Scudéry fait savoir au comte de Bussy, le 17 février 1673 :

Notre ami, l'abbé de Choisy a, dit-on, de grands soins d'elle. Il y a trois mois que je ne l'ai vu ; l'amour démonte extrêmement sa cervelle.

Mais est-ce que l'abandon, dont elle est victime de nouveau de la part de son amant, rapproche Madame Bossuet du comte de Bussy ? Il n'en est rien. Bussy avoue, en effet, à Madame de Scudéry, le 23 mars 1673 :

Il n'est pas vrai que je sois fâché que la conduite de Madame Bossuet m'ait empêché de l'aimer, car je ne veux plus avoir de passions ; mais il est certain que si, du temps que j'en voulais, j'eusse trouvé une femme faite comme elle, qui, d'ailleurs, eût été honnête et tendre pour moi, je l'eusse aimée plus que la vie.

En tous cas, cela ne dépendit pas de la complaisance de Choisy.

## X. — L'abbé, homme du monde.

Madame de Choisy avait élevé son jeune fils en lui conseillant de fréquenter toujours les puissants et les grands. Elle lui disait sans cesse, ainsi que nous l'avons déjà rappelé : « Mon fils, il n'y a rien de tel que le gros de l'arbre. » Elle lui enseigne aussi : « Mon fils, ne voyez jamais que des gens de qualités. Allez passer l'après-dîné avec les petits de Lesdiguières, le marquis de Villeroi, le comte de Guiche, Louvigny, vous vous accoutumerez de bonne heure à la complaisance, et il vous en restera toute votre vie un air de civilité qui vous fera aimer de tout le monde. »

François-Timoléon de Choisy écoute les avis maternels et les met toujours à profit. A la complaisance que lui indique sa mère, il joint l'habileté, et lui-même nous explique :

Un bon courtisan, qui veut faire son chemin ne doit point paraître attaché à messieurs les princes.

Dans l'éloge de l'abbé de Choisy qu'il a prononcé à l'Académie Française d'Alembert a bien soin d'indiquer :

Il avait tant de plaisir à se dire l'ami d'un ministre ou d'un courtisan, et, ce titre, quand on le lui donnait, chatouillait si agréablement ses oreilles, qu'il y aurait eu de la cruauté à troubler son amour-propre dans cette chétive jouissance et à lui envier une satisfaction qui ne faisait de mal à personne.

Il faut dire qu'il est accepté dans le monde avec le plus vif empressement, à cause de ses manières, de sa distinction et du tour heureux de sa parole. Madame de Scudéry, qui s'y connaissait, n'écrit-elle pas au comte de Bussy, le 14 août 1671 :

Je parlais hier de vous, Monsieur, avec l'abbé de Choisy. Vous ne m'en avez rien écrit. Comment avez-vous pu faire un ami aussi agréable sans en parler ? N'est-il pas vrai qu'il a l'esprit très délicat et très agréable et que c'est un garçon fort poli ?

Dans le deuxième tome de la *Bibliothèque des auteurs*

*ecclésiastiques du* XVII^e *siècle, des auteurs vivants*, par Louis Dupin, ne trouvons-nous pas ce témoignage :

Si quelqu'un a su joindre la politesse du discours, l'agrément de la conversation, la gaîté de l'esprit à l'application au travail, à une composition assidue et à des ouvrages sérieux, c'est certainement l'abbé de Choisy.

Nous avons vu combien il est respectueux de la puissance royale et à quel point, toujours, il flatte l'amour-propre de Louis XIV en lui dédiant plusieurs de ses ouvrages.

Avec quelle facilité, qui se mêle à une intime vanité, se plaît-il à faire l'étalage de ses relations : « Je me suis trouvé, par hasard, ami intime de plusieurs ministres ! » Et plus loin : « J'ajouterai que, dans la suite, je me suis trouvé dans la familiarité de tous les ministres. » Ce n'est pas sans une certaine satisfaction qu'il déclare : « Un ministre m'a dit... » Ou bien, à propos des agissements du roi : « J'ai vu, depuis, des ministres bien mortifiés... »

L'abbé de Choisy fréquente souvent chez Michel Le Tellier, secrétaire d'Etat de la Guerre, puis chancelier, et aussi chez Colbert, mais il n'aime pas trop ce dernier, parce qu'il lui semble que son hôte a l'air « toujours fâché ». Il voit assidûment des diplomates illustres, comme MM. de Lionne, secrétaire d'Etat des Affaires étrangères, et de Pomponne, le premier « à cause de ses enfants qui m'aimaient fort », le second « parce qu'il avait une grande obligation à ma mère ». Madame de Choisy avait, en effet, quelque peu contribué à faire de M. de Pomponne un des ministres de Louis XIV.

L'abbé de Choisy est aussi le familier de Roze, secrétaire du roi, et du ministre Croissy. « M. de Pontchartrain, devenu chancelier, était plus que pas un de mes amis, nous avons étudié ensemble. » Quant au prince de Condé et à Turenne, « j'ai passé plusieurs années de ma vie avec eux ».

Il connaît, en outre, les ducs de Bourgogne et de Beauvilliers, qui portent grand intérêt à ses ouvrages ; l'arche-

vêque de Reims, qui lui raconte certaines anecdotes sur Colbert, dont il se servira dans ses mémoires ; l'archevêque de Paris, avec qui il s'entretient de Louis XIV ; l'évêque de Bayeux, qui lui confie certains détails touchant sa nomination dans le haut clergé ; l'archevêque d'Aix, qui lui conte « différentes choses dans différents séjours que j'ai faits avec lui ».

Il ne néglige pas, non plus, l'amitié de Bontemps, premier valet de chambre du roi, et le prie de présenter un de ses livres à Madame de Maintenon, alors malade et ne recevant personne. Il s'entretient avec Savil, envoyé extraordinaire du roi d'Angleterre en France, ou bien avec le vieux marquis d'Ambre.

Le marquis d'Ambre, qui est un vieux répertoire, m'a conté que le roi Henri IV, s'étant éveillé la nuit, appela M. de Bellegarde et lui proposa de céder la moitié de sa charge de premier gentilhomme de la chambre au vicomte de Turenne ; que, deux heures après, s'étant encore réveillé, il lui proposa de céder à M. de Roquelaure la moitié de la charge du maître de la garde-robe, et que Bellegarde lui dit : « Eh bien ! Sire, je le veux bien, mais ne vous réveillez plus, s'il vous plaît. »

Mais c'est surtout la Cour qu'il aime à fréquenter. C'est un besoin chez lui ; il nous en fait l'aveu :

Il faut que je passe ma vie à la Cour avec mes amis, ou dans mon cabinet avec mes livres.

C'est ainsi, par exemple, qu'il assiste au fait suivant :

Le 1er novembre 1661, à midi moins sept minutes, la reine accoucha à Fontainebleau de Monseigneur le Dauphin. Nous nous promenions dans la cour de l'Ovale, et, depuis vingt-quatre heures, la reine était en travail, lorsque le roi ouvrit la fenêtre de sa chambre et annonça lui-même le bonheur public, en nous criant assez haut : « La reine est accouchée d'un garçon. » Cela me fait souvenir que, quand Madame la Dauphine accoucha à Versailles de M. le duc de Bourgogne, le roi sortit le premier dans l'antichambre, et nous dit : « Madame la Dauphine est accouchée d'un prince. » J'étais présent à tous deux et remar-

quai une différence notable entre joie et joie. On fut bien aise de la naissance de Monseigneur le Dauphin : il y eut des feux allumés partout et les comédiens espagnols dansèrent un ballet dans la cour des Fontaines, devant le balcon de la reine-mère, avec des castagnettes, des harpes et des guitares. Mais, à la naissance de M. le duc de Bourgogne, on devint presque fou, chacun se donnait la liberté d'embrasser le roi.

Il raconta la vie charmante et fastueuse que l'on mène au Louvre ou à Fontainebleau ; il nous fait savoir qu'on y joue gros jeu et que chacun est victime des usuriers. L'abbé de Choisy ajoute : « Ainsi, ce n'était que festins, danses et fêtes galantes. » Il y participe.

Le roi a fait agrandir le canal de Fontainebleau. On se promène tout le long de l'eau : Louis XIV en calèche et les courtisans à cheval. L'après-midi, il y a partie de chasse, et bal, le soir. On donne, en représentation, le *Ballet des saisons* ; le roi y figure le printemps, accompagné des jeux et des ris, de la joie et de l'abondance. L'abbé de Choisy le regarde :

Il dansa avec cette grâce qui accompagnait toutes ses actions et cet air de maître qui, même sous le masque, le faisait remarquer entre les courtisans les mieux faits.

Pour être spectateur, l'abbé de Choisy n'en est pas moins toujours thuriféraire.

Les plaisirs continuent. L'abbé de Choisy s'en fait l'historiographe. Ainsi, nous avons une idée des divertissements royaux et un aperçu sur les hommes de son époque. Nous n'en voulons, pour preuve, que les lignes suivantes :

Le comte de Saint-Aignan, toujours lui-même, se distinguait entre tous les autres. Il fit dresser un théâtre dans une allée du parc de Fontainebleau et il y avait des fontaines naturelles, des perspectives, une collation. On y représenta une comédie nouvelle et la fête enfin fut si magnifique qu'on soupçonna qu'il n'en était que l'ordonnateur. Le roi, la reine et les dames s'y trouvèrent et en furent fort satisfaits. C'est alors que le roi fit le florentin Lulli surintendant de sa musique. On l'appelait Baptiste. Il avait été

valet de pied de Mademoiselle. Il faisait, dès son enfance, de très beaux airs, sans savoir aucune note de musique, et les faisait noter par des maîtres qui admiraient son génie. Il apprit, depuis, la musique dans les règles et a passé pour le premier homme du monde dans son art, aussi original que Corneille et Racine dans les tragédies, que Molière dans les comédies, que Quinault dans les opéras, que Despréaux dans les satires, que La Fontaine dans les fables. Car il est bon de remarquer, en passant, que le roi a fait, pendant la paix, tous ces hommes singuliers que je viens de nommer, à l'exception de Corneille, tous aussi illustres dans leur genre que les Condé et les Turenne l'ont été dans le leur. Observation qu'on a faite dans tous les temps que, sous le règne des héros, il se forme de grands hommes dans toutes les conditions de la vie.

L'abbé de Choisy s'amuse et voit, mais il sait aussi juger. La diversité de son esprit s'applique aux plus judicieuses remarques.

Madame de Choisy avait été intimement mêlée aux intrigues de la cour. Elle associait son fils, quoique très jeune, à sa correspondance : « Par là, dit Choisy, j'ai été initié de bonne heure aux mystères de la politique. » Il déclare également : « J'avais des yeux », c'est-à-dire qu'il voit et peut juger. Il demeure, ainsi, l'élève de sa mère. Nous en avons encore la preuve au mariage de Mademoiselle de Montpensier.

Mademoiselle de Montpensier qui a cru, dans sa jeunesse, épouser, tour à tour, des empereurs et des rois, puis le prince Charles de Lorraine et le duc d'Orléans, veut, sur sa quarantième année, à toutes forces, se marier. C'est que, comme dit l'abbé de Choisy, l'amour qui était entré dans son cœur ne la laissait pas en repos. Elle jette son dévolu sur Lauzun, capitaine des gardes, petit, malpropre, de mauvaise mine, mais qui sait se faire aimer des femmes, à cause de son esprit, de sa vivacité, de ses airs gascons et de « certaines qualités occultes », comme dit encore Choisy.

Rien que l'annonce de ce mariage cause à la cour une

véritable révolution. Mais empruntons à l'abbé de Choisy, mêlé à cette affaire, les détails nécessaires. Le mariage allait avoir lieu. Il aurait même eu lieu si Lauzun, « comme s'il eût été un souverain », n'avait exigé, pour la bénédiction, la chapelle des Tuileries.

Le roi eut quelque peine à s'y résoudre, mais, enfin, il y consentit. Le jour fut pris pour la cérémonie après minuit. J'étais à six heures du soir dans la chambre de Mademoiselle, qui nous dit de la suivre dans une chambre voisine destinée pour M. de Lauzun. Elle était magnifiquement meublée. « Ne trouvez-vous pas, nous dit-elle, qu'un cadet de Gascogne sera assez bien logé ? »

Il était huit heures sonnées, lorsqu'un ordinaire de chez le roi vint dire à Mademoiselle que Sa Majesté la demandait. La vieille princesse de Carignan avait, l'après-dînée, rendu une visite à Madame de Montespan et lui avait fait entendre qu'elle serait perdue si ce mariage s'achevait ; qu'on la croyait amie de Monsieur de Lauzun comme cela était vrai ; que Monsieur et toute la maison royale ne le lui pardonneraient jamais ; que son temps passerait et qu'alors elle se verrait exposée à de grands malheurs. Persuadée par la manière simple et affectueuse de la vieille Carignan, elle alla trouver le roi et le pressa si tendrement de rompre ce mariage pour l'amour d'elle qu'il envoya aussitôt chez Mademoiselle : « Ma cousine, lui-dit-il, j'ai eu tort de consentir à un mariage si honteux pour vous et pour moi, mais, puisqu'il n'est pas fait, je vous défends d'y penser jamais. » Elle se jeta à genoux, cria, pleura et s'en retourna au Luxembourg à demi désespérée. Nous étions dans sa chambre à neuf heures du soir, attendant qu'elle revînt du Louvre. Deux de ses valets de pied entrèrent dans sa chambre en disant tout haut : « Sortez vite par le degré. » Tout le monde sortit en foule, mais je demeurai des derniers et vis la princesse venir du bout de la salle des gardes, comme une furie, échevelée et menaçant des bras le ciel et la terre.

Nous verrons plus loin, à propos de Choisy, membre de l'Académie Française, les amitiés littéraires, dont celles, par exemple, de Racine et de Boileau, qu'eut l'auteur des *Vies de David* et *de saint Louis*.

Disons, dès maintenant, qu'il eut celle de Bossuet qui,

sans doute, ne devait rien savoir des coupables relations existant entre sa belle-sœur et l'abbé de Choisy. Ce dernier était un hôte assidu de l'évêque de Condom ; celui-ci réunissait chez lui, à Saint-Germain, toutes les semaines, un certain nombre de beaux esprits, dont Pellisson, l'abbé Genest, l'abbé Fleury, M. de Tréville, d'Herbelot, Choisy, etc. On discutait de choses doctes et graves, ce qui avait valu à la réunion le nom de *Petit Concile* ; mais Paris connut cette assemblée sous un nom plus pittoresque à cause de la laideur de deux membres, Louis de Compiègne et de Vieil, son frère.

Ces deux hommes, lisons-nous dans *Longueruana*, qui avaient la figure bien mauvaise, allaient toutes les semaines, eux et d'Herbelot, qui ne l'avait pas meilleure, et M. Toinard, qui, n'ayant pas encore pris la perruque, ne leur cédait guère, ils allaient, dis-je, une fois par semaine, dîner à Saint-Germain, chez M. de Meaux, lors M. de Condom et précepteur de Monseigneur le Dauphin, qui, à son ordinaire, leur faisait faire maigre chère. Quelqu'un les ayant vus plusieurs fois demanda ce que c'était que ces étrangers qui allaient chez Monseigneur, on lui dit que c'était des *Condomophages*. Le nom paraissait nouveau, on ajouta qu'ils étaient voisins des anthropophages ce qui, s'étant répandu, ne manqua pas de divertir.

Bossuet faisait grand cas de l'esprit et de l'érudition de l'abbé de Choisy, puisque, comme nous le verrons plus loin, c'est lui qui lui conseilla d'écrire *l'Histoire de l'Eglise*.

Choisy, qui connut La Rochefoucauld dans le salon de Madame de la Fayette, dont il était un des familiers, fut aussi l'ami de La Bruyère.

On a dit que La Bruyère a dépeint, dans *Ouvrages de l'esprit*, l'abbé de Choisy sous les traits d'Arsène, et c'est tout au moins la clef de l'édition de 1697 qui l'assure :

N° 24... Arsène, du plus haut de son esprit, contemple les hommes et, dans l'éloignement d'où il les voit, il est comme effrayé de leur petitesse ; loué, exalté et porté jusqu'aux cieux par de certaines gens qui se sont promis de s'admirer réciproque-

ment, il croit, avec quelque mérite qu'il a, posséder tout celui qu'on peut avoir et qu'il n'aura jamais; occupé et rempli de ses sublimes idées, il se donne à peine le loisir de prononcer quelques oracles; élevé par son caractère au-dessus des jugements humains, il abandonne aux âmes communes le mérite d'une vie suivie et uniforme et il n'est responsable de ses inconstances qu'à ce cercle d'amis qui les idolâtrent...

Sans doute, ce qui a trait à l'esprit, au caractère et aux inconstances d'Arsène peut s'appliquer à Choisy, mais la clef Cochin prétend que ces lignes concernent Charles Perrault et la clef de l'édition de 1697 ajoute qu'elles peuvent faire allusion au comte de Tréville, — et cette dernière opinion est aussi celle qui résulte de l'étude de Sainte-Beuve sur ce personnage.

Toutes les clefs, par contre, s'accordent pour déclarer que, dans le livre *de la Cour*, La Bruyère a portraicturé l'abbé de Choisy sous le nom de Théodote. Tout, en effet, s'applique à Choisy, sauf la dernière phrase qui est quelque peu en contradiction avec les sentiments que l'auteur portait à son modèle :

No 61. — Théodote avec un habit austère a un visage comique et d'un homme qui entre sur la scène; sa voix, sa démarche, son geste, son attitude accompagnent son visage. Il est fin, cauteleux, doucereux, mystérieux, il s'approche de vous et vous dit à l'oreille : « Voilà un beau temps; voilà un grand dégel. » S'il n'a pas les grandes manières, il a du moins toutes les petites et celles mêmes qui ne conviennent guère qu'à une précieuse... Oui, Théodote, j'ai observé le point de votre naissance, vous serez placé, et bientôt, ne veillez plus, n'imprimez plus, le public vous demande quartier.

Il y a aussi dans le livre *des Jugements* :

No 59 — Tout le monde s'élève contre un homme qui entre en réputation : à peine ceux qu'il croit ses amis lui pardonnent-ils un mérite naissant et une première vogue qui semble l'associer à la gloire dont ils sont déjà en possession ; l'on ne se rend qu'à l'extrémité et après que le Prince s'est déclaré pour les récompenses : tous alors se rapprochent de lui, et, de ce jour-là, seulement, il prend son rang d'homme de mérite.

Là-dessus, toutes les clefs sont d'avis qu'il s'agit de l'Académie Française et Walckenaer estime que La Bruyère fait allusion à la réception de l'abbé de Choisy. Celui-ci n'est-il pas, en effet, reçu, après avoir dédié à Louis XIV sa *Vie de David* et sa traduction des *Psaumes* ?

Enfin, dans son discours de réception à l'Académie Française, le 15 juin 1693, La Bruyère déclare :

Il n'y avait aucun de vos illustres prédécesseurs qu'on ne s'empressât de voir, qu'on ne montrât dans les places, qu'on ne désignât par quelque ouvrage fameux qui lui avait fait un grand nom et qui lui donnait rang dans cette Académie naissante qu'ils avaient comme fondée. Tels étaient ces grands artisans, ces premiers maîtres de l'éloquence française; tels vous êtes, Messieurs, qui ne cédez ni en savoir ni en mérite à nul de ceux qui vous ont précédés. L'un, aussi correct dans sa langue que s'il l'avait apprise par règles et par principes, aussi élégant dans les langues étrangères que si elles lui étaient naturelles, en quelque idiome qu'il compose, semble toujours parler celui de son pays : il a entrepris, il a fini une pénible traduction que le plus bel esprit pourrait avouer et que le plus pieux personnage devrait désirer d'avoir faite.

Partant de ce que l'abbé de Choisy était le traducteur des *Psaumes* et de *l'Imitation de Jésus-Christ*, qu'il savait correctement l'italien, comprenait le portugais et avait un peu appris le siamois, presque tous les commentateurs de La Bruyère pensent que ce dernier fait allusion à l'abbé de Choisy, mais d'aucuns prétendent qu'il s'agit de l'abbé Régnier des Marais, qui publia des poésies en français, italien, espagnol et latin.

Un autre de ses amis, avec lequel il entretint une longue correspondance, dont nous avons déjà rappelé certains extraits à propos de Madame Bossuet, fut Roger de Rabutin, comte de Bussy, son aîné de vingt-six ans. Bussy, après avoir été deux fois enfermé à la Bastille, la première, durant cinq mois, pour une faute comme maître de camp général de la cavalerie légère, la seconde, durant douze mois, l'année

même de son admission à l'Académie Française, pour avoir écrit l'*Histoire amoureuse des Gaules*, fut exilé, pendant seize ans, dans ses terres de Bourgogne. C'est là où il connut l'abbé de Saint-Seine.

Bussy s'est toujours réjoui de cette relation. N'écrit-il pas, en effet, le 18 août 1671, à Madame de Scudéry :

Je ne sais comment j'ai pu oublier de vous apprendre, Madame, l'amitié que j'avais faite avec M. l'abbé de Choisy. Il faut que je l'aie trouvé si fort à mon goût, que j'aie cru qu'il était mon ami de tout temps et que mes amis ne l'ignoraient pas.

Il se félicite également d'être en correspondance avec lui. Ne dit-il pas à Madame de M..., le 6 mars 1691 :

Il est vrai que l'abbé de Choisy écrit bien les nouvelles, comme tout ce qu'il veut écrire... Il me mande les nouvelles générales...

Choisy entretient, en effet, son âmi exilé en Bourgogne de tout ce qui se passe à la cour et dans la capitale, il lui apporte tout ce qu'il apprend des guerres de Louis XIV et des généraux de ce dernier. Ce sont, parfois, ou de véritables pages historiques, ou d'excellents reportages sur les faits de l'époque. Son activité épistolaire ne s'atténue pas pendant plusieurs années. Un très grand nombre de ses lettres ont paru dans les volumes qui contiennent la correspondance du comte de Bussy qui, lui aussi, fut un grand épistolier.

Les nouvelles générales que mande, comme dit Bussy, l'abbé de Choisy ont parfois la brièveté et la sécheresse de certaines informations qui paraissent dans les journaux de nos jours. C'est ainsi que l'abbé de Choisy fait savoir de Paris, le 19 septembre 1691 :

Madame de Chevreuse a, dit-on, la petite vérole ; son mari s'est enfermé avec elle. Patry mourut hier, à quatre-vingt-treize ans. Le vent a renversé les enchantements de Trianon. Le cadet de Monsieur d'Avaux va ambassadeur à Venise. Monsieur de Lionne est maître de la garde-robe pour quatre cent cinquante mille livres qu'il achète cette charge. Bonnelle achète la charge de pre-

mier écuyer trois cent cinquante mille livres. Ma gazette est courte, mais ce n'est pas ma faute.

Il y a de charmantes réflexions dans les lettres de l'abbé de Choisy à Roger de Rabutin, telle celle du 23 juillet 1671:

Qu'elle m'aime ou qu'elle m'écrive, disait un jour un chevalier parlant d'une beauté adorable. Mais n'en déplaise à ce chevalier, l'alternative est injurieuse et il ne mérite pas qu'on l'aime, puisqu'en demandant beaucoup, il se contente de peu.

Il y a aussi des détails plaisants. Choisy écrit à Rabutin, le 13 septembre 1672:

Il faut bien se réveiller sur les miracles que vous faites, Monsieur. Est-il vrai que vous avez éteint le feu chez vous avec votre scapulaire ? Si cela est, je vous prie de trouver bon que j'en fasse un article dans la *Gazette*, afin que toute la France ait une édification aussi imprévue que celle-là. Je ne puis être fâché du peu de mal que cet incendie vous a fait, si vous avez pu vous convaincre de l'utilité qu'il y a à être dévot. Comme ce n'est pas trop la vertu des héros du monde, je ne crois pas que, jusques ici, elle ait beaucoup de part à votre histoire, mais le cœur me dit que vous allez devenir du sentiment du cardinal du Perron. C'était un bel esprit, une grande âme et un homme d'honneur, mais il vécut toujours avec peu de dévotion pour les Images et pour les Confréries. Et comme on voit à la mort les choses tout autrement que pendant la vie, il leur fit, en mourant, une réparation publique en rendant justice à la simplicité de l'Eglise. La postérité vous citera aussi sur l'embrasement de votre maison et je vous enverrai cependant tous les incrédules que je trouverai en mon chemin.

A quoi Bussy répond neuf jours après :

Il est vrai, Monsieur, que je jetai un scapulaire dans l'embrasement de mes écuries et que le feu s'éteignit dans l'instant. Mais le bonheur de cet événement fut que le vent changea dans le moment que je jetai le scapulaire.

Il y a aussi des nouvelles personnelles. C'est ainsi que le 23 août 1690, Choisy expose gaiement qu'il a été malade :

Pibrac disait que tout le bon sens est dans les proverbes, par

exemple, tout ce qui reluit n'est pas or. Vous me jugez assurément par mes propos joyeux dans une santé admirable, cependant je suis malade depuis trois semaines. Une bile noire, âcre et mordicante me tient à la gorge. J'ai résisté longtemps avec mes propres forces, mais enfin il a fallu des secours étrangers et je me suis abandonné, pourtant en tenant toujours la bride, à un petit charlatan se disant empirique, il ne m'a saigné qu'une fois. Ce n'eût pas été contentement pour la Faculté. L'empirique m'a donné ensuite certaines poudres céphaliques qui m'ont fait jeter sans effort deux bonnes pintes d'huile, dont mon estomac n'avait que faire.

Mais je fais ici le méchant plaisant ; si, par cas forfuit, Mme la comtesse de Dalet voulait lire ma lettre (ce que je vous supplie d'empêcher), n'aurait-elle pas raison de dire : « Qu'avons-nous à faire de son estomac et de sa bile ? » Que voulez-vous, Monsieur, cela m'a échappé, j'étais plein, cela a voulu sortir et m'a fait autant de plaisir que l'évacuation. J'ose me flatter que cela ne vous déplaira pas, on est bien aise de voir son ami en état de manger un poulet, ce que je n'étais pas, il y a trois jours. Mais il faut finir cette jérémiade. Non, c'est un chant d'allégresse, je suis aussi aise d'être guéri que le Prince d'Orange de n'être pas mort. Et puisque vous m'avez permis de vous écrire sans façon et sans songer à qui j'écris, je le ferai toutes et quantes fois qu'il m'en prendra l'envie. Je viens de parier contre le bonhomme La Fontaine tous ses ouvrages, contre le prix qu'ils valent, que le prince d'Orange n'est pas mort.

Voilà quatre vers qu'on a faits sur le prince d'Orange :

> Qu'il soit mort ou qu'il soit en vie,
> Il est toujours digne d'envie :
> S'il est mort, il est glorieux,
> S'il est vivant, il est heureux.

Louis XIV est en guerre avec l'Espagne. L'ambassadeur de ce pays veut démontrer au pape que le roi de France est à bout de ressources. Le pape n'en croit rien et se tire de cet entretien par une spirituelle réplique. Et, à ce propos, Choisy, le 15 novembre 1690, de faire, après diverses nouvelles, savoir à son ami :

Je vous envoie un bon mot du pape mis en vers :

Ottobini, tout sage et tout saint qu'il est,
Ne laisse pas de dire,
Comme un de nous quand il lui plaît,
Le petit mot pour rire.
L'ambassadeur d'Espagne, avec sa gravité,
Remontrait à sa Sainteté
Que le roi des Français n'avait plus de ressource,
Ni de crédit d'argent dans sa bourse,
Qu'il était prêt de succomber,
Et qu'au printemps, on le verrait tomber.
Un pareil jugement, repartit le Saint-Père,
Ne me paraît pas téméraire.
Le roi de France, après tant de combats
Pour entretenir des soldats,
Pourrait bien manquer de monnoye,
De vivres et de magasins,
Car nous voyons qu'il envoie
De tous côtés vivre chez ses voisins.

Qui est l'auteur de ces vers? Apparemment, l'expéditeur lui-même, si nous en croyons ce que, douze jours après, répond Roger de Rabutin :

Nous savions la plaisanterie du pape en prose, mais nous l'aimons mieux en vers. Mme Dalet dit que vous avez bien la mine d'avoir fait rimer Sa Sainteté lorsqu'elle y songeait le moins.

Enfin, Choisy s'occupe de choses féminines. C'est le 6 juin 1691 :

Les hautes coiffures sont condamnées, au moins le roi a-t-il prié les princesses de ne plus s'en servir.

Ce détail intéresse Choisy qui, malgré sa quarante-septième année, se tient, et pour cause, fort au courant des modes de femme. Il n'intéresse pas moins cet ancien viveur que fut Bussy, à ce moment-là âgé de soixante-treize ans, et qui répond en ces termes :

Je sais le meilleur gré du monde au roi du rabaissement des coiffures, je ne pouvais plus souffrir les femmes et, quoique je n'aie plus affaire de leur beauté, je ne m'accommode point de leur désagrément.

## XI. — Des tripots au Vatican.

François-Timoléon de Choisy est un effréné joueur,— et il a, par son ascendance, de qui tenir.

Il est, sur ce point, le digne héritier de son grand-père, Jean de Choisy. Celui-ci, qui n'est pas riche, se trouve un jour à Meulan, comme il est de retour de Balleroy, petite terre qu'il possède dans la Basse-Normandie. Or, dans l'hôtellerie où il est descendu, il a l'occasion de faire la connaissance du marquis d'O, alors surintendant des finances. Tous deux soupent ensemble, puis se mettent à faire une partie d'échecs, jeu pour lequel le surintendant des finances a la plus vive passion. L'abbé de Choisy raconte que son grand-père, « qui n'est pas brin sot, se laisse donner mat » [illegible]

Le marquis d'O se lie davantage avec son partenaire, il apprécie à ce point l'intelligence et l'activité de ce dernier qu'il le met souvent à contribution. C'est ainsi que Jean de Choisy prépare des traités que signera le marquis d'O. Ce travail est obscur, mais il a bientôt sa récompense. Son auteur, grâce à la protection du surintendant des finances, devient seigneur de Balleroy et conseiller d'Etat.

Le seigneur de Balleroy épouse une jeune fille de la noblesse, Magdeleine Le Charron d'Ormelles. Il se rapproche d'Henri III, puis d'Henri IV. Ces deux rois « l'aimaient fort et l'admettaient à leurs jeux et dans leurs divertissements », assure son petit-fils.

Le maréchal de Bassompière écrit dans ses *Mémoires :*

Mai 1608. Le roi revint à la Pentecôte et, jaloux de la bonne vie que nous menions, voulut être de la partie. L'on avait joué fort grand jeu chez moi pendant que le roi était à Fontainebleau et moi feint malade, et avais introduit un marchand portugais, nommé Duarte Fernandès,qui faisait bon tout ce que l'on jouait, fournissant les marques à ceux qui lui donnaient du fonds ou des gages, pour sa sûreté. Il y avait huit ou dix honnêtes gens de la ville qui étaient de notre partie ; et de la cour M. de Guise,

de Créqui et moi; ceux de la ville étaient Autreville, Almeras, Chevry, Chastelain, Fedeau, Choisy de Caen et autres. Le roi voulut qu'ils vinssent tous les jours jouer avec lui, soit qu'il fût au Louvre ou chez M. de Roquelaure ou Zammet.

C'est par la maltôte, — ou impôt illégalement perçu, — que Jean de Choisy finit de s'enrichir, ainsi que nous l'apprend Tallemant des Réaux.

Quant à la mère de l'abbé de Choisy, nous avons dit, d'après Sonmaize, qu'elle a beaucoup d'attache pour le jeu, et, d'après la duchesse de Montpensier, qu'elle a une très grande passion pour le jeu, et que celui-ci exerce sur elle un pouvoir incontesté.

François-Timoléon de Choisy hérite, au plus haut point, du défaut maternel. Madame de Choisy ne peut lui en faire aucun reproche, elle le comprend; aussi charge-t-elle Segrais de le sermonner à sa place.

Elle me priait, dit-il, de lui en parler (à l'abbé de Choisy) et de tâcher de le détourner du jeu; elle avait raison, car l'abbé aurait pu lui dire : Et vous, ne jouez-vous pas?

Madame de Choisy est une maîtresse-femme et n'admet aucun conseil. Son fils lui ressemble encore sur ce point. Et puis, François-Timoléon de Choisy a été élevé au Palais du Luxembourg et à la Cour, où toutes les licences sont permises.

La Cour était dans la joie et dans l'abondance, les courtisans faisaient bonne chère et jouaient gros jeu. L'argent roulait, toutes les bourses étaient ouvertes, et les notaires en faisaient trouver aux jeunes gens tant qu'ils voulaient. L'usurier était dur, mais prend-on garde aux conditions quand on est jeune et qu'on veut avoir de l'argent?

M. Maurice Chardon, dans la *Revue de Paris* du 1er juillet 1914, parle du jeu à la Cour de Louis XIV :

On jouait partout, le jour et la nuit, chez la favorite, chez tous ceux qui avaient un logement à la Cour. Parties infernales, où les passions, contraintes par la présence du maître, reprenaient

leurs droits. Hurlements, jurons et coups malheureux. Il y avait des joueurs terribles, tel le grand louvetier de France, Monsieur d'Heudicourt, un fou furieux, qui faisait de tels bonds sur son tabouret en coupant au lansquenet qu'il renversait ses voisins. Bien heureux lorsqu'ils n'étaient pas estropiés. Pour comble de grâce, il crachait sans cesse derrière lui sans regarder. Attrapait qui pouvait.

Madame de Montespan adorait ces orgies et bravait la défense du roi pour y assister. Tout lui était bon, même le hoca, interdit sous peine des châtiments les plus sévères. Parties de déments où les millions rognés sur la marine, glissant des doigts de la favorite, se volatilisaient sur les trois cartes d'un brelan. Qui dira les expédients et les tortures des malheureux obligés de tenir tête à cette hystérique du jeu? Lorsqu'elle était décavée, ce qui n'était pas rare, elle jouait sur parole, et les perdants, qui avaient payé comptant les coups perdus, devaient se contenter d'inscrire leurs créances lorsqu'ils gagnaient. Etait-elle endettée de cent mille pistoles par les parties précédentes? Cela ne la gênait guère. Elle se gardait bien de payer. Elle raflait l'argent de ses créanciers. Lorsqu'elle se sentait bien en forme et qu'elle avait décavé tout le monde, elle s'écriait tout à coup : « Je fais les cent mille pistoles que je dois. » Les décavés auraient pu dire : « Payez-nous d'abord, nous verrons après. » Mais ils se gardaient bien de souffler mot. Le coup de cent mille pistoles (plus de six millions à l'heure actuelle) était donné. Elle le gagnait ou elle gagnait le suivant, car elle imposait le *paroli*, et les infortunés créanciers voyaient s'échapper cette manne dont ils avaient tant besoin pour se ravitailler.

Bien entendu, Madame de Montespan finissait toujours par perdre, mais les malheureux pontes n'en avaient pas moins écopé, sauf Dangeau et Langlée, ces indestructibles piliers du tripot royal.

Elevé dans ce milieu, Choisy jouera, lui aussi, gros jeu, et, victime de sa passion tout autant que des usuriers, il sera plusieurs fois ruiné.

Il ne se cache d'ailleurs pas plus de son amour du jeu que de celui de s'habiller en femme.

Le jeu m'a toujours persécuté, m'a guéri de ces bagatelles (de

vivre comme une fille) pendant plusieurs années, mais toutes les fois que je me suis ruiné et que j'ai voulu quitter le jeu, je suis retombé dans mes anciennes faiblesses et suis redevenu femme.

Ainsi, en lui, il n'y a pas d'alternative : ou le costume féminin ou le jeu.

Nous avons dit qu'après ses aventures avec Charlotte et Babet il renonce à être « coquette » et que, fréquentant les salles de jeu, il perd jusqu'à ses bijoux et jusqu'au prix de la maison du faubourg Saint-Marceau. Il le reconnaît, en effet, lui-même :

J'allais le soir chez Monsieur Terrac où l'on joue continuellement; je rejouai et perdis des sommes immenses...

Et le châtiment ne se fait pas longtemps attendre :

Il n'y eut plus moyen de faire la belle.

Il en est de même après ses aventures avec la petite Montfleury. Il voyage pour oublier, il séjourne à Rome et à Venise, mais il confesse encore :

Je m'y suis abîmé dans le jeu. Une passion chasse l'autre et celle du jeu est la première de toutes : l'amour et l'ambition s'émoussent en vieillissant, le jeu reverdit quand tout le reste passe.

Même histoire après toutes ses intrigues de comtesse des Barres. La fureur d'être « belle » l'avait pris tout entier. Il fait vraiment scandale. Sa famille intervient et lui parle « si sérieusement » qu'il se résout à « quitter tout ce badinage ». Il voyage donc encore. L'Italie a ses continuelles préférences, mais le voici qui retombe dans son autre travers. Il répète une fois de plus : « Une passion chasse l'autre », et il avoue qu'il se remet à jouer :

Je gagnai beaucoup, mais je l'ai bien rendu depuis. La rage du jeu m'a possédé et a troublé ma vie. Heureux si j'avais toujours fait la belle, quand même j'eusse été laide. Le ridicule est préférable à la pauvreté.

S'il ne voyage pas en Italie, quand il perd la grosse somme, comme cela lui arrive après sa vie au faubourg

Saint-Marceau, il tâche de cacher ailleurs sa misère et sa honte comme il dit. L'abbé d'Olivet nous renseigne :

Les grandes pertes qu'il fit au jeu eurent bientôt tari sa bourse. Ne sachant plus où trouver de l'argent, il alla passer quelques mois dans son abbaye de Saint-Seine en Bourgogne...

Mais la passion du jeu le suit partout. De Saint-Seine, il va fréquemment à Dijon où il se lie avec Madame Bossuet et où il court tous les tripots. L'abbé d'Olivet ajoute, en effet :

Il fit de temps en temps plusieurs voyages où le démon du jeu s'obstina toujours à le persécuter.

Avant de perdre au jeu, après ses aventures de Madame de Sancy, l'abbé de Choisy avait — héritage de son père et d'une tante, — dix mille livres de rente de patrimoine et quatorze mille livres de bénéfices, ainsi que nous l'avons déjà dit, et nous avons vu que, à la mort de sa mère, il eut pour vingt mille francs de bijoux, six mille francs de vaisselle d'argent, huit mille francs de meubles, soit, en tout, pour trente-quatre mille francs.

Il perd naturellement tout cela au jeu, mais il a de nouvelles ressources, entre autres celles que nous indique le *Journal de Dangeau.*

27 avril 1689. L'abbé de Belesbat a donné à M. l'abbé de Choisy, son neveu, le prieuré de Saint-Benoît sur la frontière du Berry et du Poitou, c'est un bénéfice qui vaut six ou sept mille livres de rentes et qui est fort noble...

5 mars 1705. M. l'archevêque d'Auch mourut à Paris... L'archevêché d'Auch est un des riches bénéfices du royaume, mais il est chargé de beaucoup de pensions : le prince Camille en a pour 8.000 francs, M. de Montgommery pour 1.000 écus et l'abbé de Choisy pour 2.000 écus.

Et plus loin :

Samedi, 11 janvier 1716. Il y a plusieurs abbés à qui on a donné une pension. Voici celles que je sais : l'abbé de Choisy en a une de 2.000 écus, l'abbé de Baux en a une de 1.000 francs et l'abbé Genest, une de 3.000.

N'oublions pas que l'abbé de Choisy toucha aussi les bénéfices que lui valurent tour à tour son prieuré de Saint-Lô de Rouen et sa cathédrale de Bayeux, ce qui ne l'empêche pas de se ruiner encore.

Il est même obligé, pour faire face à ses créanciers, de vendre quatre cent mille francs sa terre de Balleroy, ce qui fait dire à Segrais :

Il faut que M. l'abbé de Choisy ait une grande démangeaison de devenir un Jean-sans-Terre avant que de mourir, d'avoir vendu, comme il vient de le faire, la terre de Balleroy qui vaut au moins présentement vingt-deux mille livres et qui peut augmenter tous les jours.

Mais l'abbé de Choisy se soucie bien moins que Segrais de tout ce qui arrive. D'Alembert ne nous fait-il pas savoir dans son *Éloge de l'Abbé de Choisy* à l'Académie Française :

Passant un jour, avec un ami, près d'une terre considérable que le dérangement de sa conduite l'avait obligé de vendre, il poussait de profonds soupirs. Son ami, édifié de sa douleur, louait de son mieux, pour la consolation de l'affligé, un repentir si profond et si sincère : « Ah ! s'écria l'abbé de Choisy, que je la mangerais bien encore ! »

Gatien Saudras des Courtilles rapporte, dans ses *Annales de la Cour et de Paris* l'anecdote suivante :

L'abbé de Choisy perdit un jour cinquante louis d'or sur sa parole contre la belle Madame du Fresnoy, et, n'ayant point d'argent pour la payer, il se passa je ne sais combien de jours sans qu'elle entende parler de lui. Elle s'en ennuya à la fin, de sorte qu'il lui envoya un exemplaire des livres qu'il a composés. Il lui manda en même temps que, s'il était vrai, comme il était porté dans le billet qu'elle lui avait écrit, qu'elle attendît après sa dette pour jouer, il la priait de se désennuyer avec ces livres, en attendant qu'il pût la satisfaire. Madame du Fresnoy trouva cette manière de s'excuser de payer ses dettes nouvelle ; et elle fut tentée de faire des livres comme les autres, afin qu'avec ses ouvrages elle pût contenter ses créanciers, quand ils lui enverraient demander de l'argent.

Mais il n'est pas abandonné par ses amis. Pour qu'il puisse mieux se défendre contre ses créanciers, le cardinal de Bouillon lui offre l'hospitalité et lui écrit : « Je crois que vous ne pourriez rien faire de mieux que vous en venir ici auprès de moi, aussitôt après avoir mis votre bibliothèque en sûreté chez des amis, qui sont aussi sûrs et aussi obligeants que sont messieurs Dangeau, et avoir obtenu la pension alimentaire la plus forte que vous pourrez obtenir sur vos revenus jusques à leur entier paiement, les laissant chamailler entre eux comme ils jugeront à propos. » L'abbé de Choisy a une bibliothèque, qui, au dire de Segrais, « vaut au moins dix mille écus ».

L'abbé de Choisy a alors soixante-six ans, la lettre du cardinal de Bouillon étant du 31 janvier 1710.

Ne nous étonnons pas de l'offre du cardinal de Bouillon. Celui-ci est l'ami d'enfance de l'abbé de Choisy, et nous avons déjà rappelé que le cardinal de Bouillon, alors duc d'Albret, devait beaucoup d'obligation à Madame de Choisy qui l'avait vivement recommandé pour la pourpre cardinalice au roi Louis XIV. Quand le duc d'Albret est nommé cardinal, son premier soin est de prévenir son ami d'enfance qui accourt chez lui, déjà sur son invitation.

Nous avons également rapporté que Madame de Choisy, soucieuse de voir les siens ne jamais se brouiller avec les grands, apprenant que François-Timoléon de Choisy et le duc d'Albret, alors tous deux enfants, se sont querellés, oblige son fils à aller se réconcilier avec le futur cardinal de Bouillon. Celui-ci, en effet, va le servir dans une circonstance mémorable. C'est en 1676. Choisy, ayant assez de son existence provinciale, veut retourner à Paris et donne, — je ne sais pourquoi, à son collègue de l'Académie Française, l'abbé d'Olivet, — sa démission d'abbé de Saint-Seine, et il recommence dans la capitale toutes ses extravagances. Il a une conduite à ce point désordonnée que Louis XIV lui-même ne peut plus demeurer indifférent et le menace de prendre certaines mesures contre lui.

L'abbé de Choisy n'en veut pas au roi de sa sévér
Certes, Louis XIV lui a souvent été favorable, mais ce
fut que par considération pour sa famille. On se rappe
en effet, quelle amitié unit le roi et Madame de Choisy.
voici que Louis XIV s'irrite encore plus. Mais l'abbé
Choisy a trop d'esprit pour ne pas reconnaître :

Je veux pourtant lui rendre justice, il n'a pas eu grand
Je m'étais donné l'exclusion à moi-même et ma conduite ca
et irrégulière ne le justifie que trop à mon égard.

Voilà donc, pour employer une expression famili
l'abbé de Choisy sur le pavé.

Par bonheur, il a son ami d'enfance, le cardinal
Bouillon. Sans doute lui explique-t-il sa lamentable si
tion. Le cardinal de Bouillon ne prend pas au sérieux
ancien condisciple. Or, à ce moment-là, le cardinal de Bo
lon doit, avec les cardinaux de Retz, d'Estrées et Bonz
rendre à Rome et participer au conclave qui allait se t
pour l'élection du pape Innocent XI. C'est donc « en b
nant » que le cardinal de Bouillon propose à son ami d
suivre à Rome en qualité de conclaviste. L'abbé de Ch
répond à son interlocuteur que cela lui fera grand plai

« Je m'en vais partir dans deux heures, lui expos
cardinal de Bouillon, mais vous me rattraperez bien. A
en demander la permission au roi et les instruction
ministre, et vous mettez dans la diligence de Lyon ; j'y
rai encore dans six jours. »

L'abbé de Choisy ne perd pas un instant, court à Sa
Germain où se trouve Louis XIV. Celui-ci, heureux, s
doute, de voir que son solliciteur peut s'amender dan
conduite, lui accorde toute autorisation, et l'abbé de Ch
de quitter, une fois de plus, Paris. A deux lieues a
d'arriver à Lyon, il a l'agréable surprise de voir qu'un
rosse de l'archevêque de Lyon l'attend. Il y monte e
fait conduire auprès du cardinal de Bouillon.

Ce dernier est à table. Après dîner, l'abbé de Chois

rend compte de ce qu'il a fait dans la capitale. Le cardinal de Bouillon lui demande s'il sait l'italien, et, sur sa réponse négative, il lui fait remarquer qu'à Rome la plupart des cardinaux ignorent le français. L'abbé de Choisy ne s'alarme pas pour si peu et s'empresse de déclarer : « Oh! Monseigneur, cela ne m'embarrasse pas ; nous ne serons à Rome que dans quinze jours et je m'en vais tâcher de parler italien, bien ou mal. Je le saurai quand nous arriverons à Rome. » Le cardinal de Bouillon s'amuse de la désinvolture de son ami et réplique : « Vous ferez comme vous pourrez. »

Et de fait, l'abbé de Choisy, comme il l'avait promis à son interlocuteur, n'est pas embarrassé et, vis-à-vis des cardinaux qui ne savent que l'italien, il a une façon bien simple de s'exprimer :

> Je mettais partout des *Vostra Signoria* ; le latin et le français apprennent bientôt un latin de cuisine, qui suffit pour se faire entendre.

Le conclave se réunit. L'abbé de Choisy avoue qu'il s'y trouve déconcerté, et pour cause : il ne sait rien et son cardinal ne lui donne aucun renseignement. Mais un fait que l'abbé de Choisy qualifie d'heureux se produit. C'est le cardinal de Retz qui, étant le plus âgé, a seul le droit de parler à l'assemblée qui doit élire le pape.

> Heureusement, le cardinal de Retz eut la goutte et je lui allais tenir compagnie dans sa chambre. Il me demanda comment je m'accommodais du conclave. « Fort mal, Monseigneur, lui répondis-je, je ne sais rien, les valets du conclave en savent plus que moi. » Ce bon cardinal avait envie de me faire plaisir. Outre l'ancienne amitié des Caumartin, mes parents, mon frère était intendant de Lorraine et de Commercy et lui rendait tous les services qu'il pouvait. « Je veux, me dit-il, vous prendre pour mon conclaviste ; le cardinal de Bouillon en sera bien aise, et par ce moyen vous saurez tout et serez le conclaviste général des cardinaux français. »

C'est à ce titre que, dès le lendemain, il participe aux

travaux de ces derniers, c'est lui qui rédige toutes le
dépêches au roi. D'Alembert, dans son *Éloge de l'Abbé
Choisy*, explique ainsi le rôle de celui-ci :

Ce fut même en partie à l'éloquence de l'abbé de Choisy qu'
nocent XI dut son exaltation. Louis XIV s'y était fortem
opposé et l'événement fit voir qu'il aurait eu raison de ne
changer d'avis, Innocent XI ayant marqué, lorsqu'il fut pape
dévouement le plus servile pour la maison d'Autriche, alors n
implacable rivale. Le roi de France n'accorda son consenteme
l'élection que dans un moment de piété ou de scrupule.
cardinaux français, qui connaissaient l'esprit souple et insinu
de l'abbé de Choisy, se servirent de lui pour écrire à leur sou
rain une lettre pressante où ils représentaient au fils aîné
l'Eglise les grandes vertus d'Odescalchi (depuis, Innocent XI
le besoin que le Saint-Siège avait d'un tel pontife. Le religi
monarque se rendit à ces remontrances plus épiscopales
politiques, et laissa mettre la tiare sur la tête de son ennemi.

Le nouveau fut-il reconnaissant à l'abbé de Choisy ? T
prouve le contraire. L'abbé de Choisy a été demande
Innocent XI, aussitôt après son élection, une audience p
le cardinal de Bouillon. Aussitôt après cette audien
l'abbé de Choisy, qui a, sans doute, pour l'occasion, app
un peu d'italien correctement, se jette aux pieds du n
veau pape en s'écriant : « *Ho baciato il primo il pied
Vostra Santita.* » Innocent XI lui répond modestemen
« *Non'é ancora.* » Seulement l'abbé de Choisy ne p
s'empêcher de remarquer que le pape fut secrètement fl
de la *Vostra Santita* qu'il lui prodiguait. Et ce fut tout.

D'Alembert complète ces détails :

L'abbé de Choisy se repentit bientôt, comme il n'hésita p
à l'avouer, d'avoir été l'instrument faible ou efficace de cette é
tion. Avant même de quitter l'Italie, il fut témoin, avec la d
leur d'un chrétien et d'un Français, de la conduite peu mesu
du chef de l'Eglise, d'où il pense résulter, au grand malheur
la religion, un schisme entre le Saint-Siège et le clergé de Fran
L'abbé de Choisy, se reprochant le succès de sa lettre, ajou
que si l'imprudent Innocent XI s'était exposé à causer un tel sc

dale, ce n'était pas faute d'avoir reçu au moment même de son exaltation des conseils aussi sages qu'inutiles. Notre académicien racontait avec plaisir que, dans l'instant où le pontife venait d'être porté sur l'autel pour la cérémonie qu'on appelle assez improprement *adoration du pape*, le cardinal Grimaldi, qui était en possession de ne point le flatter, s'était approché de son nouveau maître et avait osé lui dire assez haut pour être entendu de ses voisins, mais assez bas pour ne pas paraître manquer de respect au chef de l'Eglise : « Souvenez-vous que vous êtes ignorant et opiniâtre, voilà la dernière vérité que vous entendrez de moi, je vais vous adorer. »

Mais, de ce qu'il a été à Rome, Choisy ne se défait pas de ses travers. A peine de retour à Paris, il recommence ses anciennes fredaines. Nous l'apprenons par Madame de Scudéry qui écrit, le 24 septembre 1676, au comte de Bussy :

M. l'abbé de Choisy vient de sortir de ma chambre, il revient de voyage avec le cardinal de Bouillon. Il part demain pour aller en Bourgogne. Il ira vous voir, Monsieur, et vous demander pardon d'avoir tout d'un coup cessé de vous écrire depuis un an. Il faut pardonner l'irrégularité aux jeunes gens qui ont deux passions aussi tyranniques que les siennes, le jeu et l'amour...

JEAN MÉLIA.

*(A suivre).*

*A PROPOS DES MÉDITATIONS*

# LAMARTINE EN SUISSE

## SON MARIAGE A GENÈVE

Quoique les difficultés de voyager aient été tout autr pour leur génération que pour celle qui les devait suivr la Suisse semblerait s'être partagé avec l'Italie les faveu des grands écrivains de la première partie du XIXe siècl

Sans vouloir parler de Mme de Staël et de Benjam Constant, qui appartenaient à la région du Léman par l'o gine et la race, peu de représentants de l'équipe roma tique ou de leurs contemporains ont négligé les contré chantées avec tant de conviction émue par leur chef Jea Jacques Rousseau. Chateaubriand, un moment nommé p Bonaparte résident de France près la République du Vala dédaigna ce poste, mais il n'en connut pas moins sur l rives du haut Rhône certains triomphes d'amour, ava d'y venir recueillir la dépouille de Delphine de Custin Lorsque Stendhal fut à Genève consulter le docteur Pr vost, il avait déjà dû traverser cette ville, ou tout au moi ce pays, pour franchir le Grand-Saint-Bernard avec l'arm de Marengo, de même que lors de ses différentes allées venues par-dessus le Simplon. Sur les rives du Léman et Rhône naissant Musset promena, comme en cent autr lieux, sa lamentable rêverie :

> A Vevey, sous les verts pommiers,
>
> . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
>
> A Brigue, dans les vieux chalets,
> Au sein des Alpes désolées....
>
> . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

partout, hélas, devait se rencontrer sur sa route le mal-
eureux vêtu de noir qui lui ressemblait comme un frère.
Savait-il que, peu d'années plus tard, son amie George
and irait rechercher à Genève les faveurs de Liszt, dans
n hôtel dont le patron répondait à ceux qui venaient
'informer du couple : « Montez au nº 13 ; vous y trouverez
es gens à longs cheveux pas peignés, ce qui rend difficile
e se prononcer sur leur sexe ! »

Victor Hugo avait remonté le Rhin au moins jusqu'à sa
hute de Schaffhouse, contemplé la tiare qui coiffe la ville
e Lausanne et médité sur le berceau des Habsbourg qui
omine l'Aar, sans toutefois pressentir que la Suisse, d'où
vait pris son vol l'aigle à deux têtes, offrirait un jour le
erchoir d'agonie à l'oiseau dégénéré. Peu de gens ignorent
s aventures quasi tartarinesques d'Alexandre Dumas :
bifteck d'ours à Martigny, la pêche à la lanterne dans
Avançon, la fille d'auberge de qui l'on sollicite des cham-
gnons au moyen d'un dessin et qui s'empresse d'apporter
n parapluie; mais beaucoup méconnaissent sans doute que
ainte-Beuve professa à Lausanne, que Balzac eut de mul-
ples rendez-vous aux environs de Genève et de Neuchâtel
ec Mme Hanska, que Quinet passa des années d'exil à
eytaux. Et certainement j'en oublie de tout aussi illustres.

§

Est-ce du haut de quelque clairière des forêts environ-
nt le vallon de Saint-Point que les regards du jeune La-
artine se sont portés pour la première fois sur les hori-
ns des lacs de Genève et de Neuchâtel, ainsi que sur les
mmités élancées des Alpes? Toujours est-il qu'en va-
bondant pour se dérober aux appétits du Minotaure
happé de l'île d'Elbe, auquel le sort réserve le festin
eurtrier de Waterloo, c'est de ce côté que le poète va di-
ger ses pas indécis. Et voici en quels termes il célèbre
pparition du Léman perçu des hauteurs du col de Saint-
rgues :

Après avoir marché quelque temps sur le sommet à pein
éclairé par l'aurore, je jetai un cri d'admiration. L'horizon tou
entier de la Suisse venait de sortir du brouillard : c'était une se
conde création. A mes pieds étincelait le lac Léman, moitié dai
l'ombre, moitié dans la lumière.

La Dent de Jaman (1) et les rochers de Meilleraie décrits pa
Jean-Jacques Rousseau formaient la bordure du côté de l'Itali
Le Valais, pays d'innocences et de bergères, se creusait en gol
un peu sur la gauche, puis Vevey et le château de Chillon bri
laient comme des étoiles tombées la nuit dans le lac; puis Lau
sanne, moitié sombre et gothique, apparaissait avec ses clocher
noirs et ses promenades blanchâtres au bord du défilé de Berne
puis Nyon, Rolle, noyés dans la lumière, surgissaient comme le
écueils des eaux caressées par la lame devant nous; puis Coppe
Prangins, Ferney, portant chacun une gloire, comme une étoile
nom de Dieu; enfin Genève, assise à l'extrémité des eaux et con
templant sa mer couverte de voiles matinales.

Jamais, même à Naples, pareil spectacle n'avait émerveillé me
yeux!...

Mais où va-t-il ainsi, le jeune poète? Il marche en plein
aventure, puisque c'est sur la recommandation d'un hôt
rencontré le long des défilés du Jura qu'il se présentera
M. de Vincy, au château de ce nom, entre Nyon et Rolle
Et c'est sur les explications de cet ancien officier au servic
de la France, resté, quoique suisse, dévoué à l'ancien régime
qu'il semblera se déterminer à devenir conspirateur. M. d
Vincy a entendu dire que le prince de Polignac, second
par l'abbé Lafond, concentre, à la Chaux-de-Fonds, u
rassemblement de Français hostiles à l'empereur. L'accue
réservé de ce nouvel hôte déterminera le vagabond à s
mettre en route sur l'heure, ce qu'il aurait fait, si, à deu
pas du château, il n'eût rencontré la châtelaine, dont l'ac
cueil, l'insistance et les charmes ne l'eussent retenu quel
ques jours encore. Pendant ce temps le fugitif voudra
bien tourner autour du château de Coppet, où gîtent deu
grandes exilées, Mmes de Staël et Récamier; mais les Vinc

(1) L'auteur confond probablement cette pointe avec la Dent-d'Oche.

sont de trop ardents royalistes pour qu'il s'expose à les désobliger en leur parlant de telles personnes. Du reste — ceci se place avant la rencontre d'Elvire — M^me^ de Vincy lui inspire sinon de l'agitation, du moins une admiration respectueuse. Le poète errant aura donc recours au subterfuge en s'en allant, tel un soupirant précoce et timide, guetter la châtelaine de Coppet sur la route, entre ce village et Genève, un jour de visites. Il y fera coup double, car il l'apercevra en la compagnie de sa brillante pensionnaire. Les *Mémoires intimes* nous ont traduit le ravissement éprouvé de cette vision, mais ils ont négligé d'ajouter si c'est en haine du tyran coupable d'isoler du firmament parisien ces deux constellations qu'aussitôt il se déterminera à donner suite à son premier dessein et à s'en aller rejoindre à la Chaux-de-Fonds le prudent complice du général Malet.

Lui, homme du monde, pouvait-il ignorer que, trois ans plus tôt, cet abbé Lafond, plus avisé qu'héroïque, s'était caché aux premiers soupçons de l'échec de la conspiration de la caserne de Popincourt, réussissant, pour dépister toutes recherches, à se laisser reconnaître dans un pendu découvert dans la forêt de Fontainebleau?

Comme l'actuelle ruche industrielle de la Chaux-de-Fonds n'était encore, selon notre apprenti conspirateur, qu' « un pauvre village suisse de paysans-horlogers », un personnage aussi étrange que ce prêtre militaire y devait être aisé à découvrir. Le récit qui nous est fait dans les *Mémoires inédits* de la rencontre et du dialogue nous dispensera de dire la déception du jeune homme à l'ouïe des gasconnades de l'abbé. Les œufs et la chope de bière dont le visiteur fut régalé ne compensèrent pas le dérangement qu'il s'était ingénûment donné. Il ne restait qu'à se consoler et qu'à rire. C'est ce que fit le protégé de M. de Vincy en rebroussant vers les rives du Léman par le chemin détourné de Berne. Cette fois, pourtant, comme il a perçu la précarité des ressources de ses hôtes, et peut-être aussi dans la pen-

sée de lorgner Coppet plus à son gré, il va se fixer sur l'autre rive du lac, à Nernier, un pittoresque village savoyard dont les maisons baignent leurs pieds dans les flots, en face de Nyon.

Jamais, sans doute, le futur grand homme ne vécut plus philosophiquement que sous ce régime de pension à vingt sous par jour — dont cinq pour la chambre — qui l'isolait dans une maison abandonnée par les douaniers sardes, à demi transformée en grange et parfumée de foins secs. Pour menu : fromage de chèvre, truite du lac, pain de ménage. Pour société une jolie batelière de vingt ans, qui, outre les repas, lui apporte de Nyon des livres, des lettres, des journaux ; une chouette qui hulule dans les pommiers voisins ; les souris qui trottent éperdues, puis, le matin, les hirondelles qui lui dictent ces strophes connues dont il dépêchera la primeur à Mme de Vincy :

> Pourquoi me fuir, passagère hirondelle ?
>
> . . . . . . . . . . . . . . . . .
>
> Ne suis-je pas exilé comme toi ?

Cependant, tout en s'écriant : « Qu'heureux sont les paysans de ces contrées ! » ou bien : « La mélancolie et le désert ne retrouveront pas deux fois un tel Eden ! », l' « exilé » ne demande lui-même qu'à fuir auprès de sa mère. La rêverie alternativement arrêtée sur Vincy et sur Coppet, il attend les grandes nouvelles, prêt à faire voile par Nyon sur Genève et de là vers la France. Les échos de Waterloo lui apporteront le signal.

I

Entre cet événement et le mariage de Lamartine se déroule la période amoureuse qu'Elvire occupe tout entière. Période qui ne prendra même pas fin avec elle, puisque l'année du mariage avec Marianne-Elisa Birch sera celle des *Méditations*. Peu de mois avant cette union, l'auteur, expliquant à sa fiancée ses fatigues et son état de santé, lui écrit en manière de conclusion à sa détermination de faire paraî-

tre ce livre sans retard : « Mais il le faut, c'est pour Elle ! »

Un voile a longtemps recouvert certaines circonstances de ce mariage. Probablement l'époux y fut-il pour quelque chose.

Les premiers biographes annoncèrent qu'il avait été célébré à Genève, puis d'autres vinrent substituer la nouvelle à l'ancienne capitale des Allobroges. Ni les uns ni les autres ne se sont trompés, puisque la cérémonie s'accomplit en partie double, c'est-à-dire le 6 juin, par le curé Favre, dans la chapelle du château à Chambéry, et le 8 juin, par le chapelain anglican Geo Rooke, dans la chapelle de l'hôpital de Genève. Mais les recherches sur ce dernier point s'égareront fort longtemps. Aucun des écrivains qui s'occupèrent de la première partie de la vie du grand poète, Lacretelle, Edouard Rod, P.-M. Masson, René Doumic et même Léon Séché ne parvinrent à en déterminer la date. Ce dernier avait cependant poussé les recherches aussi loin que possible, ainsi que le démontre son article du *Correspondant* du 25 septembre 1908. Du moins nous a-t-il apporté de Londres l'acte de baptême de l'épouse. De plus il s'est adressé à un patient et érudit professeur genevois, M. Eugène Ritter. Mais c'était juste pour réussir à nous démontrer que Lamartine posséda, dans le curé de Genève d'alors, l'abbé Vuarin, un conseiller qui n'avait certainement pas été étranger à l'abjuration clandestine de la jeune anglicane, abjuration dont il a toutefois été impossible de découvrir l'acte.

Quant à l'acte du mariage à Genève, il était non moins introuvable, par ce fait que le registre de 1820 manquait à la collection de la paroisse anglicane de cette ville. Quelques années plus tard l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* se mit à son tour en quête. La réponse se fit quelque peu attendre, car elle devait venir de loin, le registre égaré ayant pris le chemin de Londres. Enfin, le 26 novembre 1911, on pouvait lire dans la *Gazette de Lausanne* un article signé Remsen Whitehouse, dont nous devons communication à

M. Eugène Ritter, le vénérable collectionneur genevois, et qui apportait enfin le document désiré. Le voici textuellement reproduit :

M. Alphonse-Marie-Louis Delamartine of Mâcon in France, departement de Saône and Marianne-Eliza Birch of Cumberland, St. London, were married in the Chapel of the Hospital (1) at Geneva, in the Eighth of June, one thousand eight hundred of twenty by me Geo Rooke, Rector of yeardley Hastings in the County of Northampton, England.

*Signed :* Alphonse Delamartine, Marianne-Eliza Birch, in the presence of Coxhead Marsh, Patrick Clason.

*Vol.* 2. Register of Baptismus, etc. Belonging to the English Chapel, Geneva 1820.

Baptismus, Burrials and Marriages, fol. 29.

La nécessité de cette cérémonie complémentaire expliquerait que l'abjuration de Mlle Birch avait été tenue secrète entre les deux époux. Les biographes nous expliquent que le mariage était rendu pressant par la nécessité faite à Lamartine de rejoindre au plus tôt, à Naples, le poste d'attaché d'ambassade, auquel il avait été nommé le 24 mars précédent.

Nous retrouvons les époux en Suisse quatre années plus tard, aux bains de Schinznach, dans le canton d'Argovie, où ils passent deux mois pour assurer la santé chancelante de Mme de Lamartine. Ce que dut méditer le poète au pied des ruines du château neuf fois séculaire où Radbod fonda la dynastie expirante des Habsbourg ne nous retiendra pas. Vraisemblablement est-ce de là cependant qu'il visita pour la première fois la chute du Rhin et à ce séjour que nous devons cette strophe des *Méditations :*

Le flot pulvérisé roule en flocons d'écume,
Remonte, court, serpente ; aux noirs flancs du rocher
Semble avec ses cent bras chercher à s'accrocher ;
Sur les bords de l'abîme accourt, hésite encore ;
Puis, dans le gouffre ouvert qui hurle et le dévore,
Réunissant enfin tous ces flots à la fois,
D'un bond majestueux tombe de tout son poids.

(1) Edifice transformé depuis en Palais de Justice.

La Suisse lui devra encore bien d'autres strophes et tirades admiratives, car il y paraîtra vers 1840 et 1848 avant de goûter du pouvoir. En un mot il y viendra pour le moins toucher barre à tous les stades principaux de sa vie troublée. Arrivé tout d'abord en conspirateur légitimiste, il y revient cinq ans plus tard pour faire consacrer un mariage transactionnel avec une Anglicane. Plus tard, à ses amitiés ecclésiastiques-orthodoxes se viendront ajouter des relations républicaines-calvinistes. Bientôt celles-ci seront même surpassées par l'élan de ses enthousiasmes démocratiques. Hubert Saladin, auquel il a dédié la méditation : *Ressouvenir du lac Léman*, se croit tenu de refréner les ardeurs d'un tel lyrisme, où le poète mue décidément en prophète. Dès 1840, le voilà plus centralisateur que ne le furent d'aucun temps les Genevois réunis :

> Huber, que ce grand nom, que ces ombres si chères
> *Agrandissent* pour vous le pays de vos pères !
> *On resserre le nœud quand le faisceau grandit,*
> *Dans le tronc fédéral concentrez mieux sa sève ;*
> *La tribu devient peuple et l'unité s'achève !*

Mais voici qui est peut-être mieux encore, car le rêveur n'y prédit-il point l'avenir de la capitale des Nations ?

> Que sous les mille esquifs dont ses eaux sont ridées,
> Palmyre européenne au confluent d'idées,
> Elle voie en ses murs l'Ibère et le Germain
> Echanger la pensée en se donnant la main !
> Nid d'aigles élevé sur toute tyrannie,
> Qu'elle soit pour l'exil l'hospice du génie...

En fait, l'Ibère et le Germain ne sont peut-être pas ceux qu'il y a le plus d'urgence de rapprocher à cette heure. Mais il était permis de l'espérer en 1840 ; et puis, comme l'a dit de lui Lamennais, avec les poètes il faut toujours faire la part de l'imagination. Nous constatons déjà l'exactitude de cette remarque dans ces lignes de Gustave Planche critiquant les premières œuvres de Lamartine :

« Qu'il s'agisse d'un rocher, d'un chêne, d'un torrent, d'une figure humaine, il ne consent presque jamais à peindre ce qu'il a

vu, il ne se résigne pas à nous offrir ce que ses yeux ont contemplé. Il commence par prodiguer les couleurs, puis, quand les couleurs lui manquent, il se réfugie dans l'infini et nous perdons de vue tout ce qu'il a voulu nous montrer.

Cette remarque nous avait frappé avant que nous la connussions par la lecture de la *Vie des grands hommes*, où apparaissent, pour servir de cadre à son Guillaume Tell, les paysages si précis de la Suisse primitive. Occupé à se forger une âme républicaine, le poète romantique, élevé sur les ailes d'un aigle, s'envole au-dessus des réalités pour festonner à son gré les rives des lacs et pétrir les aspects des lieux entre ses doigts.

Mais ne convient-il pas de pardonner cette conception relâchée du présent à celui qui a su lire si justement dans le livre de l'avenir ?

LOUIS COURTHION.

# PARIS

## FOYER DE DÉCENTRALISATION UNIVERSITAIRE

—

« Est-ce que nous allons longtemps collectionner à l'usage du pays, s'écriait, il y a quelques mois, M. Viviani, dans un magnifique discours, ces deux maladies mortelles : l'apoplexie dans la capitale, la léthargie dans la province ? »

Il n'est personne, et depuis longtemps, qui ne déplore ce fâcheux état de choses. Les erreurs et les méfaits causés par la centralisation sont devenus un thème presque banal, développé quotidiennement dans tous les journaux et les milieux avec de plus en plus de décision et fermeté. « La véritable réforme, disait le 4 novembre M. Clemenceau dans son discours de Strasbourg, est dans l'organisation du régime de liberté régionale. » Malheureusement, si des changements sont jugés de jour en jour plus urgents et nécessaires, on n'en aperçoit pas encore la réalisation. Il ne suffit pas de dénoncer le mal, il faut avoir le courage et la volonté d'y porter remède. Les conseilleurs sont certainement utiles pour donner les directives, mais les hommes d'action sont indispensables pour les mener à bien. Et c'est d'eux maintenant dont nous avons besoin.

Bien que la centralisation enserre et étouffe dans ses mailles de plus en plus ténues tous les domaines de l'activité française, je voudrais en ces quelques lignes me limiter à la question universitaire et établir une fois de plus combien elle s'y montre pernicieuse et néfaste.

Mais, avant d'entrer dans le sujet, il y a un gros malentendu à dissiper : c'est la question de Paris. Pour l'immense

majorité des universitaires eux-mêmes décentraliser c'est vouloir diminuer le prestige incomparable de Paris, centre d'élite de la France et de la pensée humaine ; c'est chercher à saper par tous les moyens cet édifice moral admirable, connu et réputé dans le monde entier ; c'est par conséquent travailler à amoindrir la suprématie intellectuelle de notre pays ; c'est donc, en définitive, commettre une action sacrilège et presque un crime de lèse-patrie.

Or, notre opinion est absolument opposée. Décentraliser consiste pour nous à donner non seulement aux diverses régions de France leur réelle valeur, mais encore à augmenter celle de Paris, comme nous allons essayer de le prouver.

Actuellement, pour ce qui concerne principalement les sciences et les lettres, tout professeur entrant dans la carrière est convaincu que sa notoriété ne sera réellement consacrée que du jour où il sera appelé à Paris. Et il y a certainement beaucoup de vrai dans cette croyance. Il est manifeste que tout est fait pour attirer sur les bords de la Seine des maîtres dont la haute valeur intellectuelle ne se débarrasse pas autant qu'il le semblerait de ces préoccupations secondaires trahissant la faiblesse humaine. Honneurs et distinctions, décorations et prix, places dans les Académies et les Instituts, même simples invitations auprès des grands du jour, rien ne leur est étranger des vanités terrestres. Le hochet de la gloire exerce partout ses ravages dans les contrées provinciales les plus lointaines et les découronne trop souvent de leurs meilleurs éléments.

Paris représente pour la plupart le but à atteindre. Il est devenu une sorte de récompense pour les bons serviteurs. On y arrive habituellement quand l'effort original est terminé et le repos dans les honneurs y remplace trop fréquemment l'activité créatrice. Pour d'autres, l'intrigue et la faveur secondent un arrivisme féroce qui spécule sur un titre longuement et patiemment désiré. En ce temps où l'on parle de ne prendre que des compétences indiscutables,

ce sont des camaraderies d'école, de salon ou de politique qui dictent parfois des choix qui ne s'imposent point.

Cette course au mât de cocagne de la plus folle renommée est profondément affligeante. La raison demeure impuissante à en comprendre l'utilité. Les œuvres les plus remarquables de nos historiens, savants, littérateurs ou philosophes ont été presque toutes conçues et écrites en province : pourquoi ces hommes à l'intelligence indiscutablement supérieure n'y sont-ils pas restés ? S'ils n'avaient écouté que leur froid bon sens, ils auraient repoussé les présents d'Artaxercès. Le talent, le génie trouvent à s'exercer partout où ils se trouvent et les professeurs de morale, les philosophes, les scientifiques le savent bien ; mais ils n'ont pas pu résister à l'appel de leur égoïste nature. Le titre pourtant n'est rien sans l'homme. Il vaut mieux être l'homme que posséder le titre. L'illustre Bergson aurait pu aussi bien exercer à Montpellier ou à Toulouse ; ce ne sont pas les titres de professeur au Collège de France, d'académicien et les nombreux honneurs dont il est accablé qui ajoutent une parcelle de valeur à ses ouvrages célèbres. Le grand physicien Pierre Duhem n'a rien perdu de sa valeur intrinsèque, parce qu'il est demeuré jusqu'à sa mort à l'Université de Bordeaux.

Nous nous souvenons de l'étonnement, presque de l'ahurissement d'un Américain, qui, passant dans la Gironde, et présenté à Camille Jullian, dont il connaissait les travaux et notamment la magistrale *Histoire de Bordeaux*, apprit que le maître venait d'être nommé à Paris. Un Français aurait tout de suite félicité notre éminent collègue de « l'avancement » dont il venait d'être l'objet. L'Américain, fort surpris, se fit répéter l'étonnante nouvelle qu'on lui annonçait et convint en toute sincérité qu'il ne comprenait en aucune façon l'intérêt supérieur de cette mesure.

Il avait évidemment raison. On ne voit pas, en effet, ce qu'a pu gagner l'esprit talentueux de Camille Jullian à aller exposer au Collège de France l'histoire de la Gaule.

Il l'aurait traitée avec tout autant d'autorité dans l'université de province où il s'était fait connaître par ses premiers travaux.

Dans les Facultés de médecine et de droit l'indépendance des maîtres est beaucoup plus marquée vis-à-vis de la capitale. Ils n'aspirent qu'exceptionnellement au titulariat parisien et restent toute leur vie, de façon générale, attachés à l'Université dans laquelle ils ont commencé à enseigner. Le résultat, au point de vue français, est extrêmement intéressant. Le personnel médical ou juridique, par son travail, son originalité et ses aptitudes personnelles a réussi à faire connaître à l'étranger nos écoles provinciales. Cette notoriété, quoique moindre que celle de l'Ecole de Paris, n'en est pas moins réelle et tend à prendre de plus en plus d'importance.

Ce développement serait certainement plus considérable si la centralisation ne favorisait pas avec un regrettable parti pris — soit matériellement, soit moralement — les Facultés de médecine et de droit de la capitale. Nous retrouvons à nouveau, ici encore, l'appel à la faiblesse humaine. Les distinctions de tout ordre sont à leurs représentants largement distribuées. Les décorations les colorent avant même que l'âge, souvent à défaut du mérite, ait atteint le nombre décent des années respectables. Les Académies leur sont ouvertes. Les crédits viennent enfler leurs instituts et leurs laboratoires. Des traitements exceptionnels leur sont alloués. Bref, ils fléchissent sous le poids des honneurs et de la fortune.

Cette situation extraordinaire ne correspond pas très exactement aux services rendus, si on en juge par les protestations véhémentes qui furent soulevées, au point de vue médical tout au moins, dans le monde des praticiens. Abus d'autorité, intolérance, insuffisance d'enseignement, injustices criantes dans les concours : tels sont les griefs que l'après-guerre ne paraît pas avoir beaucoup modifiés et que de récents scandales ont de nouveau mis en relief. Mais ces

maîtres orgueilleux continuent avec la plus magnifique inconscience à profiter de leur situation privilégiée, tandis que le reste de la France universitaire s'étiole et se meurt d'inanition.

Bref, toute l'Université, malgré Liard, Raymond Poincaré et la loi de 1896, est encore organisée comme une sorte de hiérarchie par échelons, dont il faut gravir les derniers en petite province, accéder aux suivants par l'intermédiaire de centres universitaires plus importants, pour atteindre enfin les tout premiers, c'est-à-dire Paris. Nous en sommes encore à la mentalité des potaches qui collationnent les exemptions, les diplômes et les prix, plus fiers des congratulations de la foule et des palmes ornant leur front naïf que du résultat obtenu et de l'effort personnel accompli.

Cette constatation pitoyable est-elle susceptible de changement ? On le souhaiterait.

Quand on sait le nombre considérable de démarches, de tractations, d'intrigues que représentent, pour les neuf dixièmes des postulants, l'obtention d'un grade ou d'une récompense, — purement honorifiques, c'est-à-dire sans utilité pour le pays, — on ne peut s'empêcher de penser que tant d'ingéniosité, de volonté, de savoir faire et de calcul seraient bien mieux employés à une besogne plus effective. Mais la raison est-elle capable de dominer le sentiment ? Même dans le dixième restant — ce dixième existe-t-il ? — des gens probes et honnêtes, qui attendent avec dignité qu'on reconnaisse leur labeur, il n'est pas sûr que la plupart, pour ne pas dire tous, ne soient pas sensibles eux-mêmes à la reconnaissance publique. Dans un très bel éloge de Duhem, Edouard Jordan, professeur en Sorbonne, rapporte avec émotion que l'illustre physicien aurait été profondément troublé de la grande injustice qui lui fut faite d'être maintenu indéfiniment en province : « Il n'arriva jamais à Paris », souligne-t-il avec tristesse. On dirait, d'après son éminent apologiste, que Bordeaux fut pour lui comme une sorte de quarantaine à perpétuité et qu'on vou-

lait de cette manière lui tenir rigueur de la sincérité de ses opinions et des critiques qu'il avait, en toute loyauté, formulées contre le célèbre chimiste Berthelot.

Duhem a tellement flagellé en termes vengeurs et aiguisés les arrivistes et les ambitieux, et il s'en est expliqué bien des fois avec une telle franchise et netteté qu'on a une certaine peine à se figurer qu'il souffrit de « cette espèce de mise à l'écart », même « pour des raisons désintéressées et dans son amour pour la science », avec autant de certitude que l'exprime Jordan. Il est probable, comme l'écrit ce dernier, que « ses amis souffrirent plus que lui » de cet ostracisme, et on peut se demander s'ils n'ont pas interprété les sentiments de Duhem à travers leur propre mentalité.

On est réellement affligé que de telles misères puissent être susceptibles d'attrister les consciences les plus intègres et les cerveaux les mieux doués. Mais s'il en est ainsi, même des plus grands (à en croire Jordan) — qui devraient, semble-t-il, s'affranchir de pareilles petitesses, — que doit-il en être des autres, qui constituent l'immense majorité ?

Ces faits d'observation nous montrent qu'il est difficile de ne pas tenir compte de la nature humaine dans ce qu'elle a de moins noble et louable. Mais il n'est pas nécessaire que toute la France en pâtisse et favorise, à cause d'elle, la congestion à Paris et l'anémie en province. On peut chercher une autre solution à ce problème délicat.

D'autre part, il est impossible de ne pas remarquer l'attirance magique, presque extatique qu'exerce Paris dans le rayonnement de la France à l'étranger. Evidemment, pour un universitaire qui a beaucoup voyagé et réfléchi, cela peut paraître anormal. Il est difficile de comprendre, en effet, pourquoi les mêmes étudiants étrangers — et de n'importe quelle partie du monde — qui acceptaient d'aller dans les plus petites universités allemandes, — Tubingue, Iéna, Erlangen, Rostock, Greifswald ou Kœnigsberg, par exemple, — continuent à ne vouloir connaître en France que l'Université de Paris.

Il m'est arrivé bien souvent de noter à ce point de vue des exemples curieux. Un jour, qu'au cours de mes voyages en Allemagne, je causais dans une petite université avec le lecteur de français et que je lui demandais où il avait fait ses études, mon compatriote, après un instant d'hésitation, me confia : « J'ai toujours dit ici que j'étais Parisien ; ce léger mensonge est indispensable en Allemagne ; on n'y connaît que Paris et le prestige que je puis représenter ne peut qu'y gagner. En réalité, je suis de l'Ouest. »

Il en est ainsi non seulement des personnes, mais des livres et des journaux. Un article de la plus grande valeur n'aura qu'un retentissement limité s'il n'a pas l'estampille de Paris. Parcourez les analyses scientifiques dans les publications sud-américaines : on en rencontre fort peu tirées de journaux de nos provinces ; même en Amérique du Nord, où la décentralisation est la règle et l'esprit habitué à cette conception, on peut faire une constatation identique.

L'anecdote suivante est également bien amusante. Comme on demandait un jour à un médecin étranger s'il avait entendu parler du professeur Régis, il répondit sans hésiter : « Il est très connu chez nous. On le considère comme votre premier psychiatre. » Et comme l'interlocuteur, flatté de la notoriété si répandue d'un maître provincial, interrogeait : « Alors, l'Ecole de Bordeaux ne vous est pas inconnue ? » le noble étranger le regarda avec un grand air de surprise : « Pourquoi me posez-vous cette question ? », dit-il. — « Parce que Régis est de Bordeaux. » Et l'étranger, de plus en plus étonné, de s'écrier : « J'aurais juré qu'il était de Paris. » C'est évidemment charmant (1).

Combien d'hommes de valeur à qui, parce qu'ils sont demeurés en province, des personnes bien intentionnées disent en compliment avec l'ardente conviction de leur âme

(1) Lors de l'inauguration de l'Université de Strasbourg, le 22 novembre dernier, on nous montra, à l'Institut de physiothérapie, des appareils du professeur Bergonié, de Paris. Or, ce maître, dont la notoriété est mondiale, n'a cependant jamais quitté Bordeaux.

ingénue : « Vous avez du talent autant qu'un Parisien. Comment se fait-il que vous ne soyez pas à Paris ? Votre place n'est pas ici, mais dans la capitale. »

Certes, chaque fois que le propos a été tenu à un Mistral ou à un Ferdinand Fabre, on devine sans peine quelle fut leur réponse : on en conçoit même sans peine l'agréable ironie. Mais combien d'esprits, de mérite certain, ont cru que leur valeur allait être doublée, quadruplée, décuplée parce qu'elle serait chantée par les voix de Paris ? Combien qui, en province, auraient continué à rendre à leur pays des services éminents, n'ont plus rien donné dès qu'ils ont été déracinés ?

Evidemment, l'attraction de Paris n'a plus le même prestige qu'elle avait autrefois. La triste expérience qu'en ont fait tant de leurs anciens a mûri l'enthousiasme de beaucoup de jeunes. L'importance croissante de nos Ecoles régionales leur a montré que, dans nombre de cas, elle pouvait leur permettre de soutenir la comparaison avec la grande métropole, et peu à peu une évolution fort intéressante s'est faite qui finira fatalement par s'imposer.

Il n'est plus question aujourd'hui d'opposer les régions à Paris ; les régions, ayant conscience d'elles-mêmes, veulent de plus en plus collaborer avec Paris à la prospérité de la France. Elles font remarquer avec juste raison que Paris est la capitale de « toute » la France et non pas d'une infime partie du territoire ; que, par conséquent, les Parisiens n'ont pas plus de droit à se dire les représentants de la France que les Bourguignons, Picards, Alsaciens, Bretons, Lorrains, Gascons, Limousins, Béarnais ou Provençaux et autres tenants de nos multiples et merveilleuses régions françaises. En un mot Paris-capitale nous appartient, à nous provinciaux, autant qu'aux Parisiens, et tous nos efforts tendent à ce que nous y soyons représentés, — mais sans perdre notre autonomie et notre originalité.

Nous croyons, en effet, que le développement de la décentralisation ne doit pas nous faire perdre le bénéfice d'une

centralisation utile, à condition que cette centralisation soit organisée d'une façon différente et profite non pas à quelques intérêts particuliers, mais à la France entière.

Il est ainsi de toute nécessité que les universités régionales soient traitées exactement comme l'université de Paris ; que, pour les maîtres qui y sont chargés de l'enseignement, les avantages matériels et moraux y soient égaux à ceux de leurs collègues parisiens. Il leur faut de larges crédits pour leurs laboratoires, des installations confortables, des traitements suffisants — et même les honneurs plus amplement distribués qu'autrefois, puisqu'ils le méritent aussi bien en province qu'à Paris, et que notre pauvre nature humaine n'a pas encore appris à s'en détacher.

Mais, comme, d'autre part, nous ne pouvons ni ne devons faire abstraction du rayonnement incomparable de Paris — point de convergence de toute la France et admirable lieu d'échange de tout l'Univers, — les provinciaux, en tant que provinciaux, devraient concourir par leur talent à donner à ce foyer intellectuel, unique au monde, son maximum de puissance.

Chaque année, des professeurs de province — délégués, par exemple, par tous leurs collègues de la catégorie à laquelle ils appartiennent — seraient chargés d'aller faire à Paris une série de cours sur des questions originales dans lesquelles leur compétence est notoirement reconnue. Ainsi, les centres universitaires régionaux garderaient leurs professeurs et Paris, vaste tribune de toute la France, ne pourrait que gagner à offrir l'hospitalité aux représentants les plus réputés de nos provinces françaises.

Toutes nos compagnies savantes, y compris Académies et Instituts, devraient être modifiés dans le même sens. A la place de cette conception de membres résidants, ou titulaires, auxquels seule la faculté de logement à Paris donne un droit privilégié, on devrait substituer des élections plus larges, basées sur la valeur exclusivement, et sans aucune de ces subdivisions, parfaitement inutiles, de membres

correspondants, de membres nationaux et étrangers, et même de membres libres. Les distances n'existent plus aujourd'hui. Le domicile ne donne pas le talent ni le génie: il n'y a qu'à les prendre où ils sont et surtout ne plus leur imposer ces visites, dites académiques, qui sont du dernier ridicule.

Chaque université régionale prendrait rapidement, grâce à ces mesures d'aération morale et d'hygiène spirituelle, croissance et activité ; l'Université de Paris, allégée elle-même des innombrables végétations parasites qui l'épuisent et la gênent dans son développement, profiterait de cet essor et la France, toute la France, serait bientôt plus grande qu'elle ne l'a jamais été.

Rabelais ni Montaigne n'eurent besoin de Paris pour écrire des livres fameux. Si Molière n'avait point parcouru si longtemps la province, il ne serait pas devenu l'immortel génie que nous admirons toujours. Montesquieu, quoique de l'Académie Française, rédigea ses œuvres en son château de la Brède, au milieu de ses terres girondines. Aujourd'hui même Paris, pour beaucoup de savants et surtout de lettrés, n'est souvent qu'un pied à terre où l'on vient entretenir quelques relations et visiter ses éditeurs. On ne voit pas pourquoi, puisqu'il en est ainsi, on ne réformerait pas des usages désormais désuets.

Descartes nous a enseigné qu'on devait, à un certain moment, faire table rase de ses connaissances. Le grand philosophe américain contemporain William James a renouvelé l'expérience. Quel est donc celui qui s'inspirera de ces exemples pour la refonte totale de la Société de demain et notamment de l'Université ?

Nous l'attendons avec confiance.

Dr RENÉ CRUCHET

Professeur agrégé à l'Université de Bordeaux.

# LE BÉLIER, LA BREBIS
## ET LE MOUTON

(*Suite* [1])

—

### IV

Dès le lendemain matin, j'écrivis à ma mère. Le soir, je revis Valentine : elle était seule. Je considérai cela comme de bon augure, et, dans mon contentement, ce fut moi qui lui proposai d'entrer où elle voudrait, pour nous rafraîchir. Elle me parut soucieuse, et déjà nous étions assis en face l'un de l'autre à une petite table de marbre, qu'elle n'avait pas encore prononcé dix paroles. Etait-ce le fait de l'absence de Mlle Marguerite ? Je le lui demandai.

— Laisse-moi donc tranquille ! me répondit-elle.

Je n'insistai pas, songeant que peut-être elle avait été comme moi bouleversée par la lecture du livre.

— As-tu lu *Graziella* ? dis-je.

— Tiens, le voilà. Je n'ai même pas pu aller jusqu'au bout.

— C'est pourtant bien joli, surtout vers la fin.

— C'est des blagues, dit-elle. Moi, ça ne m'amuse pas. Je n'y comprends rien.

La soirée s'annonçait mal. Je ne sais ce qui me poussa à lui demander si, depuis qu'elle était à Autun, elle n'avait pas, par hasard, rencontré Lagoutte.

— Et toi ? me dit-elle sans me répondre.

— Moi ? Non. Je l'ai revu deux fois l'année dernière, chez nous, pendant les vacances. C'est tout. Plus je vais,

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 523, 524.

plus il me déplaît. Il est orgueilleux, vantard, hypocrite, et il doit être noceur.

A mesure que j'énumérais les défauts de mon camarade de première communion, je voyais se durcir les traits de Valentine.

— N'en jette plus, dit-elle, la cour est pleine.

— Mais tu ne me réponds toujours pas.

— Est-ce que j'ai des comptes à te rendre ? Je ne suis peut-être pas libre de faire ce que je veux ?

Je ne comprenais pas qu'elle me parlât sur ce ton, car j'estimais qu'il devait y avoir entre elle et moi, et en elle aussi bien qu'en moi, le souvenir du baiser dans la boutique. Je répondis :

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Je ne suis pas chargé de te surveiller, quoique...

— Quoi ? dit-elle. Eh bien, puisque tu tiens à le savoir : oui, j'ai revu Lagoutte. Et qu'est-ce que ça peut bien te faire ?

— Ça me fait, dis-je avec embarras, ça me fait... que ça me fait quelque chose. Mais où est-ce que tu l'as vu ? En passant, quand ils vont à la promenade ?

— Ça, c'est mes affaires. Ça ne te regarde pas. Et puis, pas la peine de nous disputer pour si peu, ajouta-t-elle après réflexion.

— Certainement, tu as bien raison.

Car, tout ce que je demandais pour l'instant, c'était de continuer à la voir. J'arriverais bien, peu à peu, à la mater et à la rendre amoureuse de moi. Je tâchai de savoir ce qu'elle ferait le lendemain dimanche.

— Le dimanche, dit-elle, c'est la barbe. Je suis obligée d'aller à la grand'messe à la cathédrale, avec ma mère.

Et elle consentit à me donner quelques détails. Je l'écoutais avec attention, heureux de l'entendre me parler un peu longuement, et de penser qu'en quelque sorte elle me faisait des confidences. Comme presque tous les nobles, les de Varolles étaient bien pensants et exigeaient de leurs do-

mestiques qu'ils accomplissent leurs devoirs religieux. Ils étaient cinq : le comte et la comtesse, âgés d'environ soixante-dix ans, leur fils, qui en avait quarante-cinq, et leur belle-fille, un peu moins âgée ; ces derniers avaient un fils, du même âge que moi, qui faisait ses études dans un lycée de Paris, et une fille, de l'âge de Valentine, qui vivait ici avec eux. Pour les servir, ils avaient un valet et deux femmes de chambre, une cuisinière, qui n'était autre que Mme Duverne, et un portier. Chaque année le jeune ménage — qui n'était jeune que par comparaison — passait l'hiver à Paris. Le comte et la comtesse préféraient ne pas quitter Autun, sauf en août et septembre où ils allaient dans leur château, en plein milieu des bois.

— Alors, dis-je déjà inquiet, tu vas partir avec eux ?

— Penses-tu ! L'an dernier je suis restée ici. J'étais bien plus libre, et je n'ai qu'un regret : c'est que ça ne dure que deux mois.

Dans les communs elle disposait avec sa mère d'une grande chambre à deux lits, au-dessus de la cuisine, et qui dominait aussi sur le jardin. L'année précédente elle avait mis à profit sa liberté pour explorer l'hôtel de fond en comble, soit seule, soit accompagnée du portier qui ne suivait pas ses maîtres au château.

— C'est sans doute, dis-je, ce vieux monsieur qui m'a ouvert hier matin ?

— Et qui veux-tu que ça soit ?

Je dis à Valentine que je l'avais trouvé très distingué. Alors elle pouffa de rire, absolument comme Mlle Marguerite, la veille, quand j'avais fait des éloges de M. Berdaine. Du moins Valentine s'expliqua-t-elle un peu.

— Le père Rasse ? C'est un vieux cochon, tout simplement.

Comme je ne le connaissais pas, et comme cela me laissait beaucoup à supposer et à deviner, je n'insistai pas. Mais j'étais à l'âge où l'on est encore plein d'illusions, surtout quand on a vécu, presque jusqu'à sa seizième année, soit

dans un petit pays, soit même dans une ville où par timidité, par manque d'argent et par volonté de travail, on a évité de sortir. Alors, on ne voit les hommes et les femmes que tels qu'on se les imagine dans sa cervelle inexpérimentée, et il faut beaucoup de temps pour qu'on finisse par les voir tels qu'ils sont, avec leurs défauts qui souvent surpassent leurs qualités, et avec leurs vices en plus grand nombre que leurs vertus. A seize ans — et plusieurs années après, encore, — la manie et le don que j'avais d'observer ne m'était plus d'aucune utilité dès que je les appliquais à des gens que j'estimais être mes supérieurs, du fait de leur situation sociale ou simplement de leur âge ; ou bien, il fallait que ce fût une franche canaille, comme Duverne ; et encore, lui, avait-il fallu que je le voie des années de suite pour le juger comme il méritait de l'être. Valentine me dit encore que, si ça lui déplaisait franchement d'être obligée d'aller à la messe tous les dimanches, il n'en était pas de même pour sa mère, qui tournait à la religion depuis qu'elles étaient revenues à Autun. En somme, la soirée se termina mieux qu'elle avait commencé. Nous n'avions pas parlé amour, mais ça viendrait à la longue. Seulement, si je savais qu'elle irait à la messe le matin, j'ignorais toujours à quoi elle emploierait son après-midi.

— Puisque tu y tiens tant que ça, dit-elle, j'ai rendez-vous avec Marguerite et son amoureux. Peut-être qu'il y aura aussi Lagoutte. Tu pourras nous retrouver à la musique, si tu veux.

Je n'eus pas l'audace de discuter ; après tout, elle était libre de son temps et de ses fréquentations. Nous nous quittâmes, et je calculai ce que je ferais pour rendre son livre à M^lle Marie sans éveiller ses soupçons. Je montai à la cuisine. Justement elle en sortait.

— J'ai retrouvé le livre, lui dis-je. Du moins, je suppose que c'est celui-ci. Vous avez dû mal chercher. Je l'ai lu dans mon pays l'année dernière : je l'avais pris chez l'instituteur. Ah ! c'est rudement joli !

— Vous trouvez? dit-elle. Vite ! Donnez-le-moi, que je le cache dans ma chambre. Ce n'est ni cette nuit, ni demain matin que maman pourra mettre la main dessus. Mais, à présent, vous sortez donc avant le dîner ? Il n'y a pas longtemps que ça vous a pris...

— C'est-à-dire, Mademoiselle Marie...

— Allons ! Vous devez avoir trouvé une bonne amie. Dame ! c'est de votre âge.

Et elle riait ! Et elle paraissait heureuse ! J'eus la hardiesse de lui répondre :

— Ça serait bien aussi du vôtre, Mademoiselle Marie, d'avoir un amoureux.

— Voulez-vous bien vous taire ! fit-elle. Si maman vous entendait !...

Elle exagérait, car Mme Duclairoir était si douce qu'elle n'y aurait probablement pas trouvé à redire.

Pour aller à la musique, comme j'aurais voulu me faire beau ! En semaine et le dimanche, je ne l'avais entendue que de loin, n'ayant jamais osé m'aventurer jusqu'aux environs du kiosque autour duquel je savais que se réunissait la meilleure société d'Autun, sans compter l'autre. Comment ferais-je pour retrouver Valentine dans la foule ? C'était un dimanche de juillet, où il n'y avait pour ainsi dire pas un souffle d'air. Si je m'étais écouté, j'aurais déplié mon lit pour dormir une partie de l'après-midi, comme j'avais déjà fait depuis le retour des grandes chaleurs, dans l'étude fraîche et sombre, les volets fermés. Mais la lecture de *Graziella* m'avait changé toute ma vie. Je n'étais plus le même et, sous un soleil brûlant aussi bien que sous les pires averses, j'aurais tout risqué pour ne pas rester un jour sans revoir Valentine. J'aurais pu, sans doute, me coucher en attendant l'heure du concert, mais je craignais de ne pas me réveiller à l'heure. Je passai donc une partie de mon temps à la cuisine où, bien que le fourneau fût encore allumé, il faisait frais pour quelqu'un qui, comme moi, était assis entre la fenêtre et la porte grandes ouvertes :

je n'ai jamais craint les courants d'air. Un peu après deux heures je vis partir Mlle Marie, et j'eus comme une autre sensation de fraîcheur : des pieds à la tête, des souliers au chapeau, elle était toute blanche. Elle me fit penser à une marguerite des prés, dans la rosée du matin. Elle portait un sac à main où je supposai qu'elle avait mis le livre, et je me dis : « Elle va me faire, des yeux, un signe d'intelligence et presque de complicité »,mais elle passa sans me voir.

Elle n'eut pas plutôt disparu au tournant de l'escalier que Victorine dit :

— Tiens, voilà Mlle Marie qui s'en va voir son amoureux !

J'en restai bouche bée.

— Qu'est-ce que tu racontes là ? dis-je à Victorine. Car nous nous tutoyions toujours, en tout bien, tout honneur. Mlle Marie, un amoureux !...

— Et après ? dit Victorine. Qu'est-ce qu'il y a de drôle à ça ?

— Elle est bien trop tenue à la maison. Et puis, je suis sûr qu'elle n'y pense guère.

Je plaidais le faux pour tâcher de savoir le vrai.

— Va donc dire ça à son amoureux du collège, me répondit Victorine. Par exemple, ce que je n'ai pas pu encore découvrir, c'est son nom à lui, mais patience ! Ça viendra.

— Et alors, qu'est-ce que tu feras ?

Je craignais qu'elle n'eût l'intention de dénoncer Mlle Marie par méchanceté, par bêtise ou, sait-on jamais ? par jalousie.

— Ce que je ferai ? Rien du tout. Seulement, ça m'amusera de savoir. C'est comme pour toi : ça ne tardera pas. Voilà deux soirs de suite que tu sors avant le dîner, et je parie bien que tu ne passeras pas toute ton après-midi à la maison.

Je m'expliquai comme je pus, doublement fier, au fond de moi-même, d'être arrivé à un âge où l'on pût supposer que je courais les aventures, et de montrer à cette servante

que j'avais trouvé sans doute mieux qu'elle. Mais il m'apparut qu'elle ne m'en voulait aucunement, puisqu'elle me raconta, aussitôt après, beaucoup de choses, comme à un vieux camarade. Elle ne savait certainement pas tout ce qui se passait à Autun, mais elle n'ignorait aucune des histoires du quartier, maris trompant leur femme et femmes leur mari, jeunes gens et jeunes filles se fréquentant au su ou à l'insu de leurs parents, en un mot une révélation pour moi. « Ainsi », me disais-je, « tout le monde y passe donc, jeunes et vieux ! » La garnison donnait aussi, depuis les soldats qui courtisaient les bonnes jusqu'aux officiers qui avaient des liaisons « dans la haute », comme disait Victorine; mais sur ce dernier point elle n'avait que des renseignements plus vagues.

Je descendis en réfléchissant qu'il faut que l'amour soit un sentiment bien naturel et bien fort pour que personne n'y échappe; mais je continuai de croire que personne ne pouvait aimer comme j'aimais Valentine.

Quand j'arrivai sur la place du Champ de Mars, elle était couverte de monde, du moins aux alentours du kiosque où la musique militaire était déjà rangée en cercle. Au milieu, on voyait le chef avec beaucoup de dorures. Moi qui n'ai jamais pu apprendre mes notes, je pensai et je pense encore que ces gens-là sont rudement malins, et qu'il y en a plus dans leur petit doigt que dans toute ma cervelle. Mais à chacun ses aptitudes et son métier; après tout, j'ai mes mérites aussi. Il y avait des gens assis, d'autres debout, et beaucoup d'ombrelles ouvertes. Tout le monde me parut très bien mis, et j'eus honte, une fois de plus, du costume que j'avais étrenné chez nous avec tant de fierté. Par derrière, je fis le tour de la brillante assemblée, craignant que déjà Valentine ne fût assise au premier rang parmi les belles dames, et j'estimais qu'elle n'y aurait pas été déplacée. Heureusement, il n'en était rien, car je la rencontrai qui tournait en sens contraire avec Mlle Marguerite et un sergent. Celui-ci me parut magnifique avec ses

guêtres blanches, sa tunique à col jaune et son képi à pom
pon violet. Je saluai du mieux qu'il me fut possible, confus
heureux quand même de ne point voir Lagoutte. Valentin
ne me parlant pas, ce fut Mlle Marguerite qui, la première
m'adressa la parole. Je n'en fus pas moins mal à mon ais
tout le temps que dura le concert, à tel point que j'aurai
préféré que Lagoutte fût là. Valentine n'ouvrait pas l
bouche, si ce n'est pour causer de temps à autre avec l
sergent, pour qui elle paraissait avoir de l'admiration. Quan
à lui, il causait le plus souvent avec Mlle Marguerite; et moi
j'étais à côté, mais en dehors de leur petit groupe. Je ré
glais mon pas sur le leur, avec le sentiment d'être en sur
nombre et qu'ils n'en auraient dit ni fait ni plus ni moin
si je n'avais pas été là. Je marchais les mains croisées der
rière le dos pour ne pas me promener bras ballants comm
un niais, entendant la musique sans l'écouter, croisant de
groupes dont je m'imaginais qu'ils me dévisageaient pou
se moquer de moi. J'essayai de dire certaines choses pou
attirer sur moi l'attention du sergent ; il se retournait ver
moi de biais et ne me répondait même pas. Je n'eus pas d
peine à deviner que ma conversation ne pouvait guère l'in
téresser, vu que, du fait de son âge et de sa situation,
devait savoir beaucoup plus de choses que moi. Quant
Valentine, d'autres tentatives que je fis auprès d'elle euren
le même succès. A la manière dont elle regardait du côt
du collège, chaque fois qu'en tournant nous nous rappro
chions de sa façade, il était visible qu'elle attendait Lagoutte
espérait-elle donc encore le voir apparaître à cette heure
Pour moi, je pensais que, s'il avait eu la permission de sortir
il devait en avoir profité aussitôt après le déjeuner de mid

Quand le concert prit fin, ce ne fut pas trop tôt pour mo
car j'étais abasourdi, autant du silence obstiné de Valen
tine que de tout ce bruit auquel il m'avait été impossib
de m'intéresser, vu mes préoccupations. Allais-je être oblig
de la quitter maintenant? J'eus le courage d'offrir des rafra
chissements.

— Par cette chaleur, fit le sergent, ça ne sera pas de refus.

Il eut la bonté de me poser quelques questions. Je dis que j'étais clerc d'huissier, non plus avec fierté, comme l'avant-veille, mais presque en m'excusant d'exercer une profession si au-dessous de celle de sous-officier.

— Oui, dit Mlle Marguerite. Imagine-toi qu'il travaille avec Berdaine !

— Oh ! alors !... fit le sergent sur un tel ton que je fus près de renier M. Berdaine, ou seulement de faire celui qui savait à quoi s'en tenir sur son compte ; mais, à la suite de je ne sais quoi, la conversation prit un autre tour. Je n'en fus pas moins, pour ainsi dire, pris entre l'enclume et le marteau, car, au moment où nous nous engagions dans l'Avenue de la Gare, je me trouvai presque nez à nez avec M. Berdaine, tout en étant entre Valentine et Mlle Marguerite. Je ne pus faire autrement que de le saluer. Il regarda notre groupe avec tant d'étonnement qu'il dut en oublier de me répondre. Quand nous l'eûmes dépassé :

— Il t'a regardée, dit Valentine, comme si tu lui avais vendu des petits pois qui ne veulent pas cuire.

— Moi ? dit-elle. Ça ne me gène guère. Je ne lui dois rien, à Berdaine !

Nous nous assîmes à la terrasse du café où nous étions entrés deux jours auparavant. La foule se répandait en tous sens, et j'avais conscience de vraiment participer pour la première fois à la vie d'une ville ; je venais d'assister à un concert, et trois personnes étaient mes invitées. Des soldats, en passant, saluaient le sergent qui ne répondait pas à tous : il aurait eu trop à faire ; et, ces saluts, je les prenais un peu pour moi. Tout à coup Valentine s'écria : « Voici Lagoutte ! » Elle l'aurait reconnu entre mille. A mon tour je le vis qui se dirigeait vers nous sans hésiter, ce qui me fit supposer qu'il connaissait déjà le lieu de la réunion. Il portait un pantalon blanc et la tunique noire du collège. Sa casquette d'uniforme, rejetée un peu en arrière,

laissait, au-dessus de chaque oreille, bouffer les cheveux
Il avait grandi et sa moustache blonde n'était pas, comm
la mienne, une simple promesse pour plus tard. Il marchai
en se dandinant, la main gauche dans la poche de son pan
talon et, de la droite, tenait une cigarette allumée. Sou
l'aisselle il serrait un livre à couverture jaune. Quand il fu
arrivé :

— Quelle chaleur, les enfants ! fit-il. Salut, Valentine
Et tendant la main au sergent : Salut, vieille branche ! Ç
va comme tu veux ? Et toi, Marguerite ?

J'étais étonné de son sans-gêne. Je l'étais moins de voi
Valentine le dévisager : je ne m'étais pas trompé. Quant
moi :

— Guillemain, dit-il, que je te présente mon camarad
de première communion, Jean Corniaux ! Mais qu'est-c
que diable tu fais donc ici avec des demoiselles ? Ma parol
Jean Corniaux se débauche ! Si ta mère te voyait !...

Très vexé d'avoir l'air d'un gamin, moi qui croyais avoi
atteint les limites de la hardiesse, je rougis jusqu'aux oreil
les. Et je dis : Oh ! ma mère !... de façon à laisser enten
dre que je ne m'occupais pas d'elle. Mais il me coupa l
parole.

— Ta mère ? Allons donc ! Elle te ferait rentrer dans u
trou de souris !

J'ai déjà dit que je ne tenais pas à Lagoutte. Je savai
depuis des années que nos deux natures ne cadraient pas
N'empêche que j'étais peiné de voir mon camarade de pre
mière communion se moquer ainsi méchamment de mo
qui ne lui avais jamais rien fait. Puis, comme sans doute
ne voulait pas m'accorder plus d'attention que je n'e
méritais, il s'écria de nouveau : « Quelle chaleur, le
enfants ! » Et, ôtant sa casquette, il jeta son livre sur l
table. Je pus voir le titre : c'était *Graziella* ! Valentine l
vit aussi. Je dus pâlir. Nos regards se croisèrent.

— Tu n'es donc pas venu à la musique ? dit-elle à Lagoutt
Où est-ce que tu es allé ?

— Ça, ma petite, répondit-il, si on te le demande, tu diras que tu n'en sais rien.

Après s'être passé les doigts dans les cheveux, il se mit les pouces dans les entournures du gilet et se balança sur sa chaise en sifflotant.

— Quel type ! dit le sergent avec un rire admiratif.

Au compliment, Lagoutte se rengorgea. Et moi, à qui Victorine avait dit que M^lle^ Marie avait un amoureux au collège, je voyais bien, à présent, que ce ne pouvait être que lui, et que c'était pour lui rendre *Graziella* qu'elle avait dû sortir tout à l'heure.

— Qu'est-ce que tu prends ? dis-je à Lagoutte pour l'amadouer et pour lui montrer, quoi qu'il en pensât, qu'en société je savais me conduire.

— Comment ! fit-il. C'est toi qui offres ? insinuant devant tout le monde que ce n'était pas dans mes habitudes.

— Parfaitement ! répondis-je. Ça t'étonne ?

— Ma foi, non. Mais enfin... Patron, un bock, et bien tiré ! C'est Monsieur qui régale.

Cependant Valentine tournait et retournait son livre. Il y avait là quelque chose qu'elle ne comprenait pas. Je voyais bien qu'elle mourait d'envie de demander à Lagoutte : « Est-ce que c'est le même que Corniaux m'a prêté avant-hier ? » Elle se taisait, dans la crainte qu'il ne lui dît : « Mais vous vous voyez donc ? » Elle dit seulement :

— Qu'est-ce que c'est que ce livre-là, Henri ? Est-ce que c'est joli ? toute disposée, à ce que je pus croire, à le lire jusqu'au bout si Lagoutte lui avait dit : « Je pense bien ! » Mais il lui répondit :

— Ça ? Des blagues ! Ça n'est pas pour toi !

Et il lui pinça le bras. Elle poussa un petit cri de surprise et de joie. Tout le temps que nous restâmes là, il n'y en eut que pour lui. Il me portait sur les nerfs, mais les trois autres se divertirent on ne peut plus au récit des farces qu'il avait jouées, depuis qu'ils ne s'étaient vus, aux « prof », comme il disait, aussi bien qu'aux pions. Il offrait

des cigarettes au sergent. Il m'en tendit une, que j'alluma quoique je n'eusse encore jamais fumé. J'avalai la premièr bouffée et crus étouffer. Lagoutte et Valentine se tordaier de rire, le sergent et Mlle Marguerite se contentaient c sourire.

— Fallait le dire, répétait Lagoutte en se frappant su les cuisses, fallait le dire, que c'était la première ! O t'aurait donné des leçons ! Gare à la mère Corniaux, quan elle saura ça !

De malaise et d'humiliation, j'avais les larmes aux yeu: Je songeais à les planter là et à ne plus les revoir. J'aura bien mieux fait ! Quand ils se furent calmés, en même tem que ma toux, Lagoutte parla de ses vacances prochaines

— C'est la barbe, dit-il. (Je reconnus une des expressior qu'affectionnait Valentine.) Aller s'enfermer deux mo dans un trou avec le paternel et ses médicaments ! Mais m'arrangerai pour revenir.

Quant au sergent, une partie du mois d'août il irait fair des feux de guerre au camp d'Avord, et en septembre le grandes manœuvres. J'appris aussi qu'il avait lancé un demande de rengagement, qui serait acceptée, et qu'e novembre ou décembre il se marierait avec Mlle Mar guerite.

— Surtout, me dit Lagoutte, pas un mot de ça à Ber daine.

Sur le moment, je fus surpris qu'il sût que je tra vaillais avec M. Berdaine. Je n'eus pas besoin de réfléch longtemps pour me rendre compte que c'était tout nature puisqu'il avait des rendez-vous avec la fille de mon patro

## V

Il me faut maintenant passer sur beaucoup de choses, ca si je voulais raconter dans tous leurs détails les événement qui suivirent et surtout l'emploi de mon temps jour pa jour, dix années n'y suffiraient pas. L'ardeur de ma passio — quoique ce soit un bien grand mot pour moi — ne tomb

pas tout de suite. J'avais beau me dire que Valentine aimait Lagoutte plus que moi ; la minute d'après je me persuadais, par je ne sais plus quels raisonnements, qu'elle cachait son jeu, qu'elle ne se montrait ainsi devant moi que pour m'exciter. Pourtant je ne continuai pas à la voir tous les jours, soit que la veille nous nous soyons quittés en mauvais termes, soit que, lorsque j'allais l'attendre, elle ait été déjà partie. Nous aurions cependant pu mettre à profit, si elle avait voulu m'en croire, les deux mois pendant lesquels sa mère était absente ; or, ce fut justement la période où je la vis le moins.

A plusieurs reprises M. Berdaine essaya de me tirer les vers du nez : je ne me laissai pas faire. Il m'en voulut et cessa presque complètement de m'adresser la parole, si ce n'est pour les besoins du service. Je savais que, depuis dix ans qu'il avait perdu sa femme, il vivait en vieux garçon dans une petite maison qui lui appartenait, faubourg d'Arroux, sur les bords de la rivière. Le malheur avait été qu'il fût tombé amoureux de Mlle Marguerite, qui ne se souciait nullement d'épouser un veuf presque trois fois plus âgé qu'elle. Néanmoins elle gardait certains ménagements, par pitié sans doute, se cachant de lui plus que de ses propres parents pour fréquenter Guillemain. Et le hasard seul avait fait — mais il fallait que cela se produisît un jour ou l'autre — qu'il nous rencontrât tous les quatre. Il devenait morose, mais le goût que j'ai pour la vérité m'oblige à dire qu'il n'en perdait l'habitude ni de sa goutte, ni de sa pipe matinales. Je lui dis seulement qu'il m'avait vu avec Lagoutte et Valentine, qui étaient de mon pays ; quant au sergent et à Mlle Marguerite, je ne m'étais trouvé que par hasard en leur compagnie, et je ne savais rien d'eux.

Quelques jours après qu'elle eut reçu ma lettre, j'eus la visite de ma mère. Elle profita du grand marché du vendredi où, malgré la distance, se rendaient toujours en voiture à cheval des gens de chez nous. Elle n'était pas mécontente de nos affaires, dépensant moins qu'elle n'aurait cru.

Elle m'acheta un complet bleu et des bottines. Je ne doi pas oublier non plus qu'elle apporta une paire de poulets Mme Duclairoir, qui la retint à déjeuner avec nous. Elle s renseigna sur moi, demanda si l'on était content de ma con duite et de mon travail. Certainement, puisqu'au 1er octo bre dernier Me Duclairoir, satisfait de mes services, m'avai annoncé que, désormais, il me donnerait cinq francs par mois Ma mère en fut si heureuse qu'avant son départ elle voulu à toute force me laisser cinquante francs. J'eus des remord à l'idée de l'emploi que je ferais de cet argent. Ensuite j réfléchis que je serais bien bête de ne pas accepter, puis qu'elle ne manquait de rien. D'être mis comme tout l monde me donna un peu de l'assurance qui me faisait dé faut, et je ne regardai plus à sortir comme précédemment Les premiers jours, il est vrai que je fus plus empêtré dan mon nouveau costume, pourtant plus souple, que dans l vieux, d'étoffe dure, mais je m'y habituai, et pus fair figure de jeune homme pas trop malheureux, pas plus ma mis ni plus bête que les autres.

Trois fois avant les grandes vacances je revis Lagoutte parce que ce fut lui qui vint me voir. S'il n'y avait pas eu l'histoire du livre — que j'avais gardée pour moi, — je n'y aurais rien compris. Je pensai qu'il venait uniquement pou rencontrer Mlle Marie, et, en effet, chaque fois, comme pa hasard, elle se trouva dans le corridor qui sépare l'étude du cabinet de Me Duclairoir. Tout de suite elle en profita pou me demander :

— Vous avez donc des amis au collège, Jean ? Qui est-ce, ce jeune homme qui est venu vous voir ?

Je lui répondis comme si je ne savais rien de leurs relations. Ensuite, petit à petit, elle m'amena à lui donner des détails sur la famille de Lagoutte et sur lui-même. Je n'étais pas assez libre avec elle pour lui dire, comme à Valentine, que je le tenais pour un vantard et pour un noceur. Puis, je n'aurais pas voulu lui faire de peine, et surtout je n'étais pas amoureux d'elle comme de Valentine.

Je vis avec plaisir l'été toucher à sa fin. Je ne sais pas pourquoi j'ai toujours préféré la saison des journées courtes et des nuits longues, et la lumière de la lampe à celle du soleil. Je venais d'entrer dans ma seizième année, et j'espérais bien qu'il s'y passerait de grands événements. Il n'y eut pourtant rien de remarquable, sinon qu'il devint presque impossible à Valentine de sortir. Par ses manières trop libres elle avait fini par se faire remarquer, et l'on s'étonnait qu'à son âge elle entrât dans les cafés. On en eut vent chez les de Varolles, et Mme Duverne eut à choisir entre partir de l'hôtel ou imposer à sa fille d'avoir une autre conduite. Malgré ses résistances, Valentine fut obligée de se soumettre ; elle dut rentrer presque aussitôt sortie de chez ces demoiselles Chaussivert, et je n'eus plus que très rarement l'occasion de la voir. Je pensai d'abord ne pas pouvoir résister à cette séparation. Je m'y fis, comme à tout le reste, et, comme jamais les sentiments ne m'ont fait perdre le sens pratique, j'en vins à me dire que c'était un bien pour un mal, puisque ainsi je dépenserais moins d'argent. Pourtant, je n'en manquais pas. Jamais je n'avais été aussi riche. Les cinq francs que je gagnais par mois suffisaient aux besoins de ma vie de garçon, et il me restait quelque chose de mon premier louis, et mes cinquante francs intacts. A certains moments de folie, je songeais qu'avec une pareille somme rien ne se serait opposé à ce que j'enlève Valentine. Nous irions ensemble dans un pays où nous pourrions vivre à notre guise. Un soir de grand vent et de pluie où j'avais pu la rejoindre et où nous rasions les murs autant pour nous cacher que pour nous abriter, Valentine se plaignait à moi de la vie telle que la lui faisait sa mère. Interminables étaient les journées à l'atelier, les soirées à la cuisine, les nuits dans leur chambre. Le père Rasse ne perdait pas une occasion de rôder autour d'elle. « Et ma mère, disait Valentine, qui ne s'aperçoit de rien ! » Les de Varolles non plus, car le père Rasse avait toujours affiché des sentiments chrétiens, et, s'il allait à la messe le dimanche, ce n'était

point parce que ses maîtres lui en faisaient une obligation
— Il y a des instants, dit-elle, où je pense à m'enfuir ave
mes quatre frusques sur le dos! Ah! si je trouvais que
qu'un!...

L'occasion était belle pour moi. Mais je réfléchis tro longtemps, pour arriver à découvrir que je n'avais pas l'es prit d'aventure. Valentine ne s'enfuit pas, et je restai là.

Lorsqu'il pleuvait, l'après-midi du dimanche, je voya Lagoutte au café. Etait-ce le fait de mon nouveau costume Il n'affectait plus d'avoir pour moi autant de mépris. L première fois où nous nous étions retrouvés, il avait voul surtout divertir la galerie à mes dépens. Je le soupçonna d'avoir l'intention de me demander un jour quelques serv ces. J'attendais, quitte à refuser pour me venger de lu Mais, par exemple, pas chiche de son argent : c'était pres que toujours lui qui réglait les consommations. J'y rencon trais aussi Guillemain, qui portait la belle tenue des sous officiers rengagés, c'est-à-dire le képi-pompon fantaisie ave l'épée accrochée au ceinturon de cuir verni et les épaulette à torsade d'or. Il paraissait très heureux de sa nouvelle s tuation et de voir approcher le jour de son mariage. Devan Lagoutte, et devant moi qui continuais à lui témoigner d respect, il s'étendait sur les avantages que lui garantissa l'Etat : retraite et emploi après vingt-cinq ans de service Lagoutte, qui ne se gênait pas avec lui, disait en ricanant

— Tout ça, tu le paieras cher, vieux! Vingt-cinq ans commander l'école de section dans une cour de caserne, ç n'est pas une paille.

— D'abord, répondait Guillemain, je n'ai plus que ving deux ans à faire.

— Plus que vingt-deux ans! s'exclamait Lagoutte. Ving deux fois trois cent soixante-cinq jours, sans compter a moins cinq années bissextiles!

— Et puis, continua l'autre certain dimanche, qu'est-c que j'aurais fait dans la vie civile? Reprendre mon ancie métier de garçon de café?

Ce fut pour moi comme un trait de lumière, D'abord, malgré la déférence que j'ai pour les garçons de café, tels que je les vois à Paris et qui sont obligés d'avoir une fameuse tête pour ne pas oublier les commandes, j'avoue que j'eus un peu moins de respect pour Guillemain. Mais, ce que je retins surtout, c'est qu'il devait m'être possible, à moi aussi, qui étais allé à l'école jusqu'à l'âge de quatorze ans, d'arriver au grade de sergent. Si c'était grâce à ses galons qu'il avait gagné le cœur de Mlle Marguerite, je conquerrais de la même façon celui de Valentine. Je ne trouve rien de plus beau que le costume militaire, à la condition toutefois qu'il y ait un pantalon rouge. Ainsi, je n'aurais pas voulu être artilleur ni chasseur à pied. Et ce fut ce dimanche-là que l'idée me vint de m'engager à dix-huit ans pour faire ma carrière dans l'armée, comme Guillemain. Lagoutte dirait ce qu'il voudrait : je n'avais pas à me préoccuper de ses réflexions.

En attendant, il m'apparaissait que lui non plus ne devait pas voir souvent Valentine; mais aussi qu'il n'en souffrait guère. Classé parmi les anciens et les grands du collège, il sortait aussi souvent que ça lui faisait plaisir, — du moins à l'en croire, — tantôt avec une autorisation, tantôt en fraude. Il se vantait de sauter le mur, tout comme un sol-dat à la caserne. A cette époque je ne pouvais pas encore le définir, vu mon inexpérience de la vie, mais déjà je sen-tais et devinais en lui l'homme à femmes. Regardé de profil, avec son nez busqué et son menton en retrait, il avait l'air d'un bélier dont la raison de vivre, — je m'exprime peut-être mal ou grossièrement, mais la vérité avant tout, — est de couvrir les brebis. Il n'y avait pas jusqu'à ses cheveux bouffants qui ne fissent penser à des touffes de laine.

Plus d'un mois avant le mariage de Mlle Marguerite, un matin, M. Berdaine reçut à l'étude une lettre recommandée. Je n'y attachai aucune importance, le fait n'étant pas excep-tionnel. Il venait justement d'allumer sa pipe; mais il n'eut pas plus tôt commencé à lire qu'en poussant un juron il

donna un coup de poing tel que tout sursauta, moi y compris.

— Je voudrais bien savoir, s'écria-t-il, quel est le salau qui m'a écrit ça ! Je lui tirerais les oreilles, et de la bel façon !

En même temps il me regardait de telle sorte qu'il m fit peur. Me soupçonnait-il de lui avoir écrit cette lettre Laissant là sa pipe, il prit son chapeau et partit comme u fou. Il revint une heure après, plus rouge et soufflant plu fort que jamais, mais avec de la fatigue et de la tristesse dan le regard. J'eus beau me mettre l'esprit à la torture : je ne devinai rien. Je n'eus le mot de l'énigme que le dimanche suivant Lagoutte se vanta de lui avoir envoyé cette lettre, no signée, où il lui faisait part du prochain mariage de Mlle Marguerite et l'invitait à assister à la bénédiction nuptiale : quan au repas de noces, pas moyen, disait-il, et mille regrets Guillemain se tordait de rire. Pour moi, la farce n'était pa de mon goût. Je n'ai jamais compris qu'on fasse souffri les autres quand on peut s'en dispenser, mais Lagoutt était de ceux pour qui leur plaisir passe avant tout. L noce se fit un samedi. Je suis bien sûr que M. Berdain n'assista point à la bénédiction nuptiale, puisqu'il partit midi, selon son habitude. Avec Valentine, dont la mèr s'était opposée à ce qu'elle fût demoiselle d'honneur et qu le regrettait assez, je fus invité au repas du soir. Cela m rappela le jour de sa première communion à elle et le dîne chez les Rouvray, mais aujourd'hui une autre qu'elle étai en blanc. Bien entendu Lagoutte en était, et sur toute l ligne, puisque Guillemain avait tenu à ce qu'il fût garço d'honneur; et il n'y eut pas de politesses, ni de sourires ni d'agaceries qu'il ne fît, au grand désespoir de Valentine à sa demoiselle d'honneur, une amie de Mlle Marguerite e qui n'était pourtant ni belle, ni jolie. J'y gagnai que, san être gaie, Valentine fut aimable avec moi. Vers onze heures sa mère vint la chercher. Je n'avais pas revu Mme Duvern depuis le matin où le père Rasse m'avait mené vers elle

Fut-ce la faute des lampes et des bougies? Je la trouvai plus changée encore, et d'air plus austère. Elle que j'avais connue d'humeur si vive et ne dédaignant pas de lever le coude, à l'occasion, ce fut tout juste si elle accepta un peu de liqueur dans le fond d'un verre. Elle me demanda des nouvelles de ma mère, et des miennes. Elle me considérait toujours comme un garçon sérieux et rangé. Heureusement que, tout le monde parlant à la fois, personne ne l'entendait, que moi; mais, devant Valentine, j'enrageais en silence de ces éloges qui devaient, selon moi, me nuire dans son esprit et dans son cœur. Lagoutte n'était pas le moins loquace. En entrant, Mme Duverne lui avait tendu la main.

— Regardez donc M. Henri, comme il a l'air de s'amuser! dit-elle.

A la longue, elle-même se dérida. Depuis longtemps elle ne s'était pas trouvée en aussi joyeuse compagnie. Elle resta jusqu'après minuit, comme tout le monde, et n'emmena Valentine que quand tout fut terminé. Pour moi, je partis avec Lagoutte et deux ou trois autres jeunes gens que je n'avais jamais vus. Nous étions excités, moi comme les autres, et plus peut-être, d'avoir bu des vins différents, du café et des liqueurs. Quel dommage de n'avoir pu reconduire Valentine! Dans l'ombre je me serais jeté sur elle et, qu'elle ait consenti ou non, je l'aurais embrassée si fort qu'elle en aurait crié.

— Est-ce qu'on y va? dit Lagoutte.

— Où donc? demandai-je.

— Certainement qu'on y va! répondirent les autres en chœur.

Je les suivis, quand j'eus deviné. Evidemment, cette maison, je n'étais pas sans en avoir entendu parler. L'idée seule de ce qui devait s'y passer m'en avait toujours détourné. Certains soirs où il faisait nuit, j'étais allé dans les environs; mais, parce qu'il me semblait que, malgré l'obscurité, chaque passant dût lire mes intentions sur ma figure, je rebroussais aussitôt chemin. Cette nuit-là, « parti »

comme je l'étais et soutenu par la présence de Lagoutte, j'allai jusqu'au bout. J'en sortis dégoûté de moi-même, et surtout de m'être laissé entraîner à dépenser vingt francs. Ce fut à peu près la seule aventure de ma seizième année, dont j'avais espéré qu'elle serait mieux remplie; mais, tout de même, quand je me fus résigné à la diminution de mon pécule, j'en conçus une certaine vanité. Maintenant que je savais ce que c'était, je regardais femmes et jeunes filles, excepté Valentine, avec plus d'audace. Quand je pensais à elle, mon expérience ne m'était d'aucune utilité. Je l'aimais trop d'une certaine façon pour désirer autre chose que d'être toujours à côté d'elle et que de l'embrasser de temps en temps. Que de fois, depuis, j'ai réfléchi à mon état d'esprit d'alors! Comment ai-je pu, moi, Jean Corniaux, rester dix ans de suite à faire du sentiment? J'étais comme ensorcelé. Effet de l'âge, peut-être. M. Berdaine, lui, ne l'était plus. Deux ou trois mois lui suffirent pour retrouver son équilibre, pour oublier et la lettre et le mariage. On raconte que les hommes d'un certain âge, les vieux, lorsqu'ils sont pris, le sont bien. Tout ça dépend des individus, car M. Berdaine n'en mourut pas: il n'en fit même pas une maladie. Je profitai de ce que le quinze août tombait un samedi pour aller faire un tour dans mon pays, que je n'avais pas revu depuis près de deux ans. J'y retrouvai tout à la même place, ma mère toujours la même, mais les bois, devant la maison, me parurent plus profonds et plus silencieux. Je ne m'y aventurai point, un peu parce que je n'en eus guère le temps, surtout parce que je préférais décidément les belles rues, neuves et propres, des villes.

Ma dix-septième année fut plus vide encore, s'il est possible, à mesure que la vie de Lagoutte, au contraire, se compliquait. Ayant fini par obtenir de son père de pouvoir louer une chambre en ville, il ne suivait plus les cours au collège que comme externe, et l'on peut penser s'il travaillait! Jamais il ne se laissait aller à me faire de confidences, mais il en disait toujours assez long devant moi

pour qu'il me fût facile de deviner à quoi il occupait ses loisirs et même les heures qu'il aurait dû consacrer à l'étude. Soi-disant toutes les femmes qu'il rencontrait, mariées ou non, couraient après lui, et il faisait des ravages jusque dans le monde des bonnes. Je n'y comprenais rien, moi qui n'avais pas encore eu une seule intrigue. A différents indices, je m'apercevais qu'il entretenait toujours des relations avec M^lle^ Marie, mais jamais il ne me citait le nom d'une seule de ses faciles conquêtes. Il échoua une première fois à son examen de baccalauréat : le contraire eût été beaucoup plus étonnant. Je me disais qu'il était sur une mauvaise voie. Tout en continuant de le fréquenter, je me gardais bien de marcher sur ses traces. Je ne prenais de lui, en fait d'exemples à suivre, que juste ce qui ne pouvait pas me nuire, et je ne crois pas avoir dépassé la mesure. Depuis que Guillemain était marié, nous ne le voyions presque plus. Pour moi, je le vis presque tous les jours quand, à dix-huit ans, refusant le bénéfice de la dispense en ma qualité de fils de veuve, je m'engageai avec l'intention de faire ma carrière dans l'armée. Ma vie à la caserne fut celle de tout le monde, avec cette différence qu'y étant venu de mon plein gré je ne m'y ennuyai pas. Caporal au bout d'un an, je fus nommé sergent douze mois après. Grâce à mes connaissances en calcul et à ma belle écriture, je remplis à ma compagnie les fonctions de fourrier. L'uniforme de sous-officier m'avantageait, je ne crains pas de le dire. L'année où je m'engageai, Lagoutte partit pour Paris où il allait mener la vie d'étudiant. Je ne le regrettai pas, n'ayant plus besoin de lui pour apprendre ce que j'ignorais avant de le fréquenter. En novembre il me rejoignit avec ceux de notre classe, alors que déjà, depuis près de deux mois, je portais mes galons de sergent-fourrier. Au moyen de je ne sais quelles inscriptions qu'il avait prises comme étudiant en pharmacie, il ne devait faire que dix mois de service ; ensuite il retournerait à Paris.

A cette époque, Valentine avait dix-huit ans. Comme

nous elle vieillissait, si c'est vieillir, à ces âges, que de se développer, de grandir et, pour les jeunes filles, d'embellir. Elle était devenue jolie comme il n'est pas possible, mais, soit qu'il se fût fait en elle un revirement spontané, soit que l'exemple de sa mère tournant à la religion eût porté ses fruits, elle avait pour ainsi dire disparu de la circulation, n'allant même plus chez son amie, l'ex-mademoiselle Marguerite. Je ne dis pas que j'avais cessé de penser à elle. Elle restait le but de ma vie, dans la direction duquel je continuais de marcher, mais en flânant, et parfois en m'arrêtant le long de la route ; car, avec une petite bonne, j'eus une aventure — la première, ma foi ! et j'en fus assez fier, — qu'il serait trop long, et inutile, de transcrire ici. Plus j'allais, et plus je trouvais qu'il était impossible d'être plus heureux que Guillemain. J'avais bien remarqué, dans le temps, que, lorsque nous étions ensemble avec Lagoutte, c'était pour ne pas être en reste avec lui que Guillemain faisait le frondeur et le noceur. Au fond, il me ressemblait beaucoup plus, aimant l'ordre et la discipline. Quand Lagoutte fut parti pour Paris, il me prit décidément en amitié, et j'allais le voir dans leur petite maison agrémentée d'un assez grand jardin qu'il faisait bêcher par des anciens qu'il exemptait d'exercice et de corvées. Sa femme s'occupait à domicile de travaux de couture dont le produit s'ajoutait à sa solde. Ils n'avaient aucun souci. Matin et après-midi Guillemain se rendait à la caserne comme un fonctionnaire à son bureau, rentrant chez lui aux heures des repas et pour la nuit. Très probablement il se retirerait avec une retraite d'adjudant et la médaille militaire, et il se voyait déjà titulaire d'un bureau de tabac dans quelque petite commune paisible où ses distractions seraient la chasse et la pêche : n'était-ce pas mieux que d'être garçon de café toute sa vie ? Et puis, en attendant, il y avait la considération dont il était entouré, ce qui n'est pas à dédaigner. Moi-même, je fus très heureux d'avoir mes galons de sergent pour être salué dans les rues par les soldats et par les caporaux. On dira c

qu'on voudra : c'est loin d'être désagréable. Et je me voyais épousant bientôt Valentine, et m'installant avec elle dans une petite maison semblable à celle de Guillemain.

## VI

Il y a dans la vie des coïncidences si extraordinaires qu'on les croirait inventées par celui qui les raconte. J'en ai vu, de ce genre, dans les quelques romans qu'il m'est arrivé de lire à des heures où il fallait que je n'aie pas mieux à faire. Je me rappelle que c'était une après-midi de novembre, entre le 10 et le 15, où arrivaient les recrues de ma classe. Huit jours auparavant, j'avais reçu de Lagoutte une lettre m'annonçant sa prochaine incorporation au 29e. Il me demandait même de le faire affecter à ma compagnie. Je me gardai bien de m'en occuper, ou plutôt je m'arrangeai pour qu'il n'y fût pas versé : je m'attendais à ce qu'il me créât des difficultés. Mais je n'étais pas fâché, bien au contraire, à la pensée qu'il allait à son tour tâter du métier militaire et, du moins pendant les premiers mois, en voir de dures à l'exercice, quand l'acier du fusil vous gèle les mains. Chaque fois qu'un groupe franchissait l'entrée du quartier, j'examinais chaque homme avec l'espoir de découvrir mon Lagoutte, pendant que, ma liste à la main, je concentrais ceux que je prenais en charge. D'après leurs vêtements il y en avait de toutes les conditions sociales, mais surtout des paysans ; quelques ouvriers, et quelques-uns de professions plus élevées, comme moi quand je m'étais engagé : des employés aux écritures, en qui il me semblait me reconnaître. Ceux-ci, je les soignais particulièrement. Eux-mêmes devaient être assez au courant des choses de la vie militaire pour deviner en moi un de leurs semblables, mais je les aurais tous mis au défi d'écrire aussi bien que moi la moulée, la bâtarde et la ronde. Un peu avant la tombée de la nuit, les douze fourriers des douze compagnies, nous avions fait chacun notre plein, sauf celui de la 5e. Je n'en fus pas étonné : c'était lui qui devait recevoir Lagoutte. Je l'entendis plusieurs fois crier :

— Lagoutte ! Lagoutte est-il ici, oui ou non ? S'il est là, qu'il réponde, à la fin des fins !

Les bleus de la 5e se regardaient l'un l'autre, chacun persuadé que son voisin, idiot, sourd ou mystificateur, était Lagoutte et persistait à se taire.

— Il n'y coupera pas de ses huit jours de salle pour commencer ! continua Philizot en roulant des yeux féroces, comme si les présents avaient été responsables de l'absence de Lagoutte.

C'est alors que je l'aperçus passant devant le poste de police.

— Le voici, dis-je à Philizot. Ne t'égosille pas.

Lagoutte s'avançait avec dignité, marchant avec lenteur, les mains dans les poches de son pardessus, un cigare aux dents. Depuis l'année précédente que je ne l'avais vu, — car il avait profité de ses vacances pour séjourner moitié chez ses parents, moitié à Autun, — il avait laissé sa barbe blonde pousser en collier autour des joues et du menton.

— C'est vous, le nommé Lagoutte ? lui dit Philizot.

— Parfaitement, fourrier ! répondit-il avec sérénité. Et toi, vieux, ça va ? me dit-il en me tendant la main. Alors, je ne suis pas affecté à ta compagnie ?

Un instant, j'eus l'idée de ne pas lui répondre. Il n'avait pas l'air effaré de la plupart des recrues : il entrait à la caserne comme chez lui, ne s'étonnant de rien, n'ayant peur de personne. Je m'excusai de n'avoir pu réussir à le faire passer à ma compagnie, mais avec Philizot que voici, lui dis-je, tu seras tout à fait bien. Il insista pour nous offrir quelque chose au mess. Nous nous récriâmes que nous n'avions pas le temps.

— Ça ne fait rien ! dit Lagoutte. Nous prendrons ça sur le pouce.

Il nous entortilla si bien qu'un quart d'heure après nou n'avions pas encore fini de boire, quand un homme de gar de vint me délivrer. Il me cherchait depuis plus de cin minutes : quelqu'un m'attendait à la grille. Je n'en fus pa

étonné, m'étant créé des relations en ville, et le fait s'étant produit déjà plusieurs fois. Philizot en profita pour partir lui aussi, emmenant Lagoutte, tandis que je me dirigeais seul, vers le poste de police.

Le crépuscule tombait. Cela ne m'empêcha point de reconnaître Mme Duverne. Nu-tête, elle paraissait être sous le coup d'une forte émotion. Bien que je ne fusse que rarement retourné la voir chez les de Varolles, elle n'en était pas moins au courant de ma vie, et n'ignorait pas que j'eusse quitté l'étude de Me Duclairoir pour la caserne. Quand je l'eus rejointe, elle s'expliqua par phrases entrecoupées de soupirs. Allons ! Il était écrit, je le voyais bien, qu'elle n'aurait jamais de chance : des périodes de tranquillité, mais avec une catastrophe au bout. Ainsi Mme de Varolles venait de lui donner ses huit jours, à cause de Valentine : une affaire de lettres découvertes, sur laquelle elle n'insista pas. Elles allaient être toutes les deux sur le pavé, et elle venait me demander conseil et aide.

— J'ai toujours eu grande confiance en toi, disait-elle. J'ai toujours pensé que tu réussirais dans la vie ; ainsi, te voilà déjà sergent ! Si je ne t'ai pas revu plus souvent depuis que tu es à Autun, tu devines bien pourquoi : c'est à cause de cette histoire qu'il y a eu entre nos familles, là-bas.

Je la regardais, toute défaite, abandonnée à elle-même dans une ville où elle ne connaissait à peu près personne. Je me la rappelais telle que je l'avais vue avec mes yeux de dix ans. Mais je ne voyais rien à faire pour la tirer d'embarras.

— C'est bien ennuyeux, répondis-je, que ça tombe ainsi. C'est l'arrivée des bleus, et j'ai du travail par-dessus la tête.

Et je n'osais pas l'interroger sur Valentine, craignant d'en trop apprendre.

— Quel malheur ! dit-elle. C'est la fatalité qui s'acharne contre moi.

Je lui dis cependant qu'il ne fallait pas désespérer si vite et que, pour pouvoir causer plus à notre aise, je tâcherais

de la retrouver ce soir même, vers huit heures, dans un café, par exemple.

— Dans un café! s'écria-t-elle. Je suis trop vieille, à présent! Et puis je ne serai pas libre. Mais je t'enverrai Valentine. A quel endroit ?

Je lui indiquai le café de l'Avenue de la Gare. Elle partit. L'idée de revoir Valentine m'électrisait et, à part moi, je bénissais l'accident qui allait me rapprocher d'elle. Après avoir dîné au mess, j'expédiai le plus pressé de ma besogne, et j'arrivai au café avant l'heure. J'avais revêtu ma plus belle tenue, dans l'espoir d'impressionner Valentine : depuis ma nomination au grade de sergent, nous nous étions, en effet, à peine aperçus, et j'étais fier de mes baguettes de fourrier. Une heure durant, je me morfondis seul. A la fin, n'y tenant plus, j'allai sonner chez les de Varolles. Ce fut encore le père Rasse qui m'ouvrit. J'ignore s'il reconnut sous l'uniforme le petit clerc d'huissier qu'il avait vu environ six années auparavant. Il faut croire que mes galons lui en imposèrent, puisqu'il salua le premier, bien que je lui eusse demandé si Mme Duverne était là : je me disais avec raison que, depuis l'après-midi, elle ne devait pas être dans l'hôtel en odeur de sainteté. Dans la cuisine, aucune lumière. De l'hôtel même, une seule fenêtre était faiblement éclairée: le comte et la comtesse dînaient sans doute de bonne heure, venu l'automne.

— Elle doit être dans sa chambre, me dit le père Rasse. Vous connaissez le chemin.

Ce fut Mme Duverne qui vint m'ouvrir la porte. J'avais eu le temps de l'entendre disputer avec Valentine, que je découvris assise près du lit et se tenant le genou gauche de ses mains croisées.

— Non! dit Mme Duverne. Elle me fera mourir! Telle que tu la vois, il y a plus d'une heure que je la sermonne pour qu'elle aille te retrouver comme c'était convenu.

Valentine fixait sur les carreaux rouges ces regards obstinés et têtus que je lui connaissais depuis longtemps.

— Pourquoi est-ce que tu n'es pas venue ? lui dis-je.

— Parce que!... répondit-elle comme au temps de notre enfance. Je n'en pus tirer un mot de plus.

— Mais enfin, demandai-je à Mme Duverne, qu'est-ce qui est donc arrivé pour qu'on vous mette à la porte?

— Ah ! mon pauvre Jean, c'est encore elle, tu penses bien!

Et de me raconter, devant Valentine dont les yeux prenaient une double expression de triomphe et d'ironie froide, que l'été précédent elle s'était laissé conter fleurette par le jeune de Varolles; venu en uniforme de Saint-Cyrien passer ses vacances au château de ses grands-parents, il n'y avait fait que de rares apparitions, prétextant qu'il lui était plus utile de rester à Autun, dans leur hôtel, où il pourrait fréquenter des officiers du 29e. En vérité, il s'agissait surtout pour lui de fréquenter Valentine, avec qui il semblait bien qu'il eût noué des relations dès l'année précédente. On n'en aurait rien su, si M. Rasse n'avait pas, le matin même, vendu la mèche. Ici Valentine éclata.

— Monsieur Rasse ! s'écria-t-elle. Il est joli, ton « monsieur »! Un vieux saligaud, et pas autre chose!

— Mais tais-toi donc ! Mais ne crie pas si fort! disait Mme Duverne.

— Non, je ne me tairai pas! Et puis, qu'est-ce que ça peut bien faire, puisqu'on nous met à la porte?

Elle avait raison, mais se calma pourtant.

— Après tout, reprit-elle, pour ce que ça me gêne de vivre ici ou ailleurs !...

— Tu l'entends! dit Mme Duverne. Tu l'entends! Elle! toujours elle! Moi, que je perde mes moyens d'existence, ça lui est bien égal! Et elle ne voit pas plus loin que le bout de son nez. Après une histoire de ce genre-là, ces demoiselles Chaussivert ne voudront pas la garder.

C'était, en effet, plus que probable. Dévotes de première ligne, elles habillaient et fournissaient toute la société bien pensante, et l'on ne pouvait que s'étonner de ce qu'elles eussent si longtemps conservé Valentine, avec ses manières

si libres. Je m'étais laissé dire, il est vrai, que Valentine n'avait pas de rivale pour arranger un chapeau ou donner du montant à un corsage.

— Ça m'est bien égal! répéta-t-elle.

— Quel malheur d'avoir une fille pareille! dit Mme Duverne.

— Tu ferais bien mieux de te taire! riposta Valentine. Ta misère, dont tu te plains tout le temps, tu n'y es peut-être pas pour rien! Et si je disais, moi : Quel malheur d'avoir une mère pareille!

— Fille dénaturée, je te maudis! s'écria Mme Duverne fondant en larmes, tandis que Valentine souriait : cela aussi lui était bien égal.

Un temps après, ayant sans doute constaté le peu d'effet produit par sa malédiction, Mme Duverne soupira :

— Comme si tu n'aurais pas pu te tenir tranquille!...

Je pensai d'abord, et Valentine aussi, sans doute, qu'elle faisait allusion au Saint-Cyrien. Quand elle eut ajouté : Après tout, M. Rasse, c'est un brave homme, je commençai à deviner, Valentine aussi, mais elle cria :

— Alors tu aurais préféré que je me laisse embrasser dans les coins et tripoter par ce vieux saligaud-là ?

Mme Duverne ne répondant rien, je la découvris telle que je n'avais jamais soupçonné qu'elle puisse être, femme qui, malgré les apparences, n'a pas de préjugés, pourvu qu'à ce prix la vie lui soit facile et douce. Et je compris ce qui s'était passé dans mon pays. Mais cela ne nous avançait en rien, et je n'étais pas venu ici pour assister à une scène de ce genre. Bien que je fusse irrité de ce que Valentine n'eût pas voulu venir me retrouver au café, je pensais à la misère où elles pouvaient toutes les deux tomber d'un jour à l'autre. Je devinais bien que Valentine était de tempérament à se tirer d'affaire, à la condition d'être seule et libre, mais qu'allait devenir Mme Duverne ?

— Je vais en parler à Lagoutte, dis-je.

Valentine changea littéralement de visage.

— Il est donc ici ? me demanda-t-elle.

— Il est arrivé tout à l'heure à la caserne pour faire son année de service.

— Veine ! s'écria-t-elle en frappant dans ses mains et en esquissant une pirouette, comme si sa mère avait été à dix mille lieues d'elle. Mme Duverne — j'en fus un peu étonné malgré tout — ne protesta point.

— En effet, dit-elle, M. Henri a beaucoup de relations ici. Il pourra peut-être nous rendre service. Si Valentine allait le voir demain ?

J'étais donc relégué au second plan ? Je ne l'acceptai pas, et je dis :

— Moi aussi, je connais beaucoup de monde.

Mais ce n'était sans doute pas la même chose, puisque Valentine — et je n'en fus pas étonné — se hâta de répondre :

— Entendu ! J'irai le voir demain matin à la caserne. Si on faisait des difficultés, ajouta-t-elle devenant plus souple, tu t'en occuperais.

Je répondis que oui, à la condition que mon travail me le permît. Je lui fis remarquer que j'étais sergent-fourrier. Quand je repense à toutes ces choses vingt ans après, je ne peux pas m'empêcher de me moquer de moi-même. Mais je me promettais de bien rire sous cape, le lendemain. Tout étant ainsi décidé, je partis, laissant Mme Duverne moins inquiète, et Valentine radieuse.

Le lendemain matin, à huit heures, comme j'établissais la liste de mes nouvelles recrues, un homme de garde vint me dire qu'on me demandait à la grille. Je n'en fus pas plus surpris que la veille, et de plus, j'étais sûr d'y voir Valentine. Je ne m'étais pas trompé. Ignorant tout de la vie militaire, ne réfléchissant jamais à rien, elle avait tout simplement oublié, la veille, de me demander à quelle compagnie était affecté Lagoutte, et j'avais fait exprès de ne pas le lui dire, afin d'assister à leur entrevue. Et c'était pour cela que je riais sous cape. Malgré ses airs d'indifférence,

on voyait qu'elle avait dû passer une mauvaise nuit. Son visage fatigué n'en était que plus séduisant, et je me rappelle encore le sentiment de vanité que j'éprouvai à voir les hommes du poste de police me regarder abordant cette jolie demoiselle : ils devaient la prendre pour ma maîtresse. S'ils avaient su !...

— Personne ici ne connaît Lagoutte ! me dit-elle stupéfaite.

— As-tu donné le numéro de sa compagnie ? fis-je sur un ton très détaché.

— Le numéro de sa compagnie ? dit-elle, tombant de la lune.

Ayant fait signe à l'un des soldats qui accourut, je fus flatté de ce que Valentine dût se rendre compte de ma puissance.

— Allez à la 5e compagnie, dis-je à l'homme, demander au fourrier Philizot d'envoyer tout de suite au poste de police le soldat — j'appuyai sur le mot, — le soldat Lagoutte.

L'homme salua et partit au pas gymnastique. Valentine me regardait avec un peu d'étonnement. Pour la première fois elle me voyait dans l'exercice de mes fonctions, et je crus alors naïvement avoir trouvé le chemin de son cœur.

En attendant Lagoutte, je lui dis :

— Eh bien, avez-vous décidé quelque chose cette nuit, ta mère et toi ?

— Ma mère ? dit-elle. Une vraie poule mouillée : elle n'a pas pour deux sous d'énergie. A l'heure qu'il est, elle compte sur Lagoutte...

— Et sur moi ?

— Sur toi aussi. Mais, devant lui, tu n'auras pas besoin de dire pourquoi nous partons de chez les Varolles.

— Ta mère me l'a bien dit, à moi !

— Toi, répondit-elle, ce n'est pas la même chose.

Le souvenir du baiser dans la boutique me traversa l'esprit comme un éclair et le cœur comme une flèche. Je le lui rappelai en quelques mots.

— Oui, dit-elle. C'était une après-midi qu'il faisait très chaud.

Elle se tut, frissonnant sous la bise de ce matin de novembre. Tout en faisant les cent pas devant la grille, j'apercevais à notre gauche la petite maison de Guillemain.

— Si tu voulais, lui dis-je, tu pourrais vivre bientôt, comme Marguerite, dans une maison pareille.

— Marguerite? demanda-t-elle comme sortant d'un rêve.

— Oui, Marguerite Guillemain.

— Ah! Merci! fit-elle. Avec un rengagé comme lui, probablement?

— Avec quelqu'un qui rengagerait, oui! Cela ne tient qu'à toi.

Elle n'eut pas de peine à deviner ce que je voulais dire.

— On a le temps d'en reparler, répondit-elle sur un ton indifférent.

Mais ces quelques mots me redonnèrent espoir, et de nouveau je pensai qu'elle pouvait m'aimer. Je dus, une fois de plus, changer d'avis quand je la vis en présence de Lagoutte, qui pourtant ne payait pas de mine comme la veille avec son pardessus à col d'astrakhan et son chapeau melon. Tout de frais entré dans sa collection n° 3, vieux pantalon rouge, vieille veste et vieux képi, s'il n'avait rien perdu de son assurance, il avait tout perdu, pour moi du moins, de la supériorité que lui conférait son costume de civil. Il n'en fut pas ainsi de Valentine, car je vis bien, aux regards qu'elle lui lançait, qu'il était toujours pour elle le riche qui ne craint personne et le mâle qui peut tout. Il s'arrêta en face d'elle, se balançant sur ses jambes d'avant en arrière. Et, je ne sais pourquoi, je me souvins d'un jour d'été dans mon pays où j'avais vu, au milieu d'un pré, un troupeau de brebis et de moutons. Le bélier se tenait à l'écart. Il faisait très chaud, et partout le soleil tapait dur. Brebis et moutons paissaient. Le bélier restait immobile, comme planté en terre, sans doute repu, mais, je ne sais comment dire cela, je le voyais osciller d'avant en arrière,

comme poussé par la force de son sang. De temps en temps une brebis regardait de son côté, puis se remettait à tondre l'herbe courte, et il ne bougeait toujours pas de place. Et c'était ainsi, ce matin-là, que Valentine regardait Lagoutte.

— Tu es donc au 29e ? dit-elle. Tu aurais bien dû me prévenir.

— Pas pensé, répondit-il simplement, en prenant une cigarette dans son étui.

— C'est ma mère qui m'envoie. Elle ne peut plus faire l'ouvrage chez les Varolles. Alors elle s'est dit...

— Et ton Saint-Cyrien ? Est-ce que tu faisais bien le sien ? dit Lagoutte en allumant sa cigarette.

— Quel Saint-Cyrien ? dit Valentine devenant toute pâle.

Lagoutte ne répondant pas, elle se tut, décontenancée, humiliée et douloureuse.

Comme la veille entre sa mère et elle, je dus intervenir entre elle et lui. Je dis :

— Il ne s'agit pas du Saint-Cyrien, mais de savoir ce que vont devenir Valentine et sa mère.

— Oh ! moi, dit-elle, ça m'est égal ! Si ça ne va pas, le Ternin n'est pas loin de la gare. Si je ne peux pas prendre le train pour Paris, je me flanque dans la rivière.

— Penses-tu ! fit ironiquement Lagoutte.

Jamais je ne l'avais vu aussi maître de lui-même. S'était-il étudié à prendre cette attitude d'un qui laisse les gens venir, et causer, et s'empêtrer dans leurs explications, tandis que lui se contente de les écouter en ayant l'air d'en savoir beaucoup plus long qu'eux ? Depuis, j'en ai vu pas mal qui se donnent ce genre, et qui m'agacent au dernier degré.

— Il n'est question ni de Paris, ni du Ternin, pour le moment, dis-je.

— Possible ! fit Lagoutte. Moi, je ne vois rien, rien.

Il se tut, décidé à ne rien dire de plus. Valentine se redressa, indignée.

— Tu n'es qu'un goujat et qu'une brute ! dit-elle à Lagoutte, et, me serrant la main, elle nous tourna le dos.

— A bientôt ! lui cria Lagoutte.

Maintenant, j'étais tenté de rire de joie, car je ne doutais plus que ce ne fût à jamais fini entre elle et lui.

— Une gamine ! me dit-il, entre deux bouffées de cigarette.

— Pas tant que ça ! répondis-je. Tu aurais mieux fait, selon moi...

J'allais me mettre à parler longuement, suivant mon habitude, quand le clairon de garde sonna « au rapport ». C'était ma semaine d'y aller, à la place de Chauvery, mon sergent-major. Cela me rendit service. Je n'eus pas besoin de m'excuser d'être obligé de quitter brusquement Lagoutte pour aller prendre, au bureau, mon cahier et mon crayon.

Puisqu'il ne fallait pas compter sur lui, toute la journée, en alignant des chiffres et des noms, je réfléchis aux moyens que je pouvais employer pour tirer d'affaire Mme Duverne et Valentine. L'une après l'autre, je passais en revue mes relations : Me Duclairoir, Berdaine, quelques fournisseurs du 29e avec qui j'étais en rapports du fait de mes fonctions. Et je ne découvrais rien.

A quatre heures de l'après-midi, je me frappai le front de telle manière que Chauvery me dit :

— Qu'est-ce qui vous prend donc, Corniaux ? C'est l'incorporation des bleus qui vous met dans cet état ?

— Non, chef ! répondis-je. C'est une idée baroque qui me passe par la tête.

Elle n'était pas baroque, comme on va le voir. En étant revenu à penser à Berdaine, je m'étais dit : Mais, voilà notre homme ! Comment se fait-il que je n'y aie pas réfléchi dès hier ? On doit bien s'imaginer que je n'avais pas rompu toute relation avec l'étude où j'avais débuté. Bien que j'y eusse été remplacé, les affaires de chicane prospéraient si bien que j'y trouvais assez souvent des travaux supplémentaires dont le montant s'ajoutait à mon prêt.

Berdaine s'ennuyait de plus en plus et, plusieurs fois, m'avait fait des confidences. Il ne pensait plus à la bagatelle, mais ce qui s'appelle plus du tout. Quand j'y songe, me disait-il, je m'imagine que c'est un autre que moi qui a été amoureux de Marguerite. Berdaine n'en souffrait pas moins d'être toujours seul chez lui, obligé de s'occuper de son ménage, de sa cuisine et de son linge. Les sociétés d'assurances commençaient à faire des affaires en province et dans les campagnes, et Berdaine était devenu le représentant d'une d'entre elles, ce qui lui valait, me disait-il, de douze à quinze cents francs par an qui s'ajoutaient à ses appointements de maître clerc. Avec ça, il pouvait s'offrir une femme, non, pas une femme : une ménagère à demeure. L'inconvénient était qu'il n'en trouvait point. Il y avait bien quelques femmes, couturières ou autres, qui allaient en journée chez l'un, chez l'autre, mais par roulement : d'autres ne pouvaient faire que deux ou trois heures, ayant à s'occuper de leur propre ménage et de leur famille ; d'autres, enfin, n'ayant rien, n'auraient pas demandé mieux que de trouver quelque chose, mais c'étaient cinq ou six vieilles filles dévotes et qui ne voulaient pas plus entendre parler de lui, que lui d'elles ; étant un ennemi déclaré de la religion, il n'aurait pas enduré chez lui de donneuse d'eau bénite. Pouvait-il mieux tomber que sur Mme Duverne ? Car, telle que je la devinais, je voyais bien que sa piété n'était que de commande et que, sortie de chez les de Varolles, ni la cathédrale, ni les églises ne recevraient souvent sa visite.

J'allai donc trouver Berdaine avant six heures, car, une fois hors de l'étude, de moins en moins pressé de rentrer chez lui, il allait au café, pas toujours dans le même endroit, et j'aurais pu le chercher longtemps. Dans la rue, je lui expliquai l'affaire. Il n'hésita pas une minute. Il me dit :

— Tope-là, à la place de la Duverne, si ça lui convient. Tu as vu cette espèce de pavillon dans mon jardin ? Il y a de quoi loger deux femmes. Pas de cheminée, mais un

trou pour un poêle de n'importe quelles dimensions. Elles seront nourries et logées, et je donne à la mère trois cents francs par an.

Ce chiffre, sur l'instant, me parut bien fort. Mais Berdaine avait dû réfléchir depuis longtemps qu'avec une ménagère à domicile il n'aurait plus de frais de blanchissage ni de raccommodage, que ses vêtements s'useraient moins vite, et qu'il aurait moins souvent envie de manger au restaurant. Il voulut m'entraîner au café. Je refusai, dans la hâte où j'étais d'annoncer la nouvelle à Mme Duverne. Le père Rasse, cette fois, me dévisagea d'un regard soupçonneux, mais je n'avais pas de comptes à lui rendre. Je la trouvai dans sa cuisine, affaissée : Valentine avait dû la mettre au courant du résultat de sa mission.

— Eh bien? me dit-elle, rien à faire? Qu'est-ce que nous allons devenir?

— Ne vous frappez pas! lui dis-je.

Je lui rendis compte, moi, de mon entrevue avec Berdaine. Trois cents francs par an, le vivre et le couvert assurés : elle n'en revenait pas! C'était plus qu'elle ne pouvait espérer, dans sa position actuelle. Et sur place! Car elle ne songeait, elle, ni à Paris, ni au Ternin. Même avec ses difficultés, elle trouvait du charme à la vie, et Autun résumait tout pour elle. C'était la ville où toujours elle avait rêvé de finir son existence, les coudes sur la table après de perpétuels bons repas, en écoutant, et parfois en disant des blagues. Elle connaissait un peu Berdaine de réputation. Ce qu'elle savait de lui suffisait pour qu'elle acceptât, non seulement sans discuter, mais avec joie, et, se tournant vers le corps du logis, elle dit, devenant soudain populacière :

— Maintenant, les vieux, je les enquiquine!

Puis elle me sauta au cou et m'embrassa non loin de ma moustache naissante, car je n'ai jamais été barbu comme Lagoutte. J'en fus un peu gêné.

— Et Valentine? dis-je pour rompre le silence. Qu'est-ce qu'elle devient, dans tout ça?

— Ne t'occupe donc pas tant de Valentine! dit-elle. A présent, nous nous en tirerons.

J'appris d'ailleurs que, ce matin même, ces demoiselles Chaussivert lui avaient donné ses huit jours. Comment Mme Duverne s'arrangea avec Berdaine, comment elle fit transporter dans le pavillon les quelques meubles qui lui restaient, il est inutile que je le raconte. En tout cas, je pus me dire que j'avais tiré d'une misère possible quelqu'un qui avait attiré le malheur sur ma famille. Mais aussi je conservais, bien malgré moi, un peu de mes premiers sentiments pour Mme Duverne, quoiqu'elle eût vieilli, et quoique elle eût été — il faut bien que je l'écrive — la maîtresse de mon père.

## VII

Les premiers temps, la vie de caserne fut pour Lagoutte ce qu'elle a été et sera toujours pour tous les bleus : une succession de revues, d'exercices et de corvées. Presque tous sont ahuris et déprimés, ceux surtout qui n'ont jamais quitté leur pays. Ce n'était point le cas de Lagoutte, qui avait déjà assez vécu à Paris pour ne s'étonner de rien, et qui avait assez d'argent pour pouvoir offrir aux gradés subalternes, au moment propice, une tournée à la cantine ou un bon repas en ville. Assez souvent j'étais de la fête, Lagoutte n'ayant plus pour moi les mêmes sentiments de dédain que par le passé. Voyait-il que je m'étais dégourdi? Pensait-il que je pourrais lui rendre certains services? Toujours est-il qu'il avait cessé de se moquer de moi comme il faisait jadis, et j'avoue que cela me plaisait.

Cet hiver-là, il fit particulièrement froid. Il tomba beaucoup de neige, qui ne fondait pas : blanc partout, comme au jeu de dominos. Dans mon bureau je n'étais pas à plaindre, et nous nous frottions les mains, Chauvery et moi, à voir les hommes faire du maniement d'armes dans la cour par — 10° ; nous aussi, nous avions passé par là, et nous étions contents de ce que ce fût fini pour nous. Mais que devenaient Valentine et Mme Duverne?

Presque tout de suite Valentine avait retrouvé un emploi chez Mme Popet, la concurrente la plus sérieuse de ces Dlles Chaussivert. Mme Popet fournissait et habillait les femmes et les filles de tous les républicains, dont plusieurs étaient francs-maçons. Chez elle, on attachait moins d'importance à des peccadilles. Valentine ne s'était pas plus jetée dans le Ternin qu'elle n'avait pris le train pour Paris. Toutes les jeunes filles en sont un peu là, même celles qui ont un tempérament à courir l'aventure. Au moment de se lancer dans l'inconnu, elles reculent, ne sachant pas trop ce qui les attend. Elles ont beau rêver de Paris : elles ne le connaissent que d'après des on-dit, des fois par des lectures de feuilletons, et c'est une ville si grande qu'elles n'osent pas y débarquer seules, à moins d'y être forcées par les circonstances. Ce ne sont pas des imaginations que je me fais : bien qu'elle ne se répandît pas en confidences, Valentine m'en dit assez long lorsque je la rencontrai à cette époque, pour que je devine que c'étaient là ses propres sentiments. Elle avait un peu changé à mon égard, comme Lagoutte ; et cela aussi me faisait plaisir. Elle ne cherchait plus à m'éviter, et je voyais venir le jour où elle consentirait à devenir ma femme : alors, je lancerais ma demande de rengagement.

Si je n'ai pas reparlé de mes relations avec Guillemain, c'est que nous nous voyions de moins en moins. Le mariage l'avait beaucoup changé. Il n'allait plus du tout au café, passant chez lui, entre sa femme et sa belle-mère, toutes les heures où son service ne le retenait pas à la caserne. Sa maison était située presque en face de celle de Berdaine. Dès qu'elle y eut vécu quinze jours, Mme Duverne changea de physionomie : ma parole, elle rajeunissait ! Cette place chez les de Varolles, ce n'était pas ce qui lui convenait. Elle y avait été trop tenue et trop contrainte. Chez Berdaine, au contraire, elle se trouvait dans son élément : bonne chère, de l'argent qui lui venait sans qu'elle eût à s'en préoccuper, et liberté complète de travailler

comme elle l'entendait. Le jour de Noël, Berdaine m'invita à manger l'oie en famille, comme il disait. Je me demandai si vraiment, selon qu'il l'affirmait, il ne pensait plus à la bagatelle, car il me sembla qu'il se mettait bien en frais de toilette et de conversation pour Valentine : il n'y en avait que pour elle. Et M^me^ Duverne avait l'air de trouver ça tout naturel! Moi, de plus en plus sûr de mon affaire, je m'en moquais, et pensais bien qu'avec Valentine ça serait, pour Berdaine, la même histoire qu'avec Marguerite. Pour l'instant, il avait l'air de ne douter de rien et, pendant que le poêle ronflait et que, dehors, la neige tombait à flocons serrés, il nous fit boire quelques bonnes bouteilles : M^me^ Duverne ne laissait sa part à personne. A trois heures, malgré les efforts que fit Berdaine pour la retenir, Valentine partit. Je l'avais si bien vue suivre les aiguilles de l'horloge que je devinai qu'elle devait avoir un rendez-vous. Avec qui? C'était une autre question. M^me^ Duverne ne s'y opposa point : décidément, elle était plus complaisante encore que je ne me l'étais imaginé. Elle avait eu beau dire naguère, elle devait être de ces mères qui pensent : « Il faut bien que jeunesse se passe. »

Par la suite, je pris l'habitude d'aller chez Berdaine, mais en semaine et aux heures où il n'y était pas. Je ne dis pas qu'on aurait pu m'y voir tous les jours, mais tout de même assez souvent. J'y restais une demi-heure, des fois trois quarts d'heure. Il y avait toujours du café et de la goutte à boire. Certainement, ce n'était pas délicat de ma part, je m'en rends compte à présent, mais, pour me le reprocher, il faudrait ne pas connaître l'état d'esprit du troupier, gradé ou non, qui ne pense qu'à boire gratuitement et qu'à retrouver des maisons dont l'ameublement lui fasse oublier les lits et les grosses tables des chambrées. Et il arriva ce qui devait arriver. Une après-midi, de fil en aiguille, un mot en amenant un autre, une agacerie une autre, M^me^ Duverne devint...

Je n'insiste pas. Fut-ce elle qui commença, ou moi? Je

crois bien que ce fut elle, mais peu importe, après tout. En sortant, j'avais horreur de moi-même. Succéder à mon père!... Je me promis de ne pas remettre les pieds chez Berdaine. Huit jours après, j'y retournai malgré moi. C'est la seule chose que j'aie à me reprocher dans ma vie; mais je n'ai aucune excuse, et c'est assez grave pour que je me le reproche longtemps encore. Tout petit, j'avais été amoureux d'elle comme on peut l'être à cet âge, jusqu'au jour où, avec plus de force, mes sentiments s'étaient reportés sur sa fille. Et voici que, ne pouvant avoir la fille, la mère s'était pour ainsi dire offerte à moi! Je n'ai pas eu la force de résister, et je trouve que je n'en ai pas été assez puni.

Et Lagoutte? On doit bien penser que lui non plus, lui surtout, il ne restait pas inactif. Il n'aurait pas pu vivre sans être entouré, au moins par la pensée, d'un troupeau de femmes, comme le bélier au milieu de ses brebis. Ses plans étaient très simples : passer ses dix mois de caserne le plus agréablement possible, et, pour quelqu'un comme lui, il n'y avait pas deux manières d'y réussir; il fallait courir d'intrigue en intrigue. Pour son insouciance autant que pour sa morgue, il n'avait pas tardé à devenir célèbre au régiment. Tous les sergents le connaissaient et acceptaient de le laisser sortir à des heures où c'était interdit : seul, Guillemain s'y opposait. C'était, comme nous disions, un briqueur de service, tant il avait hâte d'être nommé adjudant. Tant qu'il n'avait connu Lagoutte que collégien, il lui en coûtait peu de faire, en face de lui, le fanfaron à sa manière : ni Lagoutte, ni moi ne savions alors ce qu'il était en réalité. Le premier, je l'avais découvert. Le tour de Lagoutte vint ensuite. Pour Guillemain, seule comptait la hiérarchie militaire; s'il avait eu sous ses ordres son propre frère, il n'aurait pas hésité à le fourrer dedans à la moindre infraction, ni à se faire saluer par lui en ville. Il n'allait bien sûr pas faire exception pour Lagoutte! Heureusement pour celui-ci, il ne prenait la garde qu'à son tour, qui ne

revenait pas trop souvent, et Lagoutte pouvait presque tou-jours sortir à sa guise. Car, pour lui, la caserne ne comp-tait pas. Il n'existait vraiment qu'aux heures, trop courtes à son gré, qu'il passait en ville, soit au café, surtout, soit dans sa chambre de collégien qu'il avait relouée. S'il fallait l'en croire, — et le moyen de faire autrement, quand on le connaissait? — non seulement il avait renoué toutes ses anciennes relations, mais il lui en venait d'autres. Son portefeuille était gonflé de lettres de toutes couleurs qu'il classait devant moi ou devant d'autres avec une apparence de lassitude, mais très fier, au fond, de nous administrer la preuve de ses succès. Ses camarades de chambrée et son caporal avaient pour lui de la déférence; car, une fois ses classes faites, c'est-à-dire le mois de mars arrivé, en tant qu'étudiant en pharmacie il s'en fut manipuler des drogues à l'infirmerie régimentaire. Il était au mieux avec les deux majors, assistant parfois aux visites; non seulement il tu-toyait le caporal-infirmier, mais il avait pris le pas sur lui, et l'on sait l'importance qu'ont à la caserne tous ceux qui, en matière médicale, détiennent la moindre parcelle d'au-torité. De plus, chaque fois qu'il venait à Autun pour ses affaires, M. Lagoutte ne manquait point d'aller présenter ses respects au capitaine sous les ordres duquel était placé son fils; et, comme les cadeaux entretiennent l'amitié, tan-tôt il lui faisait tenir, par le voiturier, une bourriche, tan-tôt il lui apportait lui-même de ces médicaments dont on a toujours besoin. De sorte que Lagoutte jouissait de la bienveillance et de la considération de tous : avec son tem-pérament, il ne se gênait pas pour en abuser.

J'ai oublié de dire, — j'ai tant de choses à raconter que je ne sais trop par quel bout les prendre pour les mettre à leur place, — qu'au commencement de l'année précédente, dix mois environ avant l'arrivée de Lagoutte au 29e, Mlle Marie, la fille aînée de Me Duclairoir, s'était mariée avec Martin, un de nos trois adjudants de bataillon, briqueur de servic[e] comme Guillemain : il avait pourtant, lui, son bâton d[e]

maréchal, mais il tenait sans doute à prouver qu'il en était digne. Heureusement pour l'ex-Mlle Marie, il se montrait aussi doux avec elle que dur envers ses inférieurs. Ils habitaient un premier étage d'une maison de la rue de Paris, pas très loin non plus de la caserne. Jolie comme elle était, j'avais toujours pensé que Mlle Marie ferait un mariage plus brillant ; mais, après tout, une situation d'adjudant n'est pas à dédaigner et, encore maintenant, il y a des minutes où je me demande si, malgré tout, je n'aurais pas mieux fait de rengager. Il ne me resterait que trois ans à faire ; puis je me retirerais avec ma retraite et une place du gouvernement ; mais ça viendra bien un jour ou l'autre, et je n'aurai pas besoin du gouvernement pour vivre, et je serai mon maître. Martin, lui aussi, tenait à l'œil mon Lagoutte. Toujours au poste de police lorsqu'il prenait la semaine comme adjudant de bataillon, il guettait le sergent de garde qui, sachant à quoi s'en tenir, n'eût point laissé sortir Lagoutte, si celui-ci s'était obstiné à vouloir le faire ; mais, plus rusé que Martin, il trouvait toujours moyen de corrompre le planton d'une des portes secondaires, et de rentrer sans donner l'éveil. Parfois même, la nuit, il sautait le mur.

Bref, le temps passait. La neige avait fondu. On entendit sonner les cloches de Pâques. La terre me parut rajeunie comme Mme Duverne. Tout en ne cessant pas de penser à Valentine, c'était moi, maintenant, qui évitais de la rencontrer : il me semblait qu'en face d'elle je me serais trouvé confus, gêné, honteux, et qu'elle aurait lu mon secret sur mon visage. Par contre, je continuais de voir Berdaine à l'étude ; il devenait visiblement soucieux, et je me disais qu'avec Valentine ça ne marchait pas plus qu'avec Marguerite. De plus en plus souvent le régiment sortait de la caserne en masse et musique en tête, ou par bataillon, ou par compagnie, pour les marches d'épreuve, pour des marches ordinaires de jour ou de nuit, pour des tirs, pour le service en campagne. Nous autres, les comp-

tables, c'était par roulement que nous y prenions part ; une fois le double, une fois le fourrier. C'était tenable, car j'y allais le sac vide. Pour Lagoutte, ça l'était moins, car ses heures de sortie en étaient fameusement réduites ; mais je m'occupais de moins en moins de lui. Passés les deux premiers mois, nous avions repris chacun notre vie, lui retrouvant ses relations d'avant son service, moi conservant les miennes. Quand je passais avec ma compagnie, en serre-file, devant la maison de Berdaine, Mme Duverne se tenait à la fenêtre. Nous nous regardions, moi un peu ennuyé, pensant que « ça devait se voir », elle, l'air radieux. Comme j'aurais préféré qu'à sa place il y eût Valentine ! Mais celle-ci disparaissait de plus en plus de la circulation, du moins dans ma sphère. Aux heures où j'allais chez Berdaine, elle n'y était jamais, pas plus que lui. Un jour que je parlais d'elle à Lagoutte, il m'avait répondu :

— Valentine ? Sais rien. La vois pas.

De jour en jour je remettais de la rencontrer pour m'expliquer avec elle. On comprendra difficilement ma conduite à son égard ; moi-même, aujourd'hui, je n'y comprends plus rien, mais c'est que j'ai vieilli. On se dira que, ne pensant qu'à elle, bien que je fusse devenu l'amant de sa mère, j'aurais dû être toujours à ses trousses pour lui renouveler mes protestations d'amour. Mais, outre que les nécessités de mon service ne m'auraient pas permis de le faire, ma nature s'y refusait. Tel que j'étais alors, il me suffisait de vivre dans la même ville qu'elle : je n'avais pas besoin de la voir quotidiennement. Il me suffisait de savoir qu'elle continuait d'habiter avec sa mère : je n'avais pas besoin qu'elle habitât avec moi, mais enfin il allait tout de même falloir que je sache prochainement si elle y consentait pour plus tard. Si je lançais ma demande de rengagement, ce ne serait que pour elle, car le métier militaire ne me plaisait qu'à demi.

Ce fut vers la fin de juin que je devinai qu'il y aurait peut-être des événements.

Une après-midi, je trouvai Mme Duverne les yeux tout rouges. Je n'avais pas pu me décider à la tutoyer.

— Qu'est-ce qui vous est donc encore arrivé ? lui demandai-je.

— Rien du tout, me répondit-elle. C'est les nerfs.

Je n'en pus rien tirer de plus. M'étant renseigné, j'appris que depuis quelque temps des bruits circulaient en ville. On représentait Berdaine comme vivant en concubinage avec elle, et Me Duclairoir lui avait donné à choisir : renvoyer la Duverne, ou quitter l'étude que des clients pointilleux sur le chapitre des mœurs abandonnaient l'un après l'autre. Dans une ville comme Autun, et dans beaucoup d'autres aussi, j'imagine, des cancans de ce genre étaient à prévoir, et je m'étonnai de ce que Berdaine n'y eût pas songé plus tôt. Deux jours après, je retournai la voir, et fis allusion à ce que j'avais appris.

— S'il n'y avait que ça ! me dit-elle. Mais Valentine est enceinte, la garce !

Je ne dirai pas que je faillis m'évanouir. J'ai toujours eu la tête solide, et rien ne m'a jamais troublé à ce point. Mais c'était ma vie brusquement modifiée, et sans espoir de retour. Je ne rengagerais pas, et c'était tant mieux, mais je n'épouserais point Valentine, et c'était tant pis. Durant près de dix années je n'avais guère rêvé que d'elle, avec la confiance de la jeunesse. J'avais passé sur ses accès de mauvaise humeur, sur ses refus, sur ses absences, me disant que, si elle ne tenait pas à moi, ça viendrait à coup sûr. Maintenant, il ne m'était plus permis de garder la moindre illusion; elle s'était donnée à un autre que de toute évidence elle me préférait. Et je devais faire une tête singulière, pour que Mme Duverne me dît :

— Ça t'impressionne donc tant que ça ? Est-ce que tu serais encore amoureux d'elle ?

— C'est à cause des ennuis que ça va vous attirer, répondis-je.

— Oh ! dit-elle, tout compté, ça ne sera pas pire que ce

qui m'est déjà arrivé là-bas. J'y suis habituée. Pourvu que tu ne m'abandonnes pas, je me tirerai toujours d'affaire.

Alors, positivement, elle me fit horreur. Tout lui était indifférent, pourvu que sa vie à elle continuât d'être confortable. Après m'être tombée dans les bras, allait-elle me tomber sur les bras ? Peu lui importait qu'on apprît nos relations, pourvu qu'elle ne mourût pas de faim.

— On verra ça ! lui dis-je, pendant qu'elle cherchait à m'embrasser.

Je m'échappai, et sortis avec des envies de claquer la porte, mais je me retins.

Au sujet de Valentine je n'avais pas pu ne pas penser à Lagoutte. Je finis par le trouver à l'infirmerie : képi sur la nuque, pipe à la bouche, il faisait une partie de cartes. Sur un signe que je lui fis, il se leva, de mauvaise humeur.

— Attendez-moi, les gars, dit-il. Je reviens tout de suite.

Quand nous fûmes seuls :

— Qu'est-ce que tu me veux ? me demanda-t-il.

— Il paraît, dis-je, que Valentine est enceinte.

Pas un muscle de son visage ne tressaillit.

— Première nouvelle ! fit-il, et de qui ?

Son calme me déconcerta. Je lui dis :

— Tu le sais peut-être mieux que moi ?

— Encore des histoires ! De quoi est-ce que tu t'occupes ?

— Oh ! de rien ! C'était pour savoir si tu savais quelque chose. Moi, tu comprends, ça m'est égal, mais je me demande si ces deux femmes-là vont nous embêter encore longtemps.

— Nous ! Moi, elles ne m'embêtent pas. Alors, ça serait donc vrai que tu couches avec la Duverne ?

Depuis des mois je ne l'avais entendu prononcer une phrase aussi longue. Je n'avais pas, comme lui, l'habitude ni la force de dissimuler mes sentiments, et il ne dut pas lui être difficile de constater qu'il avait frappé juste. J'eus

beau protester : j'en dis trop, pendant qu'il se balançait devant moi en souriant à peine et se taisant. Comment cela avait-il pu se savoir ?

— Des choses qu'on devine ! fit-il laconiquement.

— Qu'on devine ! Et si l'on se trompe ?

— C'est tout ce que tu avais à me dire ? fit-il sans me répondre. Parce que, tu sais, les copains m'attendent.

Je le quittai, furieux et consterné. Peut-être n'était-il pas seul à savoir ? En même temps, je réfléchissais qu'il faut toujours se méfier des gens qui, comme lui, ont l'air de ne s'occuper de rien ni de personne, que d'eux-mêmes, qui ont l'air d'être bien au-dessus des mille petites histoires de la vie. Ils passent à côté de vous sans vous regarder, et ils vous espionnent peut-être plus que celui qui vous dévisage. Jamais je n'aurais pensé que Lagoutte pût s'occuper de moi à ce point.

Je restai des semaines sans mettre les pieds chez Berdaine, évitant de passer devant sa maison quand je sortais seul, regardant de l'autre côté quand je défilais avec ma compagnie, mais jetant toujours un coup d'œil furtif dans l'espoir de découvrir une voiture chargée des quatre meubles de la Duverne. Ne voyant toujours rien, j'en parlai à Berdaine.

— C'est le premier août qu'elle doit partir, me dit-il. Au fond, ça m'embête, parce qu'avec elle j'étais bien tranquille. Qu'est-ce qu'elle deviendra ? Je n'en sais rien.

Il ne dit pas un mot de plus, ni de moins. Pour qu'il n'y fît aucune allusion, il fallait qu'il ne sût rien de mes rapports avec elle.

Il y eut les fêtes du quatorze juillet. Quinze jours après, nous devions partir pour le camp d'Avord où le régiment allait exécuter des feux de guerre. Et voici ce qui se passa, l'avant-dernière nuit qui précéda notre départ.

Nous étions sortis, à trois ou quatre fourriers, pour profiter de la fraîcheur de la nuit en buvant des bocks à une terrasse de café. Nous venions de regagner chacun notre

chambre, à onze heures, après avoir vu Martin, qui était de semaine, s'agiter au poste de police. Tout à coup j'appris qu'il y avait contre-appel ; rien d'extraordinaire à cela. Mais ce qui m'étonna davantage, ce fut d'entendre frapper à ma porte, à cette heure : peut-être, après tout, était-ce mon sergent de semaine qui venait s'assurer de ma présence ? Non. C'était encore un homme de garde qui me dit :

— Fourrier, il y a une femme qui vous demande au poste. C'est urgent, qu'elle dit.

Ce ne pouvait être que la Duverne ; je ne m'en débarrasserais donc jamais ? Elle était échevelée, à peine vêtue.

— Dépêche-toi ! s'écria-t-elle. Valentine se meurt !

Etait-ce ma faute ? Que ne s'adressait-elle à Lagoutte ?

— Que je me dépêche ! dis-je. Et de quoi faire ?

— D'aller chercher un médecin !

— Je ne peux pas m'absenter, répondis-je. Il y a contre-appel.

A la réflexion pourtant, j'eus honte de moi-même. Je dis :

— Attendez ! Je vais tâcher de voir si Martin veut me laisser sortir.

Je finis par le trouver dans la chambrée de Lagoutte où il procédait en personne au contre-appel, avec le sergent de la 5e. Comme par hasard, Lagoutte n'était pas dans son lit, et il le faisait dûment constater. Bien qu'il parût plus soucieux que gai de sa découverte, il me dit, après que je lui eus expliqué l'affaire :

— La fille à la Duverne ? Encore une victime de ce vaurien-là ! Mais, patience ! Sortez, si ça vous fait plaisir.

Je courus à la première adresse qu'elle m'indiqua, et revins tout de suite chez Berdaine, plus anxieux que je n'aurais désiré l'être. Vêtu seulement d'un pantalon et pieds nus dans ses savates, Berdaine se promenait en maugréant, ne voulant pas, sans doute, être mêlé à cette aventure où il n'était pour rien.

— Heureusement que ça va bientôt finir ! me dit-il. Mais c'est un joli cadeau que tu m'as fait là !

— Est-ce que je savais ! dis-je.

Dans le pavillon tout était en désordre, et l'on respirait une odeur épouvantable. Le lit était rouge. Perdant la tête, Mme Duverne essuyait, ramassait des choses au hasard. Elle disait des phrases sans suite, mais qui se rapportaient toutes à la même idée. Ainsi, j'appris qu'au dernier moment Valentine avait fait des aveux ; le responsable, c'était Lagoutte. Il lui avait procuré des drogues. Mme Duverne parlait d'avortement. Quand elle dit :

— La malheureuse ! Elle risque la prison ! je me mis à trembler un peu.

Cela ne m'empêcha point de remettre un peu d'ordre jusqu'à ce que le médecin fût arrivé. C'était, heureusement, un des clients occasionnels de Berdaine, assureur et clerc d'huissier. Quand il vit Mme Duverne s'embrouiller dans des explications, il dut comprendre plus vite que moi qu'il s'agissait d'un avortement. Les yeux fermés, Valentine était pâle comme une morte.

— Il faut la transporter tout de suite à l'hôpital, dit-il.

Ce ne fut pas une petite affaire, mais déjà je n'étais plus utile à rien, et je rentrai à la caserne, dégoûté des femmes et de moi-même, après ce que je venais de voir, et pensant à Lagoutte, porté manquant au contre-appel.

— L'imbécile ! pensai-je. Se faire prendre deux mois avant d'être libéré !

Quelle ne fut pas ma stupéfaction, me retournant à un bruit de voix, de le découvrir entrant derrière moi, mais en la compagnie de Martin ! Il marchait tête basse et mine déconfite.

— Sacré saligaud que vous êtes ! disait Martin. Si vous n'étiez pas qu'un vulgaire soldat de 2e classe, je vous passerais mon sabre à travers le corps !

— Pardon, mon adjudant ! répondait piteusement Lagoutte, qui voulait plastronner : je suis poli avec vous, moi !

— Il ne manquerait plus que ça, que vous ne le soyez pas, crapule ! Caporal-consigne, empoignez-moi cet homme-là, et flanquez-le en prison !

Ah ! mon Lagoutte avait bien perdu de son arrogance ! Quand il m'eut vu, il détourna de moi son regard. Si j'avais eu besoin d'une vengeance, je l'aurais eue alors, mais j'avais cessé de lui en vouloir. En revanche, comme tout à l'heure dans sa chambrée, je voyais s'épanouir d'une joie mauvaise les visages des hommes de garde qui aimaient mieux prendre le frais sur les bancs que de se faire dévorer par les punaises du lit de camp. Comme tous les autres, ils connaissaient Lagoutte, et n'étaient pas fâchés de le voir enfin soumis au régime commun. Deux d'entre eux l'encadrèrent, et ils disparurent dans l'ombre, précédés du caporal qui agitait son trousseau de grosses clefs. Quant à Martin, m'entraînant un peu à l'écart et me prenant par un bouton de ma veste, il me dit :

— Corniaux, vous êtes trop honnête pour être l'ami d'un pareil saligaud !

— Mon adjudant, lui répondis-je, nous sommes camarades d'enfance : c'est tout. Il ne m'a jamais plu, et je ne l'ai pas beaucoup fréquenté depuis qu'il est ici.

— C'est vrai ! dit-il. Eh bien, comme ça se saura malheureusement, je vais vous dire la chose... Il y avait déjà quelque temps que je m'en doutais... : je viens de le dénicher chez moi... dans mon lit... Vous entendez ? Dans mon lit !... Je vais devenir la risée du régiment et la fable de la ville... Vous entendez ?

Si j'entendais !... Il faisait de grands gestes, et se mordillait la moustache. Et j'oubliais le chien de quartier pour ne plus penser qu'à l'homme.

— Ça dépend ! dis-je. On sait bien que vous êtes honnête, vous aussi. C'est un malheur, voilà tout !

— Honnête ! La belle affaire ! Qu'est-ce que vous feriez à ma place, vous ? Moi, je vais me flanquer une balle dans la tête. Ce sera la première et la dernière fois que je me servirai de mon revolver d'ordonnance pour de bon.

En une seconde j'entrevis toutes les conséquences de ce suicide : le déshonneur pour lui, pour sa femme et pour

Lagoutte, qui en seraient considérés comme responsables.

— Pas de ça, mon adjudant ! dis-je. Pas de ça ! Voyons, réfléchissez un peu !

Nous nous promenâmes longtemps dans la cour. Il lâchait des phrases en tapant du talon.

— La crapule ! Profiter de ce que je suis de semaine ! Il sait bien que rien ne me ferait m'absenter du quartier ! C'est elle, l'autre crapule, qui a dû le lui dire ! Moi, je ne connais que ma consigne : je ne vais même pas déjeuner à la maison. Une fameuse salope ! Demain, je la renvoie chez son père.

Je finis par lui faire entendre raison. Inutile d'ébruiter la chose. Nous étions quatre seulement à savoir : elle et lui, Lagoutte et moi. Chez lui, il s'arrangerait comme bon lui semblerait, mais sans tapage. Ici, qu'il en fût de même. Lagoutte porté manquant au contre-appel, il l'aurait, faisant lui-même les cent pas devant la caserne, rencontré se promenant avec une femme et lui aurait enjoint de rentrer. Quant à sa femme, je ne lui dis pas que depuis longtemps je savais qu'elle entretînt des relations avec Lagoutte ; d'ailleurs, j'avais cru que c'était fini. Nous nous quittâmes au moment où le ciel commençait à blanchir. Il était tout aussi abattu, mais plus calme.

Le lendemain, ou plutôt ce jour même, tout le régiment commenta la punition de Lagoutte. Quinze jours de prison : il s'en tirait à bon compte. La fièvre du départ imminent, le dégoût d'être mêlé à des histoires malpropres, m'empêchèrent de retourner chez Berdaine : Valentine et la Duverne deviendraient bien ce qu'elles voudraient. Je me disais qu'elles n'avaient l'une et l'autre que ce qu'elles méritaient. Pour Lagoutte aussi la punition commençait en ce sens qu'au lieu de partir comme infirmier, il marchait comme les hommes de son escouade. Si Valentine et M^me^ Martin étaient coupables, il l'était autant et plus qu'elles, et elles ne devaient pas être ses seules victimes. Mais deux, c'était déjà trop.

Quand nous passâmes, de bon matin, devant la maison de Berdaine, les volets en étaient encore fermés. A songer que peut-être Valentine était morte, j'eus comme un pincement au cœur. Martin marchait à quelque distance devant moi. Quelles mesures avait-il prises à la maison? Je me dis que sa femme était sans doute, pour lui, comme morte. Moi, ma vie n'était pas engagée. Et, tandis qu'il allait tête baissée contre son habitude, je me redressai, trouvant soudain mon sac moins lourd.

HENRI BACHELIN.

(*A suivre.*)

# REVUE DE LA QUINZAINE

## *LITTÉRATURE*

C.-A. Fusil : *La poésie scientifique de 1750 à nos jours*, édition « Scientifica ». — Edmond Pilon : *Aspects et Figures de Femmes*, « La Renaissance du Livre ». — Adolphe Boschot : *Une vie romantique, Hector Berlioz*, Plon-Nourrit. — Maurice Lecat : *Pensées sur la Science, la Guerre et sur des sujets très variés*, Maurice Lamertin, Bruxelles. — Thu-Giang : *Kim, Ven, Kiéou*, poème populaire annamite, adapté en français, Challamel. — Memento.

Voici de M. C.-A. Fusil un ouvrage d'une profonde érudition sur **La Poésie scientifique**, *de 1750 à nos jours*, où l'auteur a recherché quelle répercussion les sciences ont eue sur la poésie et quel accueil les poètes ont réservé aux principales découvertes et aux grandes hypothèses scientifiques. On trouvera donc dans ce gros volume une analyse complète de tous les mouvements de la poésie, de la science et de la philosophie, depuis la moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours. Nous verrons, écrit M. Fusil, comment, sous l'influence des sciences toujours grandissantes, qui ont modifié notre philosophie du monde et de la vie, s'est constituée, difficilement, mais sûrement, après bien des tâtonnements, des erreurs, des excès et des régressions, une poésie nouvelle, création de la pensée moderne, et digne enfin du nom de poésie scientifique. Il nous explique que cette poésie ne doit pas être confondue avec la poésie philosophique : « la poésie scientifique est celle qui fait directement sortir l'émotion des découvertes de la science et de ses chiffres, ou qui se meut dans la zone où la philosophie voisine avec la science. Le savant a le droit de bâtir des hypothèses, à condition d'avouer qu'elles sont transitoires, pour éclairer ses recherches et classer ses connaissances. On ne refusera pas à la poésie de saisir à son tour ces hypothèses comme des torches, pour scruter les ténèbres mystérieuses qui nous entourent. » Mais, la science et la poésie peuvent-elles s'unir, ou bien y a-t-il entre elles incompatibilité irréductible ? Les philosophes voient une antinomie entre la science et la poésie. Th. Ribot a écrit : « Le raisonnement intellectuel n'a qu'un

but : connaître la vérité objective, il est une adaptation aux faits L'émotionnel est une adaptation aux croyances, aux désirs, aux aversions. Sa position est subjective. » La poésie est du domaine de l'émotionnel. Nietzsche déclare que le savant est ennemi mortel de l'art, et antidionysien par nature.

Cela ne signifie pas que les poètes doivent être des ignorants, et M. Lanson a écrit une phrase qui nous donne bien la définition de la poésie scientifique : « La poésie de la science doit être cherchée à côté de la science, non dans la science. Elle est dans l'agitation de l'âme consolée ou blessée par la connaissance, dans les conséquences que nous tirons du connaissable à l'inconnaissable, quand la science, ayant achevé ses démonstrations ou impuissante à les prolonger, fait appel à l'imagination pour traduire ses formules trop abstraites en termes concrets ou réaliser ses résultats par anticipation dans leur plénitude idéale : alors à vrai dire elle est littérature et poésie. »

Toute la poésie dite scientifique rejoint donc la simple poésie sans qualificatif en ce qu'elle est comme sa sœur des champs toute sentimentale. Le sentiment s'alimente et se grossit d'idées et de connaissances. Remy de Gourmont a écrit dans son *Esthétique de la langue française* : « Le temps des belles ignorances est passé; on doit accueillir dans son cerveau tout ce qu'il peut contenir de notions et se souvenir que le domaine intellectuel est un paysage illimité et non une suite de petits jardinets clos des murs de la méfiance et du dédain. » La méfiance et le dédain sont trop souvent, en effet, l'attitude des poètes vis-à-vis de la science : ils tiennent à préserver la virginité sacrée de leur ignorance. Ils ne se doutent pas que les plus grands savants sont peut-être les seuls qui aient cette sensation fraîche de l'ignorance. D'ailleurs, ils sont peut-être les vrais poètes scientifiques, car leur émotion souvent déborde de leurs hypothèses et théorèmes. Les premiers grands poètes furent des savants, et, comme l'écrivait Sainte-Beuve, la poésie de la science est à l'origine de la poésie : « Les Parménide, les Empédocle, les Lucrèce en ont recueilli les premières et vastes moissons. Arrivée à un certain âge, à un certain degré de complication, la science échappe au poète : le rythme devient impuissant à enserrer la formule et à expliquer les lois. Le style des Laplace, des Cuvier, des Humboldt (celui de Cuvier et de Laplace surtout) est le seul qui convienne désormais à l'ex-

position du savant système.» Ces paroles de Sainte-Beuve, appliquées à l'état actuel des sciences, seraient encore plus vraies aujourd'hui. M. Fusil objecte que tout ce qui est purement didactique dans l'œuvre de Lucrèce est du domaine de la versification et non de la poésie. Certes, mais Lucrèce pouvait avoir l'ambition, désormais interdite aux poètes, de résumer en vers les connaissances scientifiques de son temps. M. Fusil ajoute : Pour avoir lu, quand il était jeune, Fontanes et Chênedollé, Sainte-Beuve ne semble pas se douter, à la date de 1860, qu'il puisse exister dans les temps modernes d'autre poésie scientifique que celle-là. « Cependant, dit-il, nous verrons les poètes scientifiques renoncer à versifier des expériences de physique, à enserrer la formule et à expliquer les lois, pour tirer des découvertes de la science les réflexions et les émotions qu'elles font naître, et pour les chanter. » Tirer des découvertes de la science les réflexions et les émotions qu'elles font naître c'est encore puiser son émotion dans la vie, et c'est faire de la poésie. Mais existe-t-il une poésie spécialement scientifique ? Je ne le crois pas. Les poètes ont toujours alimenté leur inspiration des philosophies et des connaissances scientifiques de leur temps, et la science n'a tout de même pas commencé à la fin du XVIIIe siècle. Mais, à cette période de 1750 à 1820, il y eut de grands mouvements philosophiques et scientifiques, et les poètes, éblouis, se mirent à « répandre ces lumières nouvelles et à écrire des *de Natura rerum*». Cette poésie didactique du XVIIIe siècle est d'ailleurs la négation même de la poésie, malgré de beaux vers, de beaux élans et de belles idées. Fontanes et Lebrun sont quelquefois des artistes, jamais les poètes. Cette poésie didactique aboutit chez Nepomucène Lemercier à une sorte de mythologie factice, à une transposition des éléments et des forces en dieux et déesses. Et de quels noms il les affuble : Lampélie, Pyrophyre, Nomogène, Barythée, Propallène, Curgyre, etc., etc... On y voit la force centrifuge se révolter contre la tyrannie de la force centrale, qu'elle traite de prince orgueilleux, en lui faisant un beau discours très honnêtement rimé. Il chante ainsi à peu près toute la science : la gravitation universelle, l'acoustique, la minéralogie, la théorie des volcans, etc.

Ces essais de synthèse scientifique nous auront prouvé que la poésie didactique, telle que la comprenaient les anciens, Aratus,

Virgile et Lucrèce, ne convient plus aux temps modernes : la science est trop étendue et se ramifie en des branches trop nombreuses... Pourtant les poètes, eux, ne se lasseront pas de chercher cette synthèse humaine instable et fuyante.

Ces poètes du xviiie siècle étaient très raisonnables et trop intellectuels ; ils manquaient d'émotion et de passion. Le romantisme enseignera aux poètes « à rentrer en eux-mêmes, à méditer sur les problèmes du monde, de la vie, de la mort infligée aux êtres et aux choses ». Et pourtant il n'y a pas entre cette poésie du xviiie siècle et la poésie romantique un si vertigineux abîme : certains poèmes de Lamartine et de V. Hugo sont bien la continuation de la poésie didactique du xviiie siècle ; et même toute une partie de l'œuvre de V. Hugo n'est, en somme, qu'une sorte de vulgarisation scientifique et philosophique à la manière de Népomucène Lemercier. Avec cette différence que N. Lemercier s'est réellement initié aux sciences qu'il expose et que V. Hugo se contente de vagues notions enfantines. Mais sa poésie sera vivifiée d'une sorte de religiosité philosophique et scientifique : la religion optimiste du progrès. Lamartine fera entrer dans la poésie, même didactique, un ferment nouveau ou renouvelé d'émotion : l'inquiétude religieuse. La science lui a appris que la vie est misérable, même dans sa grandeur, et lui a donné le désir de remonter aux cieux.

Vigny, lui, n'est pas un poète scientifique, mais un poète philosophique. Il tient la science pour suspecte, et il sait bien que les plus grandes découvertes des savants n'apporteront aucun réconfort à l'âme humaine. Son pessimisme hautain aura sa répercussion sur toute la poésie de la fin du xixe siècle, sur la poésie matérialiste et pessimiste du Parnasse et du Symbolisme.

Mais, écrit M. Fusil, il fallait le double travail de l'école didactique et du romantisme pour préparer la poésie scientifique : l'école positiviste n'aura plus qu'à rester fidèle à la science exacte manifestée par les poètes du xviiie siècle et qu'à conserver l'émotion romantique. Nous verrons donc ce que M. Fusil appelle la poésie scientifique évoluer avec la science, et se resserrer le mariage de l'art et de la science. Louis Bouilhet, Ponsard, Leconte de Lisle, Jean Lahor ont puisé leur inspiration aux livres des savants et des philosophes. A la base de tout mouvement poétique il y a une philosophie, et à la base de toute philosophie une hypo-

thèse scientifique. Ces poètes seront successivement monistes, transformistes, matérialistes et bergsoniens. Ils mettront en vers le livre de science du moment et s'inquiéteront même de nous donner, chacun, le poème de la vie totale...

Tous commencent — avant la naissance du monde et nous conduisent à la débâcle de la Terre. Cette poésie de Richepin, du Delisle modernisé, et de Sully-Prudhomme, élégiaque scientifique, est fort ennuyeuse et rejoindra, quand la langue dans laquelle elle est écrite se sera un peu plus fanée, tout le fatras poético-scientifique du XVIIIe siècle. Il y a tout de même dans cette versification inutile beaucoup de talent dépensé, mais, à cause même de cette difficulté vaincue d'exprimer en rythmes et en rimes des notions scientifiques, cette poésie apparaîtra à nos descendants aussi obscure et mystérieuse que les Prophéties de Nostradamus.

Le Symbolisme fut une réaction contre la poésie scientifique; pourtant cette école eut aussi ses poètes didactiques. Le plus curieux, René Ghil, en une langue musicienne et colorée qu'il a créée a essayé d'enfermer, vivante, toute la science de son temps. Et Verhaeren, qui n'est pas un poète scientifique, ni même un poète philosophe, seulement un poète qui aime la vie et qui en a décrit la multiple splendeur.

On pourrait dire, comme conclusion, que les poètes dits scientifiques auront vivifié la science de leur temps, en y faisant entrer une idée religieuse. Ils ont tous cru qu'ils possédaient la vérité définitive et ils ont voulu l'emprisonner dans un poème. La poésie scientifique aura correspondu à la période de notre civilisation où la science était la vraie religion. Mais cette religion, comme l'autre, perd ses croyants : une idée nouvelle est en effet entrée dans la science, l'idée de complexité : « A l'entrée des diverses voies dans lesquelles on s'engage à la fois, écrit F. Houssay, les résultats imprévus remettent tout en question, et le moment est mal choisi pour théorétiser. » « Il semble, au contraire, qu'une ère nouvelle d'inconnu commence et que la parole soit d'abord et surtout à l'expérimentation. »

En résumé : « L'homme, écrit St. Meunier, préoccupé d'étudier la nature, mais incapable d'en comprendre l'inextricable complication, lui a substitué d'instinct, et sans s'en rendre compte, une création beaucoup plus simple et dont il est l'auteur ». Le

philosophe sait qu'aucune expérimentation ne nous approchera de la connaissance. Pourtant, sans se décourager, les savants sont rentrés dans leur laboratoire, car ils n'ont pas renoncé à trouver le mot de l'énigme, et les poètes attendent au seuil qu'on leur apporte une nouvelle hypothèse, dont ils feront une lumineuse vérité. En attendant, ils se sont réfugiés sous le confortable abri de la foi, où Claudel et Jammes psalmodient leurs hymnes.

§

En tête de ce livre, **Aspects et Figures de Femmes**, par Edmond Pilon, M. Camille Mauclair a écrit une préface qui parle peu du livre et beaucoup de l'auteur. C'est, dit-il, un plaisir maintenant assez rare, et d'autant plus choisi, « celui de goûter un auteur parlant dans un très pur langage français des grâces les plus intimes de la sensibilité française ». Et, après nous avoir dit avec quel labeur méthodique E. Pilon avait discipliné ses curiosités et acquis la maîtrise de ses idées et de son style, M. Mauclair écrit : « Cet artiste, je voudrais que tout le monde l'admirât comme je le fais et qu'il fût partout vanté et remercié pour les joies spirituelles qu'il nous donne. » Mais, entrons dans son dernier ouvrage, où il nous évoque avec la même aisance et la même spiritualité les figures de femmes du XVIIe et du XIXe siècle. Voici le roman, tragique intimement, de Mlle des Œillets, la grande actrice, qui interpréta Corneille et Racine. Amoureuse de Racine, qui la dédaignait pour la du Parc, « c'était moins à Pyrrhus qu'à l'auteur de la pièce que s'adressait, sous le nom d'Hermione, Mlle des Œillets :

Perfide, je te voi,
Tu comptes les moments que tu perds avec moi,
Ton cœur impatient de revoir ta Troyenne
Ne souffle qu'à regret qu'une autre t'entretienne... »

Quel accent de sincérité cette amoureuse dut mettre dans ces vers ! Mais il faut lire dans le livre de M. Pilon le détail de cette tragédie intime, qui rendait plus troublant et plus vrai le drame de Racine.

Voici la première de *Britannicus*, où Corneille est venu comme pour diriger la cabale contre son rival : « Le souvenir de Mlle du Parc était toujours présent à la mémoire du Normand... » Et ces

détails nous sont d'une grande saveur, et ne diminuent ni Corneille ni Racine, en nous les montrant passionnés comme des... romantiques.

Un des chapitres les plus curieux de ce livre est celui que M. E. Pilon consacre aux *Belles Créoles de l'Histoire et des Lettres* : « Le rêve de l'Orient, des terres belles et fabuleuses qui hanta toujours Fromentin, qui hanta Delacroix, qui tourmenta Ingres et Chasseriau, enfin qui amena Gauguin à se retirer plus tard à Tahiti, nul — pour en avoir un instant approché — n'en conserva, plus que Baudelaire le souvenir durable, l'âpre et persistante nostalgie. Le poème baudelairien — qu'il soit en prose ou en vers — est bien, de tous les poèmes, celui dont le suc secret, la sève intérieure nourris du soleil des tropiques, mûris par la nature vierge, exprime avec le plus de force, le regret et l'admiration dont se tiennent à jamais possédés les voyageurs épris de ces terres lointaines. » Que l'on relise le poème de Baudelaire : « Au bord de la mer, une belle case en bois... », qui se termine par ces mots : « Oui, en vérité, c'est bien *là* le décor que je cherchais. » Ce décor, dont parle Baudelaire, certains l'ont découvert, après maints voyages, écrit M. Pilon, témoin Gauguin, qui alla jusqu'à Tahiti, vivre, se marier et mourir, témoin Lafcadio Hearn, qui finit par découvrir la contrée heureuse et se fixa à la Nouvelle-Orléans, Rimbaud, etc...

Tous les êtres supérieurs cherchent à découvrir ou au moins à imaginer cette contrée heureuse ; ils la créent et la réalisent dans leurs œuvres d'art ou de poésie. Poètes, artistes, ils ne le sont que par le regret ou la nostalgie d'un Paradis perdu. Et ce fut un peu de l'atmosphère de ce Paradis que les Belles Créoles, dont nous parle E. Pilon, apportèrent aux poètes : « Je suis née, dit Julie à Raphaël, près du pays de Virginie... vous devez le voir à la couleur de mes cheveux, à mon teint plus pâle que celui des femmes d'Europe, vous devez l'entendre à mon accent que je n'ai jamais pu effacer de mes lèvres... » Et cet accent-là c'est celui qu'André Chénier, défaillant d'amour, entendra vibrer dans la voix d'une Bonneuil, Parny dans celle d'Eléonore, Maurice de Guérin sur les lèvres pourpres de sa fiancée indienne, enfin Leconte de Lisle dans le chant des dames du Cap et de Bourbon. C'est cet accent encore, ce charme des Iles qui séduit Bonaparte dans Joséphine, qui attache Baudelaire à sa belle négresse, Fro-

mentin à Mme de Nièvres, Gérard de Nerval à Zeynab. C'est cet accent et cette chaude langueur créole qui nous trouble encore aujourd'hui, au récit des douloureuses vies, lourdes d'amour et de regret des Aïssé, Ourika et Zilia.

Voici encore dans ce livre une étude sur la femme allemande dans l'œuvre de Stendhal, où M. Pilon conclut que ce ne furent pas seulement des « surprises, des regrets et du dépit, mais aussi de l'attrait, du charme, voire un certain sentiment aimable et tendre que ce Français de bonne mine, spirituel et passionné — en Silésie, en Prusse et en Autriche — éprouva, plus d'une fois, du côté des femmes ».

§

M. Adolphe Boschot, qui a publié en trois volumes *l'Histoire d'un Romantique* (*Berlioz*), nous donne dans ce volume nouveau : **Une vie romantique, Hector Berlioz**, un récit plus bref, allégé de tout ce qui est spécial, et réduit aux événements les plus caractéristiques. C'est donc ici la vie d'un homme de génie, d'un être passionné, qu'on ne lira pas sans émotion, et, comme l'écrit M. A. Boschot, « l'âme d'une époque vit en cet homme prodigieux », en ce petit étudiant en médecine, fils de médecin, qui, un soir à l'Opéra, comprend la force de son propre génie de musicien en entendant l'*Iphigénie en Tauride* de Glück. Une actrice anglaise, Harriett Smithson, incarnant Ophélie et Juliette, lui inspire subitement l'amour le plus romanesque et le plus romantique, un amour « prompt comme la pensée, brûlant comme la lave, impérieux, irrésistible, immense, pur et beau comme le sourire des anges... » Mais un amour qui centuple ses forces et son ambition : « Etre connu, avoir un nom ! Atteindre l'inaccessible Ophélia... Un nouveau monde s'ouvre à l'art, et l'amour d'Ophélia l'illumine, aurore resplendissante... Ebloui, transfiguré par elle, quelle musique ne rêve-t-il pas d'écrire ! Ce serait la transcription sonore des tempêtes de son cœur. Tous les instruments connus seraient employés ; il y aurait mille accords que l'on ne soupçonne même pas ; les sonorités, les rythmes, la déclamation, les paroles empruntées au langage swedenborgien, tout serait neuf, imprévu, saisissant, irrésistible... » Et qu'importe qu'Ophélia-Harriett Smithson n'ait été pour lui qu'un rêve, si l'amour qu'elle inspira au musicien fut le premier ferment de son génie. Quelle merveilleuse sensibilité musicale ! A la *Société des*

*Concerts*, en 1828, on joue du Beethoven, et voici les impressions que note Berlioz :

« Mes forces vitales semblent doublées... Agitation étrange dans la circulation du sang ; mes artères battent avec violence ; larmes.., contractions spasmodiques des muscles, tremblement de tous les membres, *engourdissement total des pieds et des mains*, paralysie partielle des nerfs de la vision et de l'audition ; je n'y vois plus, j'entends à peine ; vertige... demi-évanouissement. »

Cette vie romantique est un douloureux roman, où l'on apprend, une fois de plus, à connaître l'amertume de l'amour et de la gloire : « L'histoire de Berlioz, écrit M. Boschot, est pour la psychologie humaine un des plus riches répertoires d'expériences vécues. »

§

Ce recueil — un gros volume in-8 de près de cinq cents pages — de **Pensées sur la science, la guerre et sur des sujets très variés**, glanées par Maurice Lecat, est un livre qui peut être d'une grande utilité aux écrivains et à tous les honnêtes gens avides de s'instruire, car cet ouvrage représente vingt années de lectures.

Voici d'ailleurs la confession de l'auteur sur l'origine de son livre : « Dès le début du siècle (il y a donc une vingtaine d'années) nous faisions presque tous les soirs une heure de lecture distrayante, sans jamais omettre de, transcrire, en vue de notre usage personnel, les lignes caractéristiques qui nous ont le plus frappé. Un éminent philosophe, homme de science réputé, parcourant un jour ces notes manuscrites déjà volumineuses, estima désirable de faire profiter autrui de cette intéressante collection, originale encyclopédie, incomparable instrument intellectuel, vaste accumulation de la poésie universelle. »

Et cela forme, en effet, un dictionnaire complet des idées. Une table analytique et un index des noms des 1985 « collaborateurs vivants ou déjà immortels » facilite les recherches. Il va sans dire, écrit spirituellement l'auteur, qu'on n'essayera pas de parcourir d'affilée les treize mille citations, « car il faut se ménager dans la lecture des apophtegmes, pour ne point se soûler d'une viande trop nourrissante ».

Dans la préface de M. Lecat je cueille encore cette phrase, qui pourrait servir d'épigraphe à son volume : « Ce sont les pensées seules et prises isolément qui caractérisent un écrivain. »

§

**Kim, ven, Kiéou,** le poème populaire annamite de Thu Giang, est un conte merveilleux et d'une infinie subtilité et délicatesse. Ceci, nous dit-on, dans une courte préface, n'est pas un nouvelle traduction du poème célèbre, mais une adaptation o l'on a cherché à conserver toute la saveur du texte original. Tell qu'elle nous est donnée ici, dans un style simple et précis, cett histoire d'amour nous touche et nous amuse. Elle nous donn l'occasion de voir vivre tout un monde assez inattendu, autou de deux amoureux, et si, comme il est écrit dans l'introduction ce n'est pas très neuf d'entendre des jeunes gens parler d'amou cela est toujours touchant, en tous les temps comme en tous le pays. En tous les temps et en tous les pays l'amour est toujour le même bienheureux et douloureux tourment.

MEMENTO. — *Auprès de Victor Hugo*, par M. C. Poinsot (Garnier livre fervent, qui est « une méditation amoureuse sur l'œuvre du Ma tre »... Une sympathie de deux cents pages. « Une vie complète d Victor Hugo ne sera possible, écrit M. Poinsot, qu'après le dépouill ment des quatre ou cinq mille lettres de Mme Drouet, dont on n'a conn qu'assez récemment le rôle notable dans l'existence du grand homme. — Dans ces *Pastiches et Mélanges* (Nouvelle Revue Française M. Marcel Proust nous montre qu'il connaît bien la littérature fra çaise, puisqu'il sait pasticher agréablement Balzac, Flaubert, Henri Régnier, Emile Faguet, Michelet et même Saint-Simon. Le pastiche e un jeu littéraire très à la mode. — *Emile Clermont, sa vie et son œ vre*, par Louise Clermont (Grasset). Livre pieux d'une sœur. M. M. Barr écrit : « E. Clermont fut tué le 5 mars 1916. Dès la première minute d malheur, nous avons demandé avec la plus vive insistance à Mlle Cle mont qu'elle voulût bien recueillir les dernières pensées... » Dès première minute ! la littérature va vite, comme la mort. — Dans petit livre, édité chez les « Humbles », quelques écrivains se sont ré nis pour apporter leurs hommages à *Philéas Lebesgue*, poète, gramm rien, philologue et philosophe, qui nous a en outre fait connaître ta d'œuvres curieuses des littératures portugaise, serbe et néo-grecqu Philéas Lebesgue a préfacé avec autorité *Au commencement était l'a tion* (Figuière), de M. Sotiris Skipis, l'auteur de cette prière eschylé ne : *Les Perses de l'Occident*, où il proclame très haut la suprémat de l'esprit... « Le Savoir vivre » vient en outre d'éditer luxueus ment, avec des bois de Henry Chapront, un petit recueil de pensées, d notations et de rêveries de Philéas Lebesgue : *Le Char de Djaggernat*

JEAN DE GOURMONT.

## *LES POÈMES*

Louis Mandin : *L'Aurore du Soir. Notre Passion* (*1914 1918*), « La Renaissance du Livre ». — Gabriel Brunet : *Par-delà les Tombeaux!* Figuière. — Henry Céard, de l'Académie Goncourt : *Sonnets de guerre 1914-1918*, « Librairie française. » — Henry Bataille : *La Quadrature de l'Amour*, Fasquelle. — Jean Marville : *La Chanson de Kou-Singa*, avec une gravure sur bois par Maurice Vlaminck, « la Belle Edition ». — Loys Labèque : *Poèmes primitifs*, Messein.

M. Louis Mandin se souvient d'avoir, dans son précédent recueil, *Les Saisons Ferventes* (1914), pressenti que s'il fallait « qu'un jour la guerre hurle et broie encore », l'auto, à son gré, alors, laide et fétide, pourrait devenir l'instrument, « la palpitation de la victoire ». Il éprouve de ce pressentiment, qu'il estimait lui-même bien frivole, une légitime fierté à présent, t y puise peut-être un peu de ce très étrange sentiment qui attahe, surprend, émeut le lecteur, durant les premières « séries » e son livre. Il y brûle la flamme d'une sorte de résignation conenue, combattue, trépidante, toujours tendue en un invisible, resque insensible élan vers les promesses, les certitudes de sa olonté. En fut-il comme lui beaucoup d'autres ? Je l'ignore. Il titule son livre **Notre Passion** ; sa passion, au sens doue du mot, aussi évidente qu'elle flamboie intimement mêlée à i, apparaît rare et singulière. Le poète, de race, nous dit-il, alingre, chétif, gêné par la myopie, n'a point fait, jeune, de rvice militaire; la guerre venue, il est versé dans les services xiliaires. Mais l'ardente foi qu'il porte en la grandeur et en l'anir de son pays ne trouve pas son compte à cet emploi subalne; il multiplie ses démarches; il ne désarme pas; il obtient tre envoyé parmi les troupes combattantes; il est fantassin, il vient mitrailleur, il prend part à la grande bataille « en avant Verdun », il assiste au dénouement de la crise suprême, entre etz, d'où il date et rapporte triomphalement le dernier feuil- « le simple récit », dit-il, « de notre double passion. »

e patriotisme de M. Mandin ne jaillit pas en cris et en gestes oires, déclamatoires et vides; c'est un patriotisme de poète; il nore rien de ce qu'il doit, de tout ce que nous devons tous à ruelle beauté, matérielle et intellectuelle, de notre mère la nce, berceau, honneur des civilisations. Au mépris de sa faie de corps, il sait que se donner à elle, c'est le moins qu'il ise faire, et puisque, dans le danger qui la menace, elle a

besoin du concours de tous ses fils, sa débilité ne l'arrêtera pas ; on peut le railler, feindre autour de lui le dédain et affecter l'arrogance, sera-t-il indigne d'être né sur le sol privilégié, de parler la langue entre toutes superbe et délicate, propre à exprimer harmonieusement le plus sublime de la pensée humaine, le plus pur et le plus secret des sentiments ? Il supportera l'existence lourde au milieu de ceux qui ne remplissent leur tâche que par contrainte ou sans en soupçonner la nécessaire grandeur ; il la supportera au milieu d'eux en frère conscient, discret et pitoyable. Tous les mouvements d'âme qui agitent la multitude, il s'efforcera d'en mesurer la valeur et la tendresse souvent profonde. Mais lui-même, c'est lui-même, et les frères vrais de son cœur affiné, de son intelligence avertie et lucide, c'est lui qu'il suit et qu'il étudie dans sa lutte d'abord contre l'épaisse incompréhension de la bureaucratie, dans l'ascension enfin tolérée de son affirmation virile, vers l'acte soutenu et durable de sa passion confiante, de sa passion reconnaissante.

Le tumulte des événements, des souvenirs altiers, des attendrissements en présence de l'horreur infligée, des tortures, des morts, et des retours vers les affections, regrets et douces pensées, abandonnées à l'arrière, n'empêche nullement M. Mandin, qui est un poète doué et certain, de maintenir et de mener ses poèmes palpitants sous le contrôle de sa volonté d'artiste. Ah ! certes, il n'en restreint pas la marche exaltée, abondante et résolue. Parfois, sans s'arrêter, il en constate la précipitation en des rythmes presque haletants, ou du moins dont le souffle sonore est émis sans reprendre haleine, images sur images, sensations rapides succédant rapidement à d'autres sensations, et alors il semble que le poète s'arrête dans la contemplation de ses propres pas, et il se cherche, il se hâte, il s'explique et se prépare à un départ nouveau sous l'ouragan fougueux et incessant d'un lyrisme à soi-même toujours égal.

Tout ce qu'il faut de grandeur simple, de sincérité pathétique et intime, de connaissance de soi et de souplesse dans le chant pour ne point, avec un tel sujet, verser dans les redites d'un vain héroïsme ou dans les parades d'un patriotisme à surenchère, M. Louis Mandin en a pénétré la fièvre de ses beaux poèmes. Je ne sais si des livres de vers au sujet de la longue guerre il demeurera aux yeux de la postérité mieux que des vestiges épars,

mais s'il subsiste, en raison de la pensée, du sentiment ou du mérite des œuvres, un recueil, celui-ci, par sa large, originale, ardente vision des choses senties et subies, devinées ou désirées avec la constance d'une révélation ou d'une prophétie, dans une ordonnance verbale mouvante selon les circonstances, et lourdes toujours de leur chant propre et de leur signification regorgeante, s'affirme comme un recueil entre tous qui échappe presque partout à la banalité prescrite et à l'emprise ordinaire d'une actualité trop vite désuète.

**Par-delà les Tombeaux** ! proclame M. Gabriel Brunet, et lui, des leçons ou des exemples de la Guerre, ne retient qu'un espoir que nulle misérable déconvenue ne saurait éteindre ou diminuer. Tous ces morts anonymes, cette foule n'aura point été fauchée en vain. Cela n'est pas possible ; la pensée de l'homme n'en saurait concevoir même l'illusion. L'idée haute, unanime ou éparse à travers les peuples, détermine le développement latent des forces et de la pensée. Il ne faut pas qu'on y croie, si quelqu'un démontre que nos certitudes d'amour et de paix, de belle et sublime fraternité, ont été déjouées, par la cruauté lâche des occurrences, par la passion misérable, vile, intéressée des gredins puissants qui en tirent profit, des esclaves qui ne peuvent comprendre. L'heure viendra. Les idées germent, si déjà elles n'ont fructifié. Sachons attendre ; écoutons la signification prodigieuse des sacrifices consentis. Ce n'est pas en vain que tant de héros se seront voués à la mort pour elle ; l'Idée triomphe toujours, lente parfois, après des détours embarrassés, c'est possible, en retard même sur elle-même, mais invincible et absolue, et son règne ne peut pas à la fin ne pas advenir. Rendons-en hommage, humblement, à nos morts.

Voilà le sens inattaquable, à mes yeux, du poème de M. Gabriel Brunet, très noble, très soutenu, très fervent. Néanmoins, et en dépit de vers comme celui où il salue

> La tiédeur veloutée des Ailes de la Paix !

ou dépeint

> Les longues lignes mouvantes de fantassins
> Casquées du rude flamboiement des baïonnettes,

je demeure perplexe, et me demande si chez l'auteur, dont l'inspiration lyrique perce à travers une discipline toujours volontaire

et sensible, l'enthousiasme n'est pas trop subordonné à la conviction raisonnée du sage, du philosophe. M. Gabriel Brunet est l'auteur d'essais critiques d'une remarquable hauteur de vue dans leur documentation patiente et dans leur précieux et serré travail de confrontations savantes et de déductions. Du moins, une chose est sûre : prosateur ou poète, M. Gabriel Brunet occupe son soin non seulement à penser noblement, mais à écrire avec choix, avec sagacité.

Trop âgé pour combattre, se sentant affligé déjà par les atteintes de la vieillesse, « les incommodités que la vieillesse apporte », dépris des vains enthousiasmes, d'ambitions autres que l'attente, pourrait-on supposer, d'une nomination méritée à l'Académie Goncourt, lettré désabusé, isolé, philosophe assagi, que pouvait, durant les longs mois de la guerre, entreprendre M. Henry Céard, sinon une série de sonnets, de **Sonnets de Guerre**, pour tromper son désœuvrement, ses anxiétés, et donner corps à ses fugaces espoirs ? Il est, — dans ce livre si bien imprimé et sur un beau papier, dans un clair format, par la « Librairie française », 15, quai de Conti, — jusqu'à des sonnets, oui, deux sonnets sans rimes composés en vers latins, en hexamètres. Elégants et scandés très nettement ! J'ignore en quelle estime les tient M. Aubault de la Haulte-Chambre, mais, pour ma part, je me délecte à savoir que :

> Surgit, et astronomis externa planeta marino,
> Aut prope Mavortis socios aut Herculis ignes,
> Flammea cum Guynemer fulgebit machina in œvum,

donne, en un tercet français de vers de quatorze pieds selon la règle de M. Céard,

> Astre nouveau pour la science et le navire en mer,
> Près d'Hercule et de Mars, soudain, nous verrons reparaître
> L'aéroplane fulgurant monté par Guynemer,

cieux nouveaux et limpides à contempler, l'été, de *terrains à vendre, au bord de la mer !*

« Jamais la critique ne demeure court ni ne manque de sujets de s'exercer » : ce qui était vrai vers l'an 1665, où fut mis au jour pour la seconde fois le premier recueil des *Contes* de La Fontaine, demeure tout aussi vrai qu'aujourd'hui où, sous ce titre singulier et recherché, **la Quadrature de l'Amour**,

M. Henry Bataille publie un gros livre d'apologues rimés, de sentences par distiques, d'épigrammes acérées ou simplement votives, de centons, d'impromptus et même d'épîtres, où il vise à enclore et à serrer la définition complexe, toujours fuyante, de l'Amour. Mais, accoutumé par sa fréquentation des coulisses à juger à l'avance la valeur et la portée des effets scéniques, ayant pour but, cette fois, à l'encontre du dessein avoué par le fabuliste, moins « populo ut placerent quas fecisset fabulas » que de « satisfaire un petit nombre de gens choisis », il les prévient d'abord que ce sont « vers de mirliton » qu'il a lancés par la fenêtre ; et que, au surplus, les seuls bons vers qui puissent être faits sur l'amour sont les vers de mirliton, et puis — car il sied qu'on justifie le titre en précisant l'allusion, — il aboutit à cette remarque finale que « nul ne peut réduire au carré le cercle infini de l'amour ». Le fait est que M. Henry Bataille, si telle eût été son ambition, n'a réduit au carré aucun cercle. Il n'a envisagé, avec sa dialectique de dramaturge qui tient essentiellement à ne jamais plonger en dupe au traquenard de sentiments trop profonds, dans le visage du dieu éternellement changeant et éternellement le même, que les traits et les nuances qui lui sont familiers, adaptés aux caprices et aux modes de son monde et de son temps ; esclave des apparences brèves et des phénomènes passagers, il demeure aveugle au frémissement éternel, aux extases religieuses, à la damnation comme au délire regorgeant des ensorcellements pathétiques. Il analyse trop, et ne se livre qu'avec réticence et à bon escient. Sans doute passent dans ces vers quelque réminiscence shakespearienne, quelque citation de Tristan et Yseult, quelque réflexion au sujet de l'art de Rodin, mais l'Amour qui l'occupe et dont son esprit se préoccupe, ce n'est point celui des héroïnes et des héros, ce n'est point celui de ceux et de celles qui se sont enchaînés et livrés corps et âme, éperdument, et ne vivent que l'un par l'autre, l'un de l'autre, accouplés à tout jamais. M. Henry Bataille ironise, j'imagine, et sans doute dédaigne, si on lui affirme que cet amour-là persiste à travers les âges et subsiste à notre époque. M. Bataille n'a point l'esprit religieux ; incrédule, il s'est imprégné, en dépit qu'il en eût, inconscient et repliant en lui ses ailes de poète, d'un scepticisme confiant, à l'aide duquel il ignore ou rature ce qui se tient en dehors du champ de son expérience.

Ses investigations de psychologue, encore qu'il affecte le mé-

pris des psychologues, touchant le visage de l'Amour, la danse du désir, à quoi se réduit à ses yeux le sentiment, les éléments de l'amour, — le don de soi, toujours prompt à se ressaisir, à se lasser, à s'éteindre pour se rallumer en un lieu différent, — sur la façon dont *elles* ou *ils* se comportent, et sur les fins suprêmes, car tout livre bien composé renferme sa part de philosophie à quoi l'on ne saurait consacrer trop de soin, — se meuvent dans un milieu factice, riche et turbulent, d'élégance et de fadeur, où rien, au demeurant, même des lois à quoi fatalement l'espèce est soumise, ne peut être pris longtemps au sérieux, où tout se développe et se rompt par jeu, où rien ne se livre à l'envolée lyrique des passions réelles, qui sans cesse débordent, se surajoutent à elles mêmes, d'elles-mêmes se nourrissent, se soutiennent et se consument.

L'amour, selon M. Bataille, a adopté l'allure de l'heure, bourgeoise, où, à une nuance près à peine appréciable, elle est la même, artiste ou théâtrale, et évolue dans la région suspecte que hantent les auteurs dramatiques en vogue ; il n'est pas l'amour sain ou brûtal du peuple des champs et des ateliers, non plus que l'amour souffreteux des bas-fonds sociaux, ni l'amour forcené, peut-être moins mystique qu'on ne croit.

Dans l'étroit domaine qu'il s'est réservé, M. Bataille se souvient d'être un poète précieux et le plus souvent ingénieux. Qu'on lui reproche de descendre par des formes de langage à des trivialités superflues, qu'on lui reproche des facéties d'échotier ou des platitudes emphatiques et apophtegmatiques d'homme trop sûr de l'admiration de son public, je ne retiendrai qu'une constatation heureuse : nulle *Femme nue*, nul *Animateur*, nulle *Vierge Folle* et nul *Enfant de l'Amour* n'a eu la puissance de tuer tout entier le délicat poète de *la Chambre Blanche* et, s'il a incliné un peu à la poésie dépouillée et falote d'un Voltaire (dans les pièces où il ne prétend pas être épique), et si l'on veut bien arracher de son recueil quelques touffes mal venues, vainement affectées ou moralisatrices, il se compose d'un choix de souvenirs attendris, d'observations judicieuses, de douceurs paisibles et fraîches, dont le charme est certain. Quel apologue parfait que cette version inattendue de *Philémon et Baucis*, par exemple, ce morceau sur *Le Lis*, *Initiation*, *la Fuite sous les Saules*, et, de ci de là, parfois pour un poème entier, quel délice, certaines suites

de vers imagés, souples, tout tremblants d'aurore et de rosée ! Allons, M. Bataille n'a pu s'empêcher encore, contre son gré peut-être, de demeurer un poète sensible et très finement lyrique.

« Il fait lourd », dans tout ce bleu éblouissant, fortes taches de couleur, ici, là, au hasard, serait-on porté à croire, et à profusion jetées, en désordre, et cependant l'étourdissement gagne, entraîne parmi la nostalgie de ces bandes éclatantes, des gros souffles épaissement parfumés, et ces cris, au loin, ces chants aigres, ces danses effrénées de nègres à moitié nus au bord de la mer implacable et qui luit. « Je fabrique des canevas pour les rêves », déclare M. Jean Marville, et il entonne **la Chanson de Kou-Singa**, si bien que, évoquant le masque barbare, grossier et halluciné de la couverture par M. Vlaminck, la surabondance de lumières chatoyantes et brutales, la cadence furibonde des paroles où se mêlent des notations précises et fines à des syllabes pour nous dépourvues d'aucun sens, et ponctuées du bruit sourd du tam-tam, une sensation vague de délire bercent le lecteur et il rêve en effet des rêves d'or, de volupté et de langueur sur des canevas imprécis d'un exotisme orageux. Poèmes d'exception à coup sûr dans la langue, qui s'accommoderait mal d'habitudes aussi étranges, aussi excentriques, on ne saurait leur refuser une puissance certaine de suggestion rude, d'harmonie farouche.

M. Loys Labèque s'en va aussi par les grands chemins d'exil, les avenues d'amour, et parcourt les continents tumultueux, loin de la forêt d'enfance où il ne reviendra que pour reprendre aux mains défaillantes de ses vieux parents l'outil quotidien du travail agreste, par lui longtemps délaissé en raison de sa curiosité de la terre et des aventures. Le long de la route et du retour il égrène des chants scandés au rythme de ses pas, et les appelle, à cause de leur simplicité d'allure, des **Poèmes primitifs**. Il se souvient d'avoir été berger dans son enfance, un simple pâtre des Pyrénées, mais il a, aussi, de la lecture, des souvenirs, des hantises, un peu l'ambition gnostique des autodidactes. Malgré le ton presque impromptu et souvent heureusement populaire de ses chansons, de ses litanies et de ses odes, il tient beaucoup à nous signaler d'un mot, au passage, qu'il en connaît la valeur rare, exceptionnelle, mystérieuse. Il professe pour Rimbaud et le *Bateau Ivre* une admiration constante que nous, certes, ne lui reprocherons pas ; il cite les noms de Villon, de Verlaine, se sou-

vient de Francis Jammes, de Paul Fort, de Verhaeren, mais aussi d'autres maîtres dont nous sommes surpris de ne l'entendre pas se réclamer : c'est surtout à Corbière qu'il nous fait songer pour l'ensemble, et parmi certains, dont maints détails évoquent la mémoire, n'y a-t-il pas d'ici, de là, Maeterlinck, Ronsard, Jehan Rictus, Richepin, et jusqu'à Laurent Tailhade, jusqu'au Gautier (*Vers quelle Norvège ou quel Groënland*) *d'Emaux et Camées* (*Des Groënlands et des Norvèges — Vient-elle avec Séraphita*) ? Tohu-bohu d'influences qui se traversent ou se marient, le livre de M. Labèque gagnerait énormément à s'alléger d'un trop lourd fatras, car il contient des épisodes d'émotion intime, de douleur et de vive impression qui ne sont point sans accent ni sans mérite.

ANDRÉ FONTAINAS.

## *THÉATRE*

THEATRE DU VIEUX-COLOMBIER : *Conte d'hiver*, de Shakespeare, traduction de Mme Bing et M. Jacques Copeau (10 février). *Le paquebot Tenacity*, pièce en 3 actes, de M. Charles Vildrac. *Le Carrosse du Saint Sacrement*, pièce en un acte, de Prosper Merimée (5 mars). *L'Œuvre des Athlètes*, comédie en 4 actes, de M. Georges Duhamel (10 avril).

Il n'y a pas un spectacle du Théâtre du Vieux-Colombier qui ne soit plein d'intérêt. Tout est parfait dans ce théâtre : le choix des œuvres, la mise en scène, l'interprétation. On sent la direction d'un homme de théâtre, en même temps un homme de goût, un vrai lettré, au sens très artiste. Cet homme, c'est M. Jacques Copeau. Je vous ai dit que nous avons en ce moment deux théâtres qui méritent qu'on les fréquente et qui servent grandement l'art dramatique. Je ne m'en dédis pas. Je le répète même. C'est le Théâtre du Vieux-Colombier, sous la direction de M. Jacques Copeau, et le Théâtre de l'Œuvre, sous la direction de M. Lugné-Poe. M. Lugné-Poe, lui aussi, a donné, ces derniers temps, des spectacles fort intéressants. J'espère bien vous en parler prochainement. Il n'y a pas de retard pour parler de certaines œuvres.

Le Théâtre du Vieux-Colombier a fait sa réouverture avec le **Conte d'Hiver** de Shakespeare. Vais-je vous faire l'éloge de Shakespeare ? Vous ririez ! Il n'est rien chez lui qui ne soit touchant, plaisant, émouvant, profond, léger, comique, pathétique, bouffon, tragique tour à tour ou tout à la fois. Il a toujours quelque chose à dire, toujours il dit quelque chose. Il est le dra-

maturge universel. Pas un homme d'aucun pays qui ne puisse trouver dans son œuvre quelque chose de lui-même, s'y reconnaître à un endroit ou à un autre. C'est la poésie la plus aérienne, la réalité la plus exacte, le comique le plus bouffon, l'émotion la plus pénétrante, le rire et le sanglot, l'ironie et la plainte, le sarcasme et l'élégie, la fantaisie et l'observation, la vérité et la fable, la tragédie et la farce, la noblesse et la trivialité, tantôt l'art le plus raffiné, tantôt le plus peuple, jetés, assemblés, mêlés par une plume prodigue et passionnée, partout avec l'accent le plus humain. Tant pis si on blâme mon assemblage ! Shakespeare ? Je le mets à côté de Molière. Une pièce de Shakespeare ! une pièce de Molière ! Tout le théâtre n'est-il pas là ? J'entends le lecteur, féru de nationalisme littéraire, victime de l'hérédité d'admiration. Et Corneille ? me dit-il, et Racine ? Je suis désolé de lui déplaire. Je me passe fort bien de Corneille et de Racine, surtout de l'odieux Corneille. J'ai même cette opinion : rien n'est plus contraire à l'esprit, au caractère de notre théâtre, que les tragédies de Corneille et de Racine. Qu'ont de commun avec notre légèreté, notre vivacité, notre sens de la réalité des choses, notre émotion tempérée, notre inaptitude au désespoir, nos qualités satiriques, notre promptitude à changer de sentiments, notre clairvoyance des ridicules ces héros solennels, ampoulés et bavards ? Je suis, sur ce sujet, de l'avis de Crébillon le fils qui regardait la tragédie française comme la farce la plus complète qu'ait pu inventer l'esprit humain.

Le dommage, avec les pièces de Shakespeare, c'est qu'on ne peut les représenter dans leur intégralité. Nos habitudes de théâtre s'y opposent. Heureux encore quand on ne les dénature pas dans leur texte ou dans le développement de leur action, soit en y retranchant, soit en y ajoutant, souvent, même, des choses tout à fait déplacées. Cela sous prétexte de mise en scène ou de divertissement. Nous avons vu cela avec toutes les pièces de Shakespeare représentées sur nos théâtres, à commencer par l'*Hamlet* qu'on joue à la Comédie-Française. Le *Conte d'Hiver*, au Théâtre du Vieux-Colombier, n'a pas échappé à cette difficulté. Il a fallu écourter, supprimer plusieurs scènes, plusieurs tableaux, cela rendu encore plus nécessaire par les règlements de police en cours en ce moment sur la fermeture des théâtres. Il faut bien dire, du reste, que pour certaines pièces de Shakes-

peare, la suppression de quelques scènes ne nuit en rien au sujet. On perd quelques tableaux, rien de plus. Le *Conte d'Hiver*, tel que l'a monté M. Jacques Copeau et tel que l'ont joué les excellents acteurs de son théâtre, est donc resté un spectacle très agréable. M. Jacques Copeau y a introduit une fantaisie qui a eu un grand succès. Il y a dans le *Conte d'Hiver* une sorte de tire-laine plein de maximes, qui, pour être du pire amoralisme, n'en sont que plus véridiques. M. Jacques Copeau l'a habillé d'un costume de nos jours. Au milieu des autres personnages habillés à la mode du temps, ce tire-laine sentencieux semble sortir tout vif d'un roman de Dickens ou mieux encore d'un récit du conteur américain O. Henry, grand portraitiste de ce genre de citoyens. Les costumes sont très beaux. Une sorte de farandole de bergers enchante par les jolies couleurs de leurs costumes. Ajoutez une mise en scène parfaite dans sa sobriété. C'est merveille de voir tirer un si beau parti d'une scène aux dimensions en réalité assez restreintes.

Le décor, au Théâtre du Vieux-Colombier, est immuable. Il consiste uniquement en un fond de scène comprenant une baie au milieu, et, de chaque côté, un escalier montant à ce qui peut être un étage supérieur. Les coulisses, de chaque côté, sont naturellement praticables. C'est merveilleux ce qu'on obtient avec cela. On obtient tout, c'est bien simple. Quelques arbustes, ou les meubles qui conviennent, ou le vide, et vous avez un jardin ou un champ, ou une salle de palais, une chambre à coucher, une boutique ou une salle à manger, ou une place publique ou une rue, tandis qu'un jeu de lumière approprié transforme la baie en sortie ou ouverture sur tout ce qu'on veut : couloir, rue, jardin, campagne, même la mer. Jamais on n'a mieux montré qu'une œuvre dramatique vraiment intéressante peut se suffire à elle-même, tirer toute sa valeur d'elle seule, créer par elle seule l'illusion du spectateur, sans rien de toutes les recherches, pour ne pas dire des excès de la mise en scène et des décors, qui, le plus souvent, ne font que lui nuire, en détournant l'attention du public.

Comment qualifier la pièce de M. Charles Vildrac : **le Paquebot Tenacity?** C'est une pièce sentimentale, également une petite étude de caractères. Deux jeunes ouvriers parisiens ont résolu d'aller chercher fortune au Canada. Ils s'arrêtent dans une

auberge pour attendre le départ du paquebot. L'un, Ségard, est un rêveur, un élégiaque, un hésitant. L'autre, Bastien, qui a eu l'idée de l'exode et qui a entraîné Ségard, est hardi, décidé, plus passionné, plus homme. Il y a dans l'auberge une petite servante. Le départ du paquebot retardé, une sorte d'intimité s'établit entre elle et les deux jeunes gens. Ségard lui fait la cour avec des phrases, des douceurs, des états d'âme, Bastien avec des gestes, des mots vifs, quelques coupes de champagne. C'est naturellement Bastien qui l'emporte, et lui, qui avait eu l'idée du grand départ en Amérique, il se contente, en enlevant la jeune servante, d'aller simplement filer avec elle le parfait amour dans un coin quelconque. Ségard se retrouve doublement seul et doublement déçu. On croirait qu'il va renoncer aussi à s'expatrier? Pourquoi? Il n'en aurait jamais eu l'idée tout seul. Bastien a même eu beaucoup de peine à l'entraîner. Mais, puisqu'il est venu jusque-là, et après cette aventure, partir ou non revient au même, et le paquebot prêt à prendre la mer, il se décide : il part. Il y a à la fois un grand charme et une grande vérité dans cette petite œuvre. La scène de la séduction de la jeune servante par Bastien est un tableau vécu, et le caractère de Ségard, dans toutes ses nuances de timidité, de mélancolie, d'indécision, est rendu, exprimé, de façon très pénétrante. Toute la pièce est d'ailleurs écrite avec autant de justesse, de poésie que de sobriété. Voyez le portrait de Ségard par un des comparses, une espèce d'ouvrier philosophe, s'adressant à la patronne de l'auberge : « Voyez-vous, la patronne, il y a les gens comme Ségard qui sont dans la vie comme des bouchons sur un fleuve. Un temps ils iront rêver et se dandiner dans une anse ou entre les roseaux. Ils y resteront même si c'est leur chance. Sinon, un remous, et les voilà qui démarrent, les voilà repartis. » N'est-ce pas là tout un caractère en quelques lignes?

Je pense bien que M. Jacques Copeau a fait plaisir à beaucoup de spectateurs en remettant à la scène le petit acte de Mérimée : **Le Carrosse du Saint Sacrement**. Qu'il me permette, pour ma part, de lui en faire grand compliment. Le lecteur a ici une idée de la culture littéraire, de l'éclectisme dramatique, de la diversité d'esprit de M. Jacques Copeau : en deux spectacles, une pièce de Shakespeare, une pièce d'un jeune écrivain et qui est son début au théâtre, et une pièce oubliée ou peu connue d'un des

maîtres de notre littérature. Je regrette bien d'avoir si peu de liberté et d'avoir mes soirées prises par d'autres théâtres ou par d'autres occupations. Je serais retourné voir *le Carrosse du Saint-Sacrement*, comme je retournerai voir la pièce de M. Georges Duhamel, dont je vais vous parler, tant le dialogue piquant, libertin (dans le sens philosophique du mot), aisé de Mérimée est agréable à entendre, la Comédienne Périchole, fine, rusée, hardie, charmante à voir dans son joli costume à la Vélasquez, et M. Jacques Copeau plaisant à regarder dans le rôle du Vice-roi du Pérou, amoureux goutteux, berné et prodigue. Je ne sais pas ce que les jeunes écrivains d'aujourd'hui pensent de Mérimée ni même s'ils l'ont lu. Je ne l'ai guère lu moi-même. L'homme, en tout cas, est extrêmement intéressant à connaître, fin, généreux, profondément sensible, sous ses dehors de scepticisme, de sécheresse, de misanthropie et de mystification. Félicitez-vous que le temps me manque et que j'aie fort à me dépêcher pour écrire cette chronique. Je vous aurais parlé au long de Mérimée, qui fut un homme d'esprit, ami d'autres hommes d'esprit, amant vicieux et amoureux platonique tout ensemble, à la fois ambitieux et désenchanté, moqueur et distant à l'égard des hommes, affectueux et pitoyable à l'égard des bêtes, et qui écrivit avant tout par plaisir. Tout ce qu'on a raconté de lui est plein de traits qui m'enchantent, et, littérairement, je connais de lui des pages que je trouve parfaites dans leur brièveté. Je vous le répète : félicitez-vous. Il paraît que Mérimée ne tenait pas autrement au *Carrosse du Saint-Sacrement*, dans lequel il ne voulait voir que l'amusement d'un dialogue. Il paraît aussi que cela n'est pas du théâtre, au sens dans lequel il faut, dit-on, entendre ce mot. Les gens qui jugent ainsi nous ennuient. Ce sont encore des professeurs. Ne nous occupons pas de ce qu'ils disent. C'est toujours la même histoire. Une œuvre contient-elle, dit-elle quelque chose ? Cela suffit. C'est tout ce qui compte. Qu'elle soit du théâtre au sens ci-dessus, ou qu'elle n'en soit pas, c'est sans intérêt. Nous n'avons que trop d'œuvres dramatiques qui sont du théâtre, comme on l'entend au point de vue du métier, et qui, après cela, ne sont que du vide. L'homme qui a écrit *le Carrosse du Saint-Sacrement* n'écrivait pas pour ne rien dire, même s'il écrivait pour s'amuser, et ce dialogue, prompt, malicieux, sur une situation aussi vraie qu'amusante, est fort agréable à entendre.

Tout le monde, aujourd'hui, connaît M. Georges Duhamel. Il a écrit sur la guerre deux très beaux livres : *Vie des Martyrs* et *Civilisation*. Le comique, le ridicule, le mensonge de ces choses qu'on dit grandes et nobles, et qui ne sont qu'attrape-nigauds, aussi affreux qu'odieux, ont eu en lui un peintre aussi généreux que véridique. Il a vu de près les victimes de cet esclavage militaire pire qu'aucun esclavage des sociétés anciennes. Il ne les a pas vues en héros, en assoiffés de haine et de carnage, comme nos Tyrtées officiels. Il les a vues en hommes, puérils, crédules, dociles, résignés, ici comme ailleurs, acteurs aveugles, passifs et désintéressés, eux ! d'une farce monumentale. Il revient aujourd'hui au théâtre avec **L'Œuvre des Athlètes**. Je me rappelle ce que je disais de lui en 1913, comme auteur dramatique. Nous en parlons souvent ensemble très cordialement. C'était à propos de sa pièce représentée à l'Odéon, *A l'Ombre des Statues*, encore embarrassée de thèse et d'idéologie, et qui contenait néanmoins une ou deux scènes d'un comique très réussi. J'exprimais cet avis qu'il y avait en lui un auteur comique qui ne tarderait pas à prendre le dessus et à nous donner du vrai théâtre, du théâtre comique, le seul qui compte, celui qui peint les caractères et les travers humains par les paroles et les actions des personnages exactement observés, sans les faire se raconter eux-mêmes dans des discours artificiels, M. Georges Duhamel n'a pas tardé à me donner raison. Chose curieuse, et d'ailleurs fort explicable : la guerre l'y a aidé. Il n'est pas le seul, du reste, chez qui les événements de ces dernières années ont accentué le sens de l'ironie et du sarcasme, je pourrais même ajouter le sens d'un certain mépris. *Vie des Martyrs* et *Civilisation* sont des ouvrages comiques, satiriques, si on préfère, d'un comique et d'une satire tempérés par les sujets, les faits, les spectacles qu'ils racontent, et c'est ce comique et cette satire qui font leur grande valeur. *L'Œuvre des Athlètes* est d'un comique plus large, plus monté de ton et de couleur, comme il convient au théâtre. Ce n'est pas trop dire qu'avec cette pièce M. Georges Duhamel s'apparente à Molière, et il n'en eût pas fallu de beaucoup, — plutôt d'un peu moins, à cause de quelques rares longueurs, — pour que nous eussions là comme un pendant, à notre époque, d'une partie des *Femmes savantes* et des *Précieuses ridicules*. Les Cathos et les Madelons, les Vadius et les Trissotins sont éternels. Nous avons

les nôtres, de nos jours, comme Molière avait les siens en son temps. Nous les rencontrons partout : aux représentations des théâtres d'avant-garde, dans certains salons littéraires, aux banquets d'écrivains, aux séances de « poésie ». Ils écrivent, ils parlent, ils font des conférences, ils récitent leurs vers, ils se montrent. Cathos a ses jeudis, son salon, son « boulet », comme elle dit, son « armée de poètes », au milieu desquels elle esthétise et raffine, joignant le pathos à la vulgarité, la prétention à l'ignorance, avide de réclame et verte d'insuccès, courant les journaux, les salles, où, devant une table et un verre d'eau, on peut se faire entendre, la risée de ses commensaux ayant pour toute gloire les surnoms comiques qui lui sont prodigués. Le dernier est *La Femme à bardes*, sûrement le meilleur de tous. Madelon, le visage apprêté et niais, comme un spécimen de photographe, écrit des romans sur ses accouchements, comparant les phases de sa grossesse aux Stations du Christ, dans un style, des termes où l'affectation et la mièvrerie le disputent à la malpropreté et au cabotinage, rivale d'une autre Cathos pour un prix littéraire, toutes deux se répandant en adulations, et potinant à qui mieux mieux l'une sur l'autre pour s'évincer mutuellement. Trissotin, qu'on connaît depuis peu, charmant d'ailleurs d'équivoque et de beau langage, fait partie de tous les comités et jurys : théâtres nouveaux, prix littéraires, élection de prince des poètes ou des prosateurs, hommage ou banquet à celui-ci ou à celui-là, jurant qu'on l'y a mis malgré lui, qu'on abuse de son nom, pirouettant comme un page et fort heureux en lui-même de ses farces. Vadius, vieilli dans l'obscurité, la physionomie de son métier au milieu d'écoliers ingrats et turbulents, composant ses livres de regrats, compilant et compilant, refaisant platement Platon, s'est vu soudain passer pour un maître dans un cercle d'humbles esprits comme le sien, et, tout surpris de l'aubaine, proclame publiquement les préceptes selon lesquels il veut être aimé. Je pourrais vous en décrire bien d'autres sans les épuiser. Ce sont quelques-uns de ces fantoches, côté mâle seulement, je ne sais trop pourquoi, que M. Georges Duhamel a mis à la scène. Peinture réussie vraiment, d'une ressemblance parfaite, d'une fidélité qui se constate jusque dans les propos qu'ils tiennent. M. Georges Duhamel a imaginé de nous montrer en même temps l'influence exercée par un de ces beaux esprits sur une famille de bourgeois

ignorants et naïfs, et c'est encore une partie comique très réussie. Il faut entendre les discours de son héros, Remy Belœuf, d'abord coiffeur en province, puis versé dans la littérature, et qui a gardé de son métier le goût de couper les cheveux en quatre. Il faut le voir installé à Paris, chez un cousin pharmacien, tout de suite le coqueluche de la famille, qu'il méduse par ses poses inspirées, ses tirades alambiquées, sa revue *Puissance et Pensée*, la *P. P.* comme il dit à la mode du jour, ses vastes projets, et la petite réclame qu'il réussit à se faire faire dans quelques rubriques littéraires de journaux. Il faut le voir menant tout ce monde à la baguette, morigénant les deux filles de la maison devenues ses secrétaires, se faisant photographier en penseur, recevant avec condescendance les manuscrits que viennent lui soumettre, chacun en cachette de l'autre, le pharmacien et sa femme, soudain pris tous les deux, à la vue d'un tel modèle, de la manie d'écrire. Lui-même, et les nigauds qu'il a conquis et qu'il exploite, c'est un plaisir de voir toutes ces caricatures. Désireux d'étendre son action, Remy Belœuf fonde l'Œuvre des Athlètes, et nous voyons alors défiler quelques-uns de ses pareils, avides d'un moyen qui leur est offert de se faire un peu de réclame, de voir son nom imprimé, ses œuvres louangées, se complimentant mutuellement, se dénigrant en secret, chacun vantant l'autre pour s'entendre vanter à son tour. C'est la partie dominante de la pièce, celle dans laquelle la satire est la plus forte, porte le plus juste, est la plus réussie. Pas un mot de trop, pas un trait chargé, pas un détail excessif. Le plus grand naturel, la plus exacte vérité, la plus grande fidélité. C'est la perfection du comique dans la peinture des ridicules. Nous connaissons tous Filliatre-Desmelin, Michel Chéry, Aupiez et l'éditeur Van Schaff, comme Remy Belœuf lui-même, ce Remy Belœuf qui, grisé de sa gloire, renonce à son prénom et ne veut plus être appelé que Belœuf tout court. Je pourrais vous dire leur vrai nom à chacun. Remy Belœuf, par exemple ? Je l'ai entendu parler comme on l'entend dans l'*Œuvre des Athlètes*, il y a quelques années, à une représentation du Théâtre de la Nature à Aulnay-sous-Bois. C'est M. M.-B., alors rénovateur de la poésie, et qui, devenu un jour chef d'école, ne voulut plus être appelé que B., probablement pour mieux se distinguer, sachant qu'il n'y a pas qu'un âne à la foire qui s'appelle Martin. Et Filliatre-Desmelin, si fidèlement peint par M. Georges Duhamel, si merveil-

leusement et si exactement joué par M. Jouvet, acteur d'un très grand talent ! Je le connais personnellement et je l'ai reconnu tout de suite, grand, haut, juché, avec sa longue barbe fade, ses longs cheveux plats, ses yeux d'enfant, sa façon de parler hésitante, chevrotante, zézayante. Je vous ai parlé de lui dans une chronique il n'y a pas longtemps. Un excellent garçon, qui n'a qu'un défaut : sa manie d'écrire et ce qu'il écrit. Un grand naïf aussi, qui n'a pas encore compris bien des choses et qui, sans doute, ne les comprendra jamais. Je le voyais souvent autrefois. Il m'a offert un jour de me payer une certaine somme chaque mois, si je voulais lui céder ma chronique du *Mercure*, du haut de laquelle il voulait parler aux Directeurs de théâtre et leur révéler le nouvel art dramatique *inclus* dans des chefs-d'œuvre qu'ils s'entêtent à ignorer. C'est aussi lui qui me disait un autre jour ces paroles, tout un programme à la fois d'astuce et de candeur : « C'est curieux ! Je n'y comprends rien ! J'ai tout de même écrit pas mal. Je suis bien avec tous les gens qui peuvent parler de moi. Je vais partout où on a intérêt à se montrer. Je dis le plus de bien possible de tout le monde, pour qu'on en dise autant de moi. Eh ! bien, vous me croirez si vous voulez : je n'arrive à rien. » Il y a de cette conversation quelque chose comme une dizaine d'années. Filliatre-Desmelin n'est toujours arrivé à rien. Je ne désespère pas cependant de le voir réussir à se faire entendre, maintenant qu'il s'est mis à écrire des poèmes à plusieurs voix, qui nécessitent pour être récités tout une foule de récitants parlant tous à la fois. La partie d'opposition et de contraste n'est pas négligée dans *l'Œuvre des Athlètes*. Je me demande, d'ailleurs, et je pense ici en même temps aux pièces de Molière, si cette partie était vraiment nécessaire. Est-il absolument besoin que dans *Tartufe*, par exemple, ou encore mieux dans *Les Femmes savantes*, il y ait d'autres caractères opposés à Tartufe et aux femmes savantes, et l'hypocrisie de celui-ci comme le ridicule de celles-ci ne ressortiraient-ils pas tout autant s'ils étaient les seuls personnages, par le seul effet de leurs discours et de leurs actions ? Cette partie d'opposition et de contraste est représentée dans *l'Œuvre des Athlètes* par le jeune garçon de la maison et le préparateur de la pharmacie, qui gardent tout leur bons sens, se méfient de Belœuf, percent à jour sa vanité et ses manigances et ne lui ménagent pas les quolibets ni les farces. La scène dans laquelle le préparateur est pris, sans le vouloir, pour

Belœuf, par un adhérent à *l'Œuvre des Athlètes*, se rattache encore à Molière par son côté de farce. Je ne sais pas pourquoi on a trouvé moins bien la scène finale de la pièce. Après avoir vu Remy Belœuf à deux secondes de profiter, sur un canapé, du goût qu'a pour lui la fille aînée de la maison, — Ah! pour être un esthète on n'en est pas moins homme, — nous nous trouvons dans le vestiaire de la salle dans laquelle un banquet lui est offert. Le jeune Denis, et Amédée, le préparateur, ont résolu de quitter une maison devenue impossible. Ils se sont mis en tête de jouer auparavant un bon tour à Belœuf. Ils arrivent au milieu du banquet, ils ferment l'électricité, et le font demander, de la part de M. Rudyard Kipling. Belœuf arrive, sa serviette à la main, doucereux à son habitude, important et empressé, hésitant dans la demi-obscurité. Ils se saisissent de lui, le bâillonnent, le ligotent, l'assoient sur une banquette, le drapent de l'étoffe rouge qui recouvrait celle-ci, lui mettent dans les bras, comme un sceptre, le parapluie d'un invité, le coiffent d'un pot de fleurs, et le laissent là, pitoyable, risible, effondré dans l'ombre, comme un roi de carton bafoué. Le pharmacien, sa femme, les deux filles, quittant la salle du banquet pour se mettre à sa recherche, surviennent et le trouvent ainsi, remuant la tête sans pouvoir parler, les bras et les jambes sans pouvoir se dégager. Pas un mot. Rien que toute la famille, levant les bras en l'air de stupéfaction, pendant que le rideau baisse. Un tableau à la fois caricatural, bouffon et tragique. Je trouve, pour ma part, qu'il ne détonne nullement et qu'il termine fort bien la pièce.

L'interprétation de *l'Œuvre des Athlètes* est supérieure dans la plupart des rôles. C'est merveille de voir la niaiserie, le maniérisme, le ton sucré qu'a su se donner, dans le rôle de la fille aînée, Mme Blanche Albane, si noble, si douloureuse et si tendre de ton et d'attitudes dans le *Conte d'Hiver*. Mme Bing est également parfaite dans le rôle de la fille cadette, une petite personne rageuse, têtue et fort avancée. J'ai dit le merveilleux relief donné par M. Jouvet au rôle de Fillâtre Desmelin. Celui de Remy Belœuf est joué par M. Henri Vermeil, qui a rendu avec le plus grand naturel le ton hypocritement doucereux, la vanité et le cabotinage de son personnage. Mme Gina Barbieri, MM. Romain Bouquet, Bacqué, Jules Carette, Corne et Savry sont également excellents dans les autres rôles.

MAURICE BOISSARD.

## HISTOIRE

Fernand Mourret : *Le Concile du Vatican*, d'après des documents inédits, Bloud et Gay. — Stéphane Gsell : *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*. Tome IV : La Civilisation carthaginoise, Hachette. — Memento.

A la fin de la bibliographie qu'il donne des ouvrages sur **le Concile du Vatican**, M. Fernand Mourret mentionne un manuscrit de l'ancien directeur de Saint-Sulpice, M. Icard, manuscrit intitulé : « Journal de mon voyage et de mon séjour à Rome ». C'est cette œuvre, restée inédite, que M. Mourret, lui-même professeur à Saint-Sulpice, a principalement utilisée. Il s'en est aidé pour écrire un livre clair, animé, substantiel sans être très volumineux, qui est plutôt l'historique des débats du célèbre Concile (c'est pourquoi nous en parlons ici), que l'exposé de ses controverses théologiques. Ce n'est pas, d'ailleurs, qu'on n'y trouve ce qu'il faut de théologie pour être renseigné sur ce point. On peut y lire, par exemple, ces lignes du cardinal Manning sur la Constitution *Dei Filius*, qui, rappelle M. Mourret, condamna le rationalisme : « L'importance de la Constitution *Dei Filius* ne peut être exagérée. C'est l'affirmation la plus large et la plus hardie de l'ordre surnaturel et spirituel qui ait jamais été jusqu'à présent jetée à la face du monde, de ce monde qui est maintenant plus que jamais plongé dans les sens et alourdi par le matérialisme. » Ces lignes sont suivies d'un commentaire de M. Mourret. De même, nous trouvons, au chapitre XI, d'utiles détails sur l'autre constitution dogmatique promulguée par le Concile, la Constitution *Pastor Æternus*, relative à l'Infaillibilité et dirigée contre le libéralisme et le gallicanisme. Mais, au demeurant, pour toute cette étude théologique de l'œuvre du Concile, il faut toujours se référer aux travaux de l'abbé Vacant et du R. P. Théodore Granderath.

Ce qu'on trouvera surtout dans cet ouvrage-ci, c'est, disons-nous, tracé en partie, d'après les notes de M. Icard, le récit mouvementé des débats, souvent orageux (sur la question de l'Infaillibilité notamment) ; c'est le tableau des luttes de la Majorité et de la Minorité (celle-ci comprenant parmi ses opposants nombre d'évêques français) ; l'étude renseignée des doctrines en présence, si essentielles à connaître ; la politique conciliaire à l'égard des gouvernements ; ce sont enfin les portraits des membres les plus

en vue du Concile, signalés par leur rôle dans les débats ou en dehors des débats, par leurs idées, leurs travaux, leurs influences diverses, — véritable galerie de figures où se résume une très significative période de l'histoire du catholicisme.

Il y a intérêt pour les historiens, et il y a grand avantage pour les catholiques, à rappeler, dans le moment présent, ces souvenirs d'histoire religieuse. Un historien, attentif par goût aux mouvements d'idées, et suffisamment désintéressé pour noter ces mouvements avec toute l'exactitude qui est en lui, verrait que l'âge rationaliste a parcouru, depuis 1870, la plus importante partie de sa carrière, et qu'il a, pendant la Grande Guerre, eu son époque la plus active et effervescente. Les « buts de guerre » témoignaient d'un idéalisme moral capable de faire la joie d'un honnête homme suffisamment pourvu d'incontingence. Le monde a tourné ses regards vers la Maison-Blanche et le Président Wilson, comme vers le Sinaï et le Moïse de la Révélation nouvelle. Mais l'historien dont on vient de parler, à moins de cesser d'y voir clair, serait forcé de constater, à cette heure, que cet idéalisme moral se débat dans l'impraticable. Cette croyance d'esprits incrédules au surnaturalisme des religions révélées ne tient pas cependant devant l'épreuve du « naturel », dès qu'on en vient à la soumettre à cette épreuve afin d'appliquer les données de notre suave Logique. M. Wilson a arrêté l'effusion du sang parmi les hommes, il a sauvé de la mort et du deuil d'innombrables créatures humaines, tous ceux qui ont le cœur bien placé l'en béniront. Mais lui qui, par ailleurs, — par son grand plan idéaliste et juridique de la conduite du vieux monde, — fut un moment vénéré par tous les abstracteurs comme une sorte de pape laïque, lui enfin qui fut presque messianique, — il semble, aujourd'hui, vraiment, quelque peu descendu de son pinacle! Quoi donc? Serait-ce parce qu'il se trouve enfin visible qu'on ne fonde pas une religion, ou quelque chose d'approchant, avec des données uniquement tirées de la Raison abstraite? Les postulats de la Raison abstraite, dans la société laïque, ne *révèlent* jamais rien que les intérêts qui s'en recouvrent et s'en parent pour se faire valoir. Il ne faut pas dire cela pour notre providentiel Américain, qui fut désintéressé, quant à lui. Il faut dire cela, hélas! pour notre Europe, telle qu'elle se laisse contempler (1) à l'issue de ses grandissimes cogi-

(1) Le moins possible... Les journaux sont devenus d'une surprenante discrétion.

tations rationalistes, dans l'exercice et la militance des obscures politiques besogneuses qui en ont été la suite illogique mais obligée. Non, ce n'est pas encore là, pour cette fois, qu'est la religion!

Et pour regarder du côté de Washington, l'on avait presque détourné la vue du lieu du monde, où, traditionnellement et substantiellement, la religion réside! On peut, après les expériences post-wilsoniennes, on peut, ma foi, aimer autant à regarder vers Rome que vers Washington. On se laissera volontiers, par ce livre-ci, introduire au Vatican. Il y a pour les catholiques, avons-nous dit, grand avantage à rappeler et relever, dans le moment actuel, les souvenirs du Concile de 1870. C'est un peu ce que fait (sans grande ampleur) le livre dont nous parlons. On sait que ce Concile de 1870 n'a pas pris fin, qu'il a été seulement prorogé. L'Eglise juge-t-elle que le moment de le continuer est arrivé? Nous l'ignorons ; et nous ne sommes pas non plus, à quelque titre que ce soit, de ceux qui ont qualité pour proposer des anticipations touchant les questions qu'il aurait à régler. Mais, d'une manière générale, l'Eglise n'aura jamais de meilleure occasion que celle de l'heure présente pour proclamer que la source de la Foi n'a pas changé. Les derniers et mémorables essais de religion humanitaire à formules juridiques et arbitrales ont montré suffisamment ce qu'ils pouvaient donner, à savoir : rien. On ne crée point par décret une religion dans les cœurs humains. La moindre notion de ce qu'ont été les origines du Christianisme montre justement que le rationalisme actuel, qui veut se substituer au Christianisme dans la conduite des hommes, n'a rien de ce que posséda si bien la religion chrétienne pour une telle tâche : la puissance de créer un monde en dehors de la politique et de la lettre du Droit, la foi à l'invisible, à l'impondérable, la connaissance profonde du cœur humain, le secret de se faire entendre des humbles. M. Léon Bourgeois, le pontife délabré de La Haye, ne rappelle que d'assez loin saint Paul.

Il se peut bien, d'ailleurs, que l'auteur lui-même des pages ici commentées se sente mal à l'aise, s'il lui arrive de lire ces lignes, dans son sentiment des respectabilités. Nous jugeons bon de ne pas nous faire d'illusion. Il y a entre l'Eglise et les gens de lettres, même bien disposés pour elle, un malentendu que l'Eglise n'a jamais rien fait pour dissiper. Les prêtres les plus intelligents, les plus instruits, abordent presque toujours les matières littérai-

res avec une gaucherie, une impropriété décourageante pour les écrivains. Par exemple, M. Mourret, divisant en trois périodes l'histoire de l'incrédulité au XIXe siècle, associe à chacune d'elles le nom d'un écrivain célèbre : Hugo en premier lieu, Renan en dernier lieu, et, entre les deux, qui ? Alexandre Dumas père ! « 1848, écrit M. Mourret, c'est le moment du grand élan démocratique avec Lamartine, du communisme militant avec Louis Blanc, du roman d'aventures et du drame passionnel avec Alexandre Dumas père. » On se demande ce que vient faire ici Dumas. De telles appréciations portent à faux, ou même ne portent pas du tout ; et on n'en parlerait pas, si elles ne témoignaient d'une espèce d'inavertie roideur d'esprit, de rogue mentalité particulière qui méconnaît de bien autres choses que le père Dumas ! Il est singulier comme les héritiers et dépositaires de la plus universelle et large tradition qui soit au monde sont, à quelques égards, des gens spéciaux.

Il ne saurait être d'usage de citer Gustave Flaubert, un romancier, dans des travaux de science pure sur Carthage et sur l'**Histoire ancienne de l'Afrique du Nord**. Mais, en ouvrant ce tome IV du grand et magistral ouvrage de M. Stéphane Gsell, tome où l'auteur étudie « la civilisation carthaginoise », ayant, dans les tomes précédents, donné le fruit de ses recherches sur l'Empire et l'Etat carthaginois ainsi que sur l'Histoire militaire de Carthage, on ne peut s'empêcher de se souvenir des services, — extra-littéraires, — rendus par l'auteur de « Salammbô » en matière d'histoire carthaginoise, — ne fût-ce qu'en fournissant une occasion sérieuse, qui n'a été perdue par personne, ni par les détracteurs, ni par de studieux admirateurs, de constater, à propos de son livre, l'état de la science historique touchant Carthage. Les seules polémiques suscitées par son œuvre ont fait beaucoup sous ce rapport, à l'époque. Depuis lors, des « probabilités » de méthode (pour user du terme de Flaubert) se sont trouvées confirmées par les recherches purement scientifiques, par exemple les analogies hébraïques, assyriennes, égyptiennes, ces analogies, pratiquées d'instinct par Flaubert, qui ont rendu possible son entreprise. Et depuis lors... aussi, la science s'est sinon grandement modifiée quant au fond, du moins considérablement développée. La bibliographie qu'on pourrait établir à propos de l'ouvrage de M. Gsell serait tout autre chose, bien entendu, que la

vieille bibliographie flaubertienne documentée dans Dureau de La Malle, Movers, etc., etc. L'épigraphie, les monuments figurés, toutes sortes de recherches locales ont fourni des documents, dont la somme est ici, dans ce livre. Tunis et Constantine sont devenus des centres de recherches archéologiques ; et dans tout le monde savant, au large, les méthodes, comparatives et autres, ont porté sur un nombre de plus en plus grand de données.

Après cela, M. Gsell garde des allures plutôt circonspectes : c'est qu'il est un savant. « Les découvertes archéologiques, dit-il, ne suppléent pas à l'insuffisance des textes. » Mais l'on peut d'autant mieux se dire que tout ce qui est possible en fait d'histoire de la civilisation carthaginoise est ici accompli, — de main de maître. On reste émerveillé de tout ce que la science de M. Gsell a pu nous découvrir, dans les ténèbres de la plus disparue des civilisations, sur l'agriculture, le commerce, la vie et les mœurs, les dieux, le culte, les pratiques funéraires.

En ce qui concerne, plus généralement, le rôle historique de Carthage, M. Stéphane Gsell conclut en disant que, si les Carthaginois ont fait beaucoup d'emprunts aux Grecs, ils n'en sont pas moins restés « des Orientaux ». « Ils se sont opposés à la propagation de l'hellénisme en Occident », « ont très peu contribué à la civilisation générale. » Une idée que les travaux de M. Gsell nous suggèrent d'abandonner, c'est que Rome ait, après la destruction de Carthage, anéanti la civilisation punique. L'auteur cherche à montrer comment cette civilisation a subsisté « dans les colonies du littoral, sur l'ancien territoire carthaginois, dans les royaumes indigènes ». Il y eut une « persistance de la langue punique », d' « autres survivances » encore. Rome n'eût probablement point détruit Carthage s'il ne se fût agi pour elle d'en frustrer l'ambition de Massinissa. Comme le montra peu après la guerre contre Jugurtha, les rois numides étaient devenus fort menaçants. Rome aurait sans doute laissé subsister la métropole punique, laquelle a « préparé son œuvre en Afrique » ; imposant seulement à son ennemie vaincue le régime appliqué aux autres Etats orientaux. Un autre point de vue curieux, que nous signalons au passage, est celui d'après lequel « la religion punique a peut-être développé certains sentiments qui ont favorisé l'accueil fait par les Africains au Christianisme » : nous rentrons ici dans le système de l'orientalisme, qui a montré des analogies entre les cultes d'Attis, d'Isis,

de Mithra et le culte de Jésus. Nous n'insisterons pas. M. Stéphane Gsell pense enfin que « la persistance de la langue punique a peut-être aidé à la diffusion de la langue arabe chez les Berbères ».

MEMENTO. — *Revue Historique* (juillet-août 1919). Léon Homo. La grande crise de l'an 238 ap. J.-C. et le problème de l'Histoire Auguste (*1re partie*). (M. Léon Homo étudie les deux thèses relatives à l'Histoire Auguste, celle de l'authenticité et celle de la falsification totale ; tâche difficile, « les éléments de contrôle » étant « fort insuffisants ». Toutefois cet examen demeure possible, notamment en ce qui concerne l'histoire de l'année 238. L'auteur a tiré de ce contrôle des conclusions dont voici l'essentielle : « L'Histoire Auguste avec toutes ses erreurs et tous ses défauts est dans l'ensemble une œuvre authentique. ») E.-Ch. Babut. Recherches sur l'administration mérovingienne. (Cet historien, tué à la guerre, croyait que l'administration mérovingienne avait ses origines dans l'organisation de l'armée romaine aux IVe et Ve siècles, sujet précédemment étudié par l'auteur. M. Ernest Babut avait écrit dans les tranchées ses conclusions sur ce point. La Revue les publie.) Gaston Zeller. Louvois, Colbert de Croissy et les réunions de Metz. (Etude sur la part effective prise par Louvois à l'affaire des « réunions », après la paix de Nimègue, 1679. Il faut attribuer une part à Colbert de Croissy dans cette affaire ; mais celle de Louvois « reste prépondérante »). Albert Mathiez. Un essai de taxation populaire à Paris en février 1793. (C'est une époque qui a beaucoup de rapports avec la nôtre, pour la cherté de la vie. M. Mathiez, avec sa compétence connue, l'étudie au point de vue politique.) Bulletin historique. Histoire de l'art, par Louis Hourticq (*1re partie*). — *Id.* (septembre-octobre 1919). Léon Homo. La grande crise de l'an 238 ap. J.-C. et le problème de l'Histoire Auguste (*suite et fin*) (voir ci-dessus). E. Duchesne. Le Concile de 1551 et le Stoglav. (Cette assemblée ecclésiastique, appelée concile du Stoglav, siégea à Moscou en 1551. M. Duchesne en détermine le caractère, fort contesté. D'accord avec les autorités russes, il attribue à ce Concile la plus haute importance, importance comparable, rapporte-t-il, à celle du Concile de Trente.) Albert Mathiez. La proclamation du Conseil exécutif provisoire du 4 septembre 1792. (Ce Conseil, après la prise de Verdun par les Prussiens, ordonna, par proclamation, la vente forcée et la taxation des approvisionnements nécessaires aux armées. M. Mathiez donne le texte de cette proclamation trouvée depuis par lui. Il en déduit divers aperçus politiques.) Paul Marmottan. La mission de J. de Lucchésini à Paris en 1811 (*suite et fin*). (Voir notre Chronique du 15 mars dernier.) Bulletin historique : Histoire de l'Art par Louis Hourticq (*suite et fin*). Dans les deux numéros : Comptes rendus critiques. Notes bibliographiques. Chronique.

EDMOND BARTHÈLEMY.

## LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Frédéric Houssay : *Force et Cause*, Bibliothèque de Philosophie scientifique, E. Flammarion. — M. Leclerc du Sablon : *L'Unité de la Science*, Nouvelle Collection scientifique, F. Alcan.

Le nouveau Doyen de la Faculté des Sciences de Paris, M. Frédéric Houssay, est une des figures les plus sympathiques du monde savant. On aime sa vaste culture, scientifique, philosophique et littéraire, la façon si originale dont il envisage les problèmes biologiques, son esprit de tolérance : les jeunes se sentent attirés vers lui ; leurs tentatives, quelque hardies qu'elles soient, trouvent toujours auprès de lui un bon accueil.

Depuis 1904, M. Houssay professe à la Sorbonne un cours dénommé « Introduction générale à l'étude des sciences naturelles » ; ce cours est suivi par des étudiants de toutes spécialités, et par une élite intellectuelle. La leçon d'ouverture est consacrée chaque année à un sujet très général ; bien des anciens élèves s'y donnent rendez-vous ; les idées s'enchaînent de façon ingénieuse et prennent des formes élégantes ; on est souvent surpris ou charmé ; le plaisir est d'ordre à la fois intellectuel et artistique.

Toutes ces leçons d'ouverture ont été rassemblées, ou plutôt remaniées et refondues ; elles se trouvent constituer une doctrine ; elles forment la matière du livre qui vient de paraître dans la Bibliothèque du Dr Le Bon : **Force et Cause**.

Chaque chapitre demanderait à être analysé et commenté. Ici je ne puis indiquer que quelques aspects de la pensée de M. Houssay.

L'auteur commence par parler des *diverses formes de la connaissance*. La forme scientifique ne s'est dégagée que peu à peu des autres, artistique, poétique, philosophique, avec lesquelles, à l'origine, elle était totalement confondue. La tendance à la spécialisation s'est poursuivie dans le domaine scientifique et a conduit à la distinction pratique d'un certain nombre de sciences. Les diverses sciences se sont surtout séparées par leurs techniques, lesquelles dépendent des objets étudiés, et, puisque aussi bien la diversité des objets et les objets eux-mêmes ne sont que des créations de notre esprit, la diversité des sciences n'est qu'une convention... Il ne saurait y avoir réellement *des* sciences, il n'y a qu'*une* Science. Dans la recherche des causes, dont les savants se sont trop désintéressés, il faut faire appel, non pas à une seule

science, mais à l'ensemble de toutes les sciences. « Ce n'est pas en pensant à un seul fait, si net soit-il, qu'on y peut accéder ; c'est en pensant à tout à propos de chaque chose. » Ceci est très difficile, et n'est guère dans les habitudes. La spécialisation se montre nuisible aux progrès de nos connaissances.

Malheureusement les sociétés modernes évoluent de plus en plus vers la division du travail et la spécialisation.

A propos des *idées* et des *faits*, M. Houssay cherche à dissiper l'illusion des positivistes, qui proclament qu'ils connaissent uniquement les faits. On peut leur répondre : « Vous connaissez *certains* faits, vous en laissez de côté le plus grand nombre, vous choisissez. Et pourquoi donc ce choix, si ce n'est que vous êtes inexorablement guidés par une idée ? » En réalité « les faits sont les idées ».

§

M. Houssay apparaît souvent comme « le plus mécaniste des ›iologistes », mais il ne donne jamais l'impression d'être matéria-iste. L'auteur de *Force et Cause* fournit à cet égard des expli-ations intéressantes.

Les concepts primordiaux, à l'aide desquels sont construites toutes s doctrines humaines : temps, espace, mouvement, force et masse, ne nt pas complètement indépendants les uns des autres. On peut consi-rer l'un d'eux comme dérivé et comme nécessairement introduit par fait seul que les autres le sont.

Le choix du facteur dérivé est arbitraire et c'est ce choix qui fait la alité des doctrines.

Des deux notions : force et matière, l'une seulement est néces-re et primordiale, l'autre s'en déduit.

Si l'on considère comme primordiale la force, et si l'on en dé-it la masse, cela ne veut pas dire que la matière n'existe pas, is seulement qu'elle existe à l'état de phénomène ou d'appa-ce, au même titre par exemple que la forme. C'est là la doc-ne connue en philosophie sous le nom de *dynamisme*. C'est à e doctrine que M. Houssay déclare se rattacher.

es *matérialistes* purs ou *cinétistes*, au contraire, ne consi-nt pas la force comme primordiale, mais la voient comme vée de la masse et de l'accélération, c'est-à-dire de l'espace, emps et du mouvement.

M. Houssay n'est donc pas un *matérialiste* au sens propre du mot.

C'est en *dynamiste* qu'il a abordé un des problèmes fondamentaux de la biologie, celui de la genèse des formes chez les êtres vivants. J'ai déjà parlé ici des travaux publiés par M. Houssay et ses élèves, dans la *Collection de morphologie dynamique*.

Pour expliquer entre autres la forme des poissons, l'éminent zoologiste cite certaines expériences qui révèlent des rapports étroits entre le tourbillon, la vibration et la translation. Malheureusement les physiciens sont plus entraînés à penser en formules qu'à penser en images, et les tourbillons jusqu'ici ne se prêtent que très malaisément à des représentations mathématiques simples. Les théories tourbillonnaires, en physique et en biologie, n'existent encore qu'à l'état d'ébauches. Pourtant, elles sont les seules susceptibles d'expliquer la genèse des formes chez les plantes et les animaux. Les biologistes ont négligé ce problème, car le plus souvent ils croient que les formes et les structures sont les causes de la vie. Ils conçoivent en général les choses d'une façon très simple; il leur suffit de dire par exemple que le mouvement des animaux est dû à ce que certains de leurs tissus sont différenciés en fibres musculaires répondant à telles ou telles descriptions et que ces fibres possèdent la propriété d'être contractiles... La structure, les propriétés de la fibre musculaire ! mais elles sont les conséquences des mouvements vibratoires dont la matière vivante est animée.

§

M. Houssay a toujours combattu dans son enseignement le finalisme, et, en cela, il a exercé une influence heureuse sur les jeunes biologistes.

Pourquoi, banni des sciences physiques, le finalisme persiste-t-il dans les sciences naturelles? Pourquoi, lorsqu'on l'en a chassé, y réapparaît-il sous des formes déguisées?

Entre le finalisme décidé et le déterminisme pur, M. Houssay place les théories modernes qui se réclament de Darwin. La doctrine darwinienne certainement ne pose pas en principe la recherche de la finalité ou du but à atteindre, mais elle conserve toutes les notions sur lesquelles celles-ci reposent, à savoir : utilité,

bonté, beauté des phénomènes. Elle y ajoute, il est vrai, la nocivité.

M. Houssay rejette les explications darwiniennes, n'admet pas l'intervention de la sélection naturelle, de la sélection sexuelle. Pour lui, en particulier, toutes les questions de parure, d'ornement, de protection... sont des problèmes de nutrition et d'excrétion, qu'il faut résoudre chimiquement.

Un des chapitres les plus curieux du livre de M. Houssay est celui qui est intitulé : *Evolution et Progrès*. Dans quelle mesure ces deux concepts sont-ils liés ? Dans quelle mesure sont-ils indépendants?

Sans doute, entre les deux concepts, il y a une liaison, mais une liaison irréversible et sans réciprocité. Le progrès n'a aucun sens en dehors de l'évolution, mais inversement l'évolution peut très bien se concevoir sans le progrès.

Pour Herbert Spencer, cependant, évolution et progrès se confondent ; pour Bergson, l'évolution est créatrice. La théorie de la dégradation de l'énergie, admise par tous les physiciens, poussée à ses conséquences extrêmes, conduirait, au contraire, à concevoir l'évolution comme régressive. Mais il semble bien que l'évolution puisse être considérée comme oscillante, c'est-à-dire comme constituée par une alternance de régressions et de réhabilitations.

M. Houssay fait remarquer que c'est ainsi que les religions ont conçu l'évolution.

Toutes les religions sont évolutives, tant dans leurs aspirations mêmes que par les cosmogonies qu'elles admettent. Toutes les cosmogonies ont évolutives, qu'il s'agisse de l'organisation du chaos, des réveils et es sommeils de Brahma au cours desquels alternativement les mondes les phénomènes apparaissent, durent et s'évanouissent pour renaître recommencer...

Sur les murs de toutes les cathédrales, sur tous les tombeaux, urent une multitude de symboles, qu'on ne peut interpréter e comme la manifestation de la croyance aux changements, x modifications, aux transformations, aux métamorphoses des ondes et des êtres.

Mais, dans tous ces cas, il n'est aucunement question du pro-s.

Les positivistes, eux, croient au progrès spontané. C'est surtout

grâce à eux que l'idée d'évolution s'est présentée avec un caractère nettement progressif. Et c'est cet aspect spécial qui, d'après M. Houssay, heurta les croyances religieuses d'une façon foncière et irréductible, beaucoup plus que l'idée même de l'évolution.

D'ailleurs, si l'idée d'évolution est très définie, précise et objective, l'idée de progrès, au contraire, n'est guère définie.

C'est une sorte d'intuition à préciser et même à formuler. Elle implique l'idée de supériorité, de meilleur, par suite de bon, d'avantageux... Elle est difficile à objectiver ; elle est plus philosophique que scientifique et peut-être plus anthropomorphique que cosmomorphique. Je veux dire par là qu'elle s'appliquerait plus facilement à l'homme et peut-être aux êtres vivants qu'au cosmos tout entier. On peut aller plus loin et se demander même si l'idée de progrès aurait un sens en dehors de l'évolution humaine et biologique.

Peut-on en effet confronter avec l'idée de progrès la transformation d'un calcaire en marbre?

Les mammifères, les oiseaux sont-ils réellement supérieurs aux autres animaux ? Pour M. Houssay, le seul indiscutable progrès est l'introduction de l'intelligence et de la bonté. Tout un chapitre de son livre est consacré à l'*évolution de la bonté;* la conclusion en est la suivante :

La peine est la condition formelle de tout perfectionnement et de toute évolution progressive; le plaisir, au contraire, ou même l'échappement à la peine, est le début de toute évolution régressive.

Le livre de M. Houssay a été écrit « dans ces lourdes semaines où notre sang coulait sur les champs de bataille et dans les ambulances par les veines ouvertes de nos fils, de nos élèves ». Ces heures de douleur seront-elles suivies d'un progrès pour l'humanité? Espérons-le.

§

Je me suis laissé entraîner à parler longuement du livre de M. Houssay, il ne me reste plus suffisamment de place pour rendre compte de l'**Unité de la Science**, de M. Leclerc du Sablon. Ces deux ouvrages, d'allure philosophique, envisagent un certain nombre de questions communes. Les deux auteurs n'ont pas toujours la même attitude vis-à-vis d'elles. Ainsi M. Leclerc du Sablon déclare : « Dans un phénomène physiologique considéré dans son ensemble, il y a, à côté des éléments physico

chimiques, et associés étroitement à eux, d'autres éléments qui, sans être contraires aux lois de la physico-chimie, ne paraissent pas leur être soumis. » Il me faudra discuter cette assertion dans ma prochaine chronique.

GEORGES BOHN.

## LES REVUES

*La Renaissance* : M. Raymond de la Tailhède : hommage à Jean Moréas ; lettres de Banville et de Mallarmé ; vitalité du symbolisme après 1891. — *Fortunio* : « Musiques », par André Millet. — *La Minerve française* : M. Charles Oulmont : « Froissart, chantre de l'amour. » — *La Grande Revue* : souvenirs de Mme Allais, d'Honfleur, sur Baudelaire. — *Le Correspondant* : Mme Colette Yver et l'autorité maritale. — *Africania*, premier cahier de l'homme noir, pour revendiquer l'égalité des noirs et des blancs. — Memento.

**La Renaissance** (20 mars) commence la publication d'un bel « Hommage à Jean Moréas » qui est l'œuvre de M. Raymond de la Tailhède. Il y insère une lettre inédite de Banville et deux de Mallarmé. Dès 1885, à propos des *Syrtes*, ces nobles aînés appréciaient le génie du nouveau venu aux Lettres :

La lecture de ce beau livre a été pour moi un enchantement, car je ne connais pas un art plus raffiné, plus subtil, plus intense, plus musical, plus affranchi du lieu commun que le vôtre.

Vous prenez notre âme qui insensiblement se trouve pénétrée, envahie, et vous ne la lâchez plus. Notre ami Arène nous apprend que vous êtes né dans la Grèce divine, ce que prouverait suffisamment votre génie de l'harmonie ; mais vous êtes Parisien aussi et plus que personne, par la compréhension et la divination de tout.

Ainsi s'exprimait Banville.

Quel critique littéraire est Mallarmé, dans les lignes suivantes ! D'une lecture, elles concluent à des remarques qui ont l'ampleur de lois d'un art poétique :

Voilà un des livres de poésie les plus captivants qu'on ait publiés depuis longtemps : n'ayant rien d'un volume de début, mais nous servant une originalité mûre et neuve. J'ai beaucoup appris, sur votre talent tout exceptionnel, à vous relire d'un trait ; et l'on peut d'autant mieux dire, vers à vers, que vous êtes un des seuls aujourd'hui qui idéalisez chaque vers dans sa perfection propre. Tous, comme je l'aime, sont arrêtés, même les plus fugaces ; le rythme jamais enfreint. Très chantants, quoique si nets ; d'une voix contenue, bizarre et suave. Je n'en sais presque aucun qui ne soit à y revenir, plusieurs fois, avec plaisir ; ayant causé à l'esprit sa minute de rêverie qui est bien à vous..

Avec leur allure, leur coloris, comme ils se groupent bien en poème composé suivant le double art pictural et musical moderne ! Et pas l'ombre de farce ou de chic : un dandysme de goût fort pur. Les plus rares qualités du poète, vous les montrez là, mon cher Moréas, et je vous remercie donc à tous les points de vue de l'envoi des *Syrtes*.

M. de la Tailhède définit très heureusement le style achevé de Moréas :

Un destin favorable a fait naître Jean Moréas à Athènes et finir ses jours à Paris, les deux villes du monde où l'on sent le mieux la présence manifeste de la divinité. Aussi a-t-il dit : « Le jour où j'ai aimé la Seine, j'ai compris pourquoi les dieux m'avaient fait naître en Attique. » Quelle leçon pour qui sait réfléchir ! La mesure, l'harmonie disciplinée, voilà ce qui est propre aux deux génies athénien et français. Nulle grandeur que dans la proportion, nulle beauté que dans l'équilibre et ce que Moréas appelait le « juste point ». Pour cela il convient d'user d'une langue arrivée à ce degré de perfection, où plusieurs siècles de bon usage ont mené celle que nous parlons. Encore faut-il en avoir connu les métamorphoses, avoir goûté tous les fruits de ce riche verger, et, du suc exprimé de chacun, distiller un miel plus que tous délicieux, et dont la composition est le secret de l'ouvrier.

Jean Moréas fut ce nouvel Aristée ; il disposa les essaims de ses abeilles de telle sorte qu'elles lui rapportèrent le butin de tout le florilège français, depuis les vieilles chansons de geste, les sirventes de nos troubadours, les lais de nos trouvères, les contes de nos gais compagnon sans souci, les mystères de nos écoliers. A mesure qu'il se nourrissai de si douce rosée, son goût devenait plus exigeant. Les poètes de l' Renaissance furent reçus par lui comme un cortège délirant de joie lyri que. Mais quand il aperçut les maîtres du XVII[e] siècle, ce fut pour s joindre à eux ainsi qu'à des hommes de même sang, de même race, d même rang. Qui le blâmerait d'avoir choisi ses pairs ?

Un peuple n'est assuré d'une certaine durée dans le temps que p sa langue. Nous avons le devoir de ne point laisser dépérir ce signe notre vitalité. Que dis-je : non pas seulement dépérir, mais nous avo obligation de le maintenir tel que nous l'ont transmis ceux qui lui o donné la suprématie sur les autres formes de langage : les Racine, l La Fontaine, les Corneille.

C'est ainsi que l'a compris Moréas. Mais bien indignes de s'enorgu lir d'une communauté de vocabulaire avec ces nobles poètes les simp esprits qui iraient croire que l'admiration, dans le cas qui nous occu est synonyme de servilité. Si je proclame que Moréas s'est considéré à juste titre, comme l'égal des plus grands dont je viens de parler, est à dire qu'il marchait les pas dans leurs pas ? Certes, il pouvait répét

« Mon imitation n'est pas un esclavage... »

Au surplus, qui parle d'imitation ? Faire passer dans une forme, même consacrée par l'usage, une émotion neuve et personnelle, cela constitue le miracle, et, du coup, comme la chimie amalgame les corps, une autre substance apparaît, un inouï se révèle.

Jean Moréas a eu le mérite de savoir plus qu'un autre jusqu'où l'association de la pensée et de la forme devait être poussée pour arriver à produire l'élément essentiel nouveau.

A propos du *Pèlerin passionné*, M. de la Tailhède écrit :

Ce recueil de poésies nouvelles parut en 1891. Accueilli avec un bel enthousiasme, il marqua à la fois le triomphe et la mort du Symbolisme. C'est de ce livre que date une ère nouvelle en littérature.

Il est assurément excessif d'annoncer la mort du Symbolisme en 1891. D'abord, en 1920, il donne des preuves évidentes de sa vitalité, par le *Mercure de France* lui-même. Ensuite, n'est-ce pas depuis 1891, précisément, que MM. Henri de Régnier, Gustave Kahn, Francis Vielé-Griffin (et que d'autres encore !) ont donné les œuvres qui sont l'honneur du Symbolisme ? Décriés par le Parnasse et le boulevard, les symbolistes ont travaillé dans un désintéressement exemplaire. Leurs cadets les ont vite bousculés, avec plus de hâte que de désintéressement, il faut en convenir. Et ces cadets, à leur tour, sont pressés par une génération moins désintéressée encore qu'ils ne l'étaient. C'est le train du monde.

Si grand qu'ait été Moréas, il n'a pas tari les sources vives du Symbolisme lorsque, retiré du groupement, il a fondé l'école romane. *Tel qu'en songe*, *Domaine de fée*, *Phocas le jardinier* ; les tragédies de Maeterlinck jusqu'à *l'Oiseau bleu* ; les œuvres de notre Stuart Merrill et celles d'un Max Elskamp ; les purs poèmes qui répandent aujourd'hui la gloire de M. Paul Valéry ; les *Ballades françaises* de Paul Fort ; le haut monument d'idées construit par un Remy de Gourmont, voilà les preuves que peut fournir le Symbolisme d'une fécondité peu commune dans l'histoire littéraire.

§

**Fortunio** (nº 1, 15 février, Aix-en-Provence, 20, rue Manuel) paraît mensuellement sous la direction de MM. Marcel Pagnol et Charles Brun.

Nous y trouvons le poème ci-après qui est l'œuvre de M. André

Millet. Au moment de le publier, la revue a appris la mort de l'auteur, — à vingt ans !

MUSIQUES...

La symphonie ailée expire doucement...

La musique s'est tue et la harpe encor vibre.
Dans le roseau léger court un frémissement
Qui s'étend et qui meurt dans la dernière fibre...

Le violon sonore exhale encore un son,
Comme un râle lointain qui se perd dans l'espace.
On dirait que dans l'air comme un souffle, un frisson
Emporte l'Harmonie et lentement s'efface...

Mon âme extasiée est partie, elle aussi...
Dans le vol musical, vers la Terre du Rêve !
Le monde est trop méchant et trop bas ; celui-ci
A des horizons neufs où le Destin s'achève
En un perpétuel et doux enchantement...

Mon âme... Ta chimère était hélas trop brève...
La symphonie ailée expire doucement...

§

M. Charles Oulmont donne à **La Minerve Française** (mars) un remarquable et savant essai sur « Jehan Froissart, chantre de l'amour ». Il constate avec tristesse que « nos trésors littéraires parus entre le XII^e et le XVI^e siècle » soient en majeure partie « étudiés et édités » par des Allemands.

Hélas! combien de jeunes Français seraient à même de « lire » un trouvère, comme ils lisent une Bucolique de Virgile ou même un paragraphe d'Hérodote... De quelle joie française on les prive, et de quelle récréative leçon! Qu'on fasse au moins pour la littérature de France ce que l'on n'hésite pas à tenter pour les classiques latins et grecs : de la sorte, les maîtres n'auront aucun reproche à se faire. Que l'on ne dise plus : le moyen âge, comme l'on dirait « un tombeau », ou « une nécropole ». Le moyen âge vit d'une vie impérissable comme toutes les epoques d'art; sa littérature est vivante éternellement comme ses cathédrales ou ses enluminures. Mais cette littérature (est-ce sa faute!) ne se laisse pas déchiffrer à première vue comme la peinture ou la sculpture gothique, elle exige un apprentissage et des instruments de précision. Elle récompense ensuite somptueusement les efforts des travailleurs.

C'est un scandale de penser que les romans de Chrestien de Troyes : *Erec, Cligès, Lancelot, Perceval,* sont édités par un Allemand...

... *Après la guerre,* ne serait-ce pas un pieux devoir de lire dans l'âme du passé, si sœur de la nôtre, et de converser familièrement avec ces hommes qui ont lutté pour la grandeur et l'unité nationales ? S'il est parfois malaisé d'entrer dans leur existence intime et de les entendre, la jouissance de communier avec eux et de resserrer les liens de parenté qui nous unissent n'est-elle pas suffisante pour provoquer notre labeur ?

Ne s'avisera-t-on pas enfin que la meilleure et la plus saine manière d'aimer la tradition est de connaître l'esprit et les œuvres des aïeux ? Donnons droit de cité au moyen âge français dans les lycées et les collèges ; donnons-lui une place plus grande dans les universités. Qu'il cesse d'être l'apanage des spécialistes, comme l'égyptien ou l'hindoustani, cassette mystérieuse dont dix Français à peine possèdent la clef et semblent écarter ceux qui voudraient contempler le trésor.

Et surtout, que le moyen âge ne soit pas fané aux yeux des profanes par les défauts des savants à lunettes d'outre-Rhin, dont les habitudes intellectuelles ne devraient pas devenir les nôtres ! Ces défauts, ils nous les ont transmis, plutôt que leurs qualités. N'étouffons pas d'admirables poèmes sous la masse des gloses et le poids des commentaires. Ne laissons pas aux Allemands la joie de se promener avec des bottes trop lourdes dans le verdoyant « jardin de plaisance ».

Et souhaitons que le moyen âge français, resté trop longtemps en partie province allemande, finisse d'être le seul domaine où la science française n'ait pas osé briller de tout son éclat.

Qui ne partagera le vœu de M. Charles Oulmont ! Il est un excellent guide à travers les poèmes amoureux de Froissart. Le vieux chroniqueur y révèle une sensibilité aiguë et malicieuse plus sincère encore, semble-t-il, que celle de sa prose. On jugera le régal qu'il offre à un lecteur cultivé d'aujourd'hui, par ce bref extrait où se retrouvent tant de jolis mots de notre langue à leur naissance :

> Chevelés blons, un petit sors (1),
> Sourcieus (2), entroeil, nés, face et bouche,
> Com pour le temps (3) avoit la douce,
> Yeus simples, vairs et attraians,
> Et trop sagement retraians (4),

(1) Jaune.
(2) Sourcils.
(3) Jadis.
(4) Baissés.

Il me semble qu'encor je voie
Son doulc regard aler la voie
Qui m'ont livret tamaint assaut (1)
Ce souvenir, Diex le me sault (2),
Car moult il me rajovenist (3).

§

M. Léon Lemonnier a retrouvé « Quelques traces de Baudelaire à Honfleur » (**La Grande Revue**, février). Mme Aimée, qui a servi cinq ans comme femme de ménage chez la générale Aupick, n'y a jamais vu le poète. Elle témoigne que « la générale l'aimait beaucoup : elle est allée le soigner à Paris pendant trois mois ». La vieille servante déclare : « M. Baudelaire faisait des livres, il composait des livres : il était compositeur. »

Mme Allais, la mère d'Alphonse Allais, qui « habite tout près de la pharmacie où elle a vécu si longtemps », a parlé ainsi à M. Lemonnier :

Je n'ai guère vu, dit-elle, le général Aupick; quelque temps après son arrivée à Honfleur, il eut la malheureuse idée de se faire extraire une balle qu'il avait depuis longtemps et qui ne le faisait pas souffrir. Il est parti pour Paris, et il n'en est pas revenu.

J'ai mieux connu Mme Aupick. C'était une petite femme fort distinguée, vêtue à l'ancienne mode et portant des bijoux et des dentelles magnifiques qu'elle avait rapportés de Constantinople. Elle était en bons termes avec l'ancien aide-de-camp de son mari, le colonel Hemon, à qui le général avait fait acheter la maison voisine.

Si je voyais souvent la générale ? Mais oui, elle venait presque tous les jours à la pharmacie, et elle disait à mon mari, en lui apportant une ordonnance : Ce n'est pas pressé, Mme Allais m'apportera cela chez moi.

Elle habitait une coquette maison remplie de meubles originaux. On entrait par la cuisine, au sous-sol. Sur la façade, du côté de l'estuaire il y avait un double escalier luxueux, encadrant des buissons de feuillage et conduisant à une véranda orientale que le général avait fait construire.

Ce qui m'a le plus frappé, c'est que Mme Aupick ne se mettait jamais à table sans que le couvert de son mari fût placé en face d'elle, même quand son fils était là. Et pourtant, le général et lui étaient brouillés, et ce n'est qu'après la mort de M. Aupick que Baudelaire est venu à Honfleur.

Je voyais souvent le poète à la pharmacie. Il avait l'air vieux, mais

(1) Tant d'assauts.
(2) Dieu me le garde.
(3) Rajeunit.

il était fort aimable et fort distingué dans ses manières... Avec une négresse? Oh! non, Monsieur! jamais; je l'aurais su; non, non, il habitait chez sa mère. De temps à autre, il avait avec mon mari de petites... querelles. Il avait pris l'habitude de l'opium, et il suppliait mon mari de lui en fournir. Mais M. Allais ne lui en a jamais donné qu'autant que le pouvait un pharmacien consciencieux.

§

Mme Colette Yver traite de « l'autorité maritale » dans **Le Correspondant** (10 mars). Elle y est d'avis que

l'obédience féminine comme l'autorité virile, tenant à la nature même des êtres, s'imposent malgré tout dans le couple humain. La civilisation et la politesse y ont apporté les atténuations d'usage, sans altérer leurs mutuelles réactions. Le féminisme s'érigera vainement en Spartacus de cet esclavage éternel. De l'esclave antique on pouvait faire un homme libre. D'une femme on ne fera jamais un homme.

Voilà une conclusion pleine de bon sens. Parmi les femmes qui écrivent, il en est encore quelques-unes qui ne soient pas folles ou forcenées. A celles qui n'ont plus de mesure ni de raison, et se passionnent pour « la cause féministe », nous signalons cette déclaration formelle de Mme Colette Yver :

Si l'on me posait nettement la question : « La femme n'est donc pas l'égale de l'homme? » je répondrais aussi nettement : « Elle vaut autant que l'homme, mais n'est pas son égale. »

Il ne s'agit pas, sur une telle question, de regarder autour de soi et de comparer Mme Une Telle à son mari, mais d'envisager les grands ensembles et tout le passé. Alors on se rend compte du rôle secondaire de la masse féminine, je ne voudrais même pas dire rôle inférieur en pensant à la secrète excellence des fonctions de la femme, mais il apparaît clairement que le premier rôle, elle ne peut l'avoir, car il ne lui appartient pas, il n'est pas dans son essence de conduire. Le simple bon sens en décrète là-dessus plus long que toute glose féministe.

§

**Africania**, « cahiers de l'homme nègre » (115, rue de Rome, à Paris), vient de paraître, sans date ni engagement de périodicité. Au-dessus même du titre se lisent ces mots :

Faits, Réflexions, Commentaires pour
faire... Douter... et Réfléchir le Nègre.

Cette publication, œuvre d'un « fermo et bon esprit nourri du *négroïsme* le plus orthodoxe », est un signe des temps.

Son rédacteur se présente en ces termes :

> Nègre, farouchement Nègre, intimement, passionnément attaché à ma race, j'ai passé le meilleur de ma vie à réfléchir sur le sort de ceux de mon plan, à étudier l'affreux et angoissant problème que constitue notre position dans le monde et à en chercher une solution humaine, une solution en fonction de nos intérêts.

Il signe ainsi :

> AFRICANIA
> Homme d'esprit Nègre
> Wo-Douiste Fervent
> Interprète et Traducteur de tout
> ce qui peut contribuer à éveiller la
> Conscience du Nègre, partant le sauver.

Nous ne mêlons aucun esprit d'ironie à cette contribution et aux documents de l'année 1920. Y fussions-nous porté, des observateurs attentifs verraient là plus qu'un sujet de plaisanterie.

Toutes les nations de l'Entente ont, pour soutenir leur cause, au nom du Droit et de la Liberté, enrôlé des hommes de couleur. On leur a fait large mesure d'égalité devant la mort.

Il n'est pas surprenant, aujourd'hui, qu'un noir rappelle notre « Déclaration des Droits de l'Homme » française, les termes de la « Déclaration de l'indépendance des Etats-Unis de l'Amérique du Nord » et ceux des lois fédérales qui ont complété cette dernière, — en ce qui concerne l'égalité de tous les hommes.

Cette égalité (démentie en fait par les mœurs entre blancs) est contestée aux noirs par un document que leur porte-parole emprunte à notre *Journal officiel* du 26 juillet 1919. C'est une circulaire signée de M. le colonel Linard, destinée aux « officiers français appelés à exercer un commandement sur les troupes noires américaines », dans le but d'imposer à ces officiers les préventions de l'Américain blanc contre les hommes de couleur.

Lisez :

> Conclusion. — 1° Il faut éviter toute intimité trop grande d'officiers français avec des officiers noirs, avec lesquels on peut être correct et aimable, mais qu'on ne peut traiter sur le même pied que des officiers blancs américains, sans blesser profondément ces derniers. Il ne faut pas partager leur table et éviter le serrement de mains et les conversations ou fréquentations en dehors du service ;

2° Il ne faut pas vanter d'une manière exagérée les troupes noires américaines, surtout devant des Américains. Reconnaître leurs qualités et leurs services, mais en termes modérés, conformes à la stricte réalité.

3° Tâcher d'obtenir des populations des cantonnements qu'elles ne gâtent pas les nègres. Les Américains sont indignés de toute intimité publique de femme blanche avec des noirs. Ils ont élevé récemment de véhémentes protestations contre une gravure de la *Vie parisienne* intitulée l'« Enfant du désert » représentant une femme en cabinet particulier avec un nègre. *Les familiarités des blanches avec les noirs sont, du reste, profondément regrettées de nos coloniaux expérimentés qui y voient une perte considérable du prestige de la race blanche.*

L'autorité militaire ne peut intervenir directement dans cette question, *mais elle peut influer sur les populations par les autorités civiles.*

Les italiques, dans ce texte, ont été indiquées par « Africania ». Il aurait pu souligner tout le paragraphe 2°. Sans doute M. le colonel Linard a-t-il obéi à un ordre en rédigeant sa circulaire, et la nécessité diplomatique a-t elle inspiré le commandement ?...

Ceux qui refusent au noir l'intelligence au même degré qu'ils l'accordent au blanc savent fort bien que le sentiment d'intérêt peut accroître l'intelligence. Les « Cahiers de l'homme nègre » nous semblent poser le plus grand problème de demain que, par la faute des Etats Unis, l'Europe puisse devoir résoudre en Afrique.

Memento. — *La Nouvelle Revue* (15 mars) : « La Syrie et les véritables intérêts français », par M. Gervais Courtellemont. — « Francis Jammes », par M. E. Raux.

*Le Feu* (15 février) : numéro consacré à Lucien Rolmer, « mort à l'ennemi le 28 février 1916 », et pieusement rédigé par M. F.-Jean Desthieux, en l'honneur de cet ardent lyrique, de ce romancier fin et coloré, de ce pauvre soldat qui a écrit d'admirables lettres des lieux maudits où il a fait la guerre. « La guerre est un bien médiocre moyen ! » écrivait-il.

*La Nouvelle Revue française* (1er mars) : M. A. Delemer : « D'une organisation du travail intellectuel ». — M. A. Salmon : « Mancequin l'acajou ». — M. G. Duhamel : « Lettre sur les mœurs scientifiques en Auspasie ». — « Une lettre à M. Marcel Proust », de M. A. Thibaudet.

*La Revue des Deux Mondes* (15 mars) : Nouvelle série de « Lettres à l'Etrangère », de Balzac. — « M. Joseph Bédier », par Fidus. — La VIe partie du très attachant « Le roi Louis XVII », de M. G. Lenotre. — « La crise du livre », par M. G. Leconte. — « Histoire politique », par M. Raymond Poincaré.

*Les Ecrits nouveaux* (mars) : Pages inédites d'Henri Heine. — « Les

murmures de la forêt », roman de M. Louis Chadourne. — Poèmes de MM. A. Arnoux et J. Lahovary. — Un « Marc-Aurèle » de M. A. Suarès.

*Les Marges* (15 mars) : « Le comte de Montesquiou », par M. Pierre Lièvre. —« *Feriventrem* », poèmes de M. Fagus.—« Jean Reutlinger », par M. de Miomandre.

*La Revue hebdomadaire* (20 mars) : suite de la « Mme de Sévigné », de M. A. Hallays.

*Le Scarabée* (mars) : « L'Elu », par M. P. Dominique ; poèmes de G. Bannerot, et de MM. Etienne Marie et A. Payer.

*La Vie morale* (mars) : M. le Dr O. Béliard : « L'amour et l'immortalité ».

*Le Thyrse* (15 mars) : Hommage au poète Grégoire Le Roy.

*La Revue Bleue* (13 mars) : M. A. Gérard : « L'importance de la langue française dans les relations diplomatiques ». — « Canton », par M. E. Hovelacque.

*Notre Voix* (5 mars) : « L'Elite qui vient », par M. Génold. — « Diplomatie d'avant-guerre », par M. E. D. Morel, traduit de l'anglais par M. P. Franck. — « Plus de chair à canon », par Ermenonville.

*La Revue de Paris* (1er mars) : « La maison du sage », nouveau roman de M. Louis Artus. — « La crise de la Danse », par Vestris.

*La Revue critique* (10 mars) : « Le centenaire des Méditations », par M. R. de Stanhol. — « La porte d'airain », par M. A. Thérive.

*L'Opinion* (20 mars) : XXX : « La réparation des Régions dévastées ».

*Le Divan* (janvier-février) : M. P.-J. Toulet : « Petits Poèmes ». — M. E. Marsan : « Eloge de la Polygamie ». — « Francis Carco », par M. Henri Martineau. — Une très curieuse note de M. Daniel Muller : « Stendhal bouquiniste », qui intéressera fort tous les stendhaliens.

*La Revue mondiale* (15 mars) : M. J. Finot : « La Désolation du monde et quelques remèdes ». — M. C. Flammarion : « Une révolution dans la science ».

*Renaître* (10 mars) : « L'affaire Caillaux », par M. Henri Prado. — « Petits poèmes immodestes », de M. J.-M. Renaitour.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

## *MUSIQUE*

M. Cocteau et la musique. — *Socrate* de M. Erich Satie. — Le *Bœuf sur le Toit* au Théâtre des Champs-Elysées (*Suite* (1)).

La subjectivité toute crue de M. Jean Cocteau lui suffit pour aligner ses apophtègmes et ce n'est pas sans quelque effarement qu'on lit dans la même brochure, où c'est lui qui souligne en majuscules :

(1) Voy. *Mercure de France*, no 523.

Ni la musique dans quoi on nage, ni la musique sur qui (*sic*) on danse : DE LA MUSIQUE SUR LAQUELLE ON MARCHE (p. 31). — La musique n'est pas toujours gondole, coursier, corde raide. Elle est aussi quelquefois chaise (p. 32).

Un peu avant, M. Cocteau avait écrit, page vingt-neuvième :

La musique russe est admirable parce qu'elle est la musique russe. La musique française russe ou la musique française allemande est forcément bâtarde, même si elle s'inspire d'un Moussorgsky, d'un Wagner, d'un Schœnberg. Je demande une musique française.

Constatons tout d'abord que ce nationalisme a de terribles conséquences. « Forcément bâtarde » est alors la musique de Méhul, élève de l'allemand Hanser et disciple exalté de Gluck ; « bâtarde », celle de Boieldieu imbibé de Mozart comme une éponge ; « bâtarde » au premier chef la musique de Berlioz, où se croisent les influences de Gluck, de Beethoven et de Weber. Mais si « la musique française allemande est forcément bâtarde », la musique « allemande française », ne peut guère l'être moins, et, si elle est par dessus le marché italienne, ce qui en fait de la musique « allemande française italienne » ou « allemande italienne française », sa bâtardise atteint évidemment à l'apogée du comble du maximum, détrône « forcément » les concurrentes, les domine, écrase et éclipse d'une suprématie superlative. De sorte que, dans tout l'art sonore, selon M. Cocteau, la musique la plus « forcément » et souverainement « bâtarde » est celle de Bach et de Mozart, lesquels prirent ouvertement leurs modèles chez nous et au delà des Alpes. Et Gluck ne serait pas mieux loti, qui, après une éducation foncièrement italienne, se mit à l'école de Rameau pour fabriquer de « l'opéra français ». Certes, c'est une opinion qu'on ne peut empêcher personne d'avoir si ça lui plaît, mais M. Cocteau permettra qu'on estime que la « musique bâtarde » a du bon. Mais, encore ici, c'est en littérateur que M. Jean Cocteau parle de la musique en oubliant qu'elle est universelle, puisque les mots de son vocabulaire sont des sons identiques en tous pays et sous toutes les latitudes. Que penserait-il de quelqu'un qui déclarerait froidement qu'une littérature « normande gasconne » ou « poitevine francomtoise » est « forcément bâtarde » parce que rédigée par des gens issus respectivement de ces provinces et influencés l'un par l'autre, quoique écrivant tous en « français » ? N'objecterait-il pas que l'extraction variée de ces écrivains ou

poètes se traduit par des nuances ou même des contrastes psychologiques qui apportent un enrichissement à la langue commune sans altérer son homogénéité? La même chose a lieu dans l'universalité musicale. Chaque peuple y donne et reçoit tour à tour. Dans notre Europe occidentale, les pénétrations réciproques, une longue collectivité de culture, ont contribué depuis des siècles, entre la France, l'Italie et l'Allemagne, à la formation d'un art solidaire, où les caractéristiques nationales apparaissent de plus en plus mâtinées, enchevêtrées, amalgamées, jusqu'à n'être plus que des nuances plus ou moins accusées dans l'ensemble d'un tout homogène. C'est là *un fait*, et un fait analogue à la cristallisation d'un idiome « national » par la collaboration et la synthèse progressive de ses dialectes régionaux constitutifs. Pour se soustraire à ses suites inéluctables, il faudrait qu'un musicien fût sourd, aveugle et ignorât tout du présent autant que du passé de son art. Et ces suites n'anéantissent aucunement, au fond, la physionomie autochtone de son œuvre, qui demeure latente, ineffaçable, persiste à la manière des traits bourguignons ou champenois chez les « Français » Piron et La Fontaine. Pour avoir reçu les influences susdésignées, la musique de Méhul, de Boieldieu et de Berlioz est-elle moins irréfragablement « française »? « La musique russe est admirable parce que », dit M. Cocteau, « elle est russe », c'est-à-dire qu'il se figure qu'elle est sans alliage, méconnaissant ou ignorant ainsi les influences délibérément acceptées ou insciemment subies de Berlioz, de Schumann et de Liszt sur « les Cinq », sans compter celle particulièrement profonde, sur l'inspiration de Moussorgsky, des *ekkoi* de la liturgie byzantine, legs de l'antiquité hellénique. Enfin la chanson populaire elle-même n'est rien moins que purement autochtone. Aux origines, chez nous comme en tous pays chrétiens, elle démarque ou emprunte carrément les mélopées du plain-chant ecclésiastique, résidu de la monodie gréco-romaine. Et, si elle est réellement autochtone, loin de s'affirmer « nationale », elle demeure étroitement *régionale* et ses caractéristiques s'apparentent ou se confondent avec les étrangères aux confins de « nations » voisines. Lorsqu'elle s'exhausse à la qualité d'art, au moyen âge, la différence est infiniment plus tranchée entre un troubadour d'Aquitaine et un de nos trouvères du Nord qu'entre celui-ci et un déchanteur rhénan ou anglo-saxon. Plus tard, et jusqu'aujour-

d'hui, en dehors de la géographie politique, quel caractère « national » unanime, quelle affinité même est percevable entre une bourrée d'Auvergne, une pastourelle béarnaise, une ronde provençale et une rapsodie bretonne? Et un air alsacien devient-il plus ou moins « national » avant ou après 1870 ou 1918? Ainsi, dans notre famille « nationale », les sources populaires mêmes de notre art ne sont pas moins diverses et parfois disparates que les éléments de l'art international européen. Et, quand M. Cocteau « demande une musique de France », il serait encore une fois bien embarrassé pour définir musicalement ce qu'il exige. Du moins l'explique-t-il littérairement ou, plutôt, « littératurairement », puisqu'il « demande » avec une équilatérale appétence « de la musique sur laquelle on marche et qui soit quelquefois chaise »; ce qui rime justement avec « française ». A la vérité, ce n'est pas d'une clarté limpidissime. M. Jean Cocteau, par bonheur, spécifie ses admirations et on ne peut guère douter que l'objet de son dithyrambe éperdu ne soit le parangon de cette « musique française », sur laquelle du même coup on marche et on s'assoie. Or cet objet est la musique de M. Erik Satie, dont M. Cocteau, non seulement foudroie, renverse et pulvérise le « brumeux » Wagner et le « flou » Debussy, mais égratigne un Strawinsky « corrompu par le théâtre ». Ce n'est pas le moins abracadabrant du factum de M. Jean Cocteau que de le lire, à propos des élucubrations de M. Satie, vanter imperturbablement celui-ci « d'une technique dont il connaît les moindres ressources », et l'opposer à « l'impressionnisme et à la pédale Debussy », à la « pédale Wagner » et à la « pédale russe », en tant que prototype accompli, en sa « simplicité classique », de notre art national français. En dépit de ses études tardives à la Schola d'indyste, la musique de M. Satie fut toujours, et n'a pas changé, un parfait spécimen de l'indigence et de l'impéritie qui dénotent l'amateurisme. Cependant on ne songerait pas à lui reprocher son insuffisance technique. Il y a quelque amateurisme dans l'art de Moussorgsky et de Berlioz, mais il y a aussi du génie. L'amateurisme de M. Satie est à la fois fumiste et d'une vacuité que ne gonfle que le pastiche. Sa « simplicité » évangélique (*Mathieu*, V, 3.) eut un équivalent isomorphe dans le Chat-Noir d'antan en la personne de Fragerolle. Celui-ci délayait avec une ingénue grandiloquence une décoction de *Noël* d'Adam

gounodisé. Infecté tout d'abord de préraphaëlisme édulcoré, M. Satie, lui, pille un peu partout, et jusqu'en la fanfare militaire avec *la Casquette du Père Bugeaud* mais, de plus en plus spécialement chez les Russes, précisément. Mme Jeanne Mortier, qui nous revint très en forme d'Amérique, lui fit la charité, dans son second concert, de jouer un *Nocturne* au milieu duquel surgissait impromptu la parodie d'une célèbre *Novelette* de Schumann. Dans *Parade*, l'émiettement strawinskyste s'essoufflait puérilement à la singerie insipide et inane d'un *Sacre* de café-concert. Enfin, sentant la blague s'émousser, M. Satie accoucha le **Socrate** et battit de la grosse caisse autour. Ce « drame symphonique », ainsi qu'il l'intitule, est confectionné d'un chapelet d'incises de deux ou de quatre mesures implacablement ressassées, égrenant sans relâche des réminiscences affadies et flagrantes de *Boris* et de *Pelléas* sous un texte de Victor Cousin récité sur le ton d'une conversation saloneuse. Impuissance serait trop dire pour un néant de cette totalité, où M. Cocteau toutefois a de quoi se repaître à gogo de « flou » et de « brouillard » debussystes autant que de « pédale russe ». Encore qu'il ne s'appelle Adam, M. Satie fut quelque peu « Sar » en son printemps et « excommuniait volontiers ses adversaires en des mandements calligraphiés à l'encre rouge, qu'exposait dans ses vitrines un vendeur de volumes ésotériques ». Je me souviens que jadis, à l'entrée du Nouveau-Théâtre où logeaient les Concerts Lamoureux, mon vieil et cher ami Henry Gauthier-Villars se vit contraint, pour conjurer ses envoûtements maléfiques, de recourir à une baguette de coudrier affectant l'aspect d'une canne. M. Satie se proclamait alors invulnérable : « Anachorète et orthodoxe, retiré de la Terre, cénobite de l'Octave du Saint-Sacrement au troisième dimanche après l'Epiphanie, athmosphérique et thermal, chantre et bouclier, J'erre. Je plane et rien ne M'atteint. » Et il signait : « Le Parcier, l'Epée bouillante, le Pauvre, l'Invisible, la Fermeture et le Chevalier ». Sans doute les méninges de M. Satie ont-elles gardé quelques stigmates de cette mégalomysticomacaronie lointaine, car le démon de son *Socrate* l'induisit à publier dans *le Guide du Concert* cette admonestation burlesque : « Ceux qui ne comprendront pas sont priés par moi d'observer le plus respectueux silence, et de faire montre d'une attitude toute de soumission, toute d'infériorité. » Pas moinsse ! Le soir où on exécuta *Socrate* à la Natio-

nale, un poilu de mes amis, et même de mes plus anciens, s'avança sur le bord de sa loge et siffla. A la sortie, je l'interrogeai sur son geste. Il répondit : « Evidemment cette niaiserie ne mérite ni cet excès d'honneur ni cette indignité, et ne valait certes pas la peine que j'ai prise de tirer une clef de ma poche et de souffler dedans. Mais il est légitime que toutes opinions se manifestent. J'ai sifflé parce qu'on a applaudi et qu'il est utile de prévenir les moutons de Panurge contre des mystifications de cet acabit. En bon Normand, M. Satie est un malin bourreur de crânes. Il opère dans le Tout-Paris et la haute aristocratie. Mais tout le monde n'est pas des snobs et des princesses, et il y a des gens qui préfèrent que M. Satie se ridiculise tout seul. » Mais M. Jean Cocteau a d'autres panacées que la « simplicité » satiestique pour rénover notre musique française (ou « fran-chaise »), et c'est au music-hall avant tout qu'il la convie à s'aller abreuver d'une eau de Jouvence réparatrice. « Le café-concert est souvent pur : le théâtre toujours corrompu », prononce-t-il en l'imprimant en capitales. « On y conserve une certaine tradition qui, pour être crapuleuse, n'en est pas moins de race. C'est sans doute là qu'un jeune musicien pourrait reprendre le fil perdu dans le labyrinthe germano-slave. » J'en fais à M. Jean Cocteau l'aveu confus : j'ai fort peu fréquenté les établissements de ce genre parce que, chaque fois que je m'y égarai, je m'y suis embêté, rasé, pour le moins autant qu'il « s'ennuie » à la musique de Wagner. J'y entendis les ponts-neufs et des chansons stupides et l'ensemble me parut tout bonnement idiot. J'ignore, je le confesse, ce que « la tradition conservée » du *Père la Victoire* et de *l'Amant d'Amanda* a pu, à l'heure qu'il est, engendrer de « racial » et l'invasion américaine ne sut vaincre ma répugnance à peut-être me décrocher la mâchoire en bâillant. J'ouïs pourtant chez des amis, au phonographe, quelques *Fox-Trots* yankees qui respiraient, à mon très humble et obtus sentiment, une bêtise à couper au couteau. Sans doute, l'impression qu'on y goûte est affaire personnelle et ne se discute pas. Mais les caractéristiques du music-hall n'en sont pas moins la fadeur niaise dans les romances et la plate trivialité dans le reste. L'art musical put exploiter jadis les danses populaires, telles que la Gigue, la Gavotte et la Ronde, parce qu'elles émanaient spontanément d'un mouvement de joie humaine ; les danses courtoises ou mondaines, telles que la Sarabande et la Pavane,

parce qu'elles réalisaien objectivement une harmonie de cadence et de geste. Les danses de music-hall sont essentiellement des grimaces qui *veulent* amuser un « public », et la tare esthétique est irrémédiable. Ici encore, les théories de M. Cocteau n'auraient pas beaucoup d'importance si elles n'étaient que « littérature » et s'il ne s'instituait le manager d'un groupe de jeunes musiciens auxquels son ascendant peut devenir funeste. Il les entraîna cependant à mettre ses doctrines en pratique et ce fut l'occasion, au Théâtre des Champs-Elysées, d'un « spectacle d'avant-garde » que M. Jean Cocteau agrémenta d'un petit discours aux allures de Préface de Cromwell au cours de quoi il déclarait :

Comme le *Fox-Trot* d'Auric, les *Cocardes* de Poulenc, et les *Pièces montées* de Satie, le **Bœuf sur le Toit** est un merveilleux exemple de la musique nouvelle qui arrive après la musique *à l'estompe* : *la musique à l'emporte-pièce.*

Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? Admettons la « pièce emportée », alors elle n'y est plus, et, la seconde fois, la musique n'emporte plus rien. M. Cocteau réduirait donc la musique au rôle de coup du père François, à l'état de chandelle romaine dont le météore à l'esbroufe s'éteint comme un éternuement. L'art, du moins, n'aurait d'autre fin qu'un effet de surprise éphémère et même instantané. Et c'est là l'erreur esthétique initiale et fondamentale où patauge la subjectivité de M. Jean Cocteau. Comme celle de tout art, inclus celui d'écrire, la beauté musicale est objective et relève de la contemplation pure. Il faut connaître à fond, « par cœur », une œuvre d'art, s'en être imprégné jusqu'aux moelles et ne plus que la « contempler » pour en obtenir la jouissance adéquate et condigne. On fut, d'ailleurs, bien vite rassuré. La musique qu'on écouta n'apparut aucunement « chaise », pas même « gondole, coursier ou corde raide sur laquelle on pût marcher » ; tout au plus frisa-t-elle, avec M. Auric, de la « musique française américaine » — suggérée par M. Cocteau. L'*Ouverture* de M. Poulenc était, instrumenté pour la circonstance, le final d'une *Sonate* à quatre mains de forme sagement classique couronnée d'un adroit « développement » en imitation à la quinte. Ses *Cocardes*, que M. Koubitzky chanta en russe français plutôt qu'en français russe, rappelaient Offenbach en ses meilleurs quarts d'heure, en parodiant spirituellement le bon vieux papa Haydn. Les *Pièces montées* de M. Satie pourraient être signées de

M. Théodore Dubois, si ce Membre de notre Institut s'accordait la bouffonnerie facile de faire dialoguer le hautbois et le contrebasson pour dévider ses pompiérismes. M. Darius Milhaud bâcla, pour *le Bœuf sur le Toit*, avec la facilité qui est sienne, une amusante partition fourmillant de charmants détails et très joliment orchestrée. Ce mimodrame, dont M. Jean Cocteau situa la farce en un bar new-yorkais, était d'une drôlerie morne, un peu lourde, mais indéniable, et sa présentation des plus originales avec ses admirables masques et ses costumes savoureux, dernière œuvre de l'exquis et génial Fauconnet enlevé brutalement de la veille à un art qu'il eût illustré et à l'affection de ses amis en deuil de cette âme d'élite. M. Georges Auric semblerait le plus menacé par les théories cocteauciennes et on n'en est étonné qu'à moitié, eu égard à la prédétermination volontaire qui paraît s'exprimer dans son art. On sent qu'il prend le *Fox-Trot* au sérieux. Il rigole avec gravité et chahute avec une conviction d'apôtre. Une sorte de romantisme à la Jean-Jacques y semble convulser l'inspiration, encore que le rythme imposé s'avère d'une banalité rare. L'orchestration captivante s'empourpre de reflets wagnériens où es glissandos de trombone alliés détonnent comme un pétard posiche pour, au surplus, faire long feu la deuxième fois qu'on les ntend, dans *Cocardes* : la « pièce » étant « emportée ». Tout cela ut magistralement dirigé par M. Vladimir Golschmann. Il faut ttendre la publication de ces ouvrages pour en juger conscienicusement la valeur purement musicale. La simple audition y tteste une belle dose de talent dépensé, mais rien moins qu'à l'emporte-pièce ». En somme, un spectacle très réussi dans ensemble, dont le seul tort fut d'être déguisé en profession de i esthétique. La voie que M. Jean Cocteau conseille à ces jeues de la rue Huyghens ne serait que celle du Chat-Noir et ils ient mieux que cela. En la suivant, ils perdraient leur temps le nôtre. Mais leur instinct d'artiste les défend. M. Darius lhaud, après *les Choéphores* et avant *le Bœuf sur le Toit*, it en musique *l'Enfant prodigue* de M. Gide et le *Protée* de . Paul Claudel. M. Auric, nonobstant son *Fox-Trot*, écrivit ne *Sonatine*. L'avant-gardisme de M. Poulenc procède avec prélection de Haydn et de Scarlatti. M. Durey cultive la musique chambre et mélodise agréablement du Pétrone. Mlle Germaine illeferre composa un harmonieux *Quatuor* à cordes. Enfin les

Concerts Pasdeloup ont joué, de M. Arthur Honegger, un vigoureux poème symphonique remarquablement orchestré, *le Chant de Nigamon*, où l'influence du Richard Strauss d'*Elektra* se divulguait des plus heureuses. Du même auteur, on ouït à la Nationale une *Sonate* pour piano et violon extrêmement intéressante par ses recherches harmoniques. On fit depuis peu quelque battage à propos de ces jeunes artistes. On compara « les Six » qu'ils sont aux « Cinq » de la musique russe. Ça ne fait de mal à personne. Il est excellent qu'ils soient connus pourvu qu'ils continuent à travailler, car ils en ont encore besoin. Ils en auront toujours besoin, d'ailleurs, s'ils veulent évoluer et grandir. Ils possèdent maintenant un éditeur en M. Paul Laffitte, l'aimable directeur des collections de *la Sirène*. Qu'ils produisent donc en paix, librement et sincèrement, sans souci de succès immédiat. Que M. Jean Cocteau les veuille bien laisser tranquilles et se contente de M. Satie pour son Chat-Noir. Les autres, avec M. Roland Manuel, constituent l'avenir de notre musique, et s'ils n'ont jusqu'ici, malgré tout, donné que des promesses, on peut parier qu'ils les tiendront.

Memento. — La blague appelle la blague. Cet article était écrit quand j'ai reçu, du même poilu de mes amis, le petit poème suivant, ostensiblement inspiré de l'esthétique cocteauciste, et dont j'avoue ne point pénétrer complètement le sens, en admettant qu'il en ait un.

POT AUX MATHS

*si je pose*
*teau = taille*
*chacun bâille quand coctaille*
*sirop limonade bière orgeat*
*et si je dis*
*cocte vaut clys*
*darius mit l'eau que clys haut pompe*
*alligator*
*irrigateur*
*auric auteur*
*auric a tort*
*LITTÉ (où versant gît auric) RATURE*
*un poulencque sur un mur*
*qui picotait darey dur*
*coc coc codé*
*satie gnace de loyola*
*toc toc toqué*

*coco rigo*
*coc toc*
*mioasic hallo*
*a é i o o i é a*
*u*
*dada*

JEAN MARNOLD.

## ART

Salon des Humoristes : galerie La Boétie. — Exposition Louise Hervieu : galerie Bernheim jeune. — Exposition Elmiro Celli et Léon Leyritz : galerie Druet. — Exposition Max Jacob : galerie Bernheim jeune.

Nos **Humoristes** entendent l'humour de la façon la plus variée, quelques-uns même de la manière la plus divertissante, mais c'est le petit nombre. Les autres ? Il y a ceux qui cherchent à nous intéresser par le spectacle de la coquetterie féminine en ses derniers attifements suspendus à un type joli, de sourire conventionnel, plein de frivoles allusions à un désir vite satisfait. Des artistes d'un tout autre intérêt nous présentent des images amères d'un temps qui ne les fait pas rire, ni même sourire. Ils se fâcheraient s'ils n'étaient humoristes, c'est-à-dire s'ils n'étaient les invités de la jovialité bon enfant et de la finesse narquoise inspiratrice de l'humour, tel qu'il est généralement accepté. Avons-nous un Daumier ? Je n'en suis pas sûr, mais des manières de Gavarni et de Hogarth se rencontrent aux cimaises de cette vaste salle de la rue de La Boétie et dans son vaste couloir. Une bonne et franche camaraderie les mêle aux successeurs de Cham, de Grévin, de Danjou. Autant que la variété des esprits, la variété des techniques est multiple.

Quelques-uns sont des maîtres du dessin, quelques autres ne dessinent pas du tout et s'en remettent à leur bonne humeur conjuguée avec la bonne humeur des visiteurs pour évoquer l'humour. Il y a des personnalités très marquées et de très franches impersonnalités, et c'est très parisien de coudoiements, de tutoiements, l'unité étant qu'ils sont tous gens d'esprit, les uns d'esprit profond et sagace, les autres d'esprit mousseux et rapide, même ceux qui ne songent qu'à la mode, la suivant ou la précédant un peu, faisant bouffer les jupes, les raccourcissant, les entaillant, les supprimant presque, les paganisant, les conduisant sur la scène du music-hall, avec des courbettes où l'exactitude cache l'irrespect. Telles aquarelles à teintes plates, bien assorties, dans un effet de suavité un

peu excessif, un peu pommadin, contiennent leur part de raillerie vis-à-vis des belles personnes qui se harnachent de telle sorte et de leur naïveté à laisser les marchands de beauté vestimentaire leur imposer ces variations très fréquentes sur la demi-nudité. Si la plaisanterie philosophique, étant la plus profonde, est la meilleure, la blague du rapin n'est pas méprisable, elle est même parfois fort amusante. Momentanée, elle fane vite ; elle a eu son moment de gaieté vive et de sève: c'est déjà quelque chose que saisir un rapport imprévu entre deux faits et besogne intelligente ; parmi nos humoristes beaucoup s'en tirent avec prestesse, sans compter ceux qui s'en tirent avec éclat.

L'exposition n'est pas très serrée. Il manque au catalogue des noms d'artistes goûtés. D'autres, parmi ceux dont on préfère le tour d'anecdote et le trait, sont maigrement représentés.

Cela sent encore la guerre, la crise des livres, la crise du journal illustré, toutes les crises : le franc-rire est gêné, les satiriques craignent de dire toute leur pensée. Peut-être a-t-on moins travaillé, lassé un peu du dur effort du camouflage où tant d'humoristes ont rendu de beaux services. Mais l'essentiel c'est l'affirmation d'existence, et les humoristes la donnent pleinement.

Forain expose des scènes de prétoire. Le justiciard de Forain, son témoin, ses avocats émerillonnés toujours par la présence de la petite femme pas embarrassée du tout de son personnage d'accusée, sont célèbres. Steinlen ne nous dit rien de nouveau, ce qui est naturel après sa considérable exposition de ces mois derniers. Bernard Naudin synthétise l'humanité sous forme de clowns macabres et de paillasses véridiques dans des dessins qui lui serviront à établir des eaux-fortes. C'est du très bel art, fin, âcre, agile avec quelque chose à la fois d'insistant, d'amenuisé, de fiévreux. Louis Morin passe momentanément à l'art décoratif où le servent puissamment ses qualités de goût, d'ingénieuse décoration et de verve. Métivet symbolise la Société dans un dancing où des couples voltent éperdument et oscillent selon les plus récentes cadences, aux sonorités les plus rauques, on devine, des jazz-band, et tout doucement, comme étonnés de pénétrer en si scintillante compagnie, entrent des prolétaires porteurs de torches ; leur timidité du moment ne garantit point que ces torches demeureront inoffensives. C'est du Métivet pessimiste et soviétisé. Mais l'allure débonnaire des envahisseurs populaires est tout de même

rassurante. Voici encore des Abel Faivre, des notations de M. Tabouret, des André Hellé d'un joli dessin synthétique et cursif. Hellé n'est pas que le créateur applaudi d'un art ingénieux pour l'enfance ingénue, à qui il dresse sous forme de chambre d'enfants des petits palais de rêve et de fantaisie, et qu'il instruit par le livre illustré en poète et en dessinateur très sensible ; il s'est intéressé au théâtre par des ballets où voltent des joujoux très humains ; c'est aussi un excellent observateur, de la lignée des caractéristes, vif sans violence et maître d'un très joli et très sûr métier d'imagier. Mlle Bergerat a de l'audace et du caractère et le don de la mise en page.

Il y a passablement de petite sculpture à cette exposition ; elle est ingénieuse. Elle emprunte souvent des éléments d'intérêts à la polychromie. Problème assez difficile ; car la polychromie a besoin de la transposition des couleurs pour éviter un aspect, qui serait fâcheux, de Musée Grévin. Les sculpteurs qui sont représentés aux *Humoristes* font les plus louables efforts pour échapper à ce danger et quelques-uns sont au point d'y réussir.

§

**Mlle Louise Hervieu** expose des dessins fort intéressants. C'est une artiste d'une très vive sensibilité, qui a de l'indépendance dans le faire, une ambition haute, de la sincérité et de la personnalité. Ses dessins très poussés ont, dans le blanc et noir, une puissance rare d'évocation colorée. Son *Livre de Geneviève*, qu'elle a pourvu d'un joli texte, présente des poupées, des jouets de légendes puériles et spirituelles, dotés du grain nécessaire de fantaisie et fort agréables. L'artiste aime aussi la nature morte et la vie silencieuse des choses y requiert l'intérêt, encore que privée de leur élément d'intérêt le plus vif, la couleur ; mais l'ordonnance des formes et leur vérité donnent à ces dernières un degré d'évocation très séduisant.

Le gros de l'exposition, ce sont ses dessins pour les *Fleurs du Mal*, de Charles Baudelaire. Une soixantaine de dessins nous apportent la réalisation de cette ambition qui n'est pas mince, car Baudelaire compte parmi les poètes les plus difficile à illustrer. Il est singulièrement précis, avec une marge de rêverie profonde. Il s'est dessiné un décor, vision de ville moderne, pleine d'ombres hantées, avec des carrefours miséreux s'étendant parmi des archi-

tectures somptueuses et, sinon délabrées, au moins un peu abandonnées. Dans sa ville, il y a des intérieurs aux riches couleurs, fréquentés par des fumeurs de hachisch. Dans ses rues passent des femmes d'une beauté singulière, majestueuse. Rappelez-vous la définition de son *beau*, de caractère fatal, original, douloureux, méditatif, un peu altéré par la souffrance et la pensée ! Baudelaire a laissé pour ses illustrateurs des indications précises et de deux sortes : d'abord les indications théoriques, qui découlent de sa conception de l'art, et aussi de ses pages de critique ; indiquant les maîtres qu'il aimait, il circonscrit le plan de l'illustration. Sans doute aurait-il rêvé pour telles de ses pages Delacroix, pour d'autres Manet, pour d'autres Méryon et pour d'autres Guys. De là résulte un idéal complexe à qui veut illustrer Baudelaire, à moins que l'artiste ne se borne à une interprétation en marge, à un commentaire personnel, à une transcription de son émotion devant Baudelaire, à une conférence graphique plutôt qu'à une interprétation du texte. Mlle Hervieu a surtout consulté sa sensibilité. Si Baudelaire n'apparaît pas tout entier dans ce commentaire, il est loin d'en être absent. Il est à maintes pages évoqué. Des dessins comme celui qui illustre la madone dans le goût espagnol prennent d'une influence picturale de Goya ce que littérairement en ce poème Baudelaire avait pris de Goya. Le dessin d'un *Martyre* est fort intéressant. Nous connaissons par Banville le décor de la pièce évoquée dans ce poème célèbre, de ce salon aux meubles d'ébène et aux profonds divans rouges. Je ne crois point que le texte de Banville soit familier à Mlle Hervieu : le sens qu'elle a du poème de Baudelaire lui a bien indiqué le faste lourd dont le sujet doit être entouré. Le Satan de Baudelaire n'est pas très facile à tracer, de par sa diversité ; le Satan de Baudelaire n'est pas un ; ce sont des Satans : si l'un ressemble à l'archange déchu de la légende, il en est de pansus, de tors, de bizarres, de picaresques. Ils vont sur l'échelle des sensations, des hypocrisies et des terreurs, de la taille de Lucifer à la petite dimension de mauvais lutins familiers. Mlle Hervieu a choisi le grand modèle, le Lucifer, et en trace le portrait d'un demi-dieu très douloureux. Quelques pages nous offrent une traduction un peu littérale, telle celle qui commente : « Pour l'enfant amoureux de cartes et d'estampes. » Mais si parfois l'artiste n'a pas transcrit toute la subtilité et la complication du poème baudelairien, elle en a vivement senti et traduit

nettement, précisément et éloquemment l'aspect douloureux, l'aspect sensitif, l'émotion profonde, l'éveil aux pensées subtiles par la sonorité et les parfums. C'est beaucoup, et le commentaire nombreux qu'elle nous présente est particulièrement attachant.

§

MM. **Elmiro Celli et Léon Leyritz** exposent, chez Drouet, une série d'œuvres dont l'agrément ne consiste pas seulement dans l'étrangeté. M. Celli avait déjà à plusieurs reprises montré ses fantaisies lumineuses, ses arabesques irréelles, et il était facile de ressentir que son art n'était pas absolument arbitraire. Il est toujours infiniment dangereux de vouloir réaliser la peinture par des moyens qui s'insurgent contre toute plastique nette, contre toute imitation des formes que la nature nous permet de percevoir. Mais il est possible par une allusion à ces formes, assez définie, non seulement de les évoquer, mais de dresser autour d'elles un cortège d'analogies. M. Elmiro Celli, dans sa grande page intitulée *le Feu*, suggère très fortement la vie intense de la Flamme. L'artiste est musicien ; cela se sent dans sa traduction picturale de ses concepts.

M. Leyritz dépense aussi beaucoup d'habileté à figurer ses rêveries. Devant l'intéressante ambition de cet art et les quelques harmonieux résultats atteints, il faut attendre qu'une réalisation plus complète nous montre les beautés nouvelles dont on veut nous enrichir.

§

M. **Max Jacob** a exposé, chez Bernheim-jeune, d'amusantes gouaches, scènes de vie théâtrale, impressions de costumes, coins de Paris, architectures pressées, tourmentées un peu, d'une interprétation plus fine que naïve, des Bretons et des Bretonnes pas sans indulgence, ni excessive sévérité. Tout cela ne manque ni de hardiesse, ni d'esprit, ni de vague voulu, avec, au fond, un aspect franc de la tradition, un respect plus profond que l'on ne s'y serait attendu de la part de ce poète-peintre.

GUSTAVE KAHN.

## *ARCHÉOLOGIE*

Divers : *La Grèce immortelle*, Edit. d'art Boissonnas, à Genève. — Edmond Pilon : *Villes de Laonnois et d'Ile-de-France* (*Les Villes meurtries de*

*France*), G. Van Oest. — *Le Tour de France* (Les villes massacrées). — A propos des inondations. — Memento.

Une jolie édition de la librairie Boissonnas, à Genève, présente une série de conférences sur **la Grèce immortelle** données à Paris en février et mars 1919, à propos d'une exposition de photographies et de moulages se rapportant au pays. M. Th. Homolle parla sur l'art dorien, établissant la différence qui existe entre celui de la côte d'Asie, — où se trouvent Rhodes, Tralles, Pergame, — avec l'art d'Athènes, et aussi apporta de précieuses indications sur le grand autel de la dernière ville, qui se trouve maintenant au musée de Berlin. On trouve ensuite dans le volume le récit d'une ascension plutôt mouvementée au mont Olympe, par M. Baud-Bovy ; la causerie de M. Gaston Deschamps sur les îles Grecques, — Mytilène, Chios, — avec le débarquement de la flotte grecque et le souvenir des massacres de 1822 ; — Imbros, Samothrace, Ténédos, etc... M. Alfred Croiset nous entretient ensuite de la *Grèce dans la littérature ;* M. Andréadès de *la Grèce devant le Congrès;* M. Louis Bertrand de *la Grèce du Soleil et des paysages*, pour donner des aspects du pays et fournir de curieuses indications sur la manière dont on a « arrangé » les ruines du Parthénon et de l'Acropole d'Athènes, — nettoyées de leur polychromie et des détails ornementaux qui auraient pu nous contrarier »..— Un des chapitres surtout intéressants du livre concerne encore Salonique, dont nous parle abondamment M. Ch. Diehl, et où l'on retrouve la Tour Blanche, qui est un reste des fortifications turques, les vieux remparts pittoresques, élevés par le moyen âge, les rues anciennes et charmantes du quartier de Kalamaria. Malheureusement, la basilique de Saint-Démétrius, une des plus belles églises de l'Orient byzantin, a été dévastée et presque entièrement détruite lors de l'incendie de la ville en août 1917, avec son incomparable décoration de mosaïques. On retrouve encore à Salonique l'Arc de Galien, construit au IVe siècle, les églises Saint-Georges, rotonde romaine du Ve siècle, dont la coupole offre d'étincelantes mosaïques, l'église de Sainte-Paraskévi (Ve siècle), qui avait été transformée en mosquée et a beaucoup souffert, Saint-Georges du IVe siècle, Sainte-Sophie du Ve et dont les mosaïques sont des VIIIe et XIe siècles. D'une autre petite église du XIe siècle, autrefois consacrée à la Vierge, les Turcs avaient fait la mosquée des Forgerons. On signale enfin

une église Saint-Pantaleimon, du XIIe siècle, une autre église à coupoles, bâties aux XIIe et XIIIe, et dont l'une était consacrée aux Saints-Apôtres, etc. — Parmi les objets précieux que conserve Salonique, M. Ch. Diehl signale enfin une broderie sur fond d'or représentant le Christ sur son lit funéraire, et qui servait à draper l'autel le Verdredi-Saint. Sa relation apporte également des détails curieux sur le personnage de saint Démétrius, qui reste le patron de la ville, et constate qu'elle fut occupée par les Grecs le jour même de la fête du saint (26 octobre). — Le volume offre d'ailleurs de très belles reproductions en héliogravure, une série de planches où l'on peut surtout signaler, à côté de celle qui donne l'intérieur de la basilique de Salonique, l'acropole d'Athènes, les hautes cimes de l'Olympe, — ou les rares vestiges de l'Acro-Corinthe.

§

On sait que les villes occupées — et la plupart saccagées — par l'armée allemande dans le nord et l'est de la France ont été malheureusement trop nombreuses. Dans la série de volumes que leur consacre la librairie Van Oest on peut indiquer celui de M. Edmond Pilon : Les **Villes du Laonnois et d'Ile-de-France** (*Laon*, *Noyon*, *Coucy*, *Soissons*, *Compiègne*, *Senlis*), toutefois qu'il n'ait pu, faute de place, donner de bien grands détails sur chacune d'elles. — Laon, occupé depuis 1914, est peut-être celle qui a le moins souffert du séjour de l'ennemi, qui dut en déguerpir, et toutefois que la bataille donnée de ce côté ait dévasté le pays, surtout à l'ouest et au sud. Sa précieuse cathédrale est restée debout avec ses annexes, — cloître, Sainte-Chapelle, ancien évêché, — de même qu'à l'autre bout de la ville la vieille abbaye de Saint-Martin ; ailleurs la chapelle des Templiers, le décor des portes d'Ardon et des Chenizelles. Mais Noyon a terriblement souffert ; sa cathédrale dévastée n'a plus de toiture ; l'hôtel de ville est ruiné et toute la ville à peu près réduite à l'état de décombres. Coucy a été de même détruit méthodiquement ; l'ennemi en a fait sauter le donjon, les tours et courtines au moins du château, démoli en partie les bâtiments de la porte de Laon et presque entièrement la ville elle-même. Soissons a été bombardé rageusement et comme Reims pendant des années par l'artillerie allemande, — et si abîmé que soit le lieu, c'est même

miracle que sa destruction ne soit pas plus complète. Mais sa cathédrale défoncée, la tour presque entièrement abattue n'est plus qu'une ruine ; Saint-Jean-des-Vignes est dévasté davantage encore qu'il ne l'était autrefois ; Saint-Pierre-au-Parvis, nous dit-on, a disparu ; de l'église Saint-Léger il ne reste guère que les cryptes et des décombres, alors que l'ancien palais de l'intendance devenu hôtel de ville, bibliothèque et musée, a été incendié. Senlis et Compiègne, tout en ayant souffert du passage de l'ennemi qui y dévasta des quartiers entiers, ont heureusement conservé leurs édifices principaux. La notice de M. Edmond Pilon sur Compiègne est du reste une des meilleures de ce petit volume et il y évoque et synthétise le passé de la ville, — qui, malgré les dégâts, s'en est tirée à bon compte.

§

Le *Tour de France*, sous la direction de M. O. Beauchamp, a donné encore une série de notices sur les **Villes massacrées**, accompagnant des planches-affiches de la Compagnie de l'Est et de la Compagnie du Nord et concernant les endroits que devront surtout visiter les touristes en quête des déprédations de l'ennemi. Il fallait choisir, en effet, dans la zone dévastée, — car on ne peut tout passer en revue, — et c'est *Reims*, dont on découvre la Cathédrale à travers les décombres des maisons abattues; *Verdun* mirant dans les eaux de la Meuse de pittoresques bicoques et les tours de sa Cathédrale; du même côté encore, on montre le *Four de Paris*, dont la région vit de si durs combats ; *Flirey*, la *Chapelotte;* le panorama de *Saint-Mihiel*, resté aux mains de l'ennemi jusqu'à l'offensive où participèrent les troupes américaines. — Une seconde série donne le *Chemin des Dames*, si âprement disputé; *Thiepval*, *Lens*, sur lequel s'abattit le fléau et dont il n'est demeuré à peu près rien, sinon quelques pierres et les ferrailles tordues des puits de mines ; *Péronne*, dont on aperçoit à l'horizon, parmi les maisons ruinées, les vestiges de l'église; enfin deux des planches montrent l'effondrement de l'hôtel de ville d'*Arras*, écroulement de pierrailles d'où se lèvent quelques pans de constructions, le moignon du beffroi, — et *Noyon*, méthodiquement dévasté, détruit par le feu, les fougasses et dont on découvre, de l'hôtel de ville, toujours debout dans sa carcasse lamentable, le spectre de la cathédrale, — sans toits,

sans couverture, — ébréchée, trouée, fantôme et vestige d'elle-même — et dont la masse tragique émerge des toitures calcinées et des éboulis de décombres.

§

A propos des inondations, dont on a vu revenir avec les mois d'hiver la menace périodique, — puisque le déboisement auquel vient de contribuer encore la guerre a mis à mal une grande partie de nos régions et influe encore sur le déplorable régime des eaux, — on nous a parlé de travaux à entreprendre et qui doivent surtout protéger la Capitale des dévastations de la Seine. On comprend très bien que le nécessaire doit être fait ; qu'il faut essayer au moins des améliorations urgentes, — la menace perpétuelle des crues étant de nature à causer quelque préjudice aux riverains et même aux habitants de certains quartiers éloignés, puisque l'inondation précédemment a pu arrêter le service du métro, refouler les eaux des égouts dans des rues qu'on pouvait croire à l'abri de telles mésaventures, et même produire des infiltrations dans des parages éloignés, comme la paroisse de Notre-Dame-de-Lorette, où passait un ancien bras du fleuve. Toutefois, parmi les travaux préconisés, il en est contre lesquels des protestations s'imposent. Je veux parler surtout de ceux qui visent l'élargissement du bras gauche de la Seine et dont les avantages pourraient être cherchés ailleurs. On n'a pas le droit, en effet, de modifier la physionomie historique de la Cité, qui fut le berceau de Paris, de nous apporter un lac à la place du quai des Orfèvres ou du quai Saint-Michel, de détruire un des plus beaux décors de la ville : celui qui se développe devant le pont des Arts. — Sans doute, il y a là des considérations dont s'inquiètent fort peu de coutume les autorités compétentes ; mais elles pourront comprendre que l'avantage des uns peut très bien ne pas s'opposer au désir des autres, — et qu'on n'est jamais autorisé à détruire ce qu'on est, après tout, bien incapable de remplacer.

Memento. — Aux derniers numéros de l'*Intermédiaire*, j'ai à signaler encore d'intéressantes communications sur l'*inégalité des tours de Cathédrales* ; les *noms bretons de l'Ile de France* ; *Saint-Ours*, — comme nom de commune, de collégiale, d'abbaye ; le *Château de Baviers*, du côté de l'Ile Bouchard (Indre-et-Loire). Ce sont encore des discussions à propos de la *succession de Louis X* et du petit roi

Jean Ier ; d'autres sur la *mort* et la non autopsie *de Louis XV*.— Des correspondants dissertent enfin sur l'usage du *bidet*, meuble fort utile, sans doute, mais qu'en général on a plutôt l'habitude de ne pas apporter sur la table.

CHARLES MERKI.

## *URBANISME*

**Le Plan d'extension de la Ville de Paris.** — En exécution de la loi du 14 mars 1919 qui oblige toute ville importante à dresser une carte en prévision de ses destinées prochaines, la Ville de Paris a ouvert un concours pour établir le « Plan d'accroissement, d'embellissement et d'extension de Paris et de l'agglomération parisienne », et c'est le résultat de ce concours qui vient d'être exposé au Palmarium du Jardin d'Acclimatation.

Tout d'abord il sied de reconnaître le grand effort qui a été fait ; les concurrents ont été nombreux et leurs envois remarquables ; beaucoup ont été primés, cinq notamment dans la Section I où se trouvaient réunis les plans d'ensemble ; d'autres ont été récompensés, ou proposés pour l'acquisition des planches exposées ; même dans les envois qui n'ont été l'objet d'aucune distinction on trouve des idées intéressantes. Sans doute, le plan définitif, même s'il prend pour base le projet primé premier, tiendra-t-il compte des autres. Une œuvre aussi considérable que l'extension de Paris ne peut être que collective, ce qui ne s'oppose pas d'ailleurs à l'unité de conception et de direction.

Cette haute valeur des projets envoyés n'est pas pour surprendre. Nos architectes se sont toujours intéressés d'une façon spéciale à tout ce qui concerne l'embellissement et l'assainissement des villes. Non que l'urbanisme, comme on appelle cette science, soit une création d'art français ; en réalité il est aussi vieux que le monde, et les constructeurs de Babylone ou de Thèbes-aux-cent-portes faisaient de l'urbanisme avant la lettre ; ni peut-être que l'urbanisme soit mieux observé et réalisé chez nous qu'ailleurs ; nos villes, au contraire, auraient trop souvent fort à apprendre de certaines cités étrangères. Mais, néanmoins, c'est chez nous qu'on trouve, dès le moyen âge, les essais les plus nets d'amélioration à la fois hygiénique et esthétique des villes (les Italiens, notamment, qui ont si bien développé, à la Renaissance, l'art des jardins, n'ont pas cultivé de même l'art des rues et des places, tout leur

effort s'est borné à ouvrir de rigides et étroits *Corso* ou *Toledo* dans les quartiers grouillants de Rome ou de Naples); et surtout c'est chez nous qu'on trouve, à partir du XVIII^e^ siècle, la lignée la plus fournie et la plus experte des grands constructeurs et embellisseurs de villes; le major Lenfant, auteur du plan de Washington, a eu une postérité dont il peut être fier, et c'est encore aujourd'hui à nos spécialistes de l'urbanisme que les pays étrangers s'adressent quand ils veulent un plan de création d'une capitale nouvelle ou un plan de reconstruction et d'embellissement de quelque vieille cité.

On comprend donc que le concours du Plan d'extension de l'agglomération parisienne ait provoqué tant de travaux. Quelle admirable ville que Paris et quelle merveille que sa région géographique, avec sa grande rivière à méandres gracieux et ses autres vallées charmantes, ses coteaux modérés, ses vastes forêts prochaines, heureusement sauvées des bandes noires de tous les temps, ses bourgs pittoresques, ses châteaux semés par centaines dans la verdure, et ce ciel enchanteur de l'Ile de France où se marient si bien l'éclat pressenti du climat méridional et la douceur exquise de l'atmosphère du nord! Même sans être architecte ni paysagiste, on se prend, quand on contemple la carte, à tracer, sur toute cette région enchanteresse des routes, des voies triomphales, les parcs nationaux, des cités-jardins, sans oublier, bien entendu, ar l'homme ne vit pas seulement d'ombrages et de perspectives, es halles, les gares, les hôpitaux, les cimetières et les usines l'éclairage, de force motrice, d'eaux ménagères.

Pour en finir tout de suite avec le palmarès, je note les projets rimés. Dans la section I qui réunissait les plans d'ensemble, la remière prime a récompensé le projet de M. Jaussely et de ses ollaborateurs, MM. Expert et Sollier. La seconde est allée à l'en-oi de MM. Agache, Auburtin, Parenty et Redont. Tous ces oms, il est à peine besoin de le dire, sont très connus dans le onde des urbanistes. La troisième prime a été donnée au projet MM. Molinier, Nicod et Ponthier. La quatrième à celui de M. Faure-Dujarric, Berrington et Chaurès. Enfin la cinquième récompensé l'envoi d'un seul architecte, M. Delthil. Plusieurs utres plans (Gréber, Bonniol, Boutron, Hallner et autres) ont été compensés et seront acquis par la Ville de Paris. Dans la Sec-n II, propre au tracé de rues nouvelles dans l'intérieur de Paris,

la première prime a été accordée à M. Pelée de Saint-Maurice. Dan la Section III, où se trouvaient les plans spéciaux d'aménagemen des fortifications, le projet de M. Greber a été mis hors pair Enfin, dans la Section IV, réservée aux cités-jardins, la premièr prime a récompensé un très beau travail de MM. de Rutté, Sirven Layret-Dortal, Bassompierre et Seurin. On m'excusera de ne pa signaler les autres récompenses : des énumérations de noms pro pres ne diraient pas grand'chose au lecteur.

Partons du plan d'ensemble de M. Jaussely, primé premier ; nou lui raccorderons au fur et à mesure telles portions intéressante des autres.

Ce plan, tout d'abord, frappe par l'attention et l'ampleur ave lesquelles y sont tracées les voies de communication, tant terres tres que fluviales, de l'agglomération parisienne. M. Jaussely e ses collaborateurs ont vu grand, avec raison, et leur système d ports, de canaux et de rivières aménagées est conçu pour un métropole d'une dizaine de millions d'habitants. Toute la bouck de Gennevilliers devient le grand port maritime de Paris ; l'espac compris entre les habitations de Colombes ou d'Asnières et l Seine est couvert de bassins et de docks à faire presque envie à Londres; une dizaine de grandes darses et une vingtaine de peti tes y sont creusées pour recevoir les navires de mer; un parei port comporte en effet l'approfondissement à 8 mètres au moins et même 9 de la Seine, qu'il n'est question jusqu'ici que d'appro fondir à 4 m. 50 ; il est de toute nécessité que les cargos maritime puissent, sans rompre charge, venir de Rouen à Paris, comme ils vont du Havre à Rouen; mais ceci est en dehors du plan d'exten sion même de Paris. Cet aménagement en port fluvial de la boucle de Gennevilliers se retrouve dans presque tous les autres projets, mais avec des dimensions bien moindres. Le projet Moli nier compense son infériorité de surface d'eau par une supério rité énorme de surface de voies ferrées ; l'éventail de rails qu'il prévoit ne serait légitimé que par des docks doubles ou quadruples de ceux dont il se contente ; il est vrai que nous sortons de voir combien les voies de desserte sont importantes pour un port ; les bassins auraient beau être assez grands pour recevoir tous les cargos du monde : si les chemins de fer manquent pour emporter les marchandises débarquées, le port sera embouteillé !

Un grand canal est ensuite prévu joignant la Seine à la Marne

de Gennevilliers à Neuilly-sur-Marne, et plus loin un autre joint la Marne à la Seine de Bonneuil à Villeneuve. Toute cette partie du plan de M. Jaussely semble pleinement satisfaisante. Le premier grand canal de l'est n'aura pas seulement une valeur économique énorme en mettant en communication la Seine, la Marne et le canal de l'Ourcq ; par-dessus le marché il mettra encore la ville à l'abri de tout danger d'inondation, les eaux de la Marne grossies des deux Morins et autres affluents se déversant alors directement dans la Seine à Gennevilliers sans traverser Paris. Un vaste port est dessiné à Bondy au confluent du canal de l'Ourcq. Un autre non moindre est prévu à Neuilly au confluent de la Marne. Enfin d'autres sont tracés à Bonneuil-sur-Marne et à Villeneuve-sur-Seine. La région entre la Marne et la Seine au sud de la boucle de Saint-Maur est également zébrée par des épis fluviaux ; un canal monte de Villeneuve-Saint-Georges dans la direction de Créteil et un autre vers Choisy-le-Roi, qui seront affectés aux usines de traitement des eaux usées et d'incinération des ordures ménagères.

Les autres projets ne présentent pas un ensemble aussi complet éunissant par un plan d'eau ininterrompu la Seine à la Seine, 'e Gennevilliers à Villeneuve-Saint-Georges, en communication vec le canal de l'Ourcq et la Marne. Le projet Agache ne prévoit n'un port assez médiocre à Gennevilliers. Le projet Molinier est lus généreux, il comporte des ports à Gennevilliers, à Sevran-ivry et à Pantin et d'autres à Bonneuil-sur-Marne et à Villeneuve-aint-Georges, mais la communication entre le canal de l'Ourcq la Marne n'est pas prévue ; de vastes quartiers industriels sont ssinés sur la carte à l'est entre Pantin et Sevran, et entre evran et Le Bourget avec grands entrepôts à Le Blanc-Mesnil ; ssi au sud entre Bonneuil et Villeneuve. Dans le projet Faure-ijarric il y a trois grands ports, deux sur la Seine à Gennevil-rs et à Villeneuve-Saint-Georges, et un sur le canal de l'Ourcq re Noisy-le-Sec et Le Blanc-Mesnil, celui-ci immense et presque o grand en comparaison des autres. Un autre projet simple-nt récompensé, celui de Bonniol, prévoit aussi des ports énormes, fois plus grands que ceux du projet Jaussley, à Gennevilliers qu'à Bezons, à Pavillons-sous-Bois et Le Blanc-Mesnil, et enfin illeneuve-Saint-Georges jusqu'à Maison-Alfort.

n somme, sur cette question de l'organisation des voies flu-

viales, les divers projets concordent sensiblement, et il faut souhaiter que la communication canalisée de Villeneuve à Gennevilliers avec escales à la Marne et au canal de l'Ourcq soit établie dans les conditions spacieuses qui seront indispensables au Paris de demain, ceci impliquant bien entendu l'approfondissement du bief Paris-Rouen à la même cote que le bief Rouen-Le Havre. Le prix de revient de ces travaux n'est pas indiqué, et il ne faudra pas sursauter trop haut quand on l'indiquera ; d'abord on compte un peu par milliards aujourd'hui comme autrefois par millions ; et puis les milliards dépensés en travaux publics de cet intérêt sont autrement utiles à la collectivité que ceux mis en augmentations de traitements et de pensions de retraites.

Les communications par terre sont, malgré tout, plus faciles et moins chères à établir. Les divers projets ne regardent pas à la dépense quand il s'agit de tracer des lignes de pénétration, voies ferrées, chemins électriques, métros suburbains. Le projet Jaussely, qui semble avoir envisagé surtout des routes de tourisme, pourra être complété ici avec les autres projets, qui se sont plutôt préoccupés de voies commerciales ou de chemins de va-et-vient pour habitants de petite et grande banlieue. Il serait à désirer en effet que la moitié des Parisiens habitassent à plusieurs kilomètres des fortifications, et que les quartiers urbains composés de maisons à cinq étages sur lacis de ruelles obscures fussent remplacés par des cités-jardins, ces jardins pouvant être d'ailleurs d'utilité potagère aussi bien que de pur agrément. Mais la conséquence, en ce cas, est qu'il faudra, chaque matin, amener et chaque soir ramener plusieurs centaines de milliers de travailleurs, et le problème ne sera pas aisé à résoudre ; il faudra que le trajet du point le plus lointain au centre de Paris se fasse en quarante ou quarante-cinq minutes ; et c'est déjà ici une première question de savoir si ce centre devra être atteint directement par la voie ferrée comme en nos gares actuelles de Saint-Lazare ou de Montparnasse, ou si la voie ferrée se contentera de toucher un métro-terminus d'où le voyageur gagnera son atelier ou son bureau ; en tous cas il ne faut pas que le trajet dure plus de quarante-cinq minutes, puisque cela représente déjà 1 h. et demie par jour ; ce laps de temps, d'ailleurs, est suffisant, puisqu'on peut y faire une cinquantaine de kilomètres et qu'on en fera bientôt beaucoup plus. Le projet Faure-Dujarric, très détaillé sur ce point, comprend

une série de boucles de voies ferrées desservant toutes les régions de la grande banlieue, à l'ouest jusqu'à Orgeval, au sud jusqu'à Grandvaux, au sud-est jusqu'à Grisy, à l'est jusqu'à Ozoir-la-Ferrière et au delà de Lagny, au nord est au delà de Compans ville, au nord au delà de Vaudherland, au nord-ouest au delà de Pierrelay. Toutes ces voies bouclées s'arrêtent à dix ou quinze centres d'habitations. Elles aboutissent à un réseau métropolitain accru, qui lui-même s'insère sur un circuit de trottoir roulant continu faisant le tour du cœur de Paris : Saint-Augustin, Madeleine, Opéra, Bourse. Dans le projet Pelée de Saint-Maurice, primé à la section II, les gares sont reportées aux fortifications et l'intérieur de Paris n'est desservi que par des métros et tramways. D'autres projets, au contraire, prévoient une gare centrale, et vraiment spacieuse, sur l'emplacement des Halles qui seraient alors reportées à la Chapelle derrière la gare du Nord (Molinier). On a mis également la nouvelle gare centrale au Palais-Royal, ou dans les pâtés de maisons voisines qui vont de la rue de Rivoli à la Bourse.

Sur l'embellissement intérieur de Paris, les idées sont nombreuses et intéressantes ; leur réalisation sera seulement bien chère ! On sait ce que va coûter l'achèvement du boulevard Haussmann qui viendra tomber sur les grands boulevards à la hauteur du carrefour Drouot. Que ne coûtera pas, de même, le prolongement du boulevard de la Madeleine venant déboucher sur les Champs-Elysées à proximité du palais de l'Elysée ! D'autres percées sont d'ailleurs plus urgentes, semble-t-il, que celle-ci. Dans le projet Molinier, primé second dans la section II, est prévue une vaste voie traversant Paris dans toute sa longueur du nord au ud ; ce boulevard nouveau franchit les deux bras de la Seine à a hauteur de la place Dauphine devant le grand escalier blanc e la cour de Cassation ; sur la rive gauche, il joint de là la place aint-Sulpice et descend dans la direction des lointaines fortifications ; sur la rive droite il traverse les Halles, éventre les vieux uartiers du centre, débouche sur les grands boulevards entre la ue Thorel et la rue de la Lune et se dirige également vers les rtifications du nord. Un autre projet moins ambitieux se connte, en abattant les maisons qui séparent les rues parallèles de éry et d'Aboukir, de créer une longue et large rue traversière ntre la place des Victoires et la porte Saint-Denis. Bien d'autres

voies nouvelles sont prévues, celles-ci dégageant le docte palais de l'Institut, celle-là éventrant les vieux quartiers malsains qui s'étendent entre l'hôtel de ville et le vieil hôtel de Sens, à conserver, cette autre réunissant la place Beauvau au débouché de la rue Mogador, derrière l'Opéra. Un projet qui n'a pas reçu de récompense propose une immense voie triomphale partant de la place des Nations et allant vers l'est comme celle des Champs-Elysées s'enfonce à l'ouest, en dressant sur la place de la porte de Vincennes devenue porte de France un arc aussi colossal que celui de l'Etoile ; la voie triomphale continue ensuite dans la direction de la lointaine frontière, jalonnant sa route d'autres places immenses, place des Etats-Unis, place du Japon, place du Portugal, jusqu'à Chelles au bord de la Marne.

Arcs de triomphes, colonnades, monuments commémoratifs, acropoles et nécropoles, tout cela, comme on le devine, foisonne dans ces projets. De vieilles connaissances reparaissent, la proue de l'île de la cité surélevée sur la Seine en ensemble décoratif, le bastion d'art terminant le bois de Vincennes en face l'isthme de la boucle de la Marne, les monuments souvent proposés de la porte de Neuilly, du rond-point de Courbevoie, de la berge du Point-du-Jour. Mais, chose curieuse, aucun concurrent n'a cherché à finir l'ensemble merveilleux du Louvre et des Tuileries en réunissant les pavillons isolés et perdus de Flore et de Marsan par quelque esthétique loggia à jour, conservant au passant la double et merveilleuse perspective du jardin des Tuileries et de la cour du Carrousel, avec, au centre, quelque pavillon imité peut-être de l'ancien dôme un peu lourd de Catherine de Médicis, ou mieux quelque arche béante laissant circuler l'air et la lumière sous son architrave peuplée de statues.

C'est dans cette direction, mais bien au delà, que le génie décoratif de nos meilleurs urbanistes s'est donné libre cours. Le splendide défilé des Champs-Elysées, de l'Etoile, des avenues de la Grande-Armée, de Neuilly, de Courbevoie est si grandiose qu'on ne peut s'empêcher de vouloir le prolonger encore, et dans certains projets, dans celui surtout de M. Agache, Auburtin, Parenty et Redont, qui ont spécialement soigné cette partie, cet ensemble triomphal s'enrichit de magnificences nouvelles. Au départ du rond-point de Courbevoie, la vaste avenue se dirige vers la Seine, entre des jardins et des parcs, des châteaux et des maisons

communes, traverse le fleuve à la pointe de l'île de Chatou et déploie dans la boucle de la Seine sur le territoire de l'actuelle commune de Houilles tout un ensemble de terrains de jeux olympiques et de palais d'expositions permanentes ; de là elle bifurque, et sa branche de droite monte vers Sartrouville, tandis que celle de gauche descend vers la Seine, qu'elle atteint en face Mesnil-le-Roi, sous la terrasse de la forêt Saint-Germain. Cet ensemble merveilleux est complété par le mont Valérien tranformé en acropole d'art. D'autres ont fait de ce vieux fort vénérable une nécropole, mais ce genre de monument est bien triste, et mieux vaut, pour la joie des yeux, une forêt de flèches glorieuses et de dômes triomphaux plus serrés et plus dorés encore que dans le projet dont je parle. Néanmoins toute cette partie, de Courbevoie à Saint-Germain, est à retenir et à joindre au projet Jaussely, si celui-ci reste la base des futurs travaux à entreprendre.

C'est en effet surtout pour les environs de la grande ville que le concours du Plan d'extension a été ouvert. L'amélioration des quartiers intérieurs ne comporte, de par la cherté formidable des opérations, que quelques percées, celles qui sont absolument nécessaires, et de méthodiques reconstitutions de quartiers insalubres. L'aménagement des fortifications qu'on va démolir donnera plus de marge à nos urbanistes, mais ici le projet Greber, justement récompensé par le jury, fournit une très satisfaisante base d'études ; la succession des pelouses, des terrains de sports, des jardins et parcs, des emplacements techniques, y est judicieuse ; tout ce qu'on peut souhaiter, c'est qu'à la réalisation du projet il ne soit pas apporté trop de modifications constructives ; ce serait déplorable si, sous prétexte d'habitations ouvrières ou d'auberges du peuple, on transformait en îlots bâtis ce qui est encore prévu pour espaces libres ; aucunes constructions ne vaudront pour la santé et l'agrément publics de simples pelouses ou de modestes bosquets. Mais, à ce propos, pourquoi le programme du concours n'a-t-il pas prévu une autre enceinte fortifiée continue, à quelque vingt ou trente kilomètres de distance, un simple fossé, prêt à recevoir ses réseaux de fils de fer barbelés en quelques jours, qui ne serait pas sans valeur au point de vue défense, et qui aurait toujours l'avantage, au point de vue urbaniste, de réserver, au moyen des servitudes militaires qui seraient établies, un certain nombre de kilomètres carrés que nos petits neveux seraient bien

heureux d'avoir pour de nouveaux parcs et de nouvelles cités-jardins ?

Cet aménagement de la grande banlieue parisienne est traité avec largeur dans le projet Jaussely. Une carte spéciale indique les routes de tourisme, qui, partant de la ville, rayonnent vers les grandes forêts et les régions pittoresques; on en compte au moins dix principales : 1° vers Clermont, par la forêt de Chantilly; 2° vers la forêt de Compiègne et Villers-Cotteret; 3° vers Château-Thierry et la vallée de la Marne; 4° vers Provins et la falaise de Champagne ; 5° vers la forêt de Fontainebleau ; 6° vers le Hurepoix et Etampes; 7° vers la forêt de Rambouillet ; 8° vers la région de Versailles et de Mantes; 9° vers celle de Saint-Germain et la vallée de la Seine; 10° vers Pontoise et Gisors. Et chacune de ces routes se ramifie en voies non moins intéressantes et variées. Même si, un jour, les bords de la Seine et de la Marne devaient se transformer en régions industrielles, que d'autres endroits resteraient pleins de charme agreste et de sérénité reposante ! D'ailleurs, est-il impossible de faire coexister dans le même district usines et cottages ? Avec les forces dont on sait de plus en plus disposer, l'usine de demain ne sera plus un bloc morose, fumant et puant, mais une construction claire et gaie, et où peut-être retentiront les rires comme dans les ateliers paternels d'autrefois.

Il faudrait une carte spéciale pour suivre les projets des concurrents, une carte où seraient notées les innovations proposées, cités, jardins, voies de communications, gares et aérodromes, halles, hôpitaux, cimetières, centres d'administration, d'enseignement, d'industrie. Certains plans sont un peu trop schématiques et parquent par trop rigidement les Parisiens futurs : ici les usines, là les petits ateliers, plus loin les maisons d'habitation ; tout cela peut faire bien sur le papier, mais la réalité n'est pas aussi complaisante. Les projets plus sages se contentent de prévoir les grandes lignes de transport desservant les régions suburbaines et de marquer l'emplacement des cités-jardins dont la construction sera la grande œuvre de notre temps. On sait que la besogne est déjà amorcée, que la ville de Paris y a affecté 200 millions et que l'Office départemental des habitations à bon marché a décidé la création de quatre de ces cités-jardins, l'une au nord à Stains, l'autre à l'est à Champigny, une autre au Sud à Malabry, et la dernière à Suresnes à l'ouest. Mais ces réalisations commen-

çantes sont bien peu de chose à côté de ce que proposent les projets des plans d'extension !

Le projet Jaussely en prévoit toute une ceinture autour de la capitale, dont quelques-unes vraiment immenses. Une première cité-jardin s'étend entre Pantin et le Bourget avec, en annexe, une cité industrielle à Bobigny. Une autre comprend toute la région du plateau de Romainville entre le fort de Romainville au sud de Pantin et le fort de Nogent dominant la Marne, avec le plateau d'Avron en flanc garde. Une troisième région s'étend au sud de Maisons-Alfort entre la Marne et la Seine, avec une zone industrielle entre Choisy-le-Roi et Bonneuil-sur-Marne ; des cités-jardins sont prévues plus précisément à Sucy-en-Brie à l'orée du Bois-Notre-Dame et au Mont-Mesly au sud de Créteil dominant la boucle de la Marne. Encore une verte ville boisée au sud de Kremlin-Bicêtre allant jusqu'à Chevilly, englobant les forts de Vitry et d'Ivry (tous les anciens forts sont transformés en cités universitaires, ou sportives, ou administratives). Une cinquième région de cités-jardins se développe du fort de Montrouge à Sceaux et la Croix-de-Berny avec Fontenay-aux-Roses en annexe. Une autre va du fort de Vanves aux forts des Moulineaux. Et enfin une dernière est prévue entre Puteaux et Nanterre, rejoignant celles qui existent déjà à Chatou et au Vésinet, et qui, dans leur séduisant appareil, donnent une heureuse idée de ce que sera un jour toute la région parisienne, si les efforts concertants des particuliers et des pouvoirs publics sont couronnés du succès qu'ils méritent.

Aux idées du projet Jaussely sur ce point on pourra marier celles des autres projets. On a déjà indiqué, dans le plan Agache, l'organisation de la boucle de Houilles, avec ses vastes terrains de jeux et ses palais d'expositions. A ce même plan on pourrait emprunter l'aménagement de Thiais près Chevilly, avec hippodromes, étoiles des sports, aérodromes, etc. Toute cette région au sud de la Seine, comprenant le plateau de Châtillon avec les bois de Meudon et de Verrières et la pittoresque vallée de la Bièvre est particulièrement choyée par les urbanistes. C'est là que M. de Rutté et ses collaborateurs dessinent la vaste cité-jardin qui leur a valu la première prime de la section IV. C'est toute une région qui s'étend sur le plateau pendant plusieurs kilomètres le long de la route Paris-Chevreuse, et de la route Versailles-Choisy-le-Roi.

La gare centrale serait placée au sud de l'étang du Tronchet, à Villebon. En annexe, le parc du château de Sceaux deviendrait centre universitaire et cité des étudiants. Tout le projet se tient parfaitement. Sur ce vaste plateau de Châtillon, qui avec le plateau de Satory se prolonge sur une quinzaine de kilomètres, il y a de quoi bâtir des cottages et des villas ombreuses pour plusieurs vingtaines de milliers de familles.

Il serait seulement à désirer que ces cités-jardins fussent conçues avec largeur, et notamment que chaque maison fût gratifiée d'un vrai terrain et non d'une courette. Qu'au centre de la cité soient prévus quelques blocs massifs, même à plusieurs étages, pour les services administratifs, les écoles et les magasins d'approvisionnements, rien de mieux ; l'existence de quelques rues véritables, à population dense le jour n'est pas inadmissible dans une cité-jardin, mais à condition qu'aussitôt après commencent les maisons isolées ou accotées avec chacune un lot d'au moins 400 mètres carrés (un carré de 20 mètres de côté ce n'est encore qu'un mouchoir de poche) et qu'après cette première zone en vienne une seconde où les lots seraient de 1.000 à 3.000 mètres carrés. Une cité-jardin ne se comprend que spacieuse, aérée, ombragée et fleurie ; si chaque maison n'a devant sa porte qu'un préau de quelques mètres, autant demeurer rue Mouffetard. Quant aux maisons mêmes, on peut faire crédit aux architectes, ceux de demain sinon ceux d'aujourd'hui, et espérer qu'on nous fera bientôt grâce des moroses modèles en série que quelques concurrents ont cru devoir exposer. Et plus encore que sur les architectes on peut ici compter sur la bonne nature ; avec quelques beaux arbres touffus, et quelques semis de plantes grimpantes, certaines constructions seront cachées et tout le monde s'en réjouira.

En résumé, ce premier travail de projet d'extension de la métropole parisienne est pleinement satisfaisant. Sur les grandes lignes du plan tout le monde à peu près s'accorde. Une fois que nous serons sortis de la crise d'après-guerre, et les spécialistes pronostiquent pour la fin de l'année prochaine l'équilibre de nos exportations et de nos importations, qui par le rétablissement de notre change annoncerait la fin de cette crise, nous pourrons nous mettre de façon sérieuse au travail. Que si l'œuvre d'embellissement, d'assainissement et de complétement de la capitale demandait deux milliards, ce serait somme qu'il ne faudrait pas hésiter

à débourser, les rentrées que ces avances produiraient seraient certainement suffisantes pour amortir assez vite le capital engagé et Paris connaîtrait une nouvelle période de splendeur et d'enchantement digne de ses plus beaux temps passés.

SAINT-ALBAN.

## *NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES*

**Gustave Flaubert et Camille Lemonnier.** — On peut lire, dans la monographie consacrée à Camille Lemonnier par M. Maurice des Ombiaux, « écrivain français de Belgique » :

Gustave Flaubert s'enthousiasma pour *Un Mâle*. A Fontainebleau (1), chez Rosa Bonheur, il le lisait à haute voix, ou plutôt il le vociférait, répétait les passages qui lui plaisaient avec une joie hystérique, comme pour en souffleter les bourgeois que l'audace du sujet et du style épouvantait.

Lemonnier ne devait connaître cette admiration passionnée du maître de *Madame Bovary* pour son roman qu'un quart de siècle après. Il y a un an, travaillant avec Henri Cain à la version lyrique du *Mâle*, celui-ci lui raconta les séances auxquelles il avait assisté et pendant lesquelles le grand Flaubert mettait en pièces un malheureux provincial qui avait eu le mauvais goût de critiquer *Un Mâle* en sa présence.

Cela montre l'isolement dans lequel vivent les écrivains français de Belgique. Nul doute que l'admiration de Flaubert, à qui il a toujours voué un culte, n'eût été pour Lemonnier un réconfort et un stimulant puissants. Certes, il portait en lui tous les ferments de ses œuvres, mais, être armé chevalier de Lettres par le grand, l'admirable Flaubert, cela lui eût donné des ailes ! La joie d'apprendre qu'un tel maître l'eût aimé fut grande, mais elle se mêla au regret de n'avoir pu serrer, avec une pieuse effusion, la main qui avait écrit *Salammbô, les Trois Contes, Madame Bovary* et d'autres chefs-d'œuvre (2).

Tellement puissants le réconfort et le stimulant, que, lorsqu'il fut question de publier une traduction anglaise d'*Un Mâle*, Camille Lemonnier n'hésita point à communiquer à son éditeur

(1) A By, près Thomery, eût été plus exact. Rosa Bonheur avait acheté en 1858 cette propriété, où elle mourut le 26 mai 1899, après y avoir vécu et travaillé pendant plus de quarante ans.

(2) *Les Écrivains français de Belgique. Camille Lemonnier.* Monographie anecdotique et documentaire avec une belle iconographie, deux héliogravures, sept autres illustrations et un fac-similé d'autographe, par Maurice des Ombiaux. Bruxelles, Charles Carrington, 1909; in 12, de 178 p., p. 67-69.

le récit de M. Henri Cain, ne pouvant rêver meilleure préface pour son roman. Cette carte accompagnait son envoi :

*Voici l'anecdote de M. Henri Cain. J'aimerais que vous donniez aussi la belle préface des*

CAMILLE LEMONNIER

*Rosny... Je ne vois vraiment ce que je pourrais ensuite dire encore de moi-même. Bien à vous, cher Monsieur.*

C. L.

25, rue du Lac.

La traduction anglaise a bien paru (1); mais, cédant à quelque bonne inspiration, l'éditeur ne l'avait point fait précéder, en manière de préface, de « l'anecdote de M. Henri Cain ». A peine déflorée par M. Maurice des Ombiaux, elle a donc encore le charme de l'inédit... et de l'imprévu :

C'est un bien vieux souvenir et c'est une page d'histoire littéraire... J'étais un tout jeune homme alors, et je ne faisais pas encore du théâtre, mais déjà je me sentais ardemment du goût pour la peinture, et la forêt de Fontainebleau, la grande sylve mystérieuse, versait en moi l'enchantement.

Comme George Sand fut la bonne dame de Nohant, Rosa Bonheur était la bonne dame du pays. Toutes deux furent de splendides peintres de paysages et toutes deux furent d'admirables âmes sensibles. La nature, en leur parlant à l'oreille, leur avait révélé le secret des mélancolies et des joies, qui, dans le moment où notre âme a besoin de confidents, l'humanisent à notre ressemblance.

Rosa Bonheur avait bien voulu prendre intérêt au « petit » qui, pendant des heures, la regardait peindre, de sa large manière inspirée, dans le vaste studio tranquille, les idylles et les bucoliques où le grand poète de la terre et des choses de la terre, en y mêlant l'effort fraternel de l'homme et de la bête, déroule le spectacle alterné des saisons.

Les après-midi, quelquefois, elle faisait atteler sa petite charrette et

(1) *A Male*. Translated from the french of Camille Lemonnier, with four Illustrations by Amédée Vignola. Paris, issued for private circulation, amongst the Society of the select Few, 1917, in-12, de 366 p.

nous partions droit devant nous, au cœur des futaies. L'ondée lumineuse nous enveloppait ; on se grisait d'arômes verts, dans la palpitation des sèves et des écorces. Mon cher maître, avec sa forte tête paysanne qui évoquait un peu celle du père Corot, les yeux bons et droits sous ses cheveux à la coupe virile, était pour moi la grande leçon vivante qui faisait lever devant moi le mystère de l'antique genèse.

Comme la demeure était hospitalière, il arrivait qu'en petite bande, d'autres fois, on gagnait Franchard, Bas-Bréau, Marlotte ou Barbizon. C'étaient des visages boucanés et hirsutes de peintres et de gens de lettres, vieux camarades ou visiteurs nouveaux, dont les pipes culottées, à mesure que tombait le soir, brasillaient dans les taillis comme des yeux de loup. Mais il y avait fête surtout dans la maison quand arrivait une espèce de géant aux gros yeux clairs à fleur de peau, aux amples bajoues ombrées d'une épaisse moustache fauve, jovial, candide, émerveillé, toujours meuglant et faisant à lui seul un tapage d'orchestre. J'assistai avec lui à d'extraordinaires controverses d'art et de littérature, où, lorsque son buccin sonnait, la forêt entière se taisait.

Or, un midi, Rosa Bonheur lui poussa aux mains un livre tout frais venu de Paris en disant :

— En voilà un que vous allez aimer, Flaubert.

Car c'était bien lui, c'était le grand Flaubert, et le livre s'appelait *Un Mâle*. On alla ensuite en forêt ; le petit cheval soufflait, tirait, pétaradait. Finalement, comme pour un Décaméron, dont les sylvaines et les faunesses eussent été les princesses, on s'assit sous un vaste embrage. Flaubert, qui avait emporté le bouquin, lisait, tirait sur sa pipette, grognait quelque chose en dedans : on n'aurait pu dire s'il était content ou furieux. Tout à coup, se mettant debout, avec un coup de poing formidable par l'air, il vociféra :

— Nom de D... ! c'est que c'est beau. Écoutez donc.

Et, à pleine voix, alors, de cette voix qui aurait pu commander une charge de cavalerie, il se mettait à relire l'hymne au matin, le lever du jour dans le verger qui ouvre le roman. Rouge, congestionné, les yeux fulgurants, toujours plus avant s'enfonçant dans le roman, comme il eût fait à travers la forêt, il criait, jurait, s'amusait de la vie du détail, des rodomontades du faraud, de la passion sexuelle que l'auteur avait jetée là à pleines mains, avec un court suspens, çà et là, pour dire :

— Hein ! Ça y est-il ?

C'était l'enthousiasme forcené d'un titan roulant des éclats de tonnerre sous le dôme ajouré des chênes.

Et l'on recommença le lendemain ; mais, ce lendemain-là, quelqu'un était mêlé à la compagnie, et qui n'était, celui-là, ni un gendelettre ni un torcheur de toiles, mais un hiérarche dans je ne sais quelle admi-

nistration. Ce fut encore Flaubert qui lut et qui, en lisant, tomba sur un certain chapitre où le mâle, l'astucieux fils des forêts, usant d'une ruse de braconnage, s'oint les vêtements d'une odeur particulière qu'a la biche et qui fait venir le daim... Ma foi ! le nom y était (1).

Alors ce fut vraiment une scène épique et bouffonne, le fonctionnaire s'étant mis, au nom des bienséances, à protester, on vit le bon géant, littéralement déchaîné, brandir le trois-cinquante et, le lui repassant sous le nez, crier :

— Oui, môssieu... Comme je vous dis !

Le piquant, c'est que le monsieur, pour les amis, à jamais resta affublé du mot qui avait excité sa pudibonderie.

Qui m'aurait (dit) alors, mon cher Lemonnier, qu'un jour ce serait moi qui, longtemps après et sans qu'il vous en fût venu jusque-là la moindre rumeur aux oreilles, vous rapporterais cette histoire... Et je vous revois, ému, charmé, les yeux humides, tandis qu'en vous révélant cet élan du grand ami glorieux vers votre livre je tâchais de retrouver la voix, le geste, les cris du prodigieux créateur de vie vous lisant et meuglant à chaque scène qui lui allait au cœur :

— Nom de D... ! est-ce beau, hein ?

HENRI CAIN.

Le récit est bien mené, le décor plaisant et Flaubert « meuglant » et tirant, sur sa pipette y semble peint d'après nature. Tout cela fait grand honneur à l'imagination de M. Henri Cain et à son habileté de metteur en scène.

Dans la joie où le mit cette anecdote, lorsqu'elle lui fut contée, Camille Lemonnier, qui semble y avoir glissé du sien, — des adjectifs et des tournures de phrases trahissent dans ce récit sa part de collaboration, — a négligé malheureusement de se livrer à certains rapprochements, lesquels lui auraient inspiré des doutes salutaires. M. des Ombiaux, qui doit travailler dans les journaux, comme dirait le petit épicier de Montrouge, à l'instar des frères Hugo en leur printemps, grâce à l'ingénuité congruente à sa profession, ne chercha pas plus loin, se bornant à transcrire ce qui lui était dit, et M. Henri Cain pourrait répondre avec quelque vraisemblance que les ficelles dramatiques n'offrent rien de commun avec *l'art de vérifier les dates*, vérité péremptoire sur laquelle il serait oiseux d'insister.

(1) Erreur : le nom n'y était pas. Camille Lemonnier s'est borné à écrire : « Tout à coup un cri déchira l'air. C'était l'homme qui imitait le chevrotement de la femelle ; en même temps il oignait ses habits d'une graisse puante qu'il avait prise dans une de ses poches. » (*Un Mâle*, p. 84.)

Ces contingences ne sont cependant pas sans intérêt, lorsqu'il s'agit d'histoire littéraire. Dans la *Salomé* d'Oscar Wilde, Hérode, s'il permettait au Nazaréen de changer l'eau en vin et de guérir les aveugles, s'opposait à ce qu'il ressuscitât les morts : « Ce serait terrible, si les morts reviennent (*sic*). »

Malgré la défense du tétrarque, le narrateur de ce quatrième conte, auquel n'avait point songé l'auteur d'*Hérodias*, a accompli pourtant ce dangereux miracle. Le pauvre Alphonse Allais a livré à l'impression ses œuvres anthumes, grâces soient rendues à M. Henri Cain d'avoir dévoilé à Camille Lemonnier délicieusement ému l'enthousiasme posthume de Flaubert pour son œuvre.

Publié d'abord en feuilleton, à cheval sur les années 1880-1881, par l'*Epoque*, journal politique littéraire et surtout financier, *Un Mâle* parut en effet en librairie à Bruxelles, en 1881, et fut mis en vente exactement le 15 septembre, en avance de six semaines sur la date à laquelle l'éditeur, aux termes de son traité, passé le 1er juin de cette même année avec l'auteur, s'engageait à le faire paraître au plus tard (1).

Il y avait donc quatorze mois, hélas ! que Gustave Flaubert n'était plus à même de s'enthousiasmer pour quoi que ce fût, étant mort subitement à Croisset, le 8 mai 1880, à onze heures du matin.

PIERRE DUFAY.

## LETTRES ALLEMANDES

Jacques Rivière : *L'Allemand, souvenirs et réflexions d'un prisonnier de guerre* ; Paris, « Nouvelle Revue française ». — Michael Birkenbihl : *Daemonische Novellen* ; Munich, Michael Müller. — Memento.

Il faut pourtant finir par en parler. Je m'excuse de le faire si tard et sous cette rubrique. Mais, pour juger comme il convient l'**Allemand** de M. Jacques Rivière, peut-être vaut-il mieux le détacher des événements et ne pas le considérer comme un livre de guerre. Aussi bien y ai-je trouvé la confirmation de remarques personnelles, ce qui fait toujours plaisir. Je ne suis pas du tout de l'avis de Gide et j'estime qu'on peut être habitué de longue date au commerce de la pensée allemande sans que *l'Allemand*

(1) L'édition originale d'*Un Mâle* ne portait pas de date : « se trouve à Bruxelles, chez Henry Kistemaeckers, éditeur (Bruxelles, impr. A. Lefebvre)», in-12, de 376 p. : je dois des remerciements tout particuliers à M. Henry Kistemaeckers, qui, interrogé à ce sujet, a bien voulu me fournir, avec une parfaite bonne grâce, toutes les précisions désirables.

vous laisse mal à l'aise. Depuis les violentes diatribes de Nietzsche contre l'Allemagne, il me semble même que rien n'ait été écrit d'aussi profondément vrai et d'aussi exactement observé que la première partie de l'ouvrage de M. Rivière. Le reste, ma foi, je l'abandonne aux critiques de Gide, car M. Rivière, prisonnier de guerre, ne disposait pas des matériaux nécessaires pour étayer ses observations directes d'arguments tirés de la littérature allemande présente et passée. Il ne suffit pas, pour connaître les prétentions du « génie allemand », de lire et d'annoter un opuscule de M. Paul Natorp ou les cahiers de guerre de *Kunstwart*. D'autres noms et d'autres publications plus représentatifs s'imposaient qui eussent fourni des arguments pour démontrer l'inaptitude des Allemands à faire œuvre de civilisation.

Au surplus, Gide a raison quand il dit à M. Jacques Rivière que sa « connaissance du peuple allemand est peut-être un peu jeune ». Mais c'est précisément pour cela qu'elle fournit, par son *immédiatité* même, de précieux éléments d'appréciation. M. Rivière a vu les Allemands dans des conditions médiocrement favorables aux mouvements de sympathie. Il était prisonnier de guerre et, de plus, prisonnier des premières batailles d'août 1914 ! Séparé de son pays, avant d'avoir su ce que c'est que la guerre et comment les Allemands la font, il s'est trouvé brusquement au milieu d'inconnus, dont l'attitude lui répugnait. Ce contact brutal a produit de violentes réactions et, pour se ressaisir lui-même, ce jeune Français a tenté d'analyser ses répugnances: « Voilà tout ce que je ne suis pas, voilà tout ce dont je ne veux pas. »

Au bout d'un an déjà il a vu clair en lui-même, il a « objectivé » l'adversaire :

Le moyen que j'ai choisi de détacher de moi les Allemands, c'était de les définir, — de les définir avec toute l'exactitude et toute la minutie dont j'étais capable. Je me suis appliqué à ne rien laisser passer dans mon analyse de purement injurieux, j'ai évité dans tous les cas la simple vitupération. J'ai toujours motivé par des exemples empruntés soit à mes souvenirs de captivité, soit à des textes incontestables chaque trait que j'ai cru pouvoir tracer. J'ai contenu mon indignation le plus que j'ai pu. J'ai pensé qu'il y avait toujours avantage à en remplacer l'expression par quelque détail authentique ou par quelque réflexion dont la pertinence pût être directement sentie...

Ses camarades de captivité l'ont beaucoup aidé dans sa tâche.

Etres plus frustres, chez qui les réactions se faisaient directement, leur esprit gouailleur trouvait aussitôt la formule qui convenait. « Un Allemand ne tient pas devant un Français », lui disait l'un d'eux. Et l'auteur de commenter : « C'est-à-dire que si vous les prenez tous les deux à l'état naturel, au moment où ils ne reçoivent encore d'indication que de leurs respectifs tempéraments, l'Allemand ne peut pas affronter le Français ; il est sans armes devant lui ; il n'a rien qui corresponde à ces désirs droits et perçants, à cette vivacité passionnée, à cette avide intrépidité du cœur dont son partenaire est pourvu. » On ne saurait assez interroger les prisonniers de guerre. C'est une des rares satisfactions qu'il est encore permis de s'offrir depuis la paix. J'en ai connu un qui a été pendant trois ans garçon boulanger dans un gros village de Thuringe. Le patron étant mobilisé, il avait donc la direction de toute la maison. Tandis qu'il pétrissait régulièrement, selon les ordonnances administratives, le pain K ou KK réglementaire, il se confectionnait chaque jour, pour son usage personnel, une belle miche dorée, de pain blanc dont il se délectait narquoisement. La amille du boulanger, les habitants du village étaient au pain oir, pour lui il n'y avait point de restriction. Voilà un exemple e cet « ascendant extraordinaire » que nos prisonniers avaient su rendre sur leur entourage et qui servira à illustrer l'observation ecueillie par M. Rivière.

On pourrait citer, au hasard, d'autres formules heureuses qui ous permettent de pénétrer plus avant dans le labyrinthe de la nscience allemande. Pour démontrer ce qu'il appelle « le manne de crête » chez les Allemands, M. Rivière écrit encore : « Il t incroyable à quel point l'Allemand est lent à se représenter le ritable rapport où il est avec les gens qu'il rencontre : c'est rce qu'il n'en est averti par aucune commotion affective, par cun sentiment immédiat. » Jamais l'Allemand ne réagit instinc-ement. Il se laisse conter par les prisonniers les plus extraor-aires bourdes, sans s'apercevoir qu'on se moque de lui. A pro-s d'un feldwebel qu'on fait « marcher », M. Rivière note : « Il tait bien, vaguement, que nous n'étions pas très sérieux ; mais te impression ne passait pas chez lui jusqu'à l'indignation ; n'éveillait aucune susceptibilité ; elle n'enflammait aucun our-propre ; elle le laissait tranquille, serviable et satisfait. » moment de leur plus haute fortune militaire, on peut même par-

ler aux Allemands de leur écrasement prochain, tellement ils sont peu sûrs d'eux-mêmes. « S'ils eussent *senti* vraiment ce qu'ils étaient, ils l'eussent été par enthousiasme et par inspiration ; si la passion les eût le moins du monde soulevés, croyez-vous qu'ils se fussent laissés intimider par le verdict qu'un vulgaire prisonnier de guerre osait rendre contre eux ?... Mais... aucun appel de leur cœur ne leur fournissait la défense, la contestation, la riposte qui eussent été nécessaires. Leurs sentiments les laissaient misérablement en panne. » C'est qu'en effet l'Allemand n'est rien par lui-même. Il est envahi par des pensées vagues qu'il ne sait pas exprimer, parce qu'il manque essentiellement de plasticité. Pour déterminer sa conduite, il lui faut des ordres du dehors, une directive à laquelle il obéira aveuglement. Rien n'est naturel chez ce peuple, tout y est appris.

Pour la première fois, nous trouvons, dans l'*Allemand*, l'utilisation des ressources que peut offrir l'étymologie pour l'analyse des caractères d'un peuple. Seulement, les exemples sur lesquels s'appuie l'argumentation de M. Rivière ne sont pas toujours bons. Il ne faut pas oublier que la langue allemande est avant tout une langue de traduction et que tous les termes, si on les maintient dans leur sens propre, ont un équivalent français. C'est dans les mots composés que joue ensuite toute la complication embarrassée de l'être qui n'arrive jamais à exprimer complètement le fin du fin de sa pensée. Quand le soldat dit « *Das ist mir egal* », cela veut dire exactement la même chose que le *Je m'en fous* de nos poilus. Ne cherchons pas midi à quatorze heures. Mais le mot *vortrefflich* a évidemment une signification à la fois plus large et plus obscure qu'*excellent*. *Treffen*, nous explique M. Rivière, veut dire « bien touché ». Si l'on identifie cependant *treffen* à *frapper juste*, de nouveaux horizons s'ouvrent à l'interprétation. Par ailleurs, je ne pense pas que l'on puisse traduire *anstaendig* autrement que par *convenable*, un homme de bonnes mœurs et non pas un homme qui comprend les choses.

Mais il faut limiter cette analyse d'un beau livre qui pourrait donner lieu à maintes discussions. Signalons pourtant pour finir l'étonnement de M. Rivière, quand il constate que les Allemands ont le goût du travail. « Par le travail, en effet, et par les flots de volonté qu'il répand sans aucune peine, l'Allemand non seulement rattrape ses désavantages, mais encore obtient des

résultats qui nous sont peut-être interdits, en tous cas nous surprennent toujours. Il arrive, en effet, à une sorte de création *ex nihilo* : il fait sortir tout ce qu'il veut du néant. » Toute la grandeur de l'Allemagne vient précisément de cette aptitude au travail. C'est à ses classes moyennes laborieuses et appliquées à la besogne, sans idées à côté, que l'empire allemand est redevable de cinquante ans de prospérité.

§

Le goût de l'excentrique et du mystère a toujours été le fait des Allemands. Ce qui est exceptionnel et anormal les attire. Est-ce pour cela qu'ils n'ont pas de littérature classique ? M. Michaël Birkenbihl, dans six nouvelles, raconte des cas rares auxquels il trouve quelque chose de « démoniaque ». Est-il criminaliste de profession, ou prend-il plaisir à étaler devant lui des dossiers destinés à renforcer cette vérité que l'homme est un animal compliqué et pervers ? Parmi les **Daemonische Novellen** il y en a une qui s'intitule *Mondleid* et qui présente, chez un musicien de génie, un curieux cas de somnambulisme. La fiction devient poignante par le fait que c'est la femme du musicien qui, dans son journal, note, au jour le jour, les progrès du mal et les terribles angoisses par lesquelles elle passe. Il y a beaucoup de talent aussi dans *Homunculus*, dans *Fleurs des morts*. Mais, après les abominations de la guerre, on s'étonne que les jeunes auteurs allemands persistent à se complaire dans l'horreur.

Memento. — Les revues dites d'avant-garde, nées depuis la guerre, vivent presque toutes de la triple formule : cubisme, dadaïsme et bolchevisme. Celles qui, comme le *Forum*, ont survécu à la tourmente et qui nous avaient habitué à une haute tenue littéraire, ne sont plus maintenant que des organes de propagande révolutionnaire. Le *Forum* du 1er avril est consacré à peu près exclusivement à nous dire la « vérité » sur la Russie des soviets. Un nouvel hebdomadaire très vivant paraît depuis le commencement de l'année à Berlin, sous la direction de M. Stefan Grossmann. Il s'intitule *Das Tagebuch* et donne dans presque chacun de ses fascicules des traductions d'articles français. Mais, là aussi, au point de vue politique, c'est la note extrémiste qui domine. Ne nous en plaignons du reste pas.

HENRI ALBERT.

## *LETTRES DANO-NORVÉGIENNES*

Johan Bojer : *Den store hunger, La grande faim*, Gyldendal, Copenhague et Kristiania. — Carl Gad : *Johan Bojer*, Gyldendal, Copenhague et Kristiania.

M. Johan Bojer a obtenu son plus grand succès avec le roman

**La grande faim**, non seulement un succès très marqué à l'étranger, particulièrement aux Etats-Unis (l'étranger lui était depuis longtemps très favorable), mais aussi, en Norvège même, un succès tel qu'aucun écrivain norvégien n'en avait connu depuis longtemps.

C'est un roman en trois parties, très nettement distinctes. La première raconte l'enfance et la jeunesse de Per Holm, fils naturel d'un officier, et placé par son père chez des paysans. Il grandit dans la campagne, et rêve d'être pasteur, puis, son père mort, et poussé par l'ambition, il vient à la ville, où il travaille avec ardeur comme ouvrier, et réussit à se faire recevoir dans une école technique. Il devient ingénieur, et ne rêve plus que mécanique et construction de chemins de fer. Dans la seconde partie, nous le voyons revenir en Norvège après des années passées en Egypte, où il est devenu directeur de très vastes entreprises. Il est riche. Il a su acquérir une culture générale étendue. Mais sa « grande faim » n'est pas satisfaite : à quoi bon ce qu'il a fait ? à quoi bon rendre habitables des terres nouvelles, où les hommes ne vivront pas mieux qu'ailleurs ? Il est heureux d'être revenu en Norvège, lui, l'isolé, et bientôt il s'y marie, fonde une famille, et c'est l'idylle, un temps de repos : il semble n'avoir plus rien à désirer. Puis, il se remet au travail. Mais la chance a tourné, les accidents s'accumulent, il se ruine, il s'acharne à une invention qu'on lui vole, sa vue s'affaiblit et il perd sa santé, le voilà obligé d'accepter le secours d'une tante de sa femme, et d'aller vivre misérablement, avec sa famille, dans une maison de paysans. La troisième partie amène la résignation et l'apaisement. Per Holm se remet peu à peu, mais renonce à guérir complètement. Pour ne pas vivre aux crochets de la tante, il se fait forgeron de la commune. Dans l'intérêt de ses enfants, il consent à s'en séparer : la tante veut se charger de leur éducation. Il n'a plus que sa dernière petite fille, et celle-ci est tuée par un chien voisin qu'excite son maître jaloux. Or, à ce voisin, mal vu dans le pays et endetté, personne ne veut donner le grain nécessaire pour ensemencer son champ. Une nuit, Per se décide à l'ensemencer lui-même, et sa femme le regarde faire.

La grande faim de Per Holm est, en définitive, une aspiration religieuse. Il s'agit pour lui de « créer Dieu » en lui-même, et le livre se termine par une sorte d'hymne. C'est ce qui en fait la

parfaite unité. La conclusion de sa vie était, certes, tout à fait imprévue par le vif petit paysan, l'ouvrier ambitieux et le grand ingénieur, mais elle est dans la logique de sa nature, telle qu'elle s'est manifestée depuis le premier jour. C'est une des fortes qualités de Bojer, de savoir construire des personnages dont l'individualité reste bien déterminée, non pas au cours d'un épisode plus ou moins long, mais au cours de toute une vie agitée, qui es place dans les conditions les plus diverses.

Par là, Per Holm est bien une personne vivante, à laquelle intérêt du lecteur s'attache comme telle, et non pas une personification, ou un être factice chargé par l'auteur d'exprimer des idées. Et pourtant les idées ne sont pas absentes des livres de Bojer. Les mêmes se retrouvent parfois dans plusieurs romans e suite, chaque nouveau roman corrigeant ou complétant, sous rapport, le précédent. C'est ainsi que l'on a vu dans *Les Nuits aires* une exaltation de l'esprit d'initiative et des qualités nécessaires aux grands brasseurs d'affaires. Une pièce jouée depuis rs, *Sigurd Braa*, se passait dans un milieu de grande industie. Bien des pages de *La grande faim* semblent un éloge des treprises hardies, et l'ensemble du livre, cependant, laisse une pression toute différente.

Il n'est pas possible, en une brève analyse, de dire tout ce que tient ce roman. Il est surtout réaliste dans la première partie, is lyrique dans une grande partie de la seconde, et d'un lyrisme gieux dans la troisième. Il est composé, suivant la méthode oraire de Johan Bojer, par la succession des scènes essentielles la vie de Per Holm, racontées en grand détail. Dans ces scèse groupent autour de la figure principale les personnages ondaires, dont plusieurs vaudraient plus qu'une mention rapide, s parmi lesquels il faut surtout citer la femme de Per, qui est t-être, dans la galerie de Bojer, la plus charmante figure de me qu'il ait créée. L'union parfaite, sans le moindre commenent d'aventure, dans l'heur et le malheur, n'était pas facile à ire en laissant à la femme, à côté de la personnalité déborde de son mari, son individualité propre.

consécration suprême, pour un écrivain vivant, est que l'on e sur lui non pas des articles ou des études dans des revues, un livre. M. Carl Gad a écrit un volume sur **Johan Bo-** On n'y trouve guère de nouveaux renseignements biogra-

phiques. Né le 6 mars 1872, près de Trondhjem, Bojer, pla par sa mère, domestique qui ne pouvait le garder avec elle, ch des paysans, fut donc lui-même paysan et pêcheur, et, penda quelques années, s'en fut une fois par semaine à l'école, où restait deux jours. A 15 ans, il trouve le moyen de suivre le cou d'une école plus importante, mais pas longtemps, et il dut pre dre du service dans une grande ferme. A 18 ans, il se fit recevo à l'école de sous-officiers de Trondhjem, et, à ses heures libre il apprit l'anglais et suivit des conférences. Après avoir fait s trois ans, il suivit un cours de commerce, puis passe rapideme d'un métier à l'autre : pêcheur aux Lofoten, commissionnaire poissons, placier de machines à coudre. Entre temps, il écriva A 22 ans (1894), il eut une pièce en un acte jouée avec succès, q lui rapporta 600 couronnes, et il vint à Paris. Il avait 24 a lorsqu'il écrivit son premier grand roman qui le fit vraime connaître, et dont une édition populaire à bon marché a é tirée il y a quelques années : c'était le résultat des observ tions qu'il avait faites, de 16 à 18 ans, dans la grande ferme il travaillait, et que son maître, entraîné par la passion politiqu négligeait, — œuvre d'une maturité singulière pour un si jeu homme.

Cette introduction biographique ne tient que quelques pag M. Carl Gad ne voulait parler que de l'œuvre de Bojer, indépe damment de lui-même. Toutefois, il ne peut s'empêcher de fai quelques rapprochements entre l'œuvre et l'auteur, et il cite, n tamment, le passage de *Les Nuits claires*, où le Dr Holth obser que la génération nouvelle regarde ce qui est beau avec des yeu plus vifs que la sienne, car « il a grandi avec Zola et Ibsen ». y a, en effet, chez Bojer, réaction contre des tendances antérie res, qu'il a, d'abord, subies. D'autres remarques ne seraient p moins intéressantes. Un des traits les plus caractéristiques Bojer est son appétit de savoir, — de connaissances artistiques littéraires surtout, naturellement, mais étendues aux littératur passées et aux vieux classiques. Il a, en vérité, une « grande fa et l'ingénieur Per Holm, autrefois petit paysan du pays de Tron hjem, mais qui s'y connaît aux styles d'ameublement, lui ressem sur ce point. Je ne pense pas qu'il ait jamais voulu se représe ter dans aucun de ses personnages, mais ses romans fourmill de souvenirs autobiographiques. Ceci, vu par le détail, n'aura

qu'un intérêt de curiosité. Il arrive aussi que cela vaille d'être souligné dans une analyse de l'œuvre.

M. Carl Gad la divise très justement en trois périodes. La première consiste en études sur les effets néfastes de la passion politique, — études qui ne pourraient guère être traduites, car il faut, pour s'y intéresser, connaître la vie norvégienne. La seconde ressemble à la première en ce que les personnages principaux aboutissent toujours à des catastrophes, qui sont dues à quelque passion extérieure à eux-mêmes, mais ces passions sont plus variées. Enfin, la troisième période est celle où s'affirme la prédominance des personnages « lumineux », tandis que les caractères sombres étaient jusqu'alors les plus nombreux. Cette division est, naturellement, quelque peu arbitraire, mais elle marque bien le sens de l'évolution de Bojer.

Cette classification même montre que M. Carl Gad considère les idées, ou la tendance d'esprit, comme l'élément capital dans l'œuvre de Bojer. Il l'indique aussi par les titres de ses chapitres ; « Critique sociale », — « Les illusions dénoncées », — « Le triomphe de l'optimisme ». Il dit même nettement que « les idées sont le point de départ » des romans de Bojer. Les personnages y sont bien vivants, ils intéressent, on suit leur histoire avec émotion, parfois l'esprit tendu, même sans tenir compte de l'idée. Mais « quand, *après la lecture*, on pense à ces romans, l'illusion de la vie ne se conserve pas », l'histoire paraît alors « inventée pour la démonstration ou l'illustration des idées de l'auteur ». Je ne sais si telle est l'impression des lecteurs ordinaires : elle est certainement celle des critiques attentifs à comprendre la genèse, la composition et la technique d'un livre. Ceux de Bojer sont puissamment voulus, leur composition rigoureuse, il ne laisse pas dévier ses personnages, il en demeure constamment le maître, il les façonne et les dirige à son gré. Son talent technique, et sans doute la part la plus difficile de son travail, consistent à faire que les personnages, dans ces conditions, ne soient pas des marionnettes et paraissent vivre leur vie avec aisance et en liberté. Bojer a, sur ce point, acquis une maîtrise remarquable. Ce don de procurer l'illusion est ce qui lui permet de construire ses romans de telle sorte que tout y contribue à souligner la pensée inspiratrice. Leur intensité provient de cette construction.

Le procédé de Bojer peut être observé dans *La grande faim*,

qui en est même, sans doute, l'exemple le plus complet, en même temps que l'illusion y est la plus parfaite. Le livre est écrit tout entier pour la dernière scène, où la résignation s'exalte en un hymne. Afin de faire valoir cette conclusion, il fallait que Per Holm eût perdu, sans aucune déchéance morale, une haute situation, et qu'il y eût atteint en partant de très bas : par là se trouvaient déterminées ses origines, son ascension, la période où il jouit en repos de son bonheur, et sa chute. La difficulté était de rendre vraisemblables, d'abord une si grande élévation, qui devait être obtenue sans lutte trop âpre, et ensuite une chute aussi totale. Une foule de détails sont accumulés pour parer à cette double difficulté, mais si bien fondus dans l'ensemble de l'histoire que l'on n'aperçoit pas leur véritable raison d'être, et ils sont utilisés, en outre, de façon à mieux définir le caractère de Per. Il serait curieux de montrer jusque dans le détail avec quelle ingéniosité Bojer s'est servi, en particulier, du demi-frère de son héros : le rôle de Ferdinand Holm est utile de bien des manières à la construction du roman, ce qui ne l'empêche pas d'avoir sa vie propre.

Le roman n'est pas la seule forme littéraire pratiquée par Bojer. M. Carl Gad parle de ses pièces, et, à propos du *Brutus*, il a écrit quelques très bonnes pages. Il parle plus encore des contes, qu'il considère comme complémentaires, en quelque sorte, des romans. La description de la vie ne suffit pas à Bojer, qui a parfois besoin de recourir à l'irréel, et à la pure fantaisie. Cela est vrai : si librement que Bojer, grâce à sa maîtrise technique, sache manier la réalité, il arrive qu'elle le gêne, tout de même, lorsqu'il veut pousser quelque caractère jusqu'à un absolu théorique, décidément incompatible avec elle. Il va souvent loin dans cette direction, même en ses romans. Mais il arrive que cela ne lui suffise pas. Alors il écrit une pièce comme *Brutus*, où l'irréel est plus acceptable, parce qu'il s'agit d'un Romain primitif, ou bien il écrit un conte, comme *Le détenu chanteur*. M. Carl Gad aurait pu ajouter, il me semble, qu'il existe chez Bojer une certaine tendance à faire se rejoindre le roman et le conte, le réel et l'irréel. A force de pousser à l'extrême les conséquences logiques des caractères, et à force d'accumuler les circonstances favorables à leur ultime développement, Bojer pousse ses personnages en dehors de la réalité. Cela se marque dans la conclusion de plus

d'un de ses romans, jusque-là réalistes. Il en arrive alors à des scènes d'un caractère symbolique, comme la catastrophe finale d'*Un cortège populaire*, ou le banquet de *La puissance du mensonge*, ou bien à une vision de folie, comme dans *Maternité*, ou au lyrisme grave de Per Holm, où s'apaise magnifiquement *La grande faim*.

P. G. LA CHESNAIS.

## *LETTRES YOUGO-SLAVES*

N. N. : *Paroles sur l'Homme-Tout*, éd. Cviyanovitch, Belgrade, 1920.

**Paroles sur l'Homme-Tout**, tel est le titre de cet étrange ouvrage, d'allure à la fois lyrique et philosophique, que l'on attribue à Vélimirovitch, auteur d'aperçus ingénieux à tendances religieuses sur la vie et sur l'art. Il semble que les aspirations obscures de l'âme serbe soient en train de trouver dans ce livre leur meilleure synthèse contemporaine. Ardente et obstinée, cette âme se présente à nous, dans les sculptures de Mechtrovitch, comme doublement polarisée vers l'Europe rationaliste et vers l'Asie intuitive. Elle veut la force, pour mieux atteindre la perfection, et elle se pose volontiers des problèmes tels que ceux-ci : « Est-ce être sans péché que de se retirer du péché ? Pourquoi ne pas apprendre à sentir que tout est dans tout ? »

L'anonyme de ce livre inégal, et qui passionne actuellement toutes les sensibilités cultivées du monde yougoslave, préconise une sorte de christianisme cosmique, ayant pour base une éperdue volonté de conscience. L'Homme-Tout est le frère de toutes gens, de toutes choses avec humilité.

De fait, les principes de la Conscience universelle ont besoin d'être ressuscités, fortifiés, si la civilisation occidentale veut survivre.

Pour la forme, ce livre semble avoir subi l'influence de Nietzsche, qui du reste avait des origines slaves, comme on sait ; pour le fonds, c'est plutôt à Dostoievsky, à Tolstoï qu'il fait songer.

Il marque un essai loyal d'occidentalisation de la part de la pensée religieuse orthodoxe intégrée dans le nationalisme yougoslave et cette pensée sent qu'il lui est nécessaire de retrouver ses bases d'universalité.

C'est un symptôme curieux à l'heure où nous vivons et, pour [illegible] connaît le renouveau surprenant d'activité de l'intelligence

serbo-croato-slovène, il y a là matière à quelques méditations.

L'homme intégral ? Eh ! oui, nous le cherchons de plus en plus.

LIOUBO SOKOLOVITCH.

## *BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE.*

A. Demangeon, maître de Conférences de Géographie à la Sorbonne : *Le Déclin de l'Europe*, 1 vol., Payot et Cie.

S'étant placé pour contempler le monde sur des hauteurs où l'atmosphère est calme et limpide, l'éminent géographe qu'est le professeur A. Demangeon nous rapporte sa vision dans un livre savant, précis, simple et clair, intitulé **le Déclin de l'Europe**. Livre sans éloquence et pourtant singulièrement éloquent par la simple puissance des faits qu'il évoque.

Sur une planisphère déployée notre vieille Europe est une petite contrée qui s'allonge vers l'Ouest, au sein de l'Atlantique, comme un cap avancé de l'immense continent asiatique, tendu vers cet autre immense continent que constituent les doubles Amériques.

Jadis, depuis des siècles jusqu'à hier encore, le cap européen dominait la planète; il apparaissait comme le cœur et le cerveau du monde, comme le centre incandescent d'où rayonnait toute lumière, comme le lieu des forces ordonnatrices de l'univers humain.

Le destin semble aujourd'hui renversé, c'est toute la fortune de l'Europe qui chancelle. Comme l'écrit M. Demangeon :

On peut dire que nous assistons au déclin de l'Europe. Il est intéressant de chercher sur quels points de la terre on commence à voir son domaine se démembrer et quels sont les pays qui profitent de ce déplacement de fortune. Il apparaît nettement que, sur des territoires différents et à des titres divers, les héritiers de l'Europe sont les Etats-Unis et le Japon. Depuis longtemps la doctrine de Monroe avait marqué des limites aux ambitions politiques de l'Europe sur le continent américain; l'essor prodigieux des Etats-Unis dans la production industrielle impose de même des limites à l'expansion économique de l'Europe; l'Amérique latine, longtemps fief de notre commerce, cède peu à peu à l'attraction yankee; bien plus, par une curieuse inversion des courants d'influences, la vieille Europe s'ouvre comme une terre de colonisation. En Extrême-Orient, le Japon cherche à réaliser dans l'ordre économique la formule que ses missionnaires et ses diplomates propagent depuis les Indes jusqu'à la Sibérie : l'Asie aux Asiatiques. Et voici que les races parmi lesquelles l'Europe avait longtemps recruté

es esclaves et des ouvriers commencent à réclamer le traitement poli-
ique qui sera le premier fondement de leur indépendance économique :
'est toute la fortune de l'Europe qui chancelle.

Au cours de huit chapitres, avec une impitoyable sérénité de
linicien, M. Demangeon décrit les symptômes et les prodromes
e cette déchéance de l'Europe. Il la montre d'abord devenant
ibutaire du reste du globe au point de vue agricole et alimen-
ire, à cause du déficit de ses récoltes; il montre ensuite que,
ar suite de l'excédent de ses importations sur ses exportations,
le s'est endettée lourdement à l'extérieur et que, du fait des per-
s de vie consécutives à la guerre, du recul des naissances et de
émigration, elle se trouve dans une position difficile pour réagir,
rce que le matériel humain lui fait défaut (chap. I).

Tandis que « notre mère l'Europe » décline ainsi, rapidement,
ux puissances se développent formidablement qui commencent
lui disputer l'empire du monde : les Etats-Unis d'Amérique et
Japon.

Si jamais statistiques furent éloquentes, ce sont bien celles que
us donne, en les commentant, le savant professeur; on voit tout
r du monde affluer dans les caisses des manieurs d'argent de
*all Street* et des banquiers de Tokio (chap. II).

En raison des événements, et grâce au fait des circonstances
iancières qui le leur permettaient, la grande démocratie de
mérique du Nord et l'Empire du Soleil-Levant ont énormé-
nt accru leurs flottes qui commencent à concurrencer victorieu-
ment sur toutes les mers du globe la suprématie navale de la
ande-Bretagne (chap. III).

Mais l'or ne sert point seulement à organiser le transport des
tières, il prête aussi sa puissance aux industries qui travaillent
s produire et à les manufacturer. M. Demangeon fait un ta-
u saisissant du développement de la puissance industrielle
Etats-Unis, au Japon et dans l'Amérique du Sud, princi-
ement au Brésil (chap. IV).

onsacrant ensuite un chapitre spécial à l'expansion du Japon
p. V), l'auteur du beau livre que nous analysons en vient à
er de la mission du Japon et du péril blanc, ce qui revient à
r le redoutable problème du péril jaune; il le fait en ces
es :

expansion du Japon, œuvre des industriels, des commerçants, des

banquiers et des hommes d'Etat, n'est pas simplement un fait de civilisation matérielle. Ce qui la rend plus dangereuse pour l'Europe, c'est qu'elle devient, dans l'esprit des Japonais qui pensent et qui écrivent une idée-force que meut un vif sentiment d'orgueil national. L'impérialisme japonais n'agit pas seulement en vue de satisfaire des intérêts matériels ; il agit au nom d'une sorte de mission qui destinerait le Japon à devenir l'âme dirigeante du monde extrême-oriental... Pour occuper sa vraie place, le Japon doit être à la tête de l'Orient ; il doit défendre ses congénères de même couleur en revendiquant l'Asie pour les Asiatiques. L'Asie rajeunie par le Japon doit secouer la tutelle de l'Europe.

En face de ce qu'on pourrait appeler le panasiatisme ou le panmongolisme, de l'autre côté de cet océan qui ne méritera plus longtemps sans doute son nom magnifique de Pacifique, se dresse le panaméricanisme. Il semblerait que l'idée nationaliste, se trouvant à l'étroit dans le cadre actuel des sociétés, vise à s'étendre à des espaces géographiques et à des groupements humains de plus en plus vastes. Aux cités, aux duchés, aux royaumes, aux empires mêmes tendent à se substituer des organisations de continents entiers.

Le panaméricanisme est né de l'expansion intellectuelle, financière et économique des Etats-Unis qui en sont la cheville ouvrière et la maîtresse pièce, et des autres Etats des deux Amériques (chap. VI).

Le panaméricanisme est une doctrine faite d'intérêts matériels et de tendances sentimentales. Selon lui, il existe une civilisation américaine désormais indépendante de la civilisation européenne ; une société américaine ignorante des préjugés de castes et des haines de la société européenne ; une politique américaine qu'il est nécessaire de libérer des ambitions et des traditions de la politique européenne. Cette idée, adoptée par les jeunes nations d'Amérique, les pousse à s'unir entre elles d'un bout à l'autre du continent, afin de coordonner leurs intérêts et de rapprocher leurs sympathies ; elle tend à la fondation d'une fédération américaine qui réaliserait pratiquement l'unité de la politique et l'amalgame des intérêts de toute l'Amérique.

Parmi les forces qui travaillent à miner et à détruire l'hégémonie de l'Europe, il en est une encore que le savant professeur de la Sorbonne met en vive lumière, c'est ce qu'il appelle *l'éveil des peuples indigènes* (chap. VII). Voici sous quel aspect se présente ce nouveau problème :

Au cours de son expansion universelle, l'Europe trouva l'un de ses moyens d'action les plus énergiques et les plus fructueux dans l'exploitation des peuples dits inférieurs : sur leur propre terre elle appliqua leur force à travailler et à produire pour elle. Asservis et passifs, ces peuples furent les artisans de sa colossale fortune ; ils peinaient pour le Blanc ; le Blanc les commandait, les dirigeait ; il s'enrichissait par eux. Cette suprématie n'est plus incontestée ; en certains points du monde, les races indigènes, que le contact de leurs maîtres instruit et éveille, croient qu'il est temps de secouer cette tyrannie, afin de vivre pour elles-mêmes et, sinon selon leurs propres lois, du moins selon un régime plus juste et plus égal. Nous assistons aux débuts d'une révolution dans les rapports entre les Européens et les autres hommes : cette révolution marque pour l'Europe un nouveau déclin... Il s'agit vraiment d'un procès entre la civilisation européenne et les civilisations indigènes que l'Europe tient asservies.

Avant de conclure et d'abandonner son sujet, l'auteur se retourne vers son pays et pose cette question : *Et la France !* (chap. VIII). La France qui n'est qu'un fragment de l'Europe doit forcément suivre, en quelque mesure, le sort de cette Europe sur les voies éclinantes où elle est engagée ; néanmoins certains efforts sont ossibles, certaines réformes réalisables par où l'on montrera « que tout n'est pas fatal dans le déclin de l'Europe et que nous vons conservé quelque liberté contre le déterminisme, contre le estin ». Les Puissances économiques qui sont à la base de l'évolution actuelle du monde travaillent contre l'Europe selon la i très démocratique qui veut substituer la grandeur à la valeur, nombre et la quantité à la qualité. Ce n'est point par la masse ue l'Europe a prévalu, ce n'est pas par la masse qu'elle prévaura jamais ou qu'elle pourra se maintenir. Son salut et celui des utes civilisations dont elle est l'héritière, et qu'elle représente algré tout, ne repose pas sur la prépotence de cet idéal de granur numérique qui domine partout aujourd'hui, mais sur un éal de valeur. A l'heure actuelle on peut dire avec M. Demanon que si « l'Europe n'occupe plus le même rang dans l'échelle s grandeurs, elle doit à sa forte originalité de conserver une ce toute personnelle dans l'échelle des valeurs ».

Pour le lecteur qui ne fuit pas les larges perspectives et qui ne int pas de méditer sur des réalités, même redoutables et ombres, le livre de l'éminent géographe est d'une lecture poignante pleine de saine amertume.

*Le Déclin de l'Europe* pourrait aussi s'intituler *la Rançon de l'Europe*. Nous assistons, en effet, au spectacle tragique de l'Europe vaincue par les armes qu'elle a forgées et trahie par les principes mêmes qu'elle a découverts. Dans le domaine économique : expansion et grande industrie. Dans le domaine politique et social : principe d'universelle égalité.

Pour avoir cru que l'actuelle barbarie scientifique avec la philosophie misérable des masses qui s'y rattache étroitement pouvait être l'essence de la Civilisation, la vieille Europe entre dans le crépuscule de l'histoire, pour avoir méconnu les plus hautes de ses traditions passées et pour avoir renié ses anciens dieux qui avaient nom : Intelligence, Harmonie, Mesure, Qualité. L'Europe tombe en déchéance. Les nouvelles idoles devant lesquelles on vient s'incliner pour mourir s'appellent : Egalité, Masse, Quantité...

GEORGES BATAULT.

## *OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1919*

Ottokar Czernin : *Im Weltkriege*, Berlin, Ullstein. — P. J. Jouve : *Hôtel-Dieu*, Ollendorff.

Le livre du comte Czernin, **Pendant la guerre mondiale**, dans ses premières pages contient des « considérations préliminaires » sur les causes de la guerre mondiale qui, par leurs calomnies énormes contre la Serbie, la Russie et la France, font qu'en lisant on se répète avec irritation le mot de M. Clemenceau : « Le comte Czernin est un menteur. » Mais en poursuivant la lecture de l'ouvrage, qui est d'ailleurs intéressant et bien écrit, on s'aperçoit que dans ces passages blâmables Czernin répète, par habitude et tradition la leçon qu'on lui avait transmise du Ballplatz, quand il représentait l'Autriche à Bucarest. Il paraît même *avoir cru* à ces calomnies, et elles ne paraissent pas lui avoir répugné, car, sans y être obligé, il les enrichit de la plus grotesque : après avoir dit que la guerre est due au désir de guerre de la Russie et à la soif de la revanche de la France, il ajoute qu'il lui paraît probable que non seulement la Serbie, mais aussi la Russie devaient savoir, un mois ou deux d'avance, qu'il se tramait l'attentat qui a été exécuté à Serajevo. Il raconte lui-même l'avoir improvisé le 23 juillet 1914 à l'usage du roi de Roumanie. Or, le 13 juillet 1914, le conseiller von Wiesner a télégraphié de Serajevo au ministère des Affaires étrangères autrichien : « Il

n'y a rien qui prouve ou même fasse supposer que le gouvernement serbe ait une part dans l'instigation du crime, dans sa préparation ou dans la fourniture des armes. Au contraire, il y a des raisons de croire que c'est tout à fait hors de supposition ».

L'Autrichien Czernin, d'ailleurs, se différencie des Allemands en ce qu'il n'accuse que la France et la Russie d'être les auteurs de la guerre : il rend justice à la loyauté et aux sentiments pacifiques de l'Angleterre. C'est même son premier grief contre l'Allemagne : en forçant, par l'invasion de la Belgique, l'Angleterre à intervenir, elle a rendu *mauvaise* une affaire qui eût été *si bonne* sans cela.

Dans la partie où il cesse d'être l'écho des autres pour raconter ce qu'il a vu, pensé et fait, Czernin donne l'impression d'un esprit large, dégagé de beaucoup des préjugés du milieu auquel il appartenait, perspicace, modéré et sincère.

Czernin était un des amis (on pourrait même dire des confidents) de François-Ferdinand, et le portrait qu'il en trace est d'autant plus intéressant qu'il est le *premier* dû à un des rares familiers de cet archiduc.

> L'archiduc héritier était une nature tout à fait particulière. Le trait principal de son caractère était une grande inégalité. Suivant rarement a ligne moyenne, il était aussi ardent dans la haine que dans l'amour. négal en tout, il ne faisait rien comme les autres hommes, et ce qu'il aisait, il l'exécutait dans des dimensions suprahumaines. Sa fureur l'acheter et de collectionner des antiquités était proverbiale et touchait u fantastique. Tireur extraordinaire, il ne prenait plaisir qu'à la grande hasse et le nombre de pièces abattues par lui monte à une centaine de nille. Quelques années avant sa mort, le nombre des cerfs abattus par ui dépassait 5.000.
>
> L'agencement artistique des parcs devint pendant les deux dernières nnées de sa vie sa passion dominante... et les sommes que le parc de onopisht a englouties ont dû être énormes. Il s'y connaissait comme eu d'hommes en objets d'art, mais la musique n'était pour lui qu'un uit désagréable et il avait un mépris indicible pour les poètes... Son aptitude pour les langues était remarquable. Il parlait assez médiocrement le français et c'était tout... Jusqu'à la fin de sa vie, il s'est urmenté avec une énergie de fer pour apprendre le hongrois, mais n'y jamais parvenu... « Rien qu'à cause de leur langue, les Hongrois sont antipathiques », lui ai-je souvent entendu dire... Il ne pouvait aimer ou haïr, et malheureusement le nombre des gens haïs de lui it de beaucoup le plus grand... La dureté était le trait le plus mar-

quant de son caractère et indubitablement la cause de sa grande impopularité. Le public, ignorant ses qualités éminentes, le jugeait en général d'une façon fausse.

Il paraît qu'il n'avait pas toujours été aussi raide. Pendant sa jeunesse, il avait eu une grave crise pulmonaire et avait été quelque temps comme condamné par les médecins. Il m'a parlé souvent de cette époque, s'exprimant avec une amertume sans bornes sur les hommes qui d'un jour à l'autre l'avaient délaissé comme fini. Tant qu'il avait été héritier du trône et que l'on lui croyait de l'avenir, il avait été le centre de l'attention générale. Lorsqu'il fut malade et condamné, le monde changea d'une heure à l'autre et porta ses hommages à son jeune frère Otto... Le changement subit du comte Goluchowski, alors ministre des Affaires étrangères, avait surtout blessé l'archiduc, qui avait toujours cru que Goluchowski lui était personnellement attaché... Un témoin authentique m'a raconté que, quand l'archiduc, gravement malade, luttait dans le midi contre la maladie, il lut un article d'un journal hongrois qui déclarait que la perspective qu'il puisse régner était finie e qui en exprimait sa joie : l'archiduc devint pâle de colère, resta quelque temps silencieux, puis s'écria : « Maintenant, je dois guérir et je vivrai pour ma santé afin de leur montrer qu'ils se sont réjouis trop tôt. » Et ce fut l'un des motifs de sa vive antipathie contre tout ce qui était hongrois...

L'archiduc était très mal avec d'Æhrenthal, qui, lui aussi, était facilement raide et ne concédant rien... Mais je ne crois pas que les grandes plaintes de l'archiduc au sujet d'Æhrenthal aient eu pour cause des différences politiques ou de programme : c'était plutôt la façon d'Æhrenthal qui lui déplaisait. J'ai lu des lettres d'Æhrenthal à François-Ferdinand qui avaient, peut-être sans le vouloir, un ton ironique et qui donnaient à l'archiduc le sentiment de n'être pas pris au sérieux : il y était particulièrement sensible...

L'archiduc parlait toujours avec affection de son neveu, qui devint l'empereur Charles... et le mariage de celui-ci eut l'approbation de l'oncle...

L'archiduc était un partisan sans réserve du programme d'une grande Autriche. Sa pensée était de diviser la monarchie en des Etats autonomes plus ou moins nombreux, ayant pour les choses absolument indispensables un appareil central commun à Vienne, en d'autres termes de remplacer le dualisme par le fédéralisme... L'empereur François-Joseph était trop conservateur et trop vieux pour adopter les idées de son neveu. Celui-ci en était blessé... ne savait pas cacher sa colère et son mécontentement... et les rapports entre eux devinrent toujours plus mauvais...

L'archiduc avait peu d'amis et réellement aucun parmi les monar-

ques. Ce fut un des motifs de son rapprochement avec Guillaume II... Ils étaient cependant des hommes si différents qu'une véritable amitié, au vrai sens du mot, parce que l'on se comprend, ne pouvait pas en résulter et n'en résulta pas. Leurs caractères se ressemblaient par un trait autocratique très accusé, mais c'était à peu près tout. Les discours de Guillaume n'étaient pas sympathiques à l'archiduc : il y avait en eux un désir de popularité qu'il ne comprenait pas...

L'archiduc a énormément souffert des conséquences de son mariage inégal (avec Sophie Chotek). Son vrai et sincère amour pour elle ne laissait pas s'éteindre en lui le désir de la faire complètement (et même extérieurement) jouir des droits d'épouse, et les obstacles incessants qu'il trouvait dans le cérémonial de la cour l'exaspéraient au delà de toute mesure. L'archiduc avait le ferme dessein, dès son avènement, de donner à son épouse sinon le titre d'impératrice, du moins une position lui assurant le premier rang... L'archiduc n'a jamais pensé à renverser l'ordre de succession et à mettre son fils à la place de l'archiduc Charles.

Czernin avait été nommé ministre en Roumanie à l'automne 1913 sur l'initiative de François-Ferdinand, qui ne connaissait pour ainsi dire pas la Roumanie, mais avait des sentiments amicaux pour elle. Une alliance secrète existait alors entre l'Autriche et la Roumanie. Czernin, pour savoir ce qu'elle valait, proposa au roi Carol de la faire ratifier par les Parlements. L'effroi du roi à cette proposition lui prouva que l'alliance n'était qu'un chiffon de papier. L'obstacle à des rapports plus étroits entre Vienne et Bucarest était les Roumains de Transylvanie. Peu après la nomination de Czernin, Nikolai Filippescu (qui fut plus tard un de ceux qui poussèrent à la guerre) lui proposa la réunion de la Roumanie et de la Transylvanie et l'entrée de cette Grande Roumanie dans un rapport à l'égard de la Monarchie analogue à celui de la Bavière à l'égard de l'Empire allemand. Czernin appuya ce plan, mais il échoua immédiatement devant l'opposition de Tisza appuyé par François-Joseph.

Czernin échoua aussi dans ses efforts pour entraîner la Roumanie dans la guerre contre la Russie, puis dans ceux pour l'empêcher d'entrer en guerre contre l'Autriche. Le 22 décembre 1916, il fut nommé ministre des Affaires étrangères par l'empereur Charles, et en cette qualité s'opposa en vain à l'aggravation de la guerre sous-marine. Peu de temps avant, Bethmann et Burian avaient proposé la paix et avaient essuyé un refus de la part de l'Entente. Deux mois plus tard, le 26 février 1917, Czernin :

reçut la visite d'un neutre qui lui dit que, par ordre de son gouvernement, il venait lui faire savoir que nos adversaires ou l'un d'eux étaient prêts à conclure la paix à des conditions qui nous seraient favorables ; en particulier il ne serait plus question de séparer la Hongrie ou la Bohême de l'Empire. Je pourrais, si j'étais prêt à profiter de cette ouverture, faire mes propositions par le même canal, mais on me faisait remarquer que les propositions du gouvernement ennemi deviendraient nulles si *un* gouvernement ami de lui ou de nous en était informé.

Celui qui apporta cette proposition n'en savait pas plus, mais le passage terminal indiquait qu'une des puissances ennemies voulait négocier à l'insu des autres. Je compris immédiatement que c'était la Russie, et mon informateur me confirma dans cette idée, quoique affirmant expressément qu'il ne le savait pas positivement. Je répondis aussitôt le *27 février* (1917) par la voie de la puissance neutre intervenante, que l'Autriche-Hongrie, cela allait sans dire, était prête à mettre fin immédiatement à l'effusion du sang et ne recherchait aucun des gains que l'on exige habituellement pour conclure la paix, car, comme nous l'avions dit plusieurs fois, nous ne faisions qu'une guerre défensive. Je devais donc faire remarquer que, quoique la rédaction peu claire de la question ne me laissât pas comprendre suffisamment s'il s'agissait d'un Etat se tournant vers nous pour conclure la paix *avec nous seulement*, ou s'il était prêt au contraire à la conclure avec tout notre groupe de puissances, j'étais néanmoins disposé à offrir mes services comme médiateur dans le second cas, qui était celui auquel nous nous attendions. Je garantissais le secret, ayant jugé superflu de prévenir nos alliés avant que la situation fût éclaircie.

Une réponse adoptant en apparence mon point de vue fut donnée le 9 mars ; elle ne répondait cependant pas nettement à la question d'une paix avec nous seuls ou aussi avec nos alliés. Pour obtenir de la clarté au plus vite et ne pas perdre de temps, je répondis aussitôt : Je prie la puissance adverse d'envoyer immédiatement un homme de confiance dans un pays neutre où j'enverrai de mon côté un délégué... Il n'a jamais été répondu à ce second télégramme. Sept jours plus tard, le 15 mars, le Tsar a été détrôné. Il s'est agi là, évidemment, d'un dernier essai de sa part pour éviter une catastrophe : s'il eût été tenté quelques semaines plus tôt, peut-être non seulement le sort de la Russie, mais celui du monde eût pu en être changé.

Nous le pensons aussi. Dès le 5 décembre 1916, la belle-mère de l'empereur Charles avait, évidemment avec l'autorisation de celui-ci, amorcé la négociation célèbre au cours de laquelle cet empereur promit « d'appuyer par tous les moyens auprès de ses alliés les justes revendications françaises relativement à l'Alsace-

Lorraine ». C'étaient ses « vives sympathies pour la France » qui avaient poussé l'empereur à s'adresser à nous. Nos exigences d'une part, la *crainte* que l'Allemagne inspirait à l'Empereur et à Czernin de l'autre, empêchèrent la négociation d'aboutir, et la guerre en fut prolongée de deux ans. Si la première démarche de l'empereur Charles avait été, au contraire, de proposer au tsar une *entrevue* pour arriver à une *entente loyale*, en ne sacrifiant que *les intérêts des neutres*, il est probable qu'ils seraient arrivés immédiatement à une *alliance défensive* et auraient conservé leurs trônes; et si les autres belligérants s'étaient laissé entraîner, comme c'est probable, à suivre leur exemple, plus de la moitié des massacres et destructions de la guerre eussent été, comme le dit justement Czernin, évités. En tout cas cette négociation austro-russe est la seule qui, pendant toute la durée de la guerre, ait eu chance d'aboutir, parce que les deux parties, dans ce cas unique, étaient résignées aux sacrifices nécessaires pour conclure une paix *sans victoire finale*.

ÉMILE LALOY.

§

P.-J. Jouve avait, en 1914, publié déjà plusieurs ouvrages, parmi lesquels deux recueils de poèmes, *Présences*, *Parler*, et un drame, *Les deux forces*, attiraient fortement l'attention. La guerre orienta tout ce qu'il y avait de fougue sombre et de véhémence dans le lyrisme de Jouve. Coup sur coup il donna *Vous êtes des hommes*, *Poème contre le grand crime*, *Danse des morts*, *Heures, livre de la nuit*. Il publie maintenant une suite de récits d'hôpital en 1915, sous ce titre évocateur et simple : **Hôtel-Dieu**.

Conscience ardente, sensibilité exaltée, cœur pur et révolté, P.-J. Jouve est de ceux pour qui les problèmes moraux soulevés par la guerre n'ont pas été des jeux intellectuels, mais de graves, mais d'impérieuses réalités intérieures. Jouve a pris parti, de toute son âme. Il a réalisé ce type si souvent parodié de l'homme qui ressent dans chacune de ses fibres la douleur, le désespoir, le découragement du monde. A cela nous devons tous ses livres de guerre et, en particulier, *Hôtel-Dieu*.

*Hôtel-Dieu* n'est pas une œuvre d'imagination, mais d'expérience. Pendant des années, j'ai cru à la supériorité de l'intuition

sur le document, je n'ai pas complètement perdu cette croyance, et j'estime toujours que *Bateau ivre*, œuvre d'un enfant qui n'avait jamais vu la mer, demeure le plus beau poème qu'on ait écrit sur la mer. Toutefois, depuis la guerre, j'ai quelque peu changé d'avis, et la connaissance expérimentale des faits me semble, par bien des points, surtout pour ce qui est des questions humaines, supérieure à la connaissance intuitive. Non que je fonde, hélas! le moindre espoir sur l'usage que peuvent faire les hommes de l'expérience personnelle; mais parce que, en me tenant strictement sur le terrain de l'art, je sais, maintenant, qu'il y a des choses que l'on n'invente pas.

Jouve a vu. Il a passé de longs mois dans un hôpital, comme infirmier bénévole. Il a fréquenté le temple de la mort. Il a entendu ce *père blanc*, ramené agonisant des tranchées, gémir dans les tortures du doute. Il a vu Beyer, le grand prisonnier allemand, mourir de la typhoïde au milieu des autres malades, muets et sombres. Il a, dans la salle mortuaire, compté la longue file des cercueils pesants. Il a conversé avec les fous, perçu le balbutiement de l'aveugle, assisté à l'éclatement du printemps entre les murs de l'hôpital dans les corps ruinés, dans les âmes débiles. Il a suivi le rapatrié que la fièvre consume et qui meurt avant que de toucher le port. Il a recueilli toutes les confidences, fait boire les bouches desséchées, halé toutes les épaves rejetées par l'ouragan dans ce havre de tristesse et de miséricorde.

Pour faire ces récits, P.-J. Jouve emploie un style âcre, violent et, pourrait-on dire, noir et livide, tant il est vrai que l'assemblage des mots procure parfois une impression colorée. Ses descriptions, qui suffiraient à nous donner image des plus lugubres réalités, sont puissamment secondées par les bois gravés de Frans Masereel. Je me méfie en général des illustrations qui n'affaiblissent que trop souvent les suggestions du texte, mais Masereel est homme à me faire renoncer à mes préventions : c'est un collaborateur énergique et précieux, un maître du blanc et du noir, un puissant dessinateur en même temps qu'un esprit généreux. Il a composé, pour *Hôtel-Dieu*, vingt-cinq gravures hallucinantes qui comptent parmi ses meilleures.

A double titre *Hôtel-Dieu* est donc un beau livre. Mais, hélas. Jouve et vous, Masereel, espérez-vous encore que les témoignages les plus fidèles, les plus vrais, les plus émouvants empêcheront

mais l'humanité de retourner à ses erreurs, à ses folies, à ses
imes ?

GEORGES DUHAMEL.

*A L'ÉTRANGER*

## Allemagne.

De Luttwitz a Watter. — Le gouvernement britannique est-décidé à procéder au désarmement complet de l'Allemagne, ou oit-il, en maintenant la puissance militaire du *Reich*, faciliter reconstitution économique du pays ? Au moment du coup d'Etat pp-Luttwitz, d'étranges complicités ont été signalées. Est-ce crainte du bolchévisme que les officiers de la mission anglaise erlin ont marqué leur faveur aux éléments de droite ? Quand faire de la Ruhr a surgi, M. Lloyd George a cru devoir décla- à la Chambre des Communes, qu'une intervention armée dans bassin industriel était nécessaire et qu'on ne pouvait pas tre obstacle à la volonté du gouvernement allemand, décidé à imer les troubles. Qui donc avait pu lui faire croire à cette ssité ? Ce n'étaient certainement pas les chefs du corps d'oc-ation britannique sur le Rhin, qui, eux, étaient parfaitement eignés sur les causes de la prétendue révolte ouvrière et sur mbitions du général von Watter, qui n'avait d'autre dessein le rétablir le prestige militaire, gravement compromis depuis ec du complot Kapp-Luttwitz, complot auquel le comman- de la 6e région de la *Reichswehr* était directement intéressé. chancelier Müller n'a pu faire autrement que d'avouer au astag, le 12 avril, que le « crime » de Kapp à Berlin avait a situation d'où était sortie l'insurrection de la Ruhr. Ce timide a été noyé sous un flot d'insultes à l'adresse de la France. geons les insultes, mais retenons l'aveu. Deux jours plus au cours de la discussion sur la déclaration ministérielle, to Brass, député indépendant de Remscheid, a du reste pré-un exposé de la situation, qui est beaucoup plus près de la que les informations tendancieuses lancées par les agences ndes. Il faut lire attentivement le discours de M. Brass omprendre le rapport étroit qu'il y a entre les événements lin et la répression des troubles de la Ruhr.

tto Brass, ancien ouvrier métallurgiste, était au milieu des révolutionnaires quand se produisit l'attaque de la Reichs-

wehr. Installé à Barmen, il y a reçu, le 10 avril, un rédacteur de l'A-gence Havas, ainsi que MM. Henry Bidou et F. Momméja, auxqu[els] il a expliqué toutes les phases du complot dont la classe ouvri[ère] du bassin a été la victime. En réalité, les corps francs qui se tro[u]vaient dans la Ruhr, avant le coup d'Etat de Berlin, et ils y étai[ent] en violation du traité de Versailles, devaient marcher sur la ca[pi]tale allemande en même temps que les troupes du général von Lu[tt]witz, cantonné à Dœberitz. La conjuration ayant été évent[ée], les monarchistes avancèrent leur action de quarante-huit heu[res] et, par suite de la grève générale, les régiments de la Ruhr q[ui] devaient y prendre part se trouvèrent embouteillés. C'est al[ors] que le général von Luttwitz, commandant de la 6e brigade de [la] Reichswehr, décida d'occuper tout le bassin, sous prétexte de [ré]tablir l'ordre. Mais les organisations ouvrières ne se laissère[nt] pas intimider. Les armes furent distribuées aux travailleurs [et] une véritable armée prolétarienne, parfaitement disciplinée, p[ar]vint à chasser les troupes réactionnaires. Si des désordres et [des] pillages se produisirent dans la suite, c'est parce que des éléme[nts] anarchistes, étrangers à la région, et qui étaient peut-être si[m]plement des agents provocateurs, se mêlèrent aux milices que [les] chefs socialistes, majoritaires et indépendants, tenaient parfai[te]ment en main.

Tous ceux qui ont pu juger de la situation ont déclaré qu['u]ne intervention militaire de la Reichswehr était parfaitement i[nu]tile. Le rédacteur d'un journal indépendant d'Essen, M. St[...] télégraphia encore de Barmen, le 10 avril, au *Vorwaerts*, q[ui] avait toujours considéré l'avance des troupes dans la régio[n de] la Ruhr, « comme un épouvantable crime contre le peuple al[le]mand ». C'est qu'à Berlin, où toute la presse de gauche c[on]seillait d'agir avec la plus grande prudence, l'occupation fran[çaise] des villes du Mein (mardi de Pâques, 6 avril) avait modifié [le] point de vue du jour au lendemain. Les gens de la Reichsw[ehr] étaient devenus des petits saints, les ouvriers révoltés des ba[ndits] et, en même temps, l'intervention armée dans le bassin ap[pa]raissait comme une nécessité absolue. Ainsi qu'on a pu le co[nsta]ter maintes fois, dans des occasions semblables, les cris d'in[di]gnation contre le chauvinisme et le militarisme français re[m]plaçaient les arguments que le bon sens aurait pu dicter.

Le ministre de la Guerre, M. Gessler, a annoncé à l'Assemb[lée]

ationale, le 14 avril, qu'il poursuivait M. Brass pour attentat à
sûreté de l'Etat, parce que le député socialiste indépendant
vait communiqué aux trois journalistes mentionnés plus haut
es documents relatifs à la participation des chefs de la Reichs-
ehr à la sédition militaire de Berlin. Mais, avant qu'il eût parlé,
. Otto Brass avait pu faire à la tribune, pendant deux heures
horloge, l'historique complet des événements de la Ruhr. Il a
ontré qu'après l'accord de Bielefeld le calme aurait parfaitement
être rétabli sans intervention armée. Les ouvriers auraient d'eux-
êmes abandonné les armes et repris le travail, s'il n'y avait pas eu
ovocation de la part des « mercenaires de la réaction ». Ce sont
ouvriers qui, dans toute l'Allemagne, ont sauvé le gouverne-
ent que la sédition Kapp-Luttwitz menaçait d'engloutir. Le
inistère leur a témoigné sa gratitude en les faisant écraser par
complices du coup de force.

Acceptons ces explications, avec leurs contrastes un peu trop
ussés, pour ce qu'elles valent. Entre les masses ouvrières, dé-
ées à faire triompher leurs revendications, et les forces de l'an-
n régime qui lui garantissent l'ordre tout en le menaçant sans
e d'un *pronunciamento* militaire, le gouvernement du *Reich*
ncapable de dégager une politique et d'en faire observer les
ctives. Le ministre Gessler a annoncé, une fois de plus qu'il
t procéder au désarmement de la fameuse brigade Ehrhardt,
avait participé au coup d'Etat du 13 mars. Or, celle-ci, loin de
ssoudre, est grossie quotidiennement par l'affluence des offi-
mécontents et des soudards sans emploi, venus des quatre
de l'Allemagne. Après l'insuccès du mouvement de Berlin,
devrait être dirigée sur le camp de Lokstedt, dans le Holstein.
les cheminots se refusèrent à la transporter, parce que sa
nce dans le voisinage de l'agglomération de Hambourg-
a pouvait constituer un danger pour les ouvriers. Elle revint
Doeberitz, son point d'attache avant la marche sur Berlin.
elle fut transportée au camp de Münster, sur la Luneburger
, où elle attend que l'on décide de son sort. D'autres éléments,
ant des troupes de la Baltique, sont cantonnés dans des
et des domaines seigneuriaux en Poméranie. Ils consti-
une menace perpétuelle pour la sécurité de la capitale, et les
de nouveaux complots monarchistes, qui ont couru ces
i, étaient justifiés par la résistance aux ordres du gouverne-

ment qui se manifeste dans tous les corps de troupe provena
de l'ancienne armée. L'arrestation du général von Luttwitz, so
vent annoncée et toujours démentie, ne mettrait, pas fin à ce
agitation.

La « dépolitisation » de la Reichswehr qu'annonce le *Vo
waerts* du 9 avril, non sans ajouter à cette nouvelle des comme
taires ironiques, se heurtera toujours à la résistance des cadr
que l'Allemagne nouvelle a hérités de l'ancien régime. Que doive
faire les 10.000 officiers réactionnaires qui n'ont d'autre mét
que celui des armes, sinon d'entrer dans les milices autorisées p
le traité de Versailles ? Tant que l'Allemagne aura une arm
cette armée sera réactionnaire.

Dans les premiers jours de sanglante répression dans la Ru
on a ramassé 16.000 fusils et 200 mitrailleuses. Que sont devenu
ces armes ? Occuper Francfort, c'était bien ; mais n'eût-il pas
tout aussi nécessaire d'obliger l'Allemagne à nous livrer les arm
qu'elle récupérait par le désarmement des ouvriers. Et, s'il
avait pas eu d'armes dans la zone neutre, comment les mas
ouvrières auraient-elles pu s'armer ? La note britannique qui p
testait contre l'occupation des villes du Mein insinuait qu'il n
tait pas dans l'esprit du traité d'empêcher à tout jamais le g
vernement allemand de rétablir l'ordre dans la zone de 50 k
mètres, où aucune garnison ne devait être tolérée. C'est l'évide
même. De petites séditions peuvent se produire partout et en t
temps. Mais il suffit de quelques gendarmes pour les étouf
quand les émeutiers n'ont pas d'armes à leur disposition. Enle
les armes à l'Allemagne, toutes les armes, où qu'elles se cach
c'est le nœud même de la question et c'est la seule façon d
rendre définitivement impuissante.

Le gouvernement britannique a compris tardivement quel
le véritable danger qui menace l'Europe. Sur son initiat
l'exécution des clauses militaires du traité a été exigée par les
présentants des Alliés à Berlin. Mais il ne suffit pas d'exiger
faut encore disposer des moyens matériels qui permettront d'
tenir la soumission, et le gouvernement Muller, quelles que soi
les assurances qu'il nous prodiguera, est impuissant à se f
obéir. Dans toutes les villes, dans tous les villages d'Allema
il y a des dépôts d'armes et de munitions. Les gardes d'habit
constituées partout sont encadrées par des officiers de l'ancie

armée, tout comme la Reichswehr. Dans l'Allemagne du Sud surtout, leur dissolution se heurte aux plus grosses difficultés.

Le colonel Wœrner qui commande un groupement de milice à Munich a fait, au cours d'un meeting tenu à Furstenfeldbruck, dans la banlieue munichoise, la déclaration suivante : *Nous ne rendrons pas nos fusils, même au diable. Si les Français les veulent, qu'ils viennent les chercher.*

On renforcera les commissions d'officiers alliés chargés de vérifier la présence d'armes et de munitions. On notera soigneusement le nombre des fusils, des mitrailleuses, des canons et la quantité de munitions qui sont à la dispositions des troupes armées. On pourra aussi vérifier le matériel resté dans les dépôts. Cela multipliera la paperasserie. Mais à quoi serviront ces commissions, si elles ne possèdent aucun pouvoir d'exécution ? Quelques centaines de camions automobiles, montés par des soldats, qui chargeraient des armes à mesure qu'elles sont recensées, rendraient infiniment plus de services que les plus perspicaces des officiers qui depuis un an se laissent lanterner par leurs collègues allemands. Et qu'avant d'évacuer Francfort on s'empare des armes de la Ruhr, de toutes les armes !

HENRI ALBERT.

**Belgique.**

LA BELGIQUE AUX CÔTÉS DE LA FRANCE. — LES RÉFORMES SOCIALES. — Des alliés de la France, la Belgique fut le moins bien partagé à l'heure de la victoire.

Le Congrès de la Paix ne nous rendit même pas nos anciennes frontières, qui étaient nos moyens naturels de défense. Bruxelles n'eut pas l'honneur platonique de devenir la capitale de la Ligue des Nations. Le Président Wilson, qui était demeuré si longtemps neutre devant le crime allemand et qui n'entra dans la guerre qu'après des attentats germaniques répétés contre les intérêts et la dignité de son pays, préféra à la « catholique » et belligérante Bruxelles la neutre et protestante Genève.

La France elle-même déçut notre attente quant au Luxembourg. Dans la question hollandaise, son ministre à La Haye, M. Charles Benoist, se montre plus soucieux de gagner les sympathies néerlandaises que de servir les légitimes intérêts de l'amie de la toute première heure de la France.

Or, maintenant, qu'advient-il ? Il advient tout simplement qu les pays les plus favorisés, les mieux nantis par une victoire don ils n'avaient été que les artisans tardifs et très directement inté ressés, ont tout crânement lâché la France bénévole dans les me sures qu'elle s'est trouvée obligée à prendre pour la défense de se frontières de l'Est.

Seule la Belgique, cependant tant dupée, a retrouvé le mêm sursaut qu'en août 1914, et elle s'est rangée aux côtés de la Franc sans attendre de directive d'Angleterre ou d'Amérique. Nous nou rendons parfaitement compte que notre attitude est de nature desservir nos intérêts économiques outre-Manche en même temp que nos intérêts financiers outre-Atlantique.

J'aime à croire cependant que notre gouvernement et notr Roi savent ce qu'ils font. Notre traité avec la Hollande n'est pa signé. La Commission des Affaires étrangères de la Chambre es hostile à ce traité. Deux membres du gouvernement, MM. Jule Renkin et Jules Destrée, s'en sont déclarés les adversaires irréduc tibles ; deux autres ministres, plus frais émoulus dans la politique et de qui le caractère n'avait été jusqu'à présent habitué et façonn que par les « responsabilités » purement verbales du Barreau MM. Paul-Emile Janson et Henri Jasper, ne demandent au fon qu'à suivre leurs deux collègues dans la voie de la netteté. L'opi nion publique se chargera, au demeurant, de les y pousser, car, d plus en plus, elle se rend compte de l'intérêt national majeur qu nous avons à ne pas abandonner des revendications sans lesquelle la garantie de notre indépendance ne serait qu'un mot vain. Fer nand Neuray, dont j'ai souvent cité le nom dans mes chronique vient d'avoir une image qui a fait comprendre la véritable situa tion à des milliers de lecteurs. Le contrôle des bouches de l'Es caut laissé à des neutres aussi suspects que les Hollandais, a-t-i écrit en substance, équivaudrait à transformer la formule napo léonienne : « Anvers, revolver braqué sur le cœur de l'Angleterre en cette autre formule : « Anvers, revolver dirigé sur le cœur d pays belge. » Quant à la trouée du Limbourg, par où les Allemand ont fait passer une partie de leurs troupes en 1914 et en ont fait ren trer après l'armistice avec l'assentiment et la protection des Hollan dais, M. Paul-Hyacinthe Loyson faisait très justement remarque que les troupes de la Reichswehr évoluent à nouveau dans ses pa ges, qui sont le point faible de la défense territoriale commune à l

France et à la Belgique. Par ailleurs, le conseil municipal de Maestricht a protesté formellement contre le projet de traité wilsonien qui sacrifie les intérêts de notre ancien Limbourg. N'entendra-t-on donc pas la voix de nos frères cédés malgré eux à la Hollande ? N'organisera-t-on pas au moins un referendum ? Sacrifiera-t-on simplement le droit qu'ont les Limbourgeois annexés de disposer d'eux-mêmes ? Ne fermera-t-on pas la brèche ouverte en 1839 contre la Belgique et la France ?

Il est certain que notre intervention aux côtés de la France ne sera pas sans conséquences sur ces problèmes importants, comme il est également évident qu'elle aura fait accomplir un progrès important à l'alliance militaire et économique entre les deux pays, que des malentendus avaient retardée.

En même temps qu'elle prenait une attitude décidée dans la politique internationale, la Belgique évoluait vers les réformes sociales hardies. En effet, les quatre membres socialistes du gouvernement, MM. Vandervelde, Anseele, Wauters et Destrée, ont fait savoir au premier ministre, M. Delacroix, qu'ils ne resteraient au pouvoir que si le cabinet s'engageait à réaliser dans le délai d'un an d'importants changements sociaux, tels que la taxation des loyers, l'impôt sur le capital et la suppression de l'article 310 du Code pénal qui édicte des condamnations contre les atteintes à la liberté du travail et dans lequel les syndicats voient un empêchement à leur action. C'est à la suite d'un vote impératif du Congrès général du Parti belge que les quatre ministres socialistes se sont décidés à cette sorte d'ultimatum. Ce Congrès fut parfait de tenue et animé du meilleur esprit national ; il se prononça à une majorité considérable pour le maintien de la participation socialiste au pouvoir, et Camille Huysmans en personne tint à y affirmer son attachement au principe de la défense nationale. La majorité socialiste formula toutefois une réserve, dont nul ne songea à nier la légitimité, à savoir que si les socialistes participent au pouvoir, ce n'est point pour s'y cantonner dans une attitude platonique, mais pour y mener une action sociale, dont le programme formulé par le Congrès n'a rien d'excessif. Aussi bien la lecture des journaux conservateurs fait-elle éprouver un certain malaise. La haute bourgeoisie, si l'on en juge par ces feuilles, semble n'avoir rien appris. Elle conteste aux socialistes le droit de dicter leurs conditions, elle tient pour une prétention inadmissible la

déclaration des ministres d'extrême-gauche au chef de gouvern[ement]. Or, si la haute bourgeoisie ne veut pas s'associer aux pr[o]grès sociaux, ils se feront contre elle. Si son opposition obligea[it] les ministres socialistes à démissionner, ce seraient les bolchevist[es] les intertionalistes qui ne tarderaient pas à prendre une influen[ce] sur les milieux ouvriers. Actuellement, le socialisme belge repr[é]sente une force constructive, il incarne des énergies ouvrières [et] démocratiques dans un plan national.

Il est évident que le ministère Delacroix le comprendra et qu'[en] même temps que la justice sociale, le bon sens politique triomphe[ra] de la sottise conservatrice et de l'obstruction ploutocratique.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

**Suisse.**

Un professeur allemand a l'université de Genève? G.-F. N[i]colaï, de l'université de Berlin. — Dans les numéros d'octob[re] et novembre 1917 de la revue *Demain*, que publiait à Genè[ve] Henri Guilbeaux, était présenté pour la première fois en frança[is] l'écrivain allemand Nicolaï. Cette présentation était faite par R[o]main Rolland, sous le titre: **Un grand Européen**, et el[le] voisinait au sommaire, en octobre, avec des articles de Léo[n] Trotski, l'actuel dictateur bolchéviste, et de J.-P. Samson, dése[r]teur français, qui revendiquait cette qualité; en novembre, av[ec] des factums concordants de trois des complices du coup de for[ce] qui venait de triompher à Pétrograde, Trotski, Lénine et Radel[k]. La compagnie était fâcheuse, sinon pour Romain Rolland qui s'e[n] targue (*Populaire*, 29 août 1918), du moins pour M. Nicolaï. Dira-t-on que le généreux professeur de l'Université de Berli[n], grand exécrateur de la violence, n'a pas à répondre d'une promi[s]cuité, qu'on lui infligeait par surprise, avec les théoriciens d[u] crime? Une telle excuse ne peut plus valoir aujourd'hui. En têt[e] de l'édition définitive de sa *Biologie de la Guerre*, celle de 1919 (1) Nicolaï étale avec une reconnaissante fierté, en double texte fran[-]çais et allemand, une préface qu'il a, nous est-il dit, sollicitée d[e] Romain Rolland; or, dans cette page, Rolland ne manque pas d[e] rappeler la « suite d'articles » qu'il a consacrée à son collègue, e[t]

(1) G.-F. Nicolaï, *Die Biologie des Krieges*, Fossli, édit., Zurich, 19[19], 2 vol.

il en cite la source : *Demain*. Les tristes auspices sous lesquels la pensée de Nicolaï fit sa première apparition dans un pays de langue française n'ont pas mitigé mes sentiments d'admiration personnelle pour le courageux citoyen allemand, professeur de Physiologie à l'Université de Berlin et médecin de la Maison Impériale, qu'on priva d'abord de tout exercice de la parole, qu'on jeta ensuite dans la forteresse de Graudenz, qui s'enfuit enfin par la voie des airs en Danemark avant l'écroulement de l'Empire et que, même sous la République, les forcenés étudiants de la capitale conspuent comme un ennemi de son peuple. C'est précisément de ces circonstances, qui montrent en G.-F. Nicolaï, victime et héros de la pensée, un des types les plus purs et les plus nobles du libéralisme d'outre-Rhin, que l'incident que je vais exposer tire sa saveur et son enseignement.

La thèse de son livre est connue : c'est le procès de la guerre institué par des procédés scientifiques ou qui du moins se présentent comme tels ; et c'est la condamnation de la guerre — la condamnation la plus absolue, comme aussi la plus véhémente — portée par un idéaliste.

On jugera de ma stupéfaction lorsque, sous la plume de Mme Aurel, dans l'*Information* du 29 avril 1918, je lus un extrait de la *Biologie*, qui semblait jurer étrangement avec les idées de son auteur. Mme Aurel, si avertie du mouvement des lettres contemporaines, se référait elle-même à la revue *le Verbe*, que notre confrère André Romane venait de lancer avec des collaborateurs de choix. Aussi me procurai-je le *Verbe*, où l'ensemble du fragment que j'y trouvai cité me parut encore aggraver l'énigme de cette antinomie de pensée. Toutefois, la troupe vigilante de nos rollandistes ayant observé un prudent silence sur la rude attaque d'Aurel dans un grand organe parisien, je ne crus pas devoir prolonger l'incident, d'abord parce qu'en l'absence du texte princeps, l'élément de contrôle me faisait défaut, ensuite et surtout parce qu'à ce moment tragique de la guerre l'attitude si crâne de Nicolaï méritait tout encouragement. Mais lorsque, il y a quelques semaines, j'appris que le « célèbre professeur », comme on l'étiquète désormais, avait fait à Genève une conférence sur le pacifisme, qu'applaudirent à l'envi tous les « neutrals » et défaitistes d'antan, je décidai que l'heure était venue de fixer enfin mon incertitude ; le 20 mars, dans la *Tribune de Genève*, je demandai

qu'on m'y aidât, et je soumis aux chercheurs le texte donné par le *Verbe*, que je reproduis ici :

Vue objectivement, la guerre n'est pas particulièrement cruelle ; la statistique montre que les travailleurs de chemin de fer, les pêcheurs, les mineurs, les matelots doivent compter avec le temps sur des sacrifices de sang bien plus considérables que les soldats de la guerre la plus cruelle.

La mortalité n'est impressionnante en temps de guerre que parce qu'elle se condense dans une plus petite durée.

Norman Angel, appuyé sur des chiffres que je n'ai d'ailleurs pu vérifier, dit que la pêche à la morue seule a causé en Europe, au cours du siècle dernier, tout autant de souffrances et de pertes humaines que la guerre et il montre avec précision que des industries tout aussi paisibles ont, elles aussi, causé tout autant de cruautés.

Notre administration tropicale coûte leur santé à un nombre égal de braves gens et développe, hélas ! chez eux, une sauvagerie morale qui ne le cède en rien à celle causée par la guerre.

La lutte économique apporte une perte de vies humaines infiniment supérieure à celle d'une guerre meurtrière. Si nous envisageons la guerre au point de vue de l'humanité dans son ensemble, nous serons presque tentés de sourire de ses résultats infimes. Chaque seconde environ il meurt un homme sur la terre ; la guerre meurtrière de 1914 elle-même n'a pu élever sensiblement ce chiffre ; au lieu de 60 hommes par minute, c'est 64 en moyenne qui sont morts. C'est donc bien par une inconsciente sensibilité que nous exagérons l'immensité des sacrifices de guerre.

On peut dire, évidemment, qu'à la guerre ce sont des hommes jeunes et pleins de force qui meurent ; certes, cela est juste, mais la statistique des accidents, que j'ai citée plus haut et qui comporte 35.000 Allemands pleins de force, enlevés chaque année par suite d'accidents, prouve que, dans ce cas également, les résultats de la guerre sont exagérés.

Cette impression du peu d'importance de la guerre est corroborée par l'examen plus serré de la statistique.

La vie humaine dure 70 ans, et, par le fait, nous voyons que, dans les professions agréables et rémunératrices, un grand nombre d'hommes atteint cet âge. Mais l'ouvrier ne dépasse pas en moyenne 40 ans.

Sur la population de l'Europe il meurt chaque année environ 12 millions d'hommes, ce qui fait plus d'un milliard pour le siècle dernier. Comme ces hommes sont morts en moyenne 30 ans trop tôt, il s'ensuit que, pendant le siècle dernier, il y a, en chiffres ronds, 36 milliards d'années de vies humaines qui ont été anéantis de la sorte, en Europe seulement. Admettons, à présent, que, dans le dernier siècle, il soit mort

en Europe 30 millions « d'hommes », par le fait direct ou indirect de la guerre, et que leur vie ait été abrégée en moyenne de 20 ans : nous voyons que la guerre n'aura anéanti qu'un demi-milliard d'années de vies humaines.

Nous constatons donc que les victimes de la guerre ne représentent que celles du 60e du champ de bataille de l'industrie.

Véritablement, en présence de ces chiffres, on ne peut dire que la guerre soit la plus cruelle et la plus dure forme de combat sur la terre et, en effet, les pertes en hommes ont été rapidement comblées.

Mais de même qu'il est permis à chacun d'affronter les dangers de la mer pour se faire plus tard une vie plus agréable et plus large, *il devrait être permis également aux nations de courir les risques relativement réduits d'une guerre, pour mieux jouir plus tard.*

En outre *une certaine cruauté est nécessaire et par suite salutaire.* La vie de l'individu n'a pas tant d'importance que l'on doive, à cause d'elle, négliger les progrès de la *culture.* Ne devrions-nous donc plus aller en chemin de fer parce qu'il est inévitable que des passants inoffensifs tombent sous les roues ?

Il faut des volontaires pour la mort, si la culture doit faire des progrès, et les sacrifices que coûte la guerre *ne sont pas une raison pour qu'on y renonce. Si elle est en elle-même justifiée, on n'a pas lieu de se chagriner des montagnes de cadavres qu'elle accumule.*

J'ajoutais :

Je ne possède pas la *Biologie de la guerre.* Peut-être un lecteur de votre journal pourra-t-il me donner l'assurance que ces pages ne figurent pas dans cet ouvrage et que la revue française s'est trompée. Au cas contraire, je pose la question : comment le professeur Nicolaï concilie-t-il ces brutalités, dignes en tout point des « 93 », avec la réputation de noblesse que lui ont value et son ouvrage et son courage ?

Le 24 mars, dans le même journal, on hasarda un semblant de réponse ; cela était signé d'un « privat-docent de l'Université de Genève » — qui prend soin de faire sonner son titre, mais qui néglige de nous rappeler qu'il fut aussi un collaborateur de *Demain* (no 9, sept. 1916) et un apologiste de Guilbeaux (*Cahiers du Carmel*, II, I, 1918) :

... M. Loyson est assez sincère pour nous dire qu'il n'a pas lu cet ouvrage et ne le possède pas, de sorte qu'il n'a pas vérifié le texte cité par lui : or, il est tombé sur une traduction fort défectueuse, où la pensée de l'auteur est faussée (on pourrait craindre que ce ne fût systématiquement). Où l'auteur dit : *on peut*, le traducteur dit : *on doit.* L'erreur est particulièrement grave dans la dernière phrase, celle que

M. Loyson souligne. Ici, l'original porte le conditionnel ; la traduction, elle, est affirmative. Nicolaï dit : « Les sacrifices de la guerre *ne seraient* pas une raison pour qu'on y *renonçât;* si elle *était* en elle-même justifiée, il n'y *aurait* pas même lieu de s'occuper des montagnes de cadavres... » Mais tout le livre a précisément pour but de montrer que la guerre *n'est pas* en elle-même justifiée.

... Il semble qu'avant de lancer publiquement sa question, — qui comporte en somme une sorte d'accusation assez grave contre Nicolaï, — M. Loyson aurait pu, et dû, recourir au texte. Cela lui était facile, car il ne s'agit pas d'un antique manuscrit introuvable. Le moins qu'on puisse dire de sa façon d'agir en cette circonstance, c'est qu'elle fait preuve d'une singulière et coupable légèreté.

A cette réponse, qui visait à toute autre chose qu'à élucider le cas de Nicolaï, je fis la réplique suivante, dans la *Tribune de Genève* du 30 mars :

... Une question publique et loyale ne « comporte » pas une « accusation », ni surtout « grave ». Quand j'accuse, je prouve. Quand je doute, je pose une question. Cela n'est pas d'une « coupable légèreté », mais d'une bienveillante sagesse. Si j'avais pu me procurer le livre de M. Nicolaï, je l'aurais consulté. J'ai couru à Paris de nombreuses librairies et bibliothèques. Je n'ai pu le découvrir. C'est précisément parce que je n'ai pas « vérifié le texte » que j'ai prié qu'on le vérifiât. J'ai cité le *Verbe* sous toutes réserves. Le *Verbe* est une revue sérieuse qu'inaugura Marie Lenéru. Mais le *Verbe* a fort bien pu se tromper... Je me borne ici, quant à moi, à donner une leçon de critique au « privat-docent de l'Université de Genève ». Je la complète en l'invitant à nous fournir *une traduction intégrale de la même page de Nicolaï.* Nous comparerons. Nous verrons si, dans l'original, elle n'est d'un bout à l'autre qu'antiphrase ironique, c'est-à-dire le contraire de la pensée de l'auteur. J'espère de tout cœur que le *Verbe* se trompe. Je ne souhaite pas l'endurcissement de nos anciens ennemis, mais leur accession à une vie plus noble. Je fus, en pleine guerre, le premier Français à saluer publiquement du nom de frères ces magnifiques Allemands de la *Freie Zeitung* qui, « cessant d'être Allemands pour rester hommes », vinrent chercher en Suisse l'asile du Droit.

Cette réplique a clos la controverse en faisant rentrer dans le silence le « privat-docent de l'Université de Genève », ce qui me dispense de tirer son nom de l'oubli. Je ne conçois que trop, maintenant, le motif de sa répugnance à produire le texte de Nicolaï. Car on suppose bien que ma curiosité critique ne se tint pas pour satisfaite. Ainsi qu'on l'a vu dès le principe de cet article,

j'ai enfin réussi à me procurer les deux volumes de la *Biologie des Krieges*, pour l'honnête prix de 50 fr. au cours actuel, et tout justement par la Suisse. Or, le doute, hélas, n'est plus possible : tout au long de ces 80 lignes, la traduction donnée par le *Verbe* exprime bien la pensée de l'auteur sans jamais en détourner le sens (pp. 138-141, *Erster Band*). Nulle antiphrase, nulle ironie (un Allemand, d'ailleurs, en est-il capable ?) En deux points seulement, il est exact que la traduction n'est pas littérale. La première infidélité que le « privat-docent » y dénonce, la tournure *on doit* mise pour *on peut*, ne se précise d'aucune citation, les textes, quels qu'ils soient, du maître gênant visiblement le disciple ; je conjecture donc qu'il s'agit de cette phrase que je rectifie comme il convient : « *De même qu'il est permis à chacun d'affronter les dangers de la mer pour se faire plus tard une vie plus agréable et plus large, il pourrait être permis également aux nations de courir les risques relativement réduits d'une guerre pour mieux prospérer plus tard.* » Ce *pourrait* au lieu de *devrait* n'enlève rien à l'élégance de l'hypothèse. De même, à la fin de la dernière phrase, le *Verbe* a mis « sont » pour « seraient » (die Opfer *wären*) et « est » pour « serait » (wenn er an sich berechtigt *wäre*) ; le passage total, qu'a écourté le *Verbe*, n'en reste pas moins très clair, d'une lumière crue et implacable, qui jaillit d'un tréfonds obscur. Après un rappel des victimes ouvrières que fit le percement du Gothard et des milliers de vies qu'a englouties le *Titanic* (pp. 140-141), Nicolaï conclut :

*L'instinct de mettre notre vie en jeu nous est inné, et même des milliers d'êtres se sentent entraînés vers l'alpinisme, en soi inutile mais téméraire. Dieu soit loué qu'il en soit ainsi. Il faut* (« es muss geben », à l'indicatif), *il faut des volontaires pour la mort, si la Culture doit faire des progrès, et les sacrifices que coûte la guerre ne seraient pas une raison pour qu'on y renonçât. Si elle était en elle-même justifiée, on n'aurait pas lieu de se chagriner de montagnes de cadavres.*

Et voilà donc tout ce qu'en 80 lignes de texte le « privat-docent » a réussi à éplucher en inspectant les moindres virgules ! Mais l'affirmation si teutonne demeure, avec son verbe à l'indicatif : « *Une certaine cruauté est nécessaire et par suite salutaire* » (Ausserdem *ist* eine gewisse Grausamkeit notwendig und dementsprechend auch gut). Et demeure aussi la terrible phrase

avec son verbe pareillement à l'indicatif : « *C'est donc bien pa une inconsciente sentimentalité que nous nous exagérons l'im mensité des sacrifices de la guerre* » (wir *überschätzen* ebe aus unbewusster Sentimentalitæt heraus die Opfer des Krieges ! Un point d'exclamation, bien allemand, semble même s'esclaffe de pitié devant cette « sentimentalité ». A chaque mot, presque, un objection surgit dans l'esprit ou une protestation bondit dans l cœur du lecteur français. Quelle impassibilité dédaigneuse devan les 10 millions de morts de la Grande Guerre qui seraient chose en elle-même, de « peu d'importance », puisque ces pertes, toute minimes, n'auraient privé le travail du globe que d'un « demi milliard » d'années humaines, des 3/4 d'un milliard si l'on veut alors que les pertes correspondantes sont 60 fois plus élevées su le « champ de bataille de l'industrie » ! Et la grippe espagnol qui, dans le même temps, a fauché plus d'hommes que cett guerre — serait-on tenté de souffler au professeur — ne fut-ell pas de ce fait plus épouvantable ? Quelle piètre logique aussi qu assimile la mort qu'on subit à celle qu'on inflige, les pertes invo lontaires par accidents, tribut de l'industrie, des voyages, de sports, aux hécatombes préméditées de la guerre ! En face de ce massacres même « justifiés » par une nécessité de défense, nou demandons, nous, la permission de « nous chagriner », nou pleurons, nous autres, nos petits soldats franco-belges qui for ment, en effet, une « montagne » de près de 2 millions de cada vres ! Que dire, enfin, de cette proclamation de la « cruauté né cessaire » et de cette hypothèse envisagée de « courir les risque relativement réduits d'une guerre pour mieux prospérer plu tard » ? Quel écho étouffé, mais familier, de la fameuse doctrin des Clausewitz, des Treitschke, des Bernhardi, des Ostwald, so pire encore dans la voix du pacifiste Nicolaï ! On conçoit l'inve tive d'Aurel moins appliquée que je vais l'être à débrouiller cet psychologie :

Cette façon grégaire de traiter les hommes de chair et de passion c animalcules des destins impériaux, si elle ne sent pas l'humble serve du jeu d'échecs royal, c'est que nous ne savons pas lire !

Et pourtant, non, Nicolaï est très sincèrement pacifiste ; seule ment il l'est pour de toutes autres raisons que nous ; il l'est e vertu de deux principes qu'il croit scientifiques et qui sont a contraire des plus contestables : 1° la guerre est dépassée comm

moyen de lutte pour la vie ; 2° la guerre ne « paye pas ». Dans le premier cas, sa propre conviction de principe est si peu solide qu'à propos des races inférieures, des « non-hommes » (Unmenschen), comme il dit assez brutalement, tels que les indigènes de la Terre de Feu, il admet que l' « extermination » (*Ausrottungskampf*) serait légitime dans l'intérêt de l'évolution si, d'elles-mêmes, ces races ne s'éteignaient au contact des civilisés (p. 164, *Erster Band*). Bien plus, il considère que la race jaune, qui est fondée à se croire l'égale de la nôtre, nous menace à notre tour d'anéantissement d'ici « vingt ans », et il est tout près de nous adjurer de prévenir son attaque avant qu'elle ne dispose, à notre exemple, de « dreadnoughts, de canons et de grenades » (p. 166) ; puis il se détourne d'une telle vision par une réaction déraisonnée de cette sensibilité dont il faisait bon marché plus haut, et s'en remet pour la sauvegarde de la race blanche à l'accroissement de ses énergies pacifiques... Le second axiome posé par Nicolaï (*Unrentabilitæt des Krieges*, la guerre qui ne vous procure pas de *rentes*) est tout aussi discutable si nous consultons la récente histoire. Toutes les guerres de la « Prusse-Allemagne », comme dit Ludendorff, l'avaient abondamment « payée » au XIX^e siècle, sur le Danemark, sur l'Autriche, sur la France, et il n'aurait tenu qu'à elle de s'épanouir tranquille dans sa pléthore. La guerre de 1914 elle-même, la première guerre universelle et de « crédit », se fût-elle terminée en sa faveur par une rapide victoire à la Marne, l'aurait « payée » plus monstrueusement encore par le démembrement de la France, l'hégémonie totale du Continent et la mainmise sur le proche Orient. Si cette guerre n'a « payé » personne, c'est que l'Allemagne est écrasée par sa défaite et que la France, même victorieuse, garde la plaie vive des dévastations. Est-ce que la guerre russo-japonaise n'a pas grassement « payé » le Japon? On aura compris, dès lors, de quelle essence est le pacifisme de Nicolaï : il est d'essence utilitaire. Si la guerre « payait», cet idéaliste par contrainte en aurait pu faire l'apologie à l'instar de tant de ses compatriotes, au lieu de rédiger son réquisitoire. Voilà pourquoi, étant sincère, il s'attache non seulement à écarter, mais encore à réfuter longuement ce qui n'est pour lui que l'argument de « sentimentalité », c'est-à-dire pour nous l'argument de *conscience*, le seul que rien ne peut ébranler, parce qu'il échappe aux statistiques et se dresse contre les instincts : et cela

s'appelle en français la stupéfaction devant l'horreur et l'ind gnation devant le crime.

Ayant fait fi de l'argument de *conscience*, le Dr Nicolaï reti au moins, lui Allemand, un avantage de son système, et c'est dispenser sa *raison* de rechercher les responsables du crime 1914. On nous assure qu'au mois d'octobre de l'année fatale, il réd gea, en réponse au manifeste des 93, un *contre-appel aux Eur péens*, mais qu'il ne trouva pour le signer que deux de ses collègu de Berlin ; ne l'ayant pas, dès lors, publié, il en aurait dévelop le thème dans l'ensemble de la *Biologie ;* or, on a beau fouill ces deux tomes, on n'y découvre pas une seule parole nette q stigmatise le crime allemand des origines ; on y rencontre, p compensation, l'énumération de toutes les « niaiseries » parmi le quelles il sied de ranger le « sophisme de la guerre défensive Au total, il vous reste de cette lecture ou plutôt de cette explor tion à travers la cohue des contradictoires le fatras des puéril tés et la diablerie des planches coloriées (1), l'impression d' faux savant qui s'improvise faux idéaliste ; d'un vaincu moral lendemain de la Marne qui fait un effort de bonne foi pour s' dapter aux principes modernes que les armes alliées viennent sauver, mais dont le cerveau, brusquement vidé de son anci contenu germanique, en conserve encore certaines traces et s'assimile pas le contenu de rechange. Et cela est infiniment n vrant, parce qu'on sent que cet homme est parfaitement digne devenir un jour ce qu'il voudrait être : voyez au frontispice d livre son profil empreint d'une distinction acérée où la « cruau nécessaire » s'affine en noblesse douloureuse...

Que si ce jugement, sous une plume française, semble suspe d'une partialité sévère, malgré toute la sympathie et toute l'esp rance qu'il renferme, je renvoie à celui de M. Philippe Godet, vieux maître de l'Université de Neuchâtel, qui fait autorité m rale en Suisse et qui, sur ce même sujet, dans la *Gazette Lausanne* du 13 mars, s'est exprimé en ces termes :

... Le professeur Nicolaï s'est fait entendre aussi à Neuchâtel. Il a exposé sa conception pacifique du monde. Est-ce bien à un Alleman

(1) Je recommande particulièrement les deux schémas coloriés du 2e volu (pp. 383, 516), l'un psychologique, sur la « diversité des individus » ; l'au métaphysico-biologique, consacré à « l'arbre généalogique du plasma central lequel se divise à parties égales en plasma « immortel » et plasma « mortel avec force signes cabalistiques.

même libéré du « péché originel », qu'il convient de nous promettre les bienfaits du pacifisme ? Je n'ai pu entendre l'exposé de M. Nicolaï ; mais à en juger par un compte rendu détaillé que j'ai sous les yeux, il aurait montré dans l'avènement du pacifisme, qu'il appelle de ses vœux, la plus importante et la plus bienfaisante des révolutions. Je veux bien le croire, à la condition que M. Nicolaï parvienne à le faire croire aux Boches. J'emploie à dessein ce mot *Boches*, parce qu'il suffit à résumer un état d'esprit qui n'est pas près de disparaître dans l'empire républicain d'Allemagne, et dont la civilisation a failli mourir. D'ailleurs, M. Nicolaï s'y prend mal quand, pour nous inspirer le goût du pacifisme, il nous propose des exemples aussi peu rassurants que ceux d'un Barbusse ou d'un Romain Rolland. Qu'il sache bien, M. Nicolaï, que ces noms-là sont pour nous ce que mon professeur de droit pénal à Berlin, en 1869, appelait un « *Abschreckendes Beispiel* (1) » ! Offrez-nous, de grâce, d'autres cautions que Romain Rolland et Barbusse !

On ne peut dire, malheureusement, que le Dr Nicolaï ait fait son profit de ce conseil lorsqu'il répéta sa conférence dans d'autres villes suisses, et, tout au contraire :

*Nous apprenons qu'à Berne l'orateur a traité son sujet d'un point de vue moins libéral. Au lieu des noms de Romain Rolland, etc..., il a cité ceux de Schickelé et de Montgelas* (2), *en leur rendant hommage. On nous assure que certaines paroles de l'orateur auraient même soulevé des protestations d'auditeurs suisses allemands.* (Revue *Pour le Droit*, Genève, 20 mars.)

Ainsi, même sous sa première forme, qui choqua si vivement un esprit aussi tempéré que celui de M. Godet, la conférence du Dr Nicolaï n'en présentait pas moins un maximum de concessions à l'usage des Suisses de langue et de génie français. Etait-ce une carte de visite qu'il déposait aux rives du Léman ? Il n'est bruit à Genève que de l'inscription du professeur Nicolaï à l'Université de cette ville, où il postulerait une chaire, et l'on conçoit

(1) Un exemple à faire peur.

(2) Dans le *Berliner Tageblatt* du 2 janvier 1920 le comte allemand Max Montgelas déclarait que « la paix d'égorgement de Versailles n'est pas un honneur pour ceux qui l'ont dictée » ; mais il n'en recommandait pas moins à ses camarades de l'armée qui seraient réclamés par l'Entente comme coupables, de se présenter et de se livrer : « Celui qui, en état de psychose de guerre, a vraiment failli, doit être assez viril pour expier. » Après que la liste des coupabes eut été communiquée et que le comte Montgelas y eut decouvert son propre nom, il récrivit au même journal (numéro du 6 février) : « Je déclare dès maintenant que la proposition faite par moi au commencement de janvier, selon laquelle chacun devait se présenter volontairement, ne peut plus entrer en ligne de compte, étant donné la monstruosité de la liste qui dépasse toute imagination. »

qu'il ne songe pas à Neuchâtel. Un tel honneur nous semblerait plus mérité par quelqu'un de ses compatriotes, exilés volontaires sur le sol helvétique, dont le courage, plus ferme que le sien, alla jusqu'au bout de la franchise en dénonçant le forfait de l'Allemagne : un Dr Grelling, l'auteur de *J'accuse*, un Stillgebauer, un Rosemeyer, un Schlieben, qui sont, eux, de « grands européens ». Mais peut-être y a-t-il lieu d'encourager l'émancipation du Dr Nicolaï, qui n'est encore qu'un bon Allemand. S'il sollicite et obtient cette hospitalité privilégiée dans la cité de Calvin et de Rousseau, ces deux prophètes si divers mais égaux par l'intransigeance de leur sincérité française, je souhaite simplement qu'il installe ses pénates sur la rive du lac qui fait face aux Alpes : de là, chaque jour, à l'horizon, il verra se dresser en France l'autel harmonieux de l'Europe, et sa neige s'empourprer, chaque soir, comme pour un rappel silencieux de tout le sang que répandit l'Allemagne. Et nous attendrons de Nicolaï la confession devant le Mont-Blanc.

PAUL-HYACINTHE LOYSON.

## PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et, par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

### Archéologie

Charles Merki : *Villes meurtries de France : Reims*; Van Oest. 2 50

Edmond Pilon : *Villes meurtries de France : Villes du Laonnois et d'Ile de France*; Van Oest. 2 »

### Ethnographie

Georges-Edouard Husson : *L'Occitanisme* ; Le François. 5 »

### Histoire

Emile Collas : *La belle-fille de Louis XIV*. Avec un portrait ; Emile-Paul 7 50

### Littérature

*Almanach des Essaims nouveaux pour l'an de paix 1920* ; Emile-Paul. » »

*Almanach des Saisons : Printemps 1920* ; Au logis du «Pou qui grimpe», Coutances. 3 50

Louis Capy : *Flux et reflux* ; Jouve. 4 50

Dr Henri Carrière : *Une doctrine de vie*, extraits de l'œuvre d'Henry Bordeaux ; Bauchesne. 7 »

Léon Daudet : *Au temps de Judas*, Souvenirs des milieux politiques, littéraires, artistiques et médicaux de 1880 à 1908, 5e série ; Nouv. lib. Nationale. 6 50

Dr Gabriel Dromard : *Sur la sincérité en amour* ; Picart. 2 50

Albert Fua : *La voix de Victor Hugo dans la guerre mondiale et ses prophéties extraites de son œuvre* ; Delagrave. 5 »

André Gybal : *Alceste* ; Ollendorff. 5 »

Auguste Mailloux : *Myriam Harry* ; Mendel 1 50

## Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Edouard Helsey : *Les aventures de l'armée d'Orient* ; Renaissance du Livre. 6 »

Général Lanrezac : *Le plan de campagne français et le premier mois de la guerre*. Avec 4 cartes ; Payot. 7 50

Général Palat : *Les batailles d'Artois et de Champagne en 1915*. Avec 6 croquis et 2 cartes ; Van Oest. 5 »

Général Percin : *1914, les erreurs du haut commandement* ; Albin Michel. 4 90

Lieutenant R. B. V : *Fin de campagne : Vosges et Alsace, septembre 1918-janvier 1919*. Avant-propos de P. A. Helmer ; Imp. Colin, Mayence. 5 »

Pierre Valdelièvre : *Les bagnes d'Allemagne, souvenirs de captivité, 1914-1918* ; Danel, Lille. » »

R. Gaudin de Villaine : *Le dernier combat du « Paris II »* ; Imp. Mouton et Combe, Toulon. » »

## Philosophie

Marie-Anne Cochet : *L'intuition et l'amour* ; Perrin. 6 »

Ossip Lourié : *La graphomanie* ; Alcan. 7 50

## Poésie

Pierre Boutin : *Larmes d'esclaves* ; Maison franç. art et edition. » »

H. Gourmont : *En rêvant auprès de Clymène* ; Figuière. 3 50

Alexis Danan : *La voix douloureuse* ; Picart. 6 »

Maurice Darin : *La bête et l'Ange* ; Flammarion. 5 75

Charles Dornier : *L'âme au miroir* ; Figuière. 1 25

Lucien Fabre : *Connaissance de la Déesse*. Avant-Propos de Paul Valéry ; Soc. littéraire de France. » »

Julien Guillemard : *Vers pour mon frère* ; La Mouette, le Havre. » »

René Marie Hermant : *La traînaille* ; les Humbles. 2 »

Pierre Louis Matthey : *Même sang* ; Cahiers vaudois. 10 »

Louis Payen : *Les saisons rouges* ; Figuière. 3 50

Francis Picabia : *Unique eunuque*. Avec un portrait de l'auteur par lui-même. Préface par Tristan Tzara ; Sans Pareil. 3 50

Maurice Quillot : *La musette de grenades* ; Boccard. 5 »

Joseph Rivière : *Plénitude* ; Simon Kra. 6 »

André Veidaux : *Du haut de la tour* ; Maison franç. art et édition. 5 »

## Politique

A. Demangeon : *Le déclin de l'Europe* ; Payot. 7 50

François Denjean : *Le commerce russe et la révolution* ; Payot. 5 »

Paul Gentizon : *L'armée allemande depuis la défaite*. Préface du général de Lacroix ; Payot. 5 »

Baron Boris Nolde : *Le règne de Lénine* ; Bossard. 70

Charles Schmidt : *Ce qu'ils auraient fait de l'Alsace-Lorraine* ; Berger-Levrault. 2 50

K. Tahmazian : *Turcs et Arméniens* ; Imp. Turabian, Paris. » »

Stanislas Volsky : *Dans le royaume de la famine et de la haine : la Russie bolcheviste* ; Imp. Union, Paris. 4 »

## Publications d'art

Jean Ajalbert : *Dix années à Malmaison, 1907-1917*. Préface de M. Léon Bérard ; Flammarion. 6 50

Léonce Rosemberg : *Cubisme et tradition* ; Effort moderne. 2 »

*Système des Beaux-Arts rédigé pour les artistes en vue d'abréger leurs réflexions préliminaires*, par l'auteur des *Propos d'Alain* ; Nouvelle Revue française. 20 »

## Questions coloniales

E.-F. Gauthier ; *L'Algérie et la métropole*. Avec 4 graphiques ; Payot. 5 »

## Questions médicales

Dr G.-J. Witkowski : *La Génération humaine*. Avec 108 fig. dans le texte et 3 pl. en couleurs découpées et superposées ; Maloine. 22 »

### Roman

Alexandre Arnoux : *Indice 33* ; Fayard. 4 90
André Beaunier : *Sidonia ou le malheur d'être jolie* ; Calmann-Lévy. 4 90
Pierre Benoît : *Pour Don Carlos* ; Albin Michel. 5 75
Binet-Valmer : *Le plaisir* ; Flammarion. 5 75
Charles Derennes : *Les bains dans le Pactole* ; Albin Michel. 4 90
A. R. Lenormand : *Le Penseur et la Crétine* ; Crès. 5 25
Dick May : *Les forces* ; Renaissance du Livre. 6 »
G. d'Ostoya : *Les Mercenaires* ; Renaissance du Livre. 5 »
G. Réval : *L'Infante à la rose* ; Flammarion. 5 75
Pierre Veber : *Les Cours* ; Calmann-Lévy. 4 90

### Sciences

Maurice Phusis : *La chute de l'humanité* ; Terrier. 5 »

### Sociologie

Marthe Borely : *L'appel aux Françaises* ; Nouv. libr. nationale 3 »
Georges Cahen : *L'autre guerre, Essais d'assistance et d'hygiène sociales, 1905-1920* ; Berger-Levrault. 4 »
A. L. Galéot : *Les systèmes sociaux et l'organisation des nations modernes* ; Nouv. lib. Nationale. 15 »
Pierre Hamp : *La victoire mécanicienne* ; Nouv. Revue française. 6 »
Justin : *Jaurès patriote* ; Bossard. 2 40
J. Prudhommeaux : *Les expériences sociales de J. B^te A. Godin* ; Imp. nouvelle, Paris. » »
Albert Thibaudet : *Les idées de Charles Maurras*, I ; Nouvelle Revue française. 7 50

### Théâtre

André Gilardeau : *Les Crédules* ; Figuière. 4 50
Alfred Mortier : *Sakountala*, pièce lyrique en 5 actes, d'après Kalidasa ; Crès. 3 50
Romain Rolland : *Liluli*. Illust. d'après les bois de Frans Masereel ; Ollendorff. 6 »
Charles Vildrac : *Le Paquebot Tenacity*, comédie en 3 actes ; Nouv. Revue française. 6 »

### Voyages

André Corbier : *Chez les Kouyous* ; Revue des Indépendants. » »

MERCVRE.

## ÉCHOS

L'offensive du 16 avril. — Banquets littéraires. — A propos des « Journaux intimes » de Baudelaire. — Le lieu de naissance de Laurent Tailhade. — De qui est-ce ? — La continuité de la vie sociale. — La maison natale de Raphaël. — La Ruhr sous la botte prussienne. — Premier Mai il y a trente ans.

**L'Offensive du 16 avril 1917.**

Monsieur,

Je lis aujourd'hui, dans le *Mercure* du 1er avril, un article du lieutenant H.-D d'A., au sujet de l'offensive du 16 avril 1917, qui réfute certain document produit par votre collaborateur Jean Norel sur le même sujet dans votre numéro du 1er février.

L'incident soulevé sur le point de savoir si un commandant de compagnie peut avoir entre les mains les plans d'engagement de grandes unités telles que corps d'armée et armée, ou tout autre document relatif à

leur action et cela d'une façon régulière et officielle, a peu de chances d'éveiller d'intérêt parmi la majorité de vos lecteurs ; seules les affirmations tranchantes de votre correspondant d'A. veulent qu'on leur réponde.

Le lieutenant d'A., qui apporte dans ses lignes la minutie de détails avec laquelle il traite les questions d'archéologie et d'histoire africaines ou autres, si je ne m'abuse, dans l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, paraît, quant à lui, « modeste spéculateur », avoir eu la confiance des E.-M. pour connaître ainsi la composition et le rôle de la VIe Armée...

Pourquoi s'étonner alors qu'un chef de corps, dans son ordre d'attaque, reproduise, au paragraphe « Renseignements généraux » — interdit depuis l'incident raconté par le correspondant de Jean Norel, — les détails intéressant le cadre général dans lequel se tient son régiment, qui, joints aux documents, plans directeurs, cartes de barrage roulant, etc., distribuées par les S. T. D. I. (section topographique de division), permettent à ses officiers de saisir la part qu'ils vont prendre à l'action offensive envisagée, et... à l'ennemi, s'il vient à s'en emparer, de publier dans son communiqué, après en avoir tiré toutes les conclusions désirables, le plan d'engagement et la composition des grandes unités qui lui sont opposées ?

Les Boches l'ont fait pour ce qui concerne le 32e corps, et ma famille m'adressa, dans une de ses lettres, le communiqué en question paru dans le « Journal de Genève », qui, au lendemain de nos déceptions de combattants victorieux et arrêtés, nous fit faire à mes camarades et à moi, dans les tranchées du « Camp de César », d'amères réflexions.

La lettre reçue et publiée par Jean Norel ne contient pas d'invraisemblance. J'ai encore sous les yeux en vous écrivant le plan d'engagement du bataillon de chasseurs où je commandais à cette époque une compagnie. Il est établi à la date du 8 avril et porte en tête un paragraphe « renseignement généraux » dans lequel son rédacteur, le chef de corps, homme de scrupule et d'une rare loyauté, n'avait pas voulu omettre de mentionner le rôle et le numéro des corps d'armées encadrant le nôtre, ainsi que les zones d'action des divisions voisines. — C'était un schéma en usage dans les corps de troupes et aussi... dans les E.-M. qui, à tous les échelons, répétaient, pour « orienter » au mieux leurs subordonnés, les précisions contenues dans l'ordre supérieur, précisions fort intéressantes sans doute, mais dont la divulgation pouvait coûter cher aux exécutants. « La défiance des E.-M. ? » dit le lieutenant d'A. — Pourtant... : les chefs de corps devant participer à l'offensive de la Ve Armée furent convoqués avec plusieurs de leurs officiers au Q. G. de cette armée, dès février 1917, avec certains E.-M. de brigade ou d'infanterie divisionnaire, devant le plan en relief de la zone d'offensive. Les

explications et conversations échangées au cours de cette séance ou de séances semblables, répétées jusqu'en avril aux divers échelons du Haut commandement dans le but d'affermir la confiance des exécutants, auraient suffi à un chef de corps, peu curieux en dehors de tout document réglementaire, pour lui permettre de rédiger le paragraphe incriminé dans son ordre de régiment.

Il est donc entièrement regrettable, mais non pas *impossible* qu'un commandant de compagnie connût le *rôle* d'une armée et des grandes unités qui la composaient. (Une armée n'a d'ailleurs pas un plan d'attaque « à proprement parler ».) — On s'est aperçu, d'ailleurs, tardivement des graves inconvénients présentés par la mention de ces indications générales répétées en tête des ordres et, très sévèrement, on a proscrit cette mesure voulue par le caractère français avide de « savoir » (le rôle d'un commandant de compagnie, entre autres officiers, ne peut s'assimiler à celui d'un cheval qui fait monter l'eau qu'en simple et regrettable théorie) et on a entouré la confection matérielle des ordres, comme leur rédaction de garanties entièrement minutieuses.

Quand, à la dernière période de la guerre, j'écoutais, sur les bancs de l'école d'E.-M., les recommandations pressantes faites à ce sujet, je me rappelais le coup de main boche fait sur la « ferme du Godat » que je voyais des carrières de Marzilly, à la jumelle, certain soir où je conduisais ma compagnie, et toutes les conséquences que surent en tirer les Boches, et je considérais, alors comme aujourd'hui, que cette faute *involontaire* commise par un chef de corps était la plus grave des imprudences.

Il ne faut donc pas mettre en doute que l'ennemi n'ait obtenu, dans la circonstance des précisions extrêmement précieuses sur les préparatifs qu'il voyait se faire devant lui depuis de longues semaines, grâce à la capture d'un *simple ordre de régiment,* trop conforme, hélas, au « modèle » en usage à cette époque de la guerre. Il ne sert de rien de le nier, comme le fait votre correspondant, dont les notes prises au soir du 16 avril montrent une émotion s'accommodant mieux d'un emploi dans le service d'un « grand Etat-Major » que dans un des modestes bataillons de chasseurs qui, partis devant Berry-au-Bac comme à la manœuvre, emportèrent en deux heures le redoutable « Camp de César », ayant sur leur droite les Allemands encore établis à la cote 108, à 150 mètres derrière eux...

Recevez, etc. BRAUCH.

§

**Banquets littéraires.** — Le 14 avril, un déjeuner a été offert à M. Paul Fort pour fêter sa nomination dans l'ordre de la Légion d'honneur. Autour du poète des *Ballades Françaises* s'étaient réunis près de deux cents convives, parmi lesquels — et nous ne pouvons

citer qu'un petit nombre de noms : MM. J.-H. Rosny aîné, Georges Courteline, Paul Doumer, Clémentel, Georges Lecomte, Tristan Bernard, Saint-Georges de Bouhélier, Edmond Sée, Henri Duvernois, Fernand Gregh, Joachim Gasquet, Edmond Jaloux, Silvain, Lucien Guitry, Lugné-Poe, Léon Bernard, Romain Coolus, Robert de Flers, Paul Gavault, Paul Vidal, André Fontainas, Fernand Laudet, Georges Le Cardonnel, André Rivoire, Georges Casella, Paul Valéry, Pierre Benoît, Louis Dumur, Maurice des Ombiaux, Henry de Groux, Gustave Fuss-Amoré, Henri Bourrelier, Eugène Montfort, Albert Mockel, Emile Bernard, Paul Sérusier, Edmond Pilon, Georges Auriol, Louis Vauxelles, Henry Krauss, Léo Claretie, Guy Lavaud, Grosclaude, Guillot de Saix, Raymond Clauzel, Max Daireaux, Pierre Mortier, Diriks, Ludovic Naudeau, Dumont-Wilden, Louis Forest, André Dumas, Fritz Vanderpyl, Marcel Rouff, Louis Payen, Emile Duard, Jules Bertaut, Pierre Villetard, Charles Oulmont, Paul Leclercq, Maurice Le Blond, J.-W. Bienstock, Raymond Duncan, Marcel Berger, Paul Gsell, André Billy, Mmes Segond-Weber, Suzanne Desprès, Louise Silvain, Germaine Tourangelle, Briey, Andrée de Chauveron, Jeanne Landre, etc., etc. A l'heure des toasts, M. Alphonse Séché, organisateur du banquet, lut des lettres d'excuses de MM. Maurice Donnay, Jacques Copeau, Antoine, Léon Bérard, puis prononça l'éloge presque académique de Paul Fort, que suivirent des discours ou lectures de MM. J.-H. Rosny, André Fontainas, Lugné-Poe, Léon Bernard, Tristan Bernard, Tristan Derême, Jean Royère, Touny-Lérys, clôturés par le remerciement ému et bouddhique du héros de cette belle fête de l'amitié et de la poésie.

Quelques jours avant, le 10 février, avait lieu un banquet en l'honneur de M. Philéas Lebesgue à l'occasion du cinquantenaire de l'écrivain. Des discours ont été prononcés par MM. Jean Psichari, Graça Aranha, Tristan Klingsor, Marius Leblond, Christian, Albert Keim, de Regende, célébrant le poète, le romancier, le philologue et le philosophe dont les trente volumes témoignent tous de la préoccupation de dégager « d'un fait particulier les généralités qui sont au fond de tout mouvement populaire comme au fond de toutes émotions humaines ». Ainsi que l'a constaté récemment M. Miodray Ibrovac, chargé de cours à l'Ecole des Langues orientales, M. Lebesgue défie la légende du Français ignorant de parti-pris les choses étrangères. Et cela, autant que le cinquantenaire de l'auteur des *Servitudes*, eût pu servir de prétexte à cette amicale réunion.

§

A propos des « Journaux intimes » de Baudelaire.

1er avril 1920.

A M. Jean de Gourmont.

Mon cher ami,

En vous remerciant de l'aimable note que vous avez bien voulu con-

sacrer, dans le dernier fascicule du *Mercure*, à l'édition des *Journaux intimes* de Baudelaire, que je viens de faire paraître, permettez-moi de répondre à une critique que vous faites, touchant l'*intégralité* du texte reproduit. Bien que vous paraissiez en douter, j'ai réimprimé scrupuleusement, sans en changer un mot, le texte autographe de l'auteur des *Fleurs du Mal*. La phrase « malhonnête » que vous signalez, et qui s'applique, dites-vous, à George Sand, ne figure pas dans les manuscrits de *Fusées* et de *Mon Cœur mis à nu*, constituant les *Journaux intimes*, et j'ignore même à quel document vous avez pu l'emprunter.

Ceci dit afin d'établir ma bonne foi d'éditeur, veuillez trouver ici, mon cher ami, l'expression de mes sentiments dévoués.

—AD. VAN BEVER.

A. M. Van Bever.

12 avril 1920.

Mon cher ami,

Je n'ai jamais douté que vous n'ayez reproduit scrupuleusement, mot pour mot, le texte de Baudelaire que M. Gabriel Thomas a eu la générosité de mettre à votre disposition. La phrase malhonnête que je cite ne figure pas sur ce manuscrit. Mais vous savez qu'il existe quatre manuscrits, partiels, des *Journaux intimes*. C'est sur l'un de ces manuscrits que la phrase « malhonnête » qui s'applique à George Sand a été relevée. Cette page du manuscrit a été entre les mains de plusieurs écrivains, dont Laurent Tailhade, Octave Mirbeau, Camille Lemonnier... Remy de Gourmont y fait allusion dans ses *Promenades littéraires* (2e série) à propos d'un livre de James Huneker : *Chopin, the man and his music*, en une étude intitulée : « Les amours de Chopin et de George Sand » :

Revenu à Paris en 1837, l'amant malheureux (Chopin) allait trouver, écrit Remy de Gourmont, la plus dangereuse des consolations, George Sand. La « terrible vache à écrire » (Nietzsche, *Flâneries inactuelles*) était une non moins redoutable goule. Baudelaire a écrit sur ses capacités luxurieuses une phrase que M. Crépet n'a pas osé copier ; mais on la retrouvera un jour ou l'autre, afin que l'histoire littéraire de notre temps cesse d'être un roman universitaire et une collection de drôleries pour la moralisation de a jeunesse.

Je n'ai pas eu entre les mains la page du manuscrit, et je ne la donne que de seconde main, sans y attacher beaucoup d'importance, d'ailleurs. Elle n'ajoutera rien à la gloire de Baudelaire, et n'ajoutera rien non plus à la réputation de George Sand.

Mais voyez comme il est difficile d'établir des textes sérieux et intégrals : le typographe a omis de fermer les guillemets après « ses amants, à force de les s... » et a ainsi prêté à Baudelaire une phrase d'une philosophie trop facile, qui, elle, au moins, n'est certainement pas de l'auteur des *Fleurs du Mal*.

Croyez, mon cher ami, à mes sentiments dévoués.

JEAN DE GOURMONT.

§

**Le lieu de naissance de Laurent Tailhade.**

Auxerre, 4 avril 1920.

Monsieur le directeur,

Il n'était pas besoin d'attendre la lettre de M. Maurice da Costa, com-
uniquée au *Mercure* le 1er mars 1920 par M. Ernest Raynaud, pour
voir exactement où est né Laurent Tailhade, puisque Laurent Tailhade
i-même a fixé ce point d'histoire littéraire.

Le 2 juillet 1911, dans un discours prononcé à Tarbes à l'occasion du
ntenaire de Théophile Gautier, le poète de *Vitraux* disait :

.. Je viens, assumant la tâche redoutable de célébrer devant vous le grand
ète, honneur de MA VILLE NATALE...

Croyez, je vous prie, à mes sentiments les plus dévoués.

JOSEPH SAVARY.

§

**De qui est-ce ?** — « ... Je suis aussi incapable de faire de la cri-
ue que de jouer l'Oiseau-Prophète sur la Contrabass-Tuba ; et ce
st pas peu dire... »

De qui est cette phrase ?

Elle est de M. Pierre Louys et se trouve dans une lettre que l'auteur
l'*Aphrodite* écrivit à M. Willy, le 28 mars 1903, lettre qui figure dans
n récent catalogue d'autographes au prix de 25 francs.

§

**La continuité de la vie sociale.**

Le Menard, Pocé (Indre-et-Loire), 31-3-1920.

Monsieur le Directeur,

Dans son numéro du 15 mars, le *Mercure de France* a publié une très
éressante étude de M. Louis Narquet, intitulée : *La Continuité de la
vie sociale*.

Au cours de cette étude, M. Louis Narquet fait allusion à la Confé-
ération Générale Agricole dans les termes suivants :

Si les agriculteurs, qui sont en train, eux aussi, de se grouper en une Confédé-
tion générale, décidaient demain que, pour répondre à la grève de telle ou
e corporation ouvrière, ou pour maintenir les hauts prix des denrées agri-
es, ils ne feraient du pain, n'élèveraient du bétail, ne produiraient des légu-
 que pour la consommation de leurs familles, ou s'ils refusent de porter
rs récoltes au marché, les ouvriers n'auraient-ils pas raison de s'indigner et
trouver leur attitude révoltante ? Et, pourtant, les agriculteurs pourraient
quer eux-mêmes la solidarité agricole. Ils ne s'en rendraient pas moins
pables d'un crime de lèse-solidarité sociale.

Ah ! que l'on se rassure. Il n'entre dans l'intention de la C. G. A.,
dans l'esprit du monde agricole, aucun projet pareil. Nous ne voulons

pas restreindre la production, ni nous livrer à des représailles économiques vis-à-vis de toute autre classe. Là n'est pas notre but. Notre but, c'est de créer l'union entre tous les agriculteurs afin de maintenir la paix sociale parmi la terre et parmi la Nation. A l'instar de la C. G. T., nous nous groupons. A la différence de la C. G. T., qui dresse les ouvriers contre les patrons, nous pensons que patrons et ouvriers, qui collaborent à la production agricole, peuvent et doivent vivre amis. A la différence encore de la C. G. T., qui risque de rompre « la continuité de la vie sociale », nous travaillons à l'assurer.

Le monde agricole a subi les plus lourdes pertes pour libérer la France. Il fournit maintenant le plus dur labeur pour la restaurer. La paix extérieure a été signée avec l'ennemi. Mais cette paix ne lui suffit pas ; il lui faut toute la paix. La force terrienne est une force pacifique. Elle s'organise pour se défendre, s'il y avait lieu, contre des entreprises de désagrégation, mais non pas pour les attaquer, non pas pour exercer une pression agrarienne au détriment des cités.

Pour s'en convaincre, examinons les revendications récentes de la C. G. A. Ce n'est ni la loi de huit heures, ni la nationalisation, ni une préoccupation égoïste, uniquement destinée au bien de la corporation, ce sont des revendications destinées à contribuer au bien-être général. Ce qu'elle réclame, ce sont des engrais pour que la terre produise davantage, des instruments pour qu'elle se cultive mieux et des wagons pour que ses produits aillent plus vite alimenter les villes.

L'intensification de la production agricole abaisserait le coût de la vie. Or que demande la C. G. A. ? L'abaissement du coût de la vie au moyen d'une production intensifiée. Dans ce but, les travailleurs des champs œuvrent, selon leur belle expression, « d'un soleil à l'autre ». Il faut encore que les pouvoirs publics les secondent. Récemment, lors d'un Congrès tenu à Châteauroux, les agriculteurs adoptèrent une motion par laquelle ils assuraient le gouvernement qu'ils étaient prêts à payer tous les impôts qu'on leur demanderait... Est-il une autre classe qui ait tenu ce langage? Et n'est-ce pas encore une preuve nouvelle qu'elle veut assurer, de toute sa force et de tout son labeur, « la continuité de la vie sociale » dans l'ordre et dans la liberté ?

Ordre et liberté, cette formule démocratique demeure la sienne. Elle ne peut croire que le progrès et le bonheur humain naîtront de la violence et de la tyrannie dont les mouvements grévistes lui montrent un exemple.

Je vous serais reconnaissant d'insérer ces réflexions dans les « échos » de votre prochain numéro, afin qu'il ne subsiste pas, dans l'esprit de certains de vos lecteurs, une impression défavorable — et injustifiée — à l'égard de la C. G. A. et de la classe agricole.

Veuillez agréer, etc...

ROBERT MORIN

Délégué général de la Confédération générale agricole d'Indre-et-Loire.

§

**La maison natale de Raphaël.** — On a célébré, en Italie, avec quelque faste, le quatrième centenaire de la mort de Raphaël, né un vendredi saint, le 28 mars 1483, mort un vendredi saint, le 6 avril 1520. Des mains pieuses ont porté des fleurs à la maison natale du peintre à Urbin. Elle avait été achetée en 1493 par le père du peintre, qui l'avait payée 240 ducats. Elle était en réalité formée de deux maisons juxtaposées, dans une rue montueuse qui s'appelait la Contrada de Monte, et qui aujourd'hui porte le nom de Contrada di Raffaëllo.

Au dix-septième siècle, un architecte de la ville, Mozio Oddi, acheta la demeure fameuse qui était en fort mauvais état. Son premier soin fut d'y faire apposer une plaque où s'inscrivait cette inscription latine : *Nunquam moriturus exiguis hisce aedibus eximius ille pictor Raphaël natus est. Venerare igitur hospes nomen ei genium loci ne mere ludit in humanis divina potentia rebus, et sæpe in parvis claudere magna solet.*

En 1873, l'Académie d'Urbin se rendit propriétaire de la maison pour ..000 francs. C'était le produit d'une souscription publique.

On a de ce lieu de pèlerinage un croquis d'Ingres, qui fut publié en 1861 par la *Gazette des Beaux-Arts*. Le grand peintre français, qui avait pour Raphaël un véritable culte, était venu à Urbin pour visiter la maison du maître d'Ombrie et avait voulu en garder l'image...

Mais on voudrait pouvoir y réunir tous les objets et souvenirs qui formeraient un musée aussi intéressant pour le visiteur que la maison de Beethoven à Bonn ou celle de Mozart à Salzbourg.

§

**La Ruhr sous la botte prussienne.** — *La Feuille*, l'organe germanophile et bolchévik de Genève, ne décolère pas de *Nach Paris!* Elle couvre d'injures le livre, tissu de calomnies et de mensonges « à l'usage des pires chauvins », et son auteur, qu'elle traite — suprême outrage — de « neutre défaillant ». Dédions à l'irascible *Feuille* les détails que donne sur les atrocités commises dans la Ruhr par la Reichswehr un journal socialiste allemand, *die Sozialistische Republik*, de Karlsruhe. Ce journal cite la lettre d'un chasseur, Max Zaller, étudiant de la 11e compagnie de la brigade Sepp, datée de Wanchenhausen, par Ahna (Westphalie), lettre qui se termine par ces mots :

Nous avons fusillé dix sœurs de la Croix-Rouge, dont chacune avait sur elle un revolver. C'est avec joie que nous avons tiré sur cette canaille. Et, comme elles ont pleuré et prié ! Mais, tout ce qui est pris avec arme est notre ennemi et doit être sûr de son affaire. Contre les Français, pendant la guerre, nous avons été plus généreux.

La *Sozialistische Republik* ajoute :

Le peuple allemand veut être délivré de ces fauves à face humaine. Il y a

quelques jours, un camarade du Parti est venu raconter à la rédaction de notre journal les atrocités de la Reichswehr. Elles nous parurent presque incroyables. Il affirmait, par exemple, avoir vu une de nos camarades du Parti, occupée dans l'armée rouge comme infirmière, à qui la bande sauvage avait coupé les seins et arraché les parties sexuelles. Plusieurs soldats rouges, disait-il, furent enterrés vivants, la tête en bas. Nous le tenions pour impossible. Cela nous paraît vraisemblable après la lettre ci-dessus.

*La Feuille* soutiendra-t-elle encore que les récits de *Nach Paris* sont calomnieux ou exagérés, après la constatation de ce qui se passe actuellement dans son pays favori et dont sont victimes ses propres coreligionnaires politiques ?

§

**Premier mai il y a trente ans.**

*Mercredi 30 avril.* — On ne croit pas qu'il y aura quelque chose demain. Mais il faut toujours tenir compte de l'imprévu. Dans la rue, deux blagueurs dont l'un dit à l'autre : « Tu sais, tous ceux qu'on ramassera demain, on leur coupera le prépuce et on les relâchera. »

*Jeudi 1er mai.* — Une journée où, dans le silence plus grand que celui des autres jours, on prête l'oreille à des bruits de fusillade. On n'entend rien. Alors, la pensée va à Vienne, à Berlin, à Saint-Pétersbourg, à toutes les capitales de l'Europe où se fait la promenade hostile à la pièce de Samson.

Du bateau que j'ai pris pour aller à Paris je vois battre outrageusement par des sergents de ville de pauvres diables d'inoffensifs, et leurs chapeaux volaient du quai sur la berge de la Seine. Rien passé la Place de la Concorde, rien à l'Hôtel de ville. Seulement, rue de Rivoli, des figures de révolution qui chargent de temps en temps les sergents de ville, les poursuivant dans les petites rues autour des Halles.

C'est le récit d'un premier mai fait par Edmond de Goncourt dans son journal, en 1890.

*Le Gérant :* A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier, 7, rue Victor-Hugo.

Collection de M C. V.

# TABLEAUX MODERNES

## PASTELS, AQUARELLES, DESSINS

PAR

BARYE, BELLANGÉ, BESNARD, ROSA BONHEUR
BOUDIN, JULES BRETON, CHARLET, COROT, DAUBIGNY, DECAMPS
DELACROIX, DIAZ, JULES DUPRÉ, FANTIN-LATOUR
FROMENTIN, GUARDI, ISABEY, JACQUE
JONGKIND, LAMBINET, LAVIEILLE, LEBOURG, LÉPINE
LHERMITTE, MARILHAT, MILLET, RICARD, TH. ROUSSEAU, SISLEY
THAULOW, TROYON, VOLLON, ZIEM

Vente

## GALERIE GEORGES PETIT

8, RUE DE SÈZE, 8

**Le Jeudi 27 Mai 1920, à 2 heures**

COMMISSAIRE-PRISEUR
Mᵉ HENRI BAUDOIN
10, rue Grange-Batelière, 10

EXPERT
M. GEORGES PETIT
8, rue de Sèze, 8

EXPOSITIONS

Particulière : *Le Mardi 25 Mai 1920, de 2 heures à 6 heures.*
Publique : *Le Mercredi 26 Mai 1920, de 2 heures à 6 heures.*

---

Succession de Mʳ Sigismond Bardac

# TABLEAUX ANCIENS

## PASTELS

ŒUVRES DE

F. BOUCHER, J.-B.-S. CHARDIN, F. GOYA, C. HUET, M. Q. DE LA TOUR
SIR TH. LAWRENCE, LE RICHE, J.-B. PERRONNEAU, H. ROBERT, J.-F. SCHALL, ETC.

## Aquarelles, Dessins, Gouaches

ŒUVRES DE

CASANOVA, FRAGONARD, S. FREUDEBERG, F. GUARDI, N. LAVREINCE
MOREAU LE JEUNE, A. DE SAINT-AUBIN, A. WATTEAU, ETC.

Tableaux par Alfred DE DREUX

## OBJETS D'ART ET D'AMEUBLEMENT

*Du XVIIIᵉ siècle et autres*

PORCELAINES – BRONZES

PENDULE — OBJETS VARIÉS

## SCULPTURES

SIÈGES — MEUBLES — TAPIS DE LA SAVONNERIE

Vente en vertu d'ordonnance

## GALERIE GEORGES PETIT

8, RUE DE SEZE, 8

**Les Lundi 10 et Mardi 11 Mai 1920, à deux heures et demie**

COMMISSAIRES-PRISEURS

Mᵉ LAIR-DUBREUIL
6, rue Favart, 6

Mᵉ HENRI BAUDOIN
10, rue Grange-Batelière, 10

EXPERTS

M. MANNHEIM
rue Saint-Georges

M. MARIUS PAULME
10, rue Chauchat

M. G. B.-LASQUIN
11, rue Grange-Batelière

M. JULES FÉRAL
7, rue Saint-Georges

EXPOSITIONS

Particulière : *Le Samedi 8 Mai 1920, de 2 heures à 6 heures.*
Publique : *Le Dimanche 9 Mai 1920, de 2 heures à 6 heures.*

# BULLETIN FINANCIER

Les ordres sont toujours abondants et l'on peut dire que, d'une façon générale, notre Marché rien perdu de son activité ; on constate tout au plus un peu d'irrégularité, la clientèle se tant sur les groupes les plus en vedette en délaissant les favoris de la veille.

L'annonce des nouveaux impôts ne nuit pas à la tenue de nos Rentes qui reproduisent à peu s intégralement leurs cours de la précédente quinzaine ; de même l'obligation du Crédit National maintient aux environs de 500 francs.

En fonds d'Etats étrangers, les emprunts russes sont plus lourds, sans donner lieu pour cela à bien grandes variations. La conférence de San Remo dont on escompte déjà les avantages elle pourra concéder aux porteurs de fonds ottomans, influence favorablement le Turc Unifié l'on pousse jusqu'à 89 francs.

On s'est aussi beaucoup occupé de nos grandes Banques, qui sont particulièrement intéressées opérations de crédit nécessitées par le développement que prennent les affaires industrielles.

Les valeurs de navigation, les charbonnages ont vu pour la plupart progresser leurs cours ; les mins français restent sans orientation définie.

A noter, parmi les valeurs de phosphates et produits chimiques, l'importante avance des blissements Kuhlmann à 1600 fr., de l'Electro-Chimie à 1180, des Phosphates Tunisiens 95 fr.

Le compartiment pétrolifère fait bonne contenance et il s'y traite beaucoup d'affaires. Royal-Dutch après sa forte hausse de ces derniers jours est ramenée à 63.000, la Shell Transport s'amé-e encore à 740. Hors cote on échange la part de la Société franco-polonaise des pétroles à o et la part des freins Lipkowski à 1560.

es caoutchoutières, les mines d'or Sud-Africaines sont négligées, les Diamantifères sont fermes, De Beers à 1650.

LE MASQUE D'OR.

---

# Compagnie Générale des Tabacs

a *Compagnie Générale des Tabacs* porte son capital de vingt millions à cinquante millions francs par l'émission de 60.000 nouvelles actions de 500 francs.

es actionnaires anciens et les porteurs de part de fondateur ont sur cette émission un droit préférence à raison de 9 actions nouvelles pour 8 anciennes et de 3 actions nouvelles pour rts de fondateur.

es actions nouvelles auront droit aux bénéfices de l'exercice 1920 sur le même pied que les ons anciennes.

eules seront admises les souscriptions à titre irréductible.

**PRIX D'ÉMISSION**

**ions libérées d'un quart** .................... **300 fr.**
**ions entièrement libérés** .................... **675 fr.**

s actionnaires et porteurs de parts ont la faculté de libérer entièrement les titres à la souscription. Toutefois ceux qui libéreront les actions nouvelles postérieurement à la souscription nt à verser en plus du solde de 375 fr. les intérêts statutaires à 7 o/o l'an sur ce solde pour ériode écoulée du 1er janvier 1920 jusqu'au jour de la libération.

*es souscriptions seront reçues du 22 Avril au 8 Mai 1920, aux Etablissements ants :*

**ociété Centrale des Banques de Province,**
**rédit Mobilier Français,**
**rédit Foncier d'Algérie et de Tunisie,**
**aisse Commerciale et Industrielle de Paris,**
**anque Française pour le Brésil.**

province chez tous les banquiers, membres du Syndicat des Banques de Province.

notice prescrite par la loi du 30 juillet 1907 a paru dans le *Bulletin des Annonces Légales atoires*, numéro du 12 avril 1920.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires et une Table par Noms d'Auteurs.

Sa liberté d'esprit lui conférerait déjà un caractère assez exceptionnel; sa « Revue de la Quinzaine » lui assigne dans la presse universelle une place unique. Cette partie de la revue appartient tout entière à l'actualité : c'est, si l'on veut, du journalisme « criblé », débarrassé de ce qui est par trop éphémère. La « Revue de la Quinzaine » est d'une variété sans limite, car aux chroniques fondamentales et de roulement régulier se joignent, éventuelles, toutes les rubriques que commandent les circonstances. Elle constitue ainsi un organe d'une extrême souplesse. Et comme elle est attentive à tout ce qui se passe, à l'étranger aussi bien qu'en France, dans presque tous les domaines, et ne laisse échapper aucun événement de quelque importance, elle présente un caractère encyclopédique de premier ordre.

On voit combien le *Mercure de France* s'éloigne de la conception habituelle des revues, et que mieux que toute autre revue, cependant, il est la chose que signifie ce mot. En outre, alors que l'intérêt des autres périodiques est momentané, puisque la totalité de leurs matières paraît en volumes à bref delai, il garde une évidente valeur documenta re, les deux tiers de ce qu'il publie ne devant jamais être réimprimés.

Complété de tables méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

*VENTE ET ABONNEMENT*

*Les abonnements partent de tous les numéros*

| FRANCE | | ETRANGER | |
|---|---|---|---|
| UN AN | 48 fr. | UN AN | 55 fr. |
| SIX MOIS | 25 » | SIX MOIS | 29 » |
| TROIS MOIS | 13 » | TROIS MOIS | 15 » |
| UN NUMÉRO | 2 50 | UN NUMÉRO | 2 85 |

Les abonnements sont reçus en mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Tous les numéros et tous les tomes antérieurs à 1920 se vendent 2 fr. 50 et 7 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

Les avis de changements d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 50 centimes, au plus tard le 8 et le 23, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne adresse.

**MANUSCRITS**

**Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, ou ils restent a leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.**

*COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés* **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur considerés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers — Imp. du Mercure de France, Marc TEXIER, 7, rue Victor-Hugo.